

HENRY BINDER

AU KURDISTAN EN MÉSOPOTAMIE ET EN PERSE





HENRY BINDER



AU KURDISTAN

EN MÉSOPOTAMIE ET EN PERSE

HENRY BINDER

AU KURDISTAN

EN MÉSOPOTAMIE ET EN PERSE



PARIS
MAISON QUANTIN
7, RUE SAINT-BENOIT

Hommage de l'auteur à la Bibliothèque Ste Geneviève
Avril 1889.
Henry Binder

AU KURDISTAN

EN MÉSOPOTAMIE ET EN PERSE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

sur papier impérial du Japon

VINGT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 20

sur papier Whatman

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 21 A 45



HENRY BINDER

HENRY BINDER

AU KURDISTAN

EN MÉSOPOTAMIE ET EN PERSE

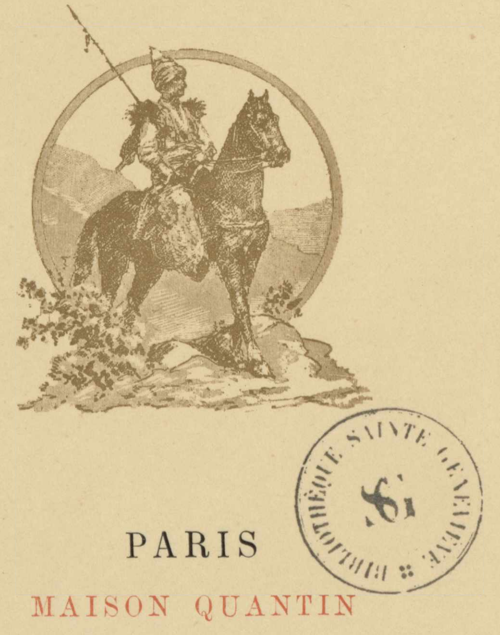
(Mission scientifique du Ministère de l'Instruction publique)

OUVRAGE

Illustré de 200 dessins imprimés en phototypie par QUINSAC

D'après les photographies et croquis de l'auteur

Et d'une Carte en 4 couleurs des frontières turco-persanes



PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

7, RUE SAINT-BENOIT

1887

A

M. LE GÉNÉRAL F. PERRIER

Commandeur de la Légion d'Honneur,
Membre de l'Institut et du Bureau des longitudes,
Directeur du Service géographique au Ministère de la Guerre,
Vice-Président de la Société de Géographie.

Lorsque je projetai ce voyage au Kurdistan, en Mésopotamie et en Perse, j'arrivais d'une longue excursion aux îles Sandwich et je me trouvais à Paris, en été, au moment où tout le monde le fuit.

Fatigué au bout de peu de jours d'un genre d'existence dont j'avais perdu l'habitude, je songeais déjà à entreprendre un nouveau voyage, lorsque cette phrase d'un des livres de M. Reclus me tomba sous les yeux : « Actuellement le bassin du Grand-Zab est une des régions de l'Asie antérieure où l'on ne se hasarde qu'avec prudence, c'est le pays de montagnes où vivent les Kurdes les plus belliqueux, c'est là que se sont réfugiées les tribus nestoriennes, habituées au pillage, pour braver les pachas. Schulz, le premier Européen qui s'y aventura, fut tué à Djoulamerg avec tous ses compagnons..... »

Cette description, un peu effrayante, piqua vivement ma curiosité et fit naître en moi le désir de connaître ce pays si peu exploré.

J'étais tenté de traverser cette région difficile, d'en relever les principaux points et de rapporter sur elle des détails inconnus. M. le Ministre de l'instruction publique, sur l'exposition de mes projets, voulut bien me charger d'une mission géographique et archéologique qui donnait à mon voyage un véritable intérêt d'utilité.

Cet ouvrage n'est, du reste, que le développement du rapport que j'ai eu l'honneur d'adresser à M. le Ministre de l'instruction publique. C'est

le récit de mes aventures, la reproduction de mes notes et des observations que j'ai faites. Je n'ai pu être toujours aussi complet que je l'aurais souhaité, à cause de l'hostilité constante que j'ai rencontrée en Turquie; je crois néanmoins que la lecture de ce livre ne sera pas sans utilité pour le voyageur désireux de visiter à son tour ces intéressantes régions.

Je rendis, avant de partir, visite à Son Excellence le ministre de Perse à Paris, le général Nazare-Aga, qui me fit le plus bienveillant accueil et me remit des lettres pour les autorités de son pays; je suis heureux de lui témoigner ici toute ma reconnaissance.

J'eus la bonne fortune d'entraîner dans cette excursion un de mes amis, M. Émile Hamelin, désireux de courir le monde, bien portant, ne regardant pas à la fatigue et avec lequel, chose assez peu commune parmi les voyageurs, j'ai gardé les meilleures relations.

Les préparatifs furent faciles et promptement faits. Habitué à voyager, je savais d'avance ce dont il fallait se munir. Nous partîmes le 20 juillet par la gare de l'Est, où de nombreux amis étaient venus nous dire adieu.

Pour tout bagage, nous emportions chacun une malle en cuir, un sac, un lit de camp; pour nous deux un paquet de couvertures et un appareil de photographie, expédiant par Marseille ce qui nous eût trop encombrés: plaques et produits photographiques, objets de sellerie, cartouches, boîtes de conserves, toutes choses que nous devions retrouver à Batoum et que nous n'avons jamais revues.

Je n'insisterai pas sur notre itinéraire jusqu'à Constantinople, la route est trop connue. Nous fîmes quelque peu l'école buissonnière: passant par Vienne et Pesth, puis descendant le Danube jusqu'à Lom Palanka, nous gagnons, par la route des Balkans, Sophia et Tatar-Bazardshik, d'où le plus épouvantable chemin de fer qui soit au monde nous mène définitivement à Stamboul. Là nous devions passer quelques jours pour chercher à obtenir, par notre ambassade, un firman du gouvernement turc dont l'appui me semblait nécessaire. Mais M. de Noailles, notre ambassadeur, nous conseille de nous passer, si nous le pouvons, de toute protection officielle: « Le firman que vous désirez, nous dit-il, serait

très long et très difficile à obtenir ; ici, on commence toujours par chercher une intention cachée dans les entreprises les plus franches, et lorsqu'on vous aura délivré le firman, on en remettra immédiatement un autre à un individu qui aura pour mission d'entraver tous vos projets. Vous avez plus de chances de réussir en agissant par vous-mêmes ; le bakchich est souverain maître en ce pays et vous obtiendrez plus par lui que par un ordre du sultan. »

Les paroles de M. de Noailles n'étaient pas encourageantes, mais elles nous évitaient une perte de temps dans des démarches inutiles. Il ne nous restait plus désormais qu'à nous embarquer le plus tôt possible pour Batoum.



ÉMILE HAMELIN.



CONSTANTINOPLE : ENTRÉE DE LA CORNE D'OR.

CHAPITRE PREMIER

DE CONSTANTINOPLE A TIFLIS

DU 15 AU 28 AOUT

Départ de Constantinople. — Le paquebot autrichien. — La mer Noire. — Trébizonde. — Arrivée à Batoum. — La douane russe. — M. de La Chaume. — Tiflis. — M. Meyer. — Nous engageons un interprète. — Derniers préparatifs. — Départ de Tiflis.

A trois heures, nous quittons Constantinople. Des portefaix conduisent nos colis au bateau. Grâce à l'adresse et à l'habitude de notre guide, qui, moyennant un insignifiant bakchich donné aux douaniers, évite la visite de nos caisses, nous nous trouvons en une heure à bord, avec nos bagages, dans notre cabine.

Les vapeurs des Messageries maritimes arrivant de Marseille, où sévit le choléra, sont retenus en quarantaine dans une petite île de la mer de Marmara. Leur service sur la mer Noire est interrompu, et nous avons dû nous embarquer sur un bateau autrichien moitié plus cher et deux fois plus mauvais que les paquebots français.

Les passagers de pont encombrent le bateau jusqu'à l'arrière, de sorte qu'il n'y a même plus de place pour se promener.

Le temps est splendide, et nous jouissons une dernière fois du panorama de Constantinople. A l'entrée de la Corne d'or, en face de nous, le Vieux-Seraï, avec ses palais et ses jardins; au loin, dans l'entassement des maisons, Sainte-Sophie, la mosquée d'Ahmet et mille autres temples, dont les majestueuses coupoles et les minarets élancés, dorés par le soleil, se détachent sur le ciel.

On part à l'heure exactement, mais nous manquons de nous jeter sur un autre bâtiment. On n'avait oublié, en se mettant en route, que d'enrayer l'engrenage du gouvernail.

Pendant une heure, le paysage du Bosphore se déroule devant nous avec ses rives verdoyantes si accidentées, bordées de somptueux palais élevés par les princes lors de leur folie fastueuse, semées de villages rustiques et de châteaux en ruine. A l'heure du dîner, nous sommes en pleine mer.

Le temps est mauvais toute la nuit. Vers le matin, le vent s'apaise, la mer est calme comme un lac, et la traversée semble d'autant plus agréable qu'au début elle a été plus pénible. Nous longeons la côte où des vallées boisées s'étendent jusqu'à la mer.

Nous arrivons à *Trébizonde* le 18, à trois heures du soir; le bateau ne s'y arrête, paraît-il, que quelques heures. Nous en profitons pour faire une visite au consul de France, M. Querry, qui a longtemps habité la Perse ; notre visite est fort écourtée, à cause du peu de temps que nous croyons avoir. Nous revenons au bateau à l'heure fixée, et nous ne partons que vingt-quatre heures après, sans qu'on nous ait permis de retourner à terre. Notre dernière soirée en mer est superbe; nous la passons sur le pont. Demain matin, nous serons enfin à *Batoum*.

20 août.

Nous entrons dans le port à cinq heures du matin. Ce port est bien situé, dans une anse naturelle assez profonde pour permettre aux bateaux d'arriver à quai; il remplace celui de Poti, plus fréquenté autrefois. Il est plus commode, et le climat, quoique fiévreux, y est moins malsain. Les Russes y font en ce moment de grands travaux de fortification et de défense, car il a pour eux une importance stratégique consi-

dérable. Le colonel anglais Wilson, celui qui devait arriver deux jours trop tard à Khartoum pour délivrer Gordon, avait été envoyé en mission pour surveiller leurs progrès ; il ne put que constater, au grand déplaisir de l'Angleterre, que par les positions qu'ils avaient su prendre en Transcaucasie, les Russes, s'ils n'obtenaient ce qu'ils voulaient de la Porte, pouvaient envahir l'Asie Mineure à leur gré, et que le sultan, chassé d'Europe, n'aurait même plus la ressource de se réfugier en Asie.

Quoique Batoum soit un port franc[1], la douane fait des difficultés à la vérification de nos colis, et, comme les douaniers russes ne sont payés que par un intérêt sur les recettes, ils sont extrêmement durs. Nous laissons donc une partie de nos bagages à la consigne et allons à l'hôtel de France. Notre première visite est pour le consul, M. de La Chaume, qui se montre à notre égard aussi obligeant et aussi gracieux que possible. Arrivant de Terre-Neuve, il a demandé ce poste dans l'espoir d'être bientôt nommé à Tiflis ; il connaît le Caucase à fond, comprend le caractère russe et, par le charme de ses rapports, s'est attiré toutes les sympathies de ceux qui l'entourent.

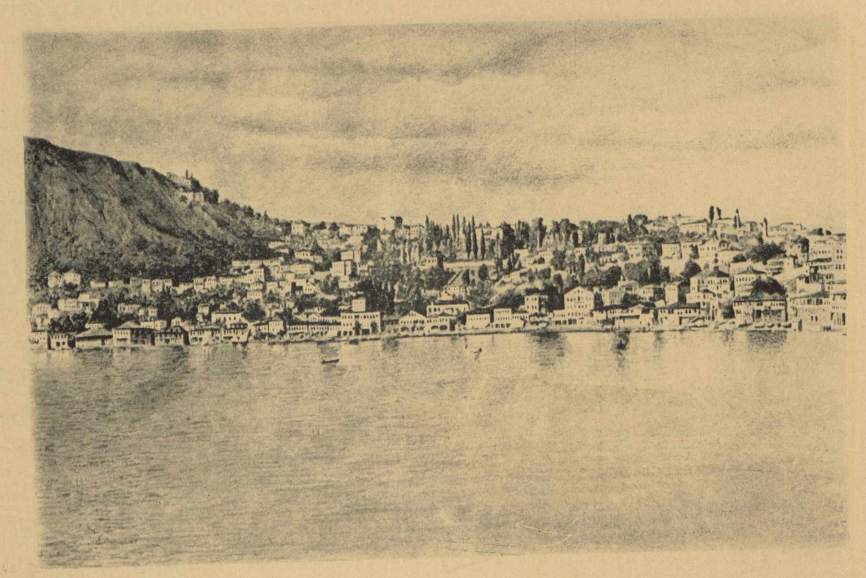
M. de La Chaume, en venant avec nous à la douane, lève toutes les difficultés et nous apprend en même temps une nouvelle fort désagréable : la caisse que nous espérions trouver au consulat n'est pas arrivée. A cause du choléra, elle est arrêtée à Constantinople par une quarantaine de douze jours, et, une fois à Batoum, elle aura à en subir une autre de quatorze ; c'est donc plus d'un mois qu'il nous faudrait attendre à Batoum si nous voulions l'avoir.

Nous hésitons un peu. Cette caisse contient des armes, des munitions, des boîtes de conserves, produits et plaques de photographie, tout l'équipement de voyage à cheval, etc. D'un autre côté, il est bien difficile de retarder d'un mois notre départ. Cependant, dans ma malle se trouvent des papiers qui peuvent remplacer les glaces sensibles et que j'avais eu la bonne inspiration d'acheter à tout hasard, quelque douteuse que fût cette toute nouvelle invention. Quant aux armes, nous avons avec nous un Winchester, un fusil de chasse et deux revolvers qui, à la rigueur, nous suffiront ; nous trouverons à Tiflis une selle et des munitions ; les boîtes de conserves seules nous manqueront. Nous pouvons remplacer à peu près les choses les plus indispensables ; nous nous résignons donc

1. Depuis le mois de juillet 1886, par un ukase du czar, Batoum a cessé d'être port franc.

à abandonner la caisse ; M. de La Chaume aura la complaisance de la renvoyer à Paris lorsqu'elle arrivera.

Pour occuper une de nos journées, le consul nous fit faire une charmante promenade à cheval dans les environs. Mme Voslescenski, femme



TRÉBIZONDE.

du colonel chef de la police, nous accompagnait ; son mari, à notre grand regret, n'avait pu se joindre à nous ; aimable, pleine d'entrain, la colonelle nous dirigea à travers les plus jolis chemins. M. de La Chaume avait préparé pour le retour un excellent dîner, composé, à notre intention, de plats du pays et auquel nous fîmes gaiement honneur, en compagnie de la colonelle et du colonel cette fois. Notre hôte porta gracieusement un toast au succès de notre voyage.

23 août.

Le matin, nous nous rendons à la gare. Nous avons heureusement fait visiter une partie de nos bagages la veille, car, à l'heure du train, les douaniers inspectent ceux de nos colis qu'ils n'ont pas vus hier, dans les plus petits détails ; ils sont, je ne sais pourquoi, inexorables pour les objets de sellerie qu'Hamelin avait achetés à Constantinople. Ils pèsent

tout ensemble, caisse, selle, mors, étriers, et déclarent que nous devons soixante-quinze francs de droits d'entrée (le tout avait coûté deux cents et quelques francs). Il n'y avait qu'à payer; impossible de réclamer, puisque l'on ne nous comprenait qu'à moitié et le train allait partir.



PORT DE BATOUM.

Indépendamment des ennuis de douane, qui ont cependant leur importance, les voyageurs se rendant en Perse, à moins de tenir à prendre la voie la plus rapide de Téhéran par la Caspienne, ont tout intérêt à s'arrêter à Trébizonde et à y organiser leur caravane pour s'aventurer dans l'intérieur. Ils débarquent directement dans un port où ils trouvent plus facilement à s'organiser que dans une ville de Perse qu'ils n'atteindraient qu'après plusieurs jours de trajet dans une mauvaise troïka russe, où tout leur équipement serait abîmé par la trépidation d'une voiture sans ressorts.

La ligne du chemin de fer suit un parcours assez joli le long de la mer pendant une heure environ. Le paysage n'offre ensuite rien de cu-

rieux. Les wagons sont bien aménagés ; ils sont très longs et construits dans le genre américain, l'intérieur est divisé en compartiments de quatre personnes ; des buffets bien garnis sont échelonnés de quatre heures en quatre heures et nous dispensent du soin d'emporter des provisions. La ligne va jusqu'à Bakou et traverse le Caucase, de la mer Noire à la mer Caspienne ; le trajet est de plus de huit cents kilomètres. Ce trajet, qui est plus long que celui de Paris à Marseille, semble insignifiant en comparaison des immenses étendues qu'on est à chaque instant forcé de parcourir en Russie.

Quand nous passons à *Gori*, il est déjà tard. Les femmes de ce pays ont une grande réputation de beauté ; on prétend que les messagers du Prophète, envoyés par toute la terre pour lui chercher les plus jolies femmes, s'étaient donné rendez-vous à Tiflis. Ils se préparaient à rentrer en Arabie avec leur cargaison, et s'étaient déjà mis en route, lorsqu'ils apprirent la mort du Prophète. Ils abandonnèrent alors toutes ces femmes (*les Houris*), qui se répandirent dans le pays qu'on aurait désigné de leur nom (*Gori*)[1].

Les Éthiopiennes et les Circassiennes sont les deux races qui fournissent le plus de femmes aux harems turcs. Elles sont vendues par leurs parents, et beaucoup d'entre elles préfèrent cette vie oisive et facile aux pénibles travaux qui leur seraient réservés chez elles.

Les femmes cherchent ici à s'aplatir les seins ; la poitrine plate est une grande beauté ; lorsqu'elles arrivent à l'âge de puberté, elles cousent, paraît-il, sur leur poitrine, une bande de toile que leur mari seul doit couper le jour de leur mariage. Les parents tueraient celui qui, à leur insu, ferait la cour à leur fille, mais, pour quelques roubles, vous autoriseront au mariage libre le plus temporaire.

Nous arrivons à *Tiflis* à onze heures et demie du soir, et descendons à l'hôtel de Londres, dont le propriétaire Lecomte avait été prévenu de notre arrivée. La nourriture est assez bonne, et la chambre qu'on nous donne, quoique petite, est suffisamment confortable.

Nous comptons rester à Tiflis le moins longtemps possible ; nous serons cependant obligés d'y séjourner quatre à cinq jours. C'est notre dernière étape européenne, il faut nous assurer d'un interprète, faire nos visites aux autorités russes et nous organiser définitivement.

1. En russe, notre H et notre G se confondent et se représentent par la même lettre : Г.

Le consul, M. Meyer, se met gracieusement à notre disposition ; mais il ne paraît pas très rassuré sur notre compte. Il regarde le voyage que nous entreprenons comme dangereux et fait tous ses efforts pour nous en détourner. Le pays est très peu sûr ; les routes, lorsqu'il y en a, sont infestées de brigands, et, quand nous nous avancerons dans le Kurdistan, nous trouverons les habitants hostiles. Il doute que nous puissions arriver à Van.

Nous rentrons à l'hôtel. Pendant le déjeuner, notre hôtelière, Mme Lecomte, heureuse de causer avec des Parisiens, nous met au courant de tous les petits potins de la ville ; elle fait venir l'interprète qu'on nous a recommandé et qu'elle a retenu pour nous. C'est un nommé Gérôme ; il a servi de guide et de courrier à Mgr le duc de Chartres lors de son voyage en Perse et à plusieurs autres voyageurs, entre autres à M. Orsolles, qui a fait de lui, dans le récit de son voyage, un éloge bien exagéré à mon avis. Ce sont peut-être les louanges qui l'ont gâté. Nous nous imaginons sur ces recommandations qu'il ferait bien notre affaire, et nous l'engageons, sans autres informations, à un prix fort élevé ; nous ne devions nous apercevoir que trop tôt de notre erreur. Gérôme est Italien, mais habite l'Orient depuis longtemps. Il n'a perdu aucun des vices de son pays d'origine et a pris tous ceux de son pays d'adoption. Il ne sait ni lire ni écrire et ses talents, comme interprète, se bornent à bredouiller quelques mots de turc qui lui suffisent pour voyager en Arménie, en Géorgie et dans le nord-ouest de la Perse, mais qui ne peuvent lui servir plus loin ; il est fort poltron, négligent et ne se gêne pas pour témoigner sa mauvaise humeur lorsqu'il n'a pas toutes ses aises.

Nous sortons dans l'après-midi pour faire visite à nos banquiers. Nous avons deux lettres de crédit : l'une du Crédit lyonnais, l'autre d'un banquier de Paris ; quelque obligeant qu'ait été ce dernier, je dois dire que le Crédit lyonnais est de beaucoup plus avantageux ; d'abord, il vérifie les comptes de ses correspondants et les rectifie ; de plus, ses correspondants sont mieux choisis, sans doute, car, partout où nous avons pu comparer les comptes, les commissions du Crédit lyonnais ont été beaucoup moins élevées ; à Tiflis, la différence était énorme : tandis que le Crédit lyonnais, représenté par un banquier russe, prenait 0 fr. 50 pour 100, l'autre banquier, représenté par un commissionnaire français, prenait 2 fr. 80 pour 100, 0 fr. 06 par rouble. Je demande pardon

au lecteur de l'ennuyer de ces menus détails, mais le but de cet ouvrage est de renseigner ceux qui s'aventureront dans ces parages, et il m'a semblé intéressant pour eux de mentionner ces faits.

A peine sommes-nous rentrés que nous avons le plaisir de voir

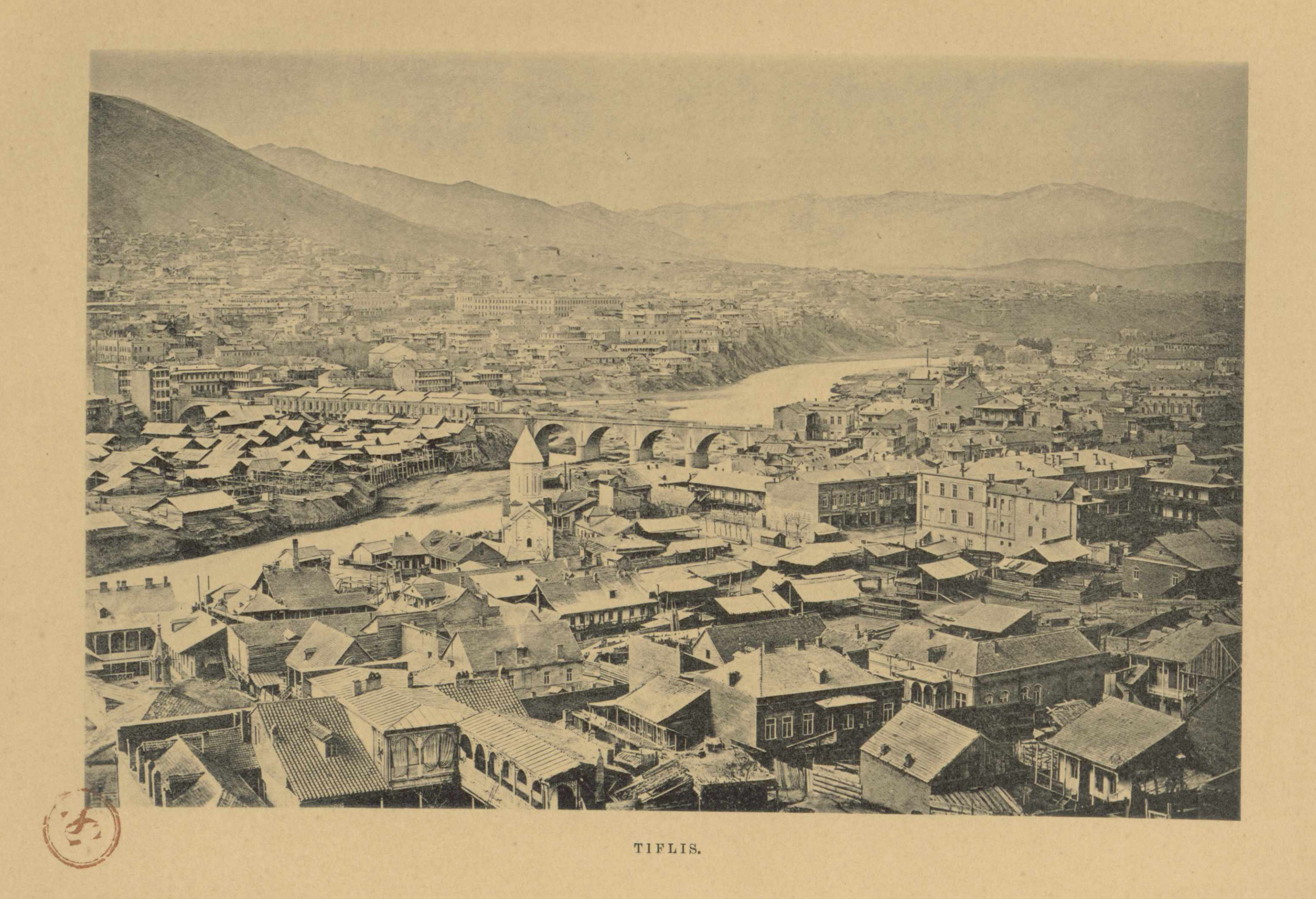


FEMME GÉORGIENNE.

M. Meyer ; il vient nous rendre notre visite et nous inviter à dîner. Nous déballons en hâte notre habit un peu fripé par un mois de malle et nous nous présentons à sept heures au consulat ; Mme Meyer nous fait une réception des plus gracieuses.

27 août.

Nous devons partir ce soir. Dans la matinée, nous faisons visite au général prince Dondoukow Korssakow, gouverneur du Caucase. C'est lui qui commandait la fameuse charge de cavalerie à la bataille de Plewna ; à la tête de sa brigade, il se lança sur les lignes ennemies et fut ramassé parmi les mourants couvert de blessures. C'est une belle



TIFLIS.

figure de soldat ; il ressemble beaucoup au maréchal de Mac-Mahon, dont il est, du reste, l'ami.

Le général nous reçoit avec une grande bienveillance, s'intéresse à notre voyage et nous donne des conseils. Lui aussi a quelques doutes sur le succès de notre entreprise et ne nous en cache ni les difficultés ni les dangers. Il croit que nous aurons bien de la peine à arriver jusqu'à Van. Quant à aller plus loin, cela lui paraît très difficile. Il revient d'une tournée dans le sud, où sa présence a été nécessaire pour calmer la surexcitation des habitants et chasser en Turquie, pour quelque temps au moins, une troupe de brigands qui fait la terreur du pays. La route que nous devons suivre est à peine sûre. Le général nous remet une lettre (otkretnilist) sur la présentation de laquelle nous pourrons avoir des soldats d'escorte, si cela est nécessaire, et réclamer des autorités une protection plus efficace.

Hier encore, un bandit nommé Kérim a dévalisé sur la route plus de soixante personnes.

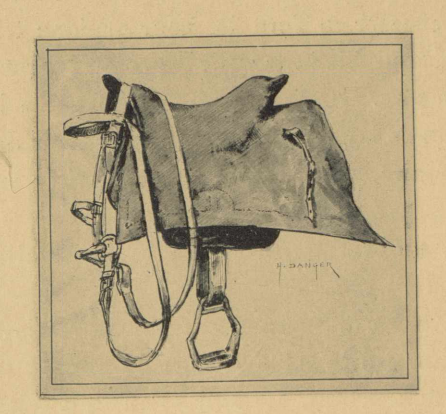
Embusqué avec seize hommes entre deux relais de poste, au détour d'un chemin, il a arrêté tous les voyageurs venant dans les deux sens et les a attachés aux arbres. Le soir venu, il a fait partir les chevaux chargés de son butin, puis, déliant les prisonniers, leur a rendu la liberté. Avant leur départ, il leur fit une légère restitution proportionnée à sa capture. A un pauvre diable auquel il avait pris seize mille roubles, il en rendit cinq cents.

Kérim joue les Fra Diavolo : il ne s'attaque jamais aux femmes. Un officier russe qui voyageait avec sa femme avait été pris parmi ces soixante malheureux ; il fut entièrement dévalisé. La dame, qui attachait un grand prix à des boucles d'oreilles laissées dans la malle de son mari, les demanda en pleurant à Kérim : « Comment, dit-il, on a pris quelque chose à madame ! Mais qu'on le lui rende, je ne veux rien prendre à une dame. » Immédiatement, il lui fait remettre tout ce qui lui appartient, mais ne laisse rien à son mari, pas même le plus simple vêtement.

En quittant le prince, nous allons visiter le musée, que le docteur Raddée a la complaisance de nous faire voir en détail ; il arrive d'une excursion dans le Daghestan et nous montre toutes les curiosités qu'il a rapportées de chez les paysans.

Le soir, au moment de quitter Tiflis, je suis pris d'un accès de

fièvre qui me force à me coucher et à différer encore d'un jour notre départ. Le lendemain, je vais bien et reste néanmoins à me reposer et à écrire, pendant qu'Hamelin, accompagné de Gérôme, fait une promenade hors de la ville. Enfin, le soir venu, nous réglons avec Mme Lecomte une longue addition, et nous nous quittons aussi bons amis qu'hôtes et hôtesse peuvent l'être.



SELLE COSAQUE.



NOTRE ÉQUIPAGE EN GÉORGIE.

CHAPITRE II

DE TIFLIS A DJOULFA

DU 28 AOUT AU 3 SEPTEMBRE

Départ de Tiflis. — Arrivée à Akstafa. — La poste russe; les troïkas. — Premières étapes. — Volés par les soldats de l'escorte. — Arrivée à Dilijan. — Visite au gouverneur; démêlés difficiles. — Je retrouve ma malle. — Le lac Goktcha; le monastère de Sewanga. — Le mont Ararat. — Érivan. — Encore volés. — Le palais des Cerdars. — Etchmiazin. — L'Arménie. — La religion arménienne. — Le couvent d'Etchmiazin; sa bibliothèque. — La langue et l'écriture arméniennes. — Départ d'Érivan. — Nakhitchevan. — Arrivée à Djoulfa. — Le bac de l'Arax. — Le percepteur de la douane. — Comment on fait payer les droits de douane. — Un déjeuner chez le percepteur.

Les employés en Russie sont toujours pleins de respect pour les autorités de leur pays. Dès que nous arrivons au chemin de fer, ils se mettent à notre disposition avec une rare complaisance en voyant nos

passeports visés spécialement par le gouverneur général du Caucase. Nous étions fort en avance; le train qui devait nous conduire jusqu'à Akstafa, où nous allions prendre la poste russe, avait deux heures de retard en arrivant à la gare de Tiflis et quatre en la quittant. C'était un fâcheux début, car nous ne pouvions plus arriver à Érivan le lendemain ; il fallait nous arrêter en route, et cette étape nous faisait perdre une journée.

29 août.

Nous sommes à *Akstafa* à quatre heures du matin. Gérôme dort, en domestique attentif, et si bien que si nous n'étions pas sur nos gardes, nous passerions la station. Ne le voyant pas descendre, Hamelin veille sur les bagages pendant que je le cherche dans les compartiments où je le trouve ; je le réveille sans lui ménager mes compliments. Je vais au relais avec lui et fais préparer deux voitures : une troïka pour nous et un fourgon plus grand pour nos bagages. La *troïka* [1] est une voiture à quatre roues dont le fond est cintré et ressemble à un tonneau ou plutôt à un cylindre coupé en deux dans la longueur ; à l'arrière, sur les côtés, sont fixés des anneaux sur lesquels on tend des cordes; sur les cordes on étale du foin et voilà votre siège ; le cocher, devant vous, se contente d'une planche mise en travers ; l'attelage est à trois chevaux, avec le grand arceau en bois auquel on attache les brancards. Ce genre d'attelage me paraît peu pratique ; il semble qu'on ait surtout cherché à protéger le cheval du milieu contre la pression des brancards et de ses voisins ; si quelque courroie se desserre, l'arceau tombe sur le dos du cheval qui peut s'emporter ; nous avons vu cela plusieurs fois ; il faut alors dételer entièrement pour remettre le tout en place et c'est une grande perte de temps. Notre fourgon est attelé de quatre chevaux : Gérôme s'y est installé sur du foin, au milieu des bagages, et paraît bien plus à son aise que nous.

La première étape est assez longue : vingt-sept verstes [2]. Le pays est plat et peu intéressant; de grands champs avec de petits groupes

1. Le véritable nom de cette voiture est *Perekladnaia*. Celui de *Troïka* qu'on lui donne généralement devrait s'appliquer à l'ensemble de l'attelage.

2. La verste russe vaut 1,067 mètres.

d'arbres. La route est bordée de fossés où poussent des roseaux; la pluie, tombée ces jours-ci, a rendu le chemin bien boueux. Le ciel est encore couvert et il ne serait pas surprenant que la pluie tombât de nouveau. Pour le moment, le voyage est agréable; ni soleil ni poussière. Les



PAYSAN TATAR.

paysans ont des airs farouches avec leurs grossiers costumes et coiffés du papak, gros bonnet en peau de mouton sur laquelle on a laissé la laine.

Le relais se trouve à la petite ville d'*Ouzountalé,* pauvre et sans importance.

L'étape suivante est moins longue, elle n'a que dix-sept verstes. Le pays est à peu près le même, mais l'arrivée à la station de *Caravan-*

Seraï est fort belle. La ville est joliment située sur un torrent; sur la rive opposée à celle de la station, rive un peu plus escarpée, s'élèvent une maison blanche, demeure du gouverneur, et des habitations dont l'apparence a quelque chose d'oriental qui rappelle les anciens possesseurs de la contrée.

A partir de cette station, le paysage est plus intéressant, plus accidenté; c'est là que commencent nos mésaventures. Ce fut entre ce relais et le suivant que Kérim fit, la semaine dernière, les exploits que j'ai racontés. Dans ce pays, comme dans bien d'autres, la police prend ses précautions lorsque le malheur est arrivé; aussi donne-t-on aujourd'hui deux soldats d'escorte aux voyageurs munis d'une lettre du gouverneur.

Nous avons notre lettre, profitons-en. Nous demandons deux soldats; on nous répond que le poste est dégarni, mais que si nous le désirons, on nous donnera deux chapars, sortes de gardes nationaux à cheval, corps d'irréguliers, chargé du service intérieur.

Lorsque nous quittons le relais, les bagages sont devant nous; puis, je ne sais pourquoi, ils s'arrêtent et c'est nous qui nous trouvons devant. Bien que nous sachions combien il est essentiel de ne jamais perdre ses bagages de vue, nous les laissons derrière: Gérôme n'est-il pas dans la voiture? Il doit les surveiller. N'avons-nous pas aussi deux gendarmes? Nous entrons dans un très beau pays, ruisseaux, torrents, rochers, terrains boisés; nous passons à l'endroit où les soixante voyageurs furent arrêtés; le site est ravissant : un espace carré de cinq cents mètres de côté environ, planté d'arbres qui ombragent un ruisseau et fermé aux deux extrémités par de brusques détours de la route.

Un des chapars nous a quittés depuis quelque temps déjà; l'autre galope en avant, s'arrête, repart au galop et disparaît aussi; nous n'y prenons pas garde et continuons la route toujours ravis, quoique bien secoués par notre maudite voiture; nous arrivons à la station de *Tartchaï*. Là, nous découvrons, en changeant de voiture, car on change à chaque relais, que les cordes qui attachaient les bagages ont été coupées et qu'une malle a disparu; c'est justement la mienne, celle où sont nos papiers, nos appareils et bien d'autres choses qu'il nous sera impossible de remplacer; nul doute : ce sont les chapars en qui nous avions confiance qui ont fait le coup. Gérôme crie et tempête, il est bien temps! Ma lettre en main, je fais mettre sur pied tous les chapars réguliers du poste pour rechercher les coupables. Je renvoie Gérôme à la station pré-

cédente pour prévenir et, comme, à la station suivante, il y a un bureau télégraphique, je pars de suite en avant avec Hamelin ; nous ne prenons qu'un grand fourgon et nous nous installons sur les bagages. Deux soldats dont un sous-officier nous accompagnent. Le paysage devient plus grandiose, les versants sont boisés, la vallée s'élargit à mesure que nous gravissons les flancs de la montagne.

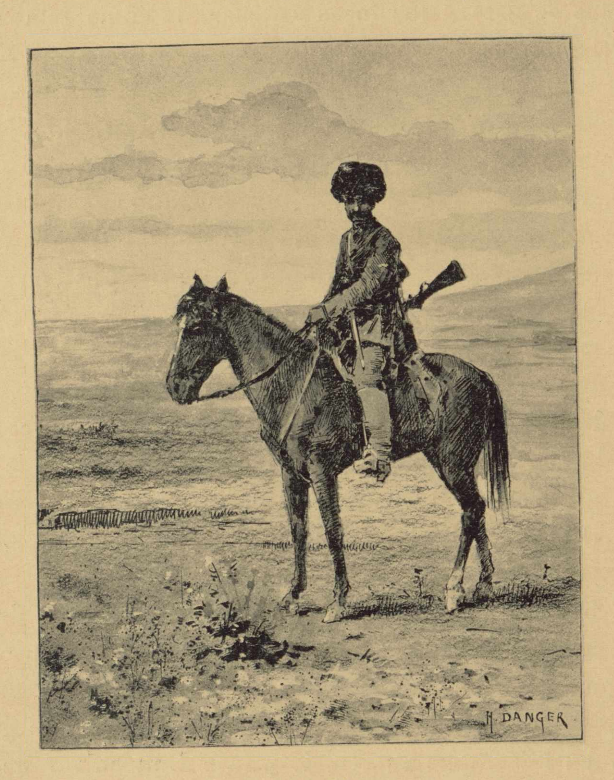
Le temps se gâte d'une façon sérieuse, la pluie tombe, puis un orage de grêle qui nous force à nous arrêter sous un arbre à mi-route. Enfin, nous sommes à *Dilijan;* personne ne parle ni français, ni allemand, ni anglais, sauf un employé du télégraphe indo-européen qui sait quelques mots d'allemand ; nous allons avoir bien de la peine à nous faire comprendre. Pendant qu'Hamelin, resté à la station, garde les bagages, je me fais conduire vers l'employé qui montre une grande obligeance ; je lui explique tant bien que mal ce qui nous arrive et je vais avec lui chez le gouverneur, auprès duquel il me servira d'interprète. Ce fonctionnaire est tout nouvellement arrivé, son prédécesseur avait été destitué pour avoir pactisé avec les brigands ; il prétend qu'il connaît assez mal le pays, qu'il n'est pas sûr de réussir dans ses recherches et qu'il vaut mieux attendre. Je lui réponds que je ne puis attendre, que je suis muni d'une lettre qui l'oblige à être à mes ordres, en cas de besoin, et que j'entends qu'il fasse partir de suite le chef de la police du district ; puis je rentre retrouver Hamelin.

A huit heures du soir, Gérôme arrive. Il ne sait rien de nouveau. Je retourne avec lui chez le gouverneur qui nous fait perdre un temps infini dans un long entretien sans solution, et je découvre enfin que le chef de la police n'a pas été mis en route. Je préviens le gouverneur que je vais au télégraphe avertir le prince Dondoukow de sa négligence ; il en paraît fort contrarié et me demande d'attendre à demain pour porter plainte, je lui réponds que je ne puis le faire, que j'envoie une dépêche ce soir même et que, si demain je n'ai pas ma malle, j'enverrai un deuxième télégramme. Il faut réveiller l'employé du télégraphe local : Gérôme ne sachant pas écrire, impossible de traduire ma dépêche en russe et l'employé prétend ne pouvoir télégraphier que si le libellé est en caractères d'imprimerie. Je suis près de vingt minutes à tracer mes soixante mots.

Cela fait, je rentre à l'hôtel, et nous passons la nuit sur nos lits de camp.

30 août.

La menace d'hier a fait son effet : à six heures, le gouverneur vient m'annoncer que la malle est retrouvée, qu'elle est chez le juge de paix. Au bout de deux ou trois heures de formalités, la malle m'est rendue.



CHAPAR (soldat russe).

Le coupable était, paraît-il, le chef du poste des chapars irréguliers de Caravan-Seraï. La serrure de la malle était brisée, l'intérieur bouleversé; il ne manquait cependant qu'une ceinture de laine et une montre en nickel de peu de valeur. J'étais trop heureux d'en être quitte à si bon compte ; nous allions pouvoir continuer notre route.

L'employé du télégraphe qui nous avait servi d'interprète hier vient nous dire adieu ; il nous apprend que la poste entre Tiflis et Vladi-Caucase a été dévalisée à quatorze kilomètres de Tiflis; soldats, postillons,

chevaux ont été tués. Décidément, le service de sécurité laisse à désirer en Russie.

La route gravit une côte longue et pénible au milieu de bois. Le temps est en plein beau, mais assez frais, lorsque nous atteignons le haut d'un col dénudé, à plus de deux mille cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer ; à peine l'avons-nous dépassé, que nous sommes au petit village de *Simonovskaïa*. C'est dimanche; les paysans ont mis leurs habits de fête, les femmes sont habillées de couleurs voyantes, de jupons verts, rouges et de gros rubans au bonnet dans des tons aussi éclatants. Nous changeons de chevaux, de voitures, et repartons. Le pays n'a plus le même aspect ; il est fertile, mais on ne voit plus de bois ; la route serpente au milieu de grands champs de blé ; la récolte est déjà mise en meules qui, construites comme les maisons et rangées autour d'elles, paraissent en doubler le nombre ; pourtant, les villages se distinguent à peine de loin, les constructions en pisé avec des toits en chaume se détachent mal sur le sol. Au détour de la route, le lac *Goktcha* nous apparaît ; il donne au paysage un aspect nouveau des plus agréables ; cette nappe bleue, éclairée par le soleil couchant au milieu des plaines grises et des hautes montagnes de l'horizon, nous séduit autant par la douceur des tons et le calme de ses eaux que par la fraîcheur dont il donne la sensation au milieu de la chaleur du jour ; nous descendons la côte, côtoyons le lac, puis remontons après quelques instants, car la berge s'élève ; une petite île, que l'on pourrait presque gagner à pied, est occupée par un monastère dont la situation est admirablement choisie. Comme la vie de ces gens doit être calme ! Comme les journées doivent sembler longues à ceux qui habitent ainsi, loin de tous, sans occupation, sans souci, dans une contemplation perpétuelle !

Des villages de quelques maisons bordent le lac et semblent s'y baigner ; nous regrettons d'être en retard et de ne pouvoir séjourner au relais d'*Elenoskaya ;* nous aurions voulu voir le même paysage au lever du soleil ; de plus, le lac produit d'excellentes truites, et les bons plats sont si rares dans ce pays qu'on voudrait en profiter lorsqu'on en rencontre. Mais il faut repartir ; la nuit tombe vite. On n'y voit plus du tout quand, à huit heures et demie, nous arrivons à *Niyn-Akti ;* nous demandons, malgré cela, des chevaux pour faire une autre étape. Pendant que Gérôme fait presser les cochers, Hamelin et moi montons la garde auprès de chaque voiture.

La route paraît s'allonger au milieu de champs ; quelques ruisseaux, de temps en temps, que l'on traverse à gué, une montée qui rálentit l'allure des chevaux sont les seuls accidents du sol dont nous puissions nous apercevoir dans la nuit.

Écarquillant les yeux pour apercevoir le chemin et en éviter les cahots et les trous, nous mettons trois heures et demie pour arriver à



LE MONT ARARAT.

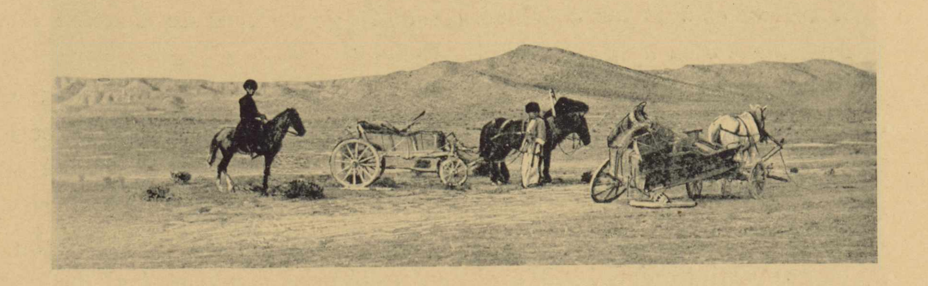
Fontan; nous sommes assez fatigués et courbaturés ; nous ne trouvons à manger que des œufs durs et du thé.

31 août.

A cinq heures, nous sommes debout, et c'est à peine si, à six heures, nous partons. Est-ce la fraîcheur du matin qui excite les chevaux ? l'étape est enlevée rapidement. Nous sommes, à huit heures, à *Aleaskaya.* Le maître de poste est peu empressé, le changement se fait lentement ; nous quittons le relais à neuf heures et demie. Le soleil est déjà brûlant, le pays devient plus aride et la terre plus pauvre ; pas le moindre arbre ; les poteaux du télégraphe seuls se dressent et indiquent la direction que la route prend au loin ; pourtant, nous venons d'apercevoir le mont Ararat, couvert de neige, qui domine toutes les autres montagnes, de son cône majestueux. A côté de lui, le petit Ararat, comme un rejeton de la grande montagne.

Crac! Une des roues du fourgon se casse, et nous voilà arrêtés en plein soleil; le cocher dételle un de ses chevaux et court chercher une autre voiture. Pendant ce temps, pour nous distraire et oublier la chaleur, nous prenons des vues de notre attelage, de l'accident, du paysage.

Quelques jardins avec des touffes de verdure apparaissent comme une oasis au fond d'une vallée où coule un ruisseau grossi artificiellement



ACCIDENT DE TROÏKA.

de deux ou trois sources amenées des montagnes voisines; nous montons une côte, un temps de trot sur un plateau et nous descendons une autre côte au bas de laquelle se trouve *Érivan.*

Érivan occupe une assez grande surface de terrain; c'est une ville de 25,000 âmes; les maisons, construites la plupart en pisé ou en briques de terre et de paille séchées au soleil, sont entourées de vergers et d'arbres fruitiers de toute sorte; les terrasses des maisons servent de rendez-vous à toute la famille les soirs d'été; chacun y apporte son lit et dort à la belle étoile; quelques rares maisons semi-européennes commencent à se distinguer au milieu des autres.

Nous arrivons à une auberge qui a pris le titre fastueux d'*Hôtel d'Europe,* écrit en caractères russes sur une planche au-dessus de la porte d'entrée.

Décidément nous sommes destinés à être volés en détail. A peine sommes-nous installés dans la chambre mise à notre disposition, que nous nous apercevons, en comptant nos bagages, de la disparition d'un

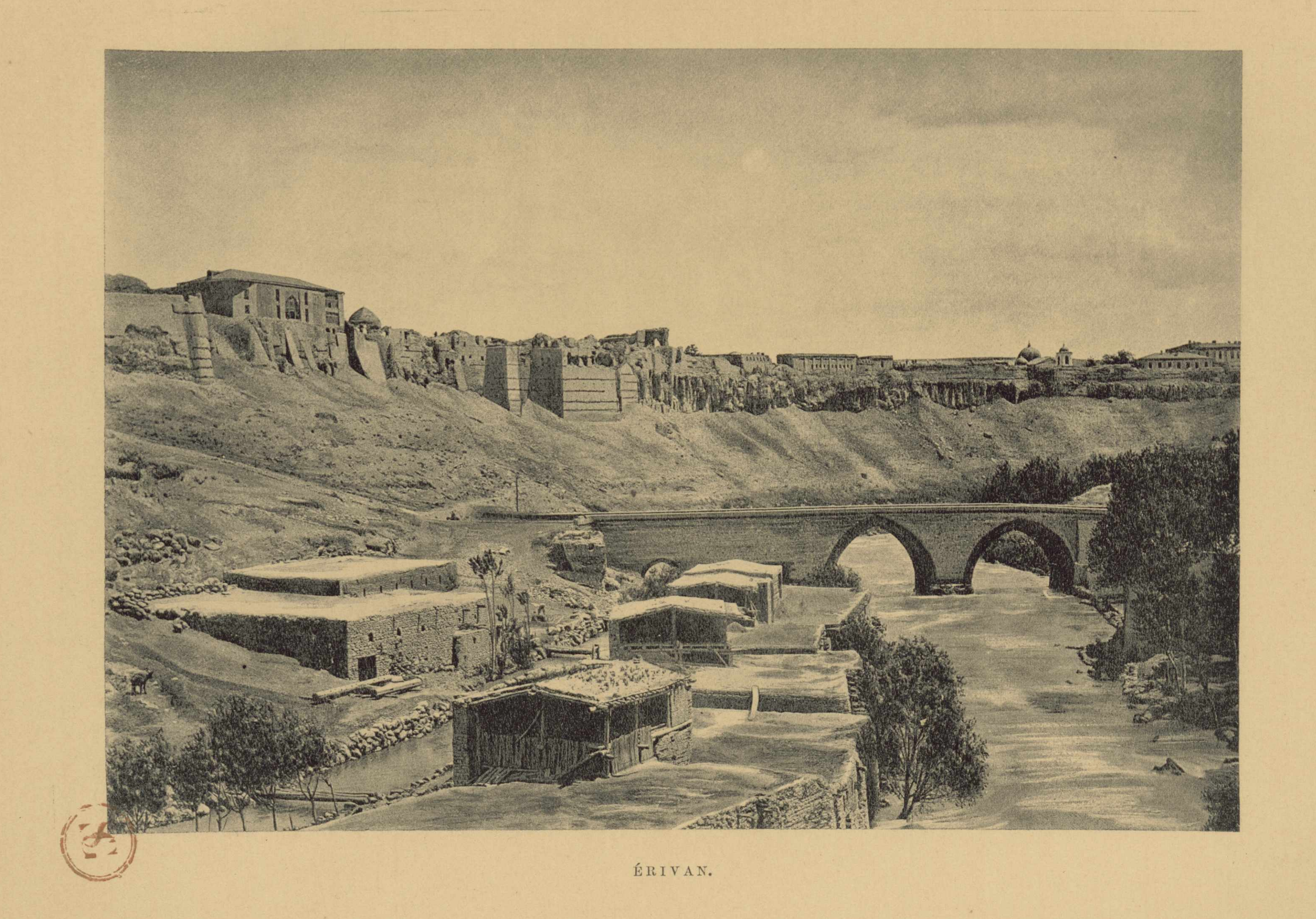
colis qui a été pris dans le transport de la voiture à la chambre. C'est mon lit de camp, objet de première nécessité, presque impossible à remplacer et dont la privation sera au moins désagréable.

Après avoir déjeuné, j'écris au prince Dondoukow pour lui annoncer le succès de mes recherches à Dilijan et m'excuser de toutes mes réclamations. Je fais venir ensuite le chef de la police pour porter plainte contre l'hôtelier que j'accuse de la disparition de mon lit. Malheureusement, par la maladresse de Gérôme, il n'arrive que le lendemain et il est trop tard; les précautions ont été trop bien prises par le filou. L'objet étant de moindre importance, je ne veux pas employer les mêmes moyens qu'à Dilijan et ennuyer continuellement le gouverneur du Caucase de mes plaintes. J'en ferai mon deuil.

Érivan est le chef-lieu de l'Arménie russe et le point de rencontre des caravanes venant de Perse et de Turquie. La ville est située à un peu plus de cinquante kilomètres du mont Ararat; depuis 1553, elle passa plusieurs fois des mains des Turcs à celles des Persans. Les Russes tentèrent une première fois de s'en emparer, mais sans succès, en 1808; elle ne leur appartint qu'en 1828, après avoir été prise par le général Paskewicz; un traité, celui de Toukmantchaï, leur en confirma définitivement la possession.

Le palais des Cerdars est la seule partie intéressante de la ville. Il est construit sur la berge escarpée et à pic de la *Senga* qui forme un rempart imprenable. Le château a une fière apparence, vu de l'autre côté du fleuve que l'on traverse sur un pittoresque petit pont. Sur la rive droite sont les jardins du palais.

Nous visitons le palais d'abord : la salle que l'on prétend avoir été conservée et que l'on nomme la salle de verre, à cause des incrustations de verroteries assez curieuses faites dans le mur, offre l'aspect de la misère, plus triste encore que celui des ruines; elle est ornée de peintures abîmées, d'une fontaine de marbre à demi brisée et d'une fenêtre presque démolie donnant sur le torrent et sur les jardins. La seule chose véritablement belle du palais est la mosquée qui en faisait partie autrefois. Elle contient encore des restes de faïences de toute beauté. Les Russes, pour punir les Persans, avaient condamné cette mosquée à être abandonnée, ouverte, et livrée au pillage des passants. Les Persans d'Érivan, indignés de voir leur temple souillé, le réclamèrent au gouvernement russe pour le protéger contre ces sacrilèges. Le prince Dondoukow accéda



ÉRIVAN.

à leur demande à condition qu'ils prêteraient serment de fidélité à la Russie. La mosquée leur a été rendue ; ils l'ont fait entourer de murs et l'on ne peut en distraire aujourd'hui la moindre brique. Deux prêtres chargés de se surveiller mutuellement accompagnent les étrangers qui veulent la visiter. Les Persans font refaire à leurs frais les faïences qui manquent, mais les nouvelles sont incomparablement moins belles que les anciennes.

En quittant la mosquée nous traversons le pont pour visiter le jardin ; je dépose dans notre voiture une brique qu'un des deux prêtres m'avait vendue en cachette de son collègue et que j'avais sous mon gilet depuis près d'un quart d'heure. Au milieu du jardin on rencontre un petit pavillon carré, octogonal à l'intérieur ; les quatre angles extérieurs forment quatre cages où se trouvent des escaliers qui conduisent à huit chambrettes disposées en balcon sur chaque face de l'octogone et soutenues par des colonnettes en bois. Sur les murs, de singulières peintures représentent des chasses, des batailles, des portraits.

Cette visite terminée, à la nuit tombante, nous rentrons à l'hôtel et retenons pour demain une voiture qui nous mènera à Etchmiazin.

Après dîner, nous faisons chambre noire le mieux possible en bouchant les fenêtres avec des couvertures pour changer les papiers photographiques des châssis ; puis nous mettons un peu d'ordre dans nos malles bien dérangées par la trépidation des voitures sans ressorts sur de si mauvaises routes. Hamelin a une triste surprise : la plupart des pièces d'artifices, que nous avions emportées comme signaux, se sont démolies, sa malle est pleine de poudre ; les vêtements, le linge en sont remplis ; le frottement du linge qui n'était pas bien pressé a été tel que des chemises se sont trouvées complètement usées.

N'ayant plus mon lit de camp, je suis réduit à m'étendre sur celui de l'hôtellerie, quoiqu'il soit d'une saleté repoussante ; de même qu'en Turquie, les draps sont cousus aux couvertures et ne se changent pas pour chaque voyageur.

1er septembre.

A six heures, la voiture qui doit nous mener à Etchmiazin vient nous prendre exactement : une victoria attelée de quatre chevaux de front.

La route n'est pas très longue (30 kilomètres seulement), mais nous voulons revenir de bonne heure.

La première partie est fort jolie; elle traverse les jardins d'Érivan, suit le torrent ou des ruisseaux factices qui portent la fraîcheur et la fécondité dans les vergers; puis une bonne demi-heure à travers une plaine déserte et brûlante et nous atteignons la ville.

Etchmiazin occupe l'emplacement de *Vagartchabad;* autrefois fort



ÉRIVAN (vu du pont de la Senga).

importante, elle fut la capitale du premier roi chrétien *Tiridate :* maintenant elle est la résidence du chef reconnu de la communion arménienne qui porte le nom de *Catholicos.*

L'histoire de l'Arménie prouve plus que toute autre combien la position géographique des peuples influe sur leur destinée. Entourée des peuplades conquérantes qui ont constitué tour à tour les grandes puissances de l'Asie, jamais elle n'a eu la force de secouer leur joug et de s'en affranchir.

Fondée par Haïk, issu de Noé, qui vivait, dit-on, avant la destruction de Babel, l'Arménie reçut son nom d'Armenak, fils d'Haïk. Elle perdit son indépendance sous Sémiramis qui grava sur le rocher de Van le souvenir de sa domination. Elle fut vassale successivement de l'Assyrie et de la Perse. Les Macédoniens s'en emparèrent sous Wahi (cinquante-troisième et dernier successeur d'Haïk) qui fut battu par Alexandre le

Grand. Arsace la poussa à la révolte contre les Grecs (alors gouvernés par Ptolémée Philadelphe) et fonda l'empire des Arsacides. Elle passa successivement, entière ou partiellement, entre les mains des Grecs, des Romains et des Perses, qui, sous les rois Sassanides, s'en octroyèrent la tutelle.

A la chute des Sassanides, après plusieurs années de tiraillements, elle fut gouvernée par la dynastie des *Pagratides* sous la suzeraineté des Grecs. Rupen, le dernier Pagratides, la débarrassa de cette suzeraineté, s'allia aux Croisés en Syrie et fonda les Rupeniens qui furent remplacés par des descendants du roi Lusignan de Chypre, renversés eux-mêmes par les Mongols. Les Arabes, les Tartares, les Géorgiens, les Turcs Seldjoucides et les Turcs Ottomans se l'arrachèrent. Maintenant partagée entre la Russie, la Turquie et la Perse, elle n'existe que par sa religion. Si ce peuple eût été intelligent et observateur, voyant qu'il ne pouvait lutter avantageusement par la force, ni triompher à la guerre, il se serait consacré à la science; peut-être aurions-nous ainsi, par les écrits qu'il eût laissés, la clef des inscriptions cunéiformes et connaîtrions-nous mieux l'histoire des premières religions persanes, des réformes de Zoroastre et bien d'autres questions que des peuples guerriers ne songeaient pas à transmettre à la postérité.

Quant à l'histoire de la religion arménienne, voici en deux mots quelles furent les causes de sa séparation avec l'Église.

Lorsque le concile de Nicée s'assembla, en 325, pour condamner l'Arianisme, le symbole qu'il formula pour éclairer définitivement les chrétiens sur la question des deux natures de Jésus-Christ fut rapporté en Arménie par saint Grégoire. Théodore de Mopsueste et surtout son disciple Nestorius l'attaquèrent malgré sa clarté : ils reconnaissaient bien avec l'Église les deux natures de Jésus-Christ, mais voulaient en conclure la dualité des personnes ; c'était retomber dans l'erreur d'Arius, auquel ils étaient cependant contraires ; Nestorius fut condamné et anathématisé par l'Église.

Mais alors un des adversaires les plus ardents de Nestorius, Eutychès, tomba dans l'erreur opposée et conclut de l'unité de personne à l'unité de nature. L'Orient saisit cette nouvelle hérésie d'autant plus avidement qu'elle prêtait à plus d'une subtilité; bien des religieux, confondant le mot de nature avec celui de substance et admettant que la substance du Fils de Dieu est essentiellement une, étaient des plus orthodoxes.

En 451 le, pape Léon convoqua le concile de Chalcédoine pour attaquer la doctrine d'Eutychès, dont les partisans, entraînant ceux de Dioscore, parcoururent l'Asie, diffamant le concile et prétendant qu'il reconnaissait la dualité des personnes et cherchait à renouveler les erreurs



PATRIARCHE ARMÉNIEN.

du Nestorianisme. Ces calomnies furent accueillies d'autant plus volontiers que les Arméniens en voulaient aux Grecs de s'être mêlés de leurs affaires avec une mauvaise foi qui ne le cédait en rien à celle des Persans; aussi, à la fin du VIIe siècle, les dix évêques d'Arménie furent convoqués dans Tauris par le patriarche Abraham pour blâmer le pape Léon, et le concile de Chalcédoine fut anathématisé.

La nation arménienne se sépara ainsi de l'Église et en est restée séparée (bien que la lumière ait fini par se faire sur ces malentendus),

condamnant par une contradiction inexplicable et Eutychès, et le pape Léon et le concile qui condamnent Eutychès.

Après le concile de Tauris, la liturgie arménienne admit un nouvel hymne qui envenima le désaccord. Dans le chant nommé Trisagion, on répète trois fois le mot « Dieu saint! » et on ajoute « crucifié pour nous ». Pourquoi, au lieu de Dieu, ne pas avoir mis le nom du Christ qui a souffert comme homme et non comme Dieu? Confondre ainsi la divinité dans l'humanité, c'est admettre l'unité de nature.

L'erreur des Arméniens consiste donc principalement en ce qu'ils comprennent l'union de la divinité et de l'humanité du Christ comme l'union de notre corps et de notre âme; les actions du Christ correspondant aux actions des autres hommes auraient été empreintes de la divinité non seulement parce qu'elles étaient accomplies par la partie humaine du Fils de Dieu fait homme, mais parce que la partie divine y aurait pris sa part aussi bien que la partie humaine [1].

L'église d'Etchmiazin est située au centre du monastère dans un jardin ombragé de saules; une partie du monument s'est conservée jusqu'à nos jours et le patriarche Gomidas restaura plusieurs autres parties qui ont près de treize cents ans d'existence. Lors de notre visite, le Catholicos venait d'être changé et dans des conditions qui feront voir combien est puissante l'autorité du czar. Deux concurrents étaient en présence : les élections se faisaient aux voix; l'un d'eux réunissait presque tous les suffrages; l'autre, Mgr Mahhari, de réputation assez mauvaise, aurait à peine pu en réunir deux ou trois; mais il convenait à la Cour; il obtint la majorité.

L'église d'Etchmiazin est sous le patronage de saint Grégoire l'Illuminateur, auquel, selon l'historien Agathange, Jésus-Christ apparut pour lui inspirer l'idée de construire à cette place une église patriarcale. Dans l'église on nous montre la pierre sur laquelle le Christ apparaissait au Saint, puis, un grand vase d'argent renfermant l'huile sainte, bénie tous les sept ans; au moment où le prêtre prononce les paroles sacramentelles, on voit, paraît-il, une flamme s'échapper de l'huile devenue le Saint-Chrême; je soupçonne fort la chimie de prendre plus de part à ce phénomène que le Saint-Esprit.

On nous montre aussi un morceau de l'Arche de Noé qu'un religieux

1. Voyez Gatteyras : *l'Arménie et la Religion arménienne.*

prétend pouvoir apercevoir au haut de l'Ararat avec un bon télescope. Mais, à part cela, l'Église contient des pièces assez curieuses. L'autel en bois sculpté et doré est intéressant ; la sacristie renferme de très beaux ornements sacerdotaux, entre autres, un manteau brodé par une Indienne et d'un grand travail ; les dessins des broderies représentent l'Arche de Noé s'arrêtant au sommet de l'Ararat et plusieurs sujets tirés de l'his-



ÉGLISE D'ETCHMIAZIN.

toire de Jésus-Christ : la pêche miraculeuse, Jésus calmant la tempête, etc. On nous montre aussi des crosses, des tiares et différents objets de grande valeur.

Nous passons ensuite à la bibliothèque qui contient cinq à six mille manuscrits et non trente mille, comme l'ont prétendu bien des voyageurs. Le volume le plus curieux par son ancienneté est la copie d'une traduction de saint Jean Chrysostome par un disciple de Mesrob ; la copie, à ce que l'on dit, est due au patriarche Pierre Ier (1019).

La langue *haïkanienne,* créée par Haïk, descendant de Noé, fondateur de l'Arménie, s'était conservée avec assez de pureté jusqu'à Ardaschir (Ardacès), vingt-huitième roi de la dynastie des Arsacides : elle s'altéra bientôt par le mélange des Genthuniens, des Bagratides, des Amatu-

niens, des Mèdes, des Arsacides (qui étaient Parthes), des Arraviélans et des Chinois.

Jusqu'au IIIe siècle, les Arméniens n'avaient pas de caractères d'écriture qui leur fussent propres; ils se servaient de ceux des Grecs, des Perses et des Arabes, lorsque Mesrob ou Miesrob, ministre et secrétaire de Warazdate et d'Arsace IV, convaincu de la nécessité de traduire avec un système graphique spécial les textes grecs et syriaques dont les caractères ne pouvaient rendre les accents de la langue arménienne, résolut de créer un alphabet et une littérature arméniens. Il demanda conseil au patriarche Sahag et convoqua, dit-on, une assemblée à Etchmiazin (alors Vagartchabad), à laquelle assista le roi. On proposa d'employer un alphabet presque inconnu que l'on savait en possession d'un évêque nommé Daniel. Mesrob se procura l'alphabet, mais il ne contenait pas le nombre de lettres suffisant.

Après avoir fait vainement de longs et pénibles voyages pour chercher à consulter les rhéteurs les plus fameux, il se décida à inventer lui-même les caractères manquants et les prétendit inspirés du ciel pour les faire accepter. Il pria Ruffin, calligraphe renommé, de leur donner une jolie forme, et, dès lors, l'alphabet était complet. Ces lettres, dit-on, au nombre de quatorze, sont les sept voyelles et les sept consonnes qu'on ne trouve dans aucun des dialectes des pays voisins [1].

On fit alors une traduction de la Bible et des livres de philosophie et d'histoire des Syriens et des Grecs, et c'est ainsi que fut fixée la langue haïkanienne qui cessa d'être vulgaire quelque temps après et qu'on distingua de la vulgaire en l'appelant littérale. Depuis lors l'Arménie, en proie aux Hagaréniens, aux Sarrasins, aux califes d'Égypte et aux Tartares, vit sa langue tellement transformée que la langue haïkanienne n'est connue que des lettrés. La vulgaire est pleine de mots turcs, arabes et persans [2].

Fatigués de la visite de l'église, du musée, de la bibliothèque et des explications souvent peu claires des bons religieux, nous quittons le monastère; puis, avant de monter en voiture, nous allons jusqu'à un

1. D'autres autorités, telles que Angelus Roccha, George, patriarche d'Alexandrie, Sixtus Senensis, etc., reconnaissent saint Chrysostome pour l'auteur des caractères arméniens et des écritures en langue arménienne. Chrysostome fut banni de Constantinople par un édit de l'empereur, et finit ses jours en Arménie; mais alors n'aurait-il pas introduit l'usage des lettres grecques qui furent changées dans la suite pour des lettres particulières à la langue arménienne?

2. Voyez Gatteyras : *ouvrage cité.*

immense étang creusé par l'avant-dernier prélat et qui sert de réservoir pour arroser les propriétés de la communauté.

Nous étions suffisamment édifiés sur Etchmiazin et sur son intérêt spécial; nous revenons à Érivan, ayant hâte de continuer notre voyage.

Nous sommes de retour à midi. Pour remplacer le lit de camp qui m'a été volé, je charge Gérôme de faire faire un grand sac en toile du pays : je trouverai bien de la paille aux relais jusqu'à Tauris et, le remplissant chaque soir, je serai passablement couché.

A deux heures nous partons dans deux troïkas. Le départ est difficile; l'un des chevaux, tout jeune et qui est attelé pour la première fois, nous donne quelques inquiétudes. La route n'existe pour ainsi dire pas; c'est plutôt une piste à travers un champ de pierres et de cailloux; les secousses sont tellement dures, que je me décide à prendre l'appareil de photographie sur mes genoux de crainte qu'il ne se casse.

Les treize verstes de l'étape, au soleil et à la poussière, sont pénibles et nous trouvons avec plaisir un peu d'ombre et de l'eau fraîche au relais d'*Aranzaké;* comme nous sommes pressés, nous doublons le pourboire habituel des cochers afin qu'ils donnent le mot à leurs camarades. Avec quarante kopecks ils nous baisent les mains. Pendant qu'on attelle le nouvel équipage, Hamelin découvre dans une maison en terre un marchand qui nous vend des œufs et un petit vin qu'il conservait dans une outre, mais un vin d'une aigreur abominable. A l'auberge d'Érivan nous n'avions pas pu avoir à déjeuner sous prétexte que nous avions prévenu trop tard. Cette collation, quelque maigre qu'elle soit, mais terminée par deux tasses de thé, nous donne des forces; au bout d'un quart d'heure nous repartons.

L'étape est aussi agréable que l'autre a été pénible; plus de pierres d'abord; sur la terre demi-battue, les roues semblent glisser, les chevaux filent comme le vent. Presque toute la route est bordée de jardins entourés de murs en terre; de temps en temps nos chapars écartent à coups de fouet un troupeau ou une caravane qui nous barre le chemin; nous traversons au grand trot un ruisseau, un fossé, en nous cramponnant pour ne pas être jetés hors de la voiture, éclaboussés des pieds à la tête. Nous sommes tout étonnés d'être rendus en quarante minutes au village de *Kamalak.*

Il fait encore jour quand nous changeons de chevaux et de voitures, mais la nuit tombe vite; le soleil est couché quand nous partons et dans

un quart d'heure on n'y verra plus. Les troïkas sont en si mauvais état qu'on se demande comment elles ne se brisent pas en mille pièces avec tous les chaos et les chocs continuels d'un chemin défoncé, et pourtant nous n'avons eu qu'un seul accident jusqu'ici, Les chevaux sont fatigués et cette fois, malgré nos exhortations et nos promesses, les yemtshichs ne peuvent les forcer; deux fois une des caisses se détache : de la façon dont il est placé, Gérôme ne peut faire autrement que de s'en apercevoir. Le malheur est vite réparé ; mais c'est une perte de temps. La nuit est noire, le chemin est peu sûr, nous avons hâte d'arriver. Malgré l'obscurité on aperçoit au loin, comme un spectre, la cime blanche du mont Ararat.

Le temps est fort lourd, d'une chaleur d'orage. A peine arrivons-nous à *Davalou,* et avons-nous rangé nos bagages dans la chambre du relais de poste que la pluie et la grêle tombent avec une violence inouïe.

On nous apporte de grandes cruches d'eau, et dans nos *tubs* en caoutchouc nous faisons une toilette aussi agréable qu'utile, après une chaleur et une poussière pareilles. Nous dînons avec des grillades de mouton et une espèce de galette plate et mince en guise de pain.

2 septembre.

Toute la nuit les moustiques n'ont cessé de nous dévorer ; la chaleur nous empêchait de dormir ; mais, vers deux heures du matin, la température s'est refroidie subitement et le thermomètre est descendu jusqu'à 5°.

A quatre heures, nous demandons les chevaux et faisons les préparatifs pour partir à cinq heures. Le chemin n'est qu'une longue et monotone plaine. Nous longeons tout le temps la base de l'*Ararat ;* c'est du village que nous venons de quitter que l'on part lorsqu'on en veut essayer l'ascension qui n'a, du reste, jamais pu être faite ; on arrive sans trop de peine au sommet du petit Ararat, mais le cône du plus grand est tout à fait inaccessible.

Nous relayons successivement à *Sadrak,* puis à *Bosnarassen.* La route est chaude, poussiéreuse et sans intérêt ; le fusil entre les jambes et l'appareil de photographie sur les genoux le trajet me semble long. Nous nous arrêtons encore à *Kibrak;* toujours des plaines arides et monotones. Nous avons perdu l'Ararat de vue et ne le reverrons plus.

A *Bijut-Duss,* les voitures qu'on nous donne sont bien mauvaises et en bien triste état ; jamais elles ne pourront faire la route : le maître de poste prétend qu'il n'en a pas d'autres ; nous partons quand même. Nous n'avons pas fait cent mètres qu'une des cordes qui fixent le brancard de la troïka à l'essieu se casse ; la réparation demande un bon quart d'heure ; un kilomètre plus loin, même accident ; à mi-chemin, une roue du chariot aux bagages se brise entièrement. Il est cinq heures du soir ; nous avons mis plus d'une heure pour venir jusque-là, il en faudra au moins deux pour aller jusqu'au relais et en ramener une autre voiture. Nous arriverons bien tard à Nakhitchevan. L'un des cochers part de suite au grand galop sur un des chevaux ; pendant ce temps, nous photographions le soldat, les cochers, l'accident. Le cocher revient ; il n'a pas mis une heure et demie à faire le trajet. Ce n'est qu'à neuf heures du soir que nous arrivons à *Nakhitchevan ;* il fait tellement noir qu'il faut ralentir l'allure des chevaux pour ne pas tomber dans un fossé ou verser contre les grosses pierres qui encombrent la route.

La ville de Nakhitchevan est assez importante : elle a environ 5,000 habitants ; elle a été autrefois beaucoup plus prospère et a compté jusqu'à 200,000 âmes ; Abbas Ier en transporta les habitants en Perse ; les guerres du commencement du siècle entre les Persans et les Russes lui ont fait beaucoup de mal ; elle eut aussi beaucoup à souffrir de tremblements de terre, notamment en 1840. De Nakhitchevan part une route suivie par les caravanes, passant par Khoï et allant à Ourmiah.

La maison de poste est un peu plus confortable : nous pourrons cette fois fermer la porte de notre chambre, ce que nous n'avions réussi à faire dans aucune maison de poste. Pour dîner nous pouvons avoir un poulet, des fruits et du thé. Nous souffrons beaucoup des piqûres de moustiques et des coups de soleil ; nos lèvres sont gercées par l'air et la poussière. Nous dormons malgré cela sur nos couchettes mieux que dans de vrais lits et le moment du réveil semble toujours venir trop tôt.

3 septembre.

Comme hier, nous nous levons à quatre heures. La première étape est longue (24 verstes). A huit heures nous arrivons à *Alenjatchaï.* Personne dans l'auberge, une voiture brisée dans la cour, pas de chevaux



à l'écurie. La station est si souvent pillée et volée, que les maîtres de poste l'abandonnent et n'y habitent pas. C'est le dernier relais avant d'arriver à la frontière; les brigands, qui passent rapidement d'un pays dans l'autre, ne sont jamais retrouvés et le malheureux maître de poste



PERSAN FUMANT LE KALIOUN.

qui a payé une redevance à l'État perd à la fois sa place, ses chevaux et sa caution. Enfin, dans un hangar, sous un tas de paille, nous finissons par découvrir un garçon d'écurie; il va chercher les chevaux qui paissent en liberté une herbe bien maigre et bien rare; on attelle et nous partons.

Nous descendons une gorge abrupte de l'aspect le plus sauvage; pas de broussailles, pas un brin d'herbe, des pierres et des rochers seulement au milieu desquels le chemin est à peine tracé; la descente finie, la route n'existe plus; on fait quelques verstes dans le lit d'un torrent desséché,

où l'on ne peut qu'aller au pas; puis un petit bout de route acceptable, enfin une longue plaine à l'extrémité de laquelle nous apercevons les quelques maisons de Djoulfa.

Nous allons donc enfin entrer en Perse! Nous allons avoir fini de la poste russe et de ses troïkas et notre voyage à cheval va commencer.

Il est dix heures lorsque nous arrivons à *Djoulfa*. Le bac, entretenu par un Persan, percepteur de la douane, qui l'a affermé quarante mille francs, ne commence son service qu'à dix heures et demie; les droits de péage sont entièrement arbitraires et le percepteur tient à s'assurer, tous frais déduits, un bénéfice de cinquante pour cent.

En attendant l'heure, nous faisons viser nos passeports par le représentant de l'autorité russe et porter d'avance nos colis dans l'espèce de boîte carrée qui sert de bateau. Nous nous embarquons avec le premier groupe, car de nombreux voyageurs et marchands attendent comme nous; nous passons ainsi l'Arax. Ce grand fleuve, tributaire de la Caspienne, prend sa source auprès d'Erzeroum; il coule dans un véritable désert; ses eaux, à cette époque de l'année, sont jaunâtres et boueuses et ne donnent pas l'idée de fraîcheur après laquelle on aspire dans ces régions brûlantes. Que d'êtres dans ces parties du monde rêvent du Paradis de Mahomet comme d'un jardin verdoyant, paré de roses, peuplé de rossignols chantant près d'un clair ruisseau, qui n'ont jamais vu ni jardins, ni roses et ne connaissent, en fait d'oiseaux, que les corbeaux!

Une fois sur l'autre bord, nous faisons porter nos bagages près de la maison du chef de la douane.

La maison de douane, qui sert en même temps de demeure au percepteur, est une maison carrée, construite comme toutes les autres en terre gâchée pétrie avec de la paille et séchée au soleil; elle a été recouverte d'une mince couche de plâtre et blanchie à la chaux; elle est entourée d'une dizaine d'habitations misérables qui forment le village de Djoulfa. Le village, coupé en deux par l'Arax, est situé au milieu d'une plaine aride et sablonneuse bornée à l'horizon par des montagnes élevées.

Je fais présenter au khan[1] la lettre circulaire que le général Nazare-Aga avait bien voulu me remettre pour les autorités de son pays. Immédiatement, il nous fait monter Hamelin et moi; il dit quelques mots de français, nous pouvons causer. Son premier soin est de nous inviter à

1. Prononcez *Hhan*, titre équivalent à celui de prince.

déjeuner. Nous sommes sur une terrasse, sous une espèce de véranda et assis sur des tapis. En face de nous coule l'Arax et de l'autre côté du fleuve sont les quelques maisons russes qui forment la seconde partie de Djoulfa.

Pendant que je suis occupé à regarder le paysage, j'entends pousser des cris dans la cour intérieure; je m'informe de ce que cela peut être : « Oh ! ce n'est rien, répond le khan; ce sont les gens qui ne veulent pas payer les droits de douane que je fais bâtonner. » Ce lugubre concert dura plus d'un quart d'heure. Les individus étaient couchés sur le dos; deux hommes tenaient les pieds du patient en l'air au moyen d'une corde tendue, et un troisième, armé d'une forte baguette, frappait de toutes ses forces sur la plante des pieds. A mesure que ces malheureux se décidaient à payer, on cessait de les battre et on leur rendait leurs colis; on les voyait alors se sauver, les pieds ensanglantés sur le sable brûlant. Plusieurs avaient l'argent dans leur poche et, plutôt que de payer immédiatement, préféraient supporter la douleur pour garder plus longtemps l'espoir de ne pas acquitter de droits.

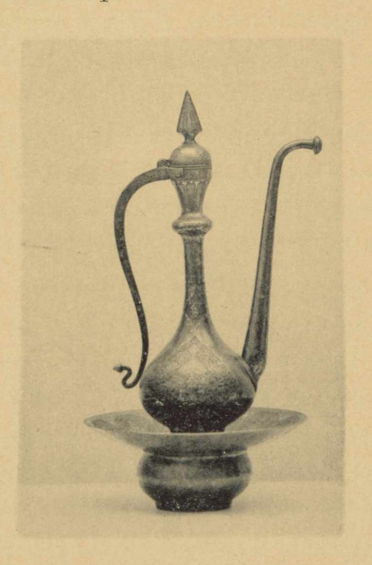
Le moment du déjeuner arrive. Par une attention toute spéciale, au lieu de déjeuner par terre, le khan fait apporter un petit guéridon sur lequel on pose le plateau chargé du déjeuner et nous mangeons assis sur des chaises. Sur le plateau se trouve tout le repas : une écuelle contenant un morceau de mouton bouilli, une autre du lait aigre à moitié caillé, sorte de fromage blanc, une troisième un liquide épais, chaud, sorte de bouillon sûr, puis du fromage de mouton avec des feuilles d'oignon et des fruits. Le prince mange de tous les plats en même temps avec ses doigts; n'ayant pas de fourchettes, nous mangeons de même; comme pain, de longues galettes plates et molles ressemblant beaucoup à des chiffons et que l'on nomme *lavash*. Le khan déchiquette la viande avec ses doigts, prend une pincée de fromage blanc, puis émiette un morceau de pain dans le bouillon, malaxe ce pain avec ses mains, introduit dans sa bouche une énorme boulette et nous passe ce même bouillon, nous invitant à en faire autant. Tout en mangeant, il caresse d'une main un de ses pieds nus qu'il tient sur son genou, ou témoigne par les hoquets les plus sonores la satisfaction de son estomac. Voilà le repas à la persane ! Quand nous aurons vécu six mois avec les Persans, je crois que nous retrouverons avec plaisir nos habitudes européennes.

Le repas fini, un domestique apporte de l'eau tiède dans une

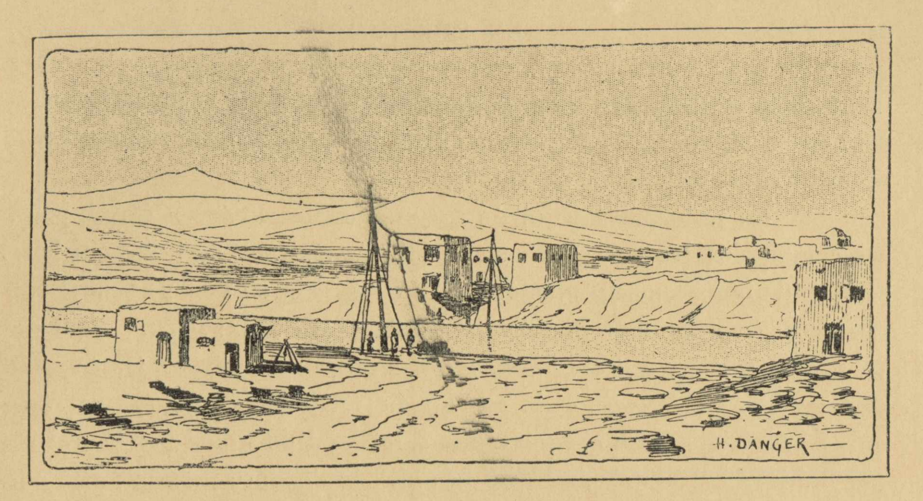
aiguière et en verse sur nos doigts, puis nous fait pencher la tête et nous en verse dans la bouche ; le bol n'est donc pas un raffinement purement européen. Après le déjeuner le khan fait la sieste et nous invite à dormir comme lui sur les tapis de la terrasse ; son domestique, pendant qu'il repose, vient lui masser les bras et les jambes.

Après une demi-heure on nous apporte du café, ce qui nous fait grand plaisir, car le repas s'était passé sans boire; le café est suivi de thé. Le khan, à son réveil, cause un peu avec nous. Il veut évidemment savoir ce que nous venons faire et quelles sont nos intentions, si nous sommes des marchands, si nous avons quelque chose à vendre. Il regarde nos fusils, demande si nous voulons les lui céder. Il cherche enfin à remplacer par d'adroites questions la visite de nos malles dont il nous a aimablement dispensés.

Pendant notre déjeuner, Gérôme a déballé les brides et les selles et retenu les chevaux. Il vient nous annoncer que les chevaux de bagages sont partis en avant et que les nôtres sont sellés et nous attendent. Nous prenons congé de notre hôte que nous remercions de son hospitalité.



AIGUIÈRE PERSANE.



L'ARAX A DJOULFA.

CHAPITRE III

DE DJOULFA A TAURIS. — TAURIS

DU 4 AU 11 SEPTEMBRE

La poste persane. — Le voyage en tchapar et le voyage en caravane. — Le kran et le farstak. — Rencontre d'une caravane. — Erreurs d'appréciation de distances. — Airandibi. — Un tchaparkhaneh. — Le télégraphe anglo-indien. — Marand. — Les *kanots*. — Sofian. — Tauris. — M. Bernay. — Le Consulat de France. — Les Mékhitaristes. — M. Malpertuy. — Les terrasses. — Les fêtes du Moharem. — Les Chiites et les Sunnites; les sectes musulmanes; les Babis; les Guèbres. — Galons verts. — La mosquée bleue. — Une malle chrétienne. — Le Consul de Turquie et le brigandage. — Les bains persans. — Visite au Saed-el-Mouk. — Les soldats bouchers. — Présentation au Velyed Mozaffer-ed-dine-Mirza, fils du Shah. — Préparatifs de départ. — Engagement d'un cuisinier. — Dangers du voyage. — Complicité du gouvernement turc. — M. Bernay tâche de nous détourner.

La Perse, sous beaucoup de rapports, est mieux organisée que la Turquie; l'autorité, la hiérarchie y sont à peu près respectées et les hauts fonctionnaires y sont plus honnêtes, quoique cette honnêteté soit

encore bien relative. Les services intérieurs de la poste et du télégraphe sont assez réguliers, la police est mieux faite et on peut voyager avec sécurité, chose impossible en Turquie.

Sur les principales voies de communication, l'État a établi, pour les courriers et les voyageurs, un service de chevaux de poste qui leur permet d'aller beaucoup plus vite qu'en caravane où l'on ne peut guère dépasser la moyenne de cinquante kilomètres par jour ; il suffit, pour en user, de demander une autorisation qui n'est jamais refusée. On appelle cela *voyager en tchapar*, et la maison du relais se nomme *tchaparkhaneh*. La taxe se paye à chaque relais, à raison d'un kran[1] par cheval et par farstak. Le farstak représente l'unité de distance persane ; elle est fort variable et je n'ai jamais pu me rendre compte de sa véritable longueur ; dans certaines régions elle semble valoir cinq kilomètres, dans d'autres six et même sept ; je crois que la manière la plus simple de l'estimer est de la considérer comme représentant l'espace parcouru pendant une heure par un cavalier marchant bon pas sans courir. C'est *en tchapar* que nous nous rendons à Tauris.

Ma selle n'est autre qu'une selle d'ordonnance de cosaque, que j'ai achetée à Tiflis; elle me gêne bien un peu, car sa disposition ne permet pas de monter comme avec nos selles ordinaires ; elle est relevée fortement devant et derrière, sans quartiers ; il faut se tenir presque droit sur ses étriers ; la jambe ne peut se plier et suit la ligne du corps. En quelques temps de galop, nous avons rejoint nos bagages fixés sur deux chevaux, dont l'un porte nos deux malles en cuir et un lit de camp et l'autre nos sacs, couvertures, appareils, etc., dans des courgines, espèces de grands sacs en tissus de laine très solides, qui se font équilibre comme une besace et que nous nous étions procurés à Tiflis; le tout est bien fixé et les chevaux débridés sont chassés au galop par le *tchaparjï* qui nous accompagne, tant pour surveiller les chevaux que pour les ramener ensuite au relais de départ.

La première étape donne, au voyageur qui borne sa visite à Tauris, une assez juste idée de ce qu'est une grande partie de la Perse ; des plaines sablonneuses et remplies de cailloux, suivies de montagnes aussi arides que la plaine, rocailleuses, desséchées, n'offrant d'autres variétés

1. La monnaie persane se divise en *tomans* qui valent environ 8 francs.
— — en *krans* — — 0 fr. 80.
— — en *chaïs* — — 0 fr. 05.

que les nuances du sol qui passent de la glaise verdâtre au rouge brique. La première demi-heure dans cette plaine surchauffée et l'ascension qui commence sont tant soit peu pénibles. Nous entrons bientôt dans une gorge d'un aspect fantastique et sauvage ; les chevaux, lancés au grand galop, courent au milieu des rochers montant, descendant; je suis étonné de la sûreté de leurs pieds; il est peu de cavaliers, même sûrs du cheval qu'ils montent, qui oseraient risquer en France le quart des dangers que nous courons sans y prendre garde dans ces courses effrénées, suivant et ramenant dans la bonne voie les chevaux de bagages qui s'en écartent.

Le tchapardjï nous raconte une histoire de brigands et de poste attaquée il y a quelques jours dans cette gorge. Nous rencontrons une grande caravane d'hommes arrêtée près d'une source ; ils vont, paraît-il, à Tauris, à Téhéran et jusqu'à Ispahan même chercher du travail ; nous les avons vite dépassés. Laissant nos hommes continuer, je fais un petit crochet avec Hamelin pour voir une source d'eau minérale d'une apparence verdâtre, qui semble contenir des sels de cuivre; nous rejoignons nos hommes, et, continuant toujours notre galop, nous atteignons une autre source claire et limpide près de laquelle nous nous reposons quelques instants. Nous nous plongeons avec délices la figure entière dans cette eau fraîche qui nous ranime. Nous avons appris pourtant à nos dépens à ne pas abuser de cette jouissance, car l'eau qui rafraîchit sur le moment occasionne des gerçures fort douloureuses que la sécheresse de l'air augmente chaque jour.

Nous repartons à la même allure ; une courte montée et nous arrivons à une plaine immense. Au milieu de cette plaine, nous apercevons un petit village entouré d'arbres sur le versant de la montagne, une véritable oasis dans ces espaces desséchés : serait-ce déjà l'étape ? Serions-nous arrivés à *Aïrandibi?* Je comptais alors sans ces trompe-l'œil des grandes étendues ; il nous fallait encore plus d'une heure pour gagner le village qui semblait s'éloigner à mesure que nous avançions.

Il est six heures un quart quand nous arrivons au tchaparkhaneh ; le soleil est déjà couché et la nuit sera vite tombée; nous nous installons au plus vite dans le balakhaneh où nous faisons monter nos bagages.

Ces maisons de poste sont ce qu'on peut imaginer de plus primitif : quatre corps de bâtiment d'un seul étage, sans fenêtres extérieures, forment un carré autour d'une cour intérieure ; on y entre par un large couloir, de chaque côté duquel sont des bancs de terre d'environ un mètre

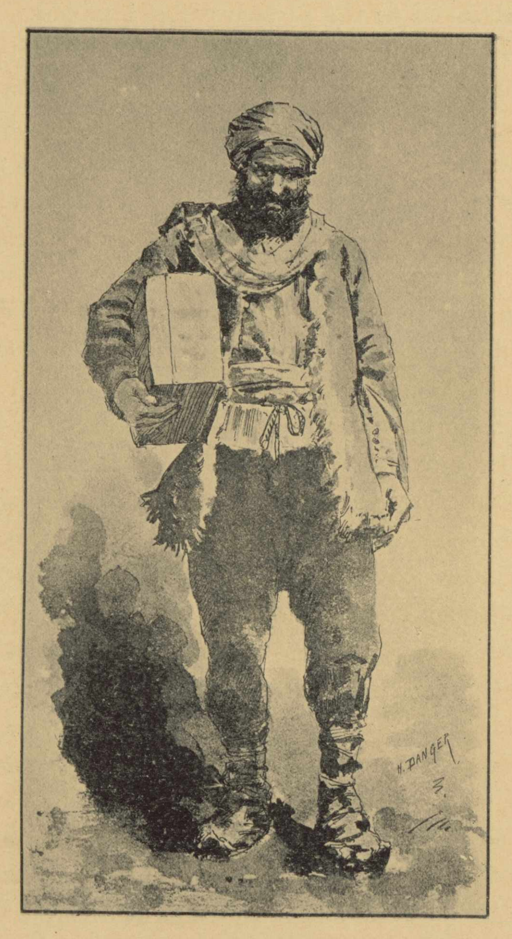
de hauteur, et donnant accès à deux chambres sans autre ouverture que la baie d'entrée; puis on arrive dans la cour à ciel ouvert; les chevaux sont attachés tout autour et dans les murs fort épais sont percés de grands trous[1], sortes de niches où l'on met leurs rations de fourrage; derrière ces murs sont des écuries basses, étroites et malsaines, où on met les animaux à l'abri l'hiver. Trois corps de bâtiments composent les écuries; le quatrième, celui de l'entrée, est réservé à l'habitation du maître de poste et des voyageurs. Dans un coin de la cour, du côté de l'entrée, un escalier, semblable dans tous les tchaparkhanehs, composé de quatre ou cinq marches de plus de trente-cinq centimètres de haut et de cinquante centimètres de large, et creusé dans le mur, donne accès à un logement de deux chambres, situé sur la terrasse au-dessus de la porte d'entrée, et que l'on nomme *balakhaneh*. Dans bien des villages, la maison de poste est la seule qui ait une habitation au premier étage; ce logement, plus confortable, est réservé aux voyageurs de distinction; la chambre principale a deux fenêtres et souvent une petite véranda sur la rue; les deux fenêtres sont grillées avec des barreaux de bois sur lesquels on peut en hiver se donner le luxe de coller du papier. On n'a le droit d'occuper le balakhaneh que pendant trois jours; après quoi il faut le céder aux autres voyageurs, s'il en vient; la redevance est fort minime, mais je n'en ai jamais su exactement le prix, car, pour récompenser la complaisance des maîtres de poste dont, je dois le dire, je n'ai jamais eu qu'à me louer, je donnais en partant une somme qui était toujours de beaucoup supérieure à celle que je pouvais devoir.

Toute la construction est en terre gâchée mélangée de hachures de paille; la terre de ce pays est très argileuse et offre beaucoup plus de consistance que la nôtre; néanmoins, le grand défaut de ces constructions est de fondre pendant les grandes pluies. Nous nous installons avec nos bagages, nos selles et tout notre équipement dans le balakhaneh. Pas un meuble, bien entendu, quatre murs et deux fenêtres qui ne ferment pas; il sera facile de ne rien oublier au départ; nous nous asseyons sur nos bagages, pendant que Gérôme nous procure des œufs, du thé et du lait: ce sera tout notre dîner. Hamelin dresse son lit de camp, je remplis de paille le sac qui me sert de lit; nous nous étendons sur nos couchettes et n'avons pas grand'peine à nous endormir.

1. Voir les deux gravures, p. 75 et 79.

4 septembre.

A quatre heures du matin, je donne l'ordre de seller les chevaux et de charger les bagages. Gérôme nous prépare du thé, et ce n'est qu'à



UN TCHAPARDJI.

cinq heures et demie que nous partons. Toujours les mêmes plaines arides et sablonneuses, rouges ou grisâtres, coupées de temps à autre par un ravin, une colline ou le lit d'un fleuve desséché.

Nous suivons, presque tout le temps, le télégraphe anglo-indien, construit avec une précision remarquable ; les poteaux en fonte sont soli-

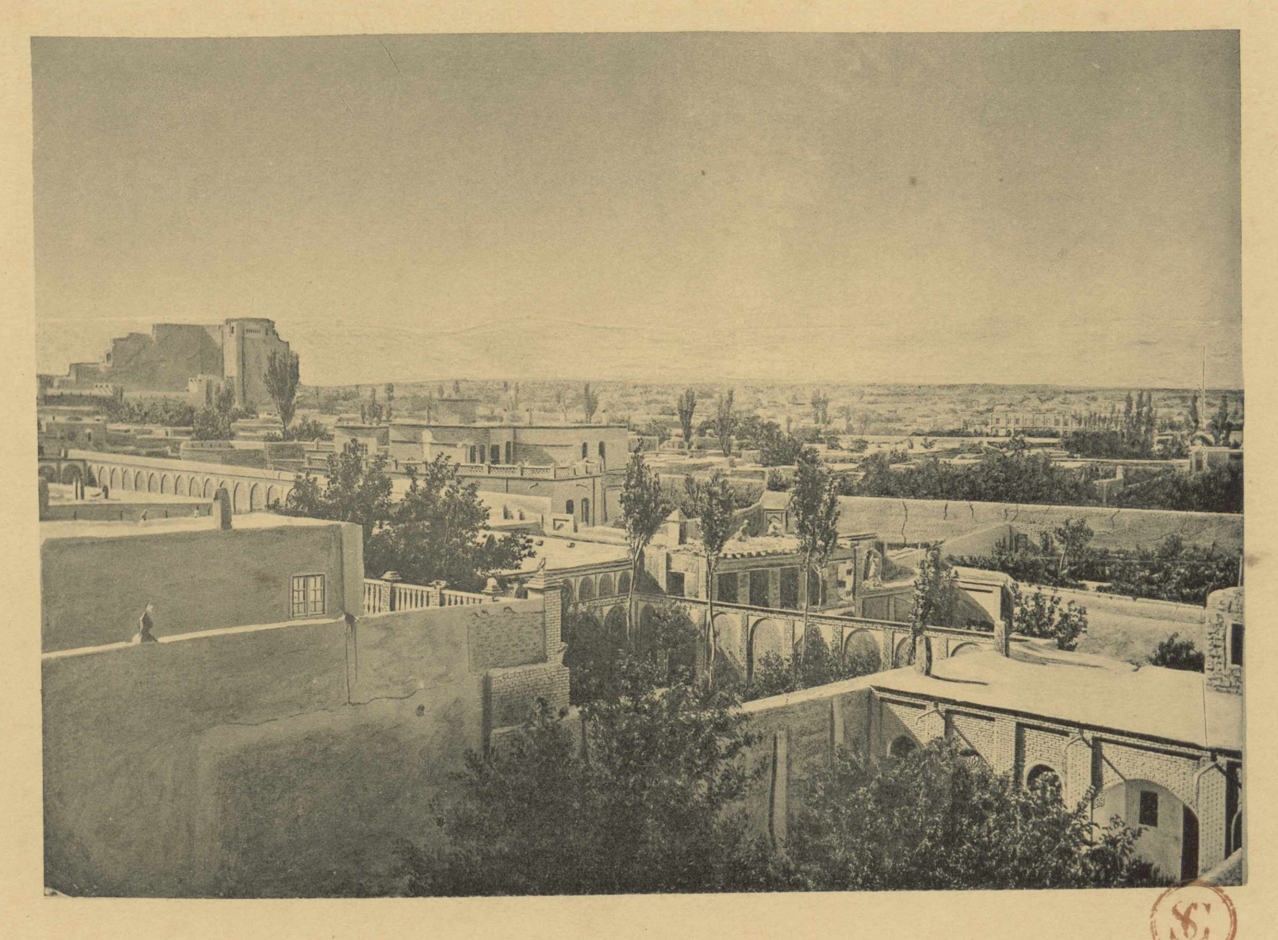
dement fixés dans le sol et alignés à perte de vue; les isolateurs, en parfait état, montrent avec quel soin la ligne est entretenue. De temps à autre, nous nous éloignons de la ligne télégraphique pour éviter un précipice ou un escarpement de rochers par-dessus lequel elle passe sans sortir du plan d'alignement. A mi-chemin, nous nous arrêtons près d'un puits où un marchand de thé se trouve fort à propos.

L'étape est longue de six farstaks (quarante kilomètres environ), les chevaux sont exténués et, avant d'arriver à *Marand,* la dernière heure est faite au pas. Le petit village est charmant ; les rues, bordées d'arbres, sont arrosées par de larges ruisseaux dans lesquels court une eau limpide qui arrive de la montagne : l'effet est d'autant plus agréable que l'on a traversé pendant cinq heures un désert brûlant ; le *tchaparkhaneh* est situé à l'autre bout du village qui est fort long ; nous nous y reposons deux heures, en buvant du thé et du lait, en mangeant des fruits. Nous sommes à l'ombre sous la véranda, le ruisseau coule en face de nous sous des saules.

L'eau est la fortune du Persan, et la Perse en a fort peu. Aussi, est-ce avec le plus grand soin que les habitants l'amènent de la montagne par des conduits souterrains creusés à grand'peine. Ces conduits, nommés *kanots,* sont très soigneusement entretenus ; s'ils venaient à s'engorger, si la source qu'ils captent venait à se tarir, le village entier serait obligé d'émigrer. De distance en distance (tous les dix mètres à peu près), sur le sol, sont creusés de grands trous par lesquels on peut s'introduire dans la galerie pour l'entretenir et la nettoyer. L'eau est souvent prise à des distances considérables du village qu'elle fait vivre. Le *kanot* est une grande source de revenus pour celui qui l'a créé ; il débouche à l'entrée du village et là, se divisant en rigoles, conduit l'eau au jardin, au champ, à la maison de chaque abonné, qui paye tant par heure d'écoulement. Ces kanots remontent à la plus haute antiquité. Les premiers furent creusés, dit-on, par l'ordre de Cambyse, de Cyrus et de Smerdis le Mage.

A une heure, nous repartons ; l'étape est assez dure ; on commence par faire lentement l'ascension d'une haute montagne, du sommet de laquelle on découvre une étendue immense. Sur la plaine infinie, les villes se détachent nettement, avec leurs bouquets d'arbres.

Selon l'expression de M. Reclus, pour se faire une idée du pays, il faut « s'imaginer, autour de chaque village indiqué sur la carte, un petit cercle vert et recouvrir le reste d'une teinte grise ».



TAURIS.

Quelle pénible montée! Sur des pierres semblables à des galets, les chevaux avancent difficilement, ils sont inondés de sueur. La descente n'est guère plus commode; nous quittons nos montures pour les soulager un peu; enfin, la montagne est passée. Nous suivons maintenant un large lit de torrent sans eau, qui va se jeter dans le lac d'Ourmiah; nous rencontrons un petit hameau où nous trouvons du lait et continuons notre route, tantôt allant au pas et tantôt au galop. A six heures du soir, nous arrivons à *Sofian,* triste village d'une centaine de maisons de terre, entourées de jardins. Une fois au *tchaparkhaneh,* nous nous installons comme hier; mais un vent d'orage s'élève tout à coup et porte la poussière jusque sur les toits; nous barricadons de notre mieux les portes et les grillages des fenêtres; dans cette pauvre installation, nous dînons d'œufs, de thé et de lait, maudissant les moustiques dont les piqûres envenimées augmentent encore la douleur des coups de soleil; ceux-ci ont été tellement violents que la peau du cou, de la figure et des mains se détache par plaques.

5 septembre.

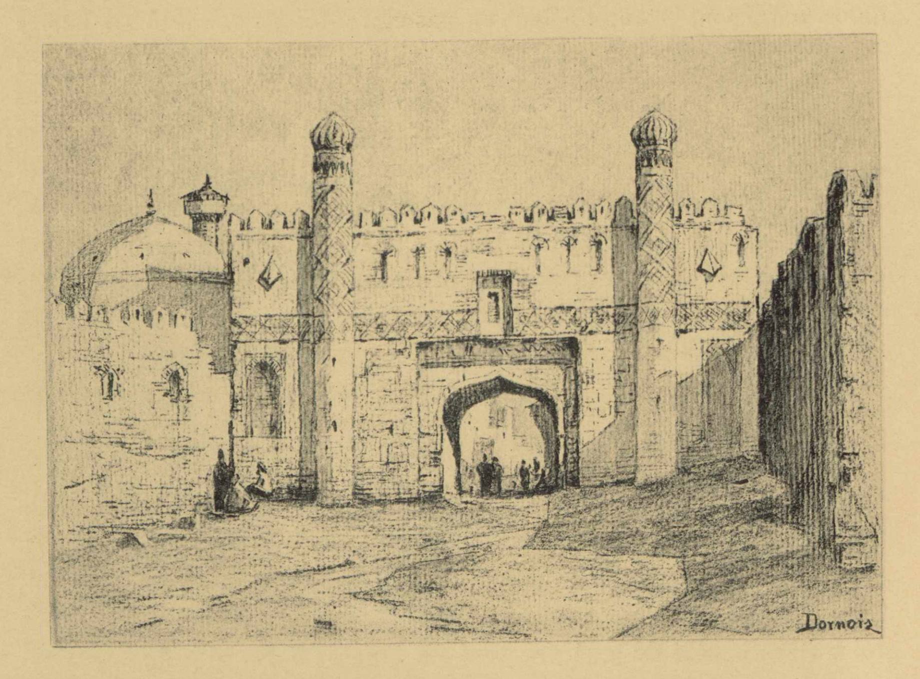
Nous quittons Sofian à cinq heures du matin; l'étape est facile, elle est toute en plaine; nous apercevons *Tauris* et ses jardins dès le départ, malgré les six farstaks (quarante kilomètres) qui nous en séparent. A mi-chemin, un ruisseau coupe la route; on le passe à gué; un petit pont qui s'élève à côté du gué est tout en ruines; il est si singulièrement construit, qu'on se demande comment il pouvait servir. A côté du ruisseau, un poste de soldats pour surveiller la route et accompagner le courrier.

A dix heures, nous traversons l'*Adji-tchaï* aux portes de Tauris, sur un pont dont le tablier est en ligne brisée et dont les arches semblent avoir été placées à côté l'une de l'autre, sans souci de l'alignement.

La ville de Tauris est très grande; elle a été autrefois beaucoup plus importante encore et beaucoup plus peuplée; le nombre de ses habitants, qui a été de plus de 450,000, est aujourd'hui de 130,000 environ. La langue la plus parlée à Tauris est le turc, puis l'arménien et en dernier le persan. La ville a été souvent secouée par de violents tremblements de terre. Au IXe siècle, elle fut détruite de fond en comble par une de ces terribles catastrophes, dans laquelle périrent un grand nombre d'habi-

tants. Zobéïd, femme du calife Haroun-al-Rachid, la fit reconstruire; c'est à tort que l'on attribue à cette princesse la fondation de cette ville qui lui était antérieure; on lui doit seulement sa reconstruction. Les quartiers ruinés que nous traversons témoignent de tous ces malheurs.

Après avoir circulé près d'un quart d'heure dans des ruelles étroites, bordées de murs en terre, bien rarement en briques, nous finissons par



UNE PORTE A TAURIS.

atteindre le consulat de France. Pas plus que dans les autres grandes villes de l'Orient, il n'y a d'hôtel à Tauris; les consuls donnent très gracieusement l'hospitalité à leurs compatriotes. Il est impossible de recevoir un accueil plus aimable que celui que nous fit M. Bernay. Nos chevaux sont débarrassés de leurs bagages que l'on monte dans une chambre des plus confortables; nous trouvons un lavabo, un vrai lit avec des draps, toutes choses, en un mot, qui nous manquaient absolument depuis notre départ de Tiflis.

Après avoir réparé les désordres de notre toilette, nous faisons plus ample connaissance avec nos hôtes. M. Bernay est en Perse depuis près de vingt ans et il dirige nos intérêts avec un tact et une adresse bien

nécessaires auprès de ce peuple versatile et méfiant. Il a su, par son amabilité, s'attirer les bonnes grâces des plus hauts personnages, qui l'ont en haute estime. Il parle le persan, le turc et l'arabe couramment et a même fait, dans la première de ces langues, des poésies fort goûtées. Ne serait-il pas préférable pour la France que ses consuls restassent ainsi dans un même pays et trouvassent de l'avancement sur place, plutôt que de courir le monde et de changer de nation chaque fois qu'ils montent en grade?

L'heure du déjeuner sonne. Nous sommes neuf à table, M. et Mme Bernay et leurs trois enfants, M. de Vauvilliers que nous retrouverons plus tard à Téhéran, un prêtre mekhitariste [1], Hamelin et moi.

M. de Vauvilliers, ingénieur des ponts et chaussées, a été demandé par le shah de Perse pour construire ou du moins pour tracer une route carrossable entre Tauris et Téhéran. Après le déjeuner, M. Bernay nous montre une collection de curiosités persanes; il a pu réunir de fort belles choses et de très curieux manuscrits.

Nous faisons la connaissance, dans l'après-midi, de M. Malpertuy, drogman-chancelier du consulat; il arrive de Bagdad; je m'intéresse beaucoup au récit de son voyage, car nous aurons à parcourir le même trajet; il l'a fait avec un cheval à lui et a mis vingt-deux jours.

A dîner, la conversation roule naturellement sur les nouvelles de Paris, dont ces messieurs sont avides. A dix heures, nous gagnons notre chambre pour nous coucher.

6 septembre.

Bien reposés par une nuit sans préoccupation et dans un bon lit, nous retrouvons en descendant sur la terrasse M. Malpertuy et le consul. C'est aujourd'hui dimanche, mais en ces lointains pays il n'y a guère de différence pour le voyageur entre le dimanche et les autres jours. Nous passons l'après-midi à prendre des vues de Tauris de la terrasse du consulat. Il y a à Tauris un Arménien qui prétend faire de la photographie; je lui achète quelques drogues pour tâcher de remplacer celles que

1. L'ordre des Mekhitaristes fut d'abord fondé en 1708 à Modon (Grèce), par Mekhitar; lorsque les Vénitiens perdirent la Morée en 1717, il transporta le couvent dans l'île de Saint-Lazare, au milieu des lagunes de Venise. Mekhitar chercha toute sa vie à ramener l'unité de la foi catholique; c'est en 1700 qu'il partit pour l'Arménie; à son retour en Grèce, il fonda l'ordre des Mekhitaristes pour continuer son œuvre.

je ne compte plus revoir ; mais mes essais ne sont pas heureux; ses produits sont mauvais; sur trois clichés, je ne puis en développer un seul.

Nous passons la fin de la journée sur la terrasse; nous voyons sur une maison peu éloignée la femme du consul d'Angleterre, faisant aussi sa promenade sur son toit. La vie est fort dure pour les Européennes



FEMME PERSANE EN COSTUME DE RUE.

demeurant en Asie; ne pouvant sortir dans les rues sans être suivies par la foule et répugnant à mettre le costume des musulmanes, elles sont réduites à vivre cloîtrées, faisant, pour tout exercice, une promenade de factionnaire sur le toit d'une maison. Le coucher du soleil est fort beau; mais quelle monotonie dans cet aspect uniforme de toutes les villes d'Orient : des maisons carrées avec des toits plats, entre lesquelles des peupliers surgissent par touffes du fond des cours ; le désert d'un côté, des montagnes arides de l'autre !

M. Bernay regrette pour nous que nous ne puissions rester trois



TAURIS; INTÉRIEUR DU CONSULAT DE FRANCE.

semaines de plus pour assister aux fêtes du *Moharem;* ces fêtes sont un reste de barbarie sauvage ; le fanatisme religieux et le mépris du musulman pour la vie s'y montrent dans toute leur horreur. Les fêtes durent dix jours ; pendant les deux derniers, toute la foule des fanatiques, revêtus de grandes chemises blanches, parcourt les rues armée de sabres et de poignards; chaque pénitent se frappe lui-même la tête, la figure, le cou avec



MOLLAHS ET SEIDS.

ces armes tranchantes, et on voit sur les chemises blanches le sang qui coule des blessures; tous hurlent, crient, cherchent à s'exciter pour se frapper plus fort; plusieurs tombent épuisés par la perte de leur sang ; bienheureux ceux qui meurent pendant ces fêtes ; Allah leur ouvre toutes grandes les portes du paradis. M. Bernay a souvent vu du haut de sa terrasse ces scènes sanglantes ; rien n'inspire, paraît-il, plus d'horreur que cette masse de plus de dix mille hommes qui se promènent ainsi dans les rues au milieu du murmure confus des chants, des cris de douleur et des râles des blessés. Malheur à l'Européen qui se trouverait sur le chemin de cette foule barbare ! Il serait mis en pièces; quel plus grand plaisir peut-on faire à Allah que de lui sacrifier un chien de chrétien !

Les Persans sont musulmans ; ils appartiennent à la secte des *Chiites* et sont opposés aux *Sunnites.*

Les *Chiites* (à proprement parler Dissidents) ne reconnaissent qu'Ali comme successeur légitime de Mahomet; pour eux, les trois califes Aboubekr, Omar et Othman qui précédèrent Ali n'ont aucun droit à la légitimité et ils n'admettent pas leurs interprétations religieuses. De plus, ils ne reconnaissent que douze véritables *imams,* c'est-à-dire douze chefs de la religion suprême. Le douzième, qui s'est envolé à l'âge de douze ans, doit reparaître un jour; ils le nomment le *Mahdi.*

Les *Sunnites,* la plupart Ottomans, confondent le titre d'imam avec celui de chef du pouvoir spirituel, et pour eux les imams se succèdent toujours; le sultan, chef spirituel et représentant de Mahomet, en porte le titre; il garde le drapeau du Prophète, mais son autorité n'est reconnue que des Ottomans.

Il y a deux autres sectes de musulmans : les *Ismaëliens,* qui ne reconnaissent que sept imams; après le septième Ismaël (d'où leur nom), la légitimité passa à son frère, puis à des personnages inconnus qui se manifesteront peut-être un jour; enfin les *Druzes*[1], qui adorent le calife al Hakem Biomrillat.

Les *Chiites* sont moins fatalistes; ils croient, plus que les Turcs et les Arabes, à l'influence du libre arbitre. D'après eux, le Coran ne peut être interprété que par les prêtres; mais comme les Persans, fort vaniteux, se croient inspirés du ciel lorsqu'ils parlent du Coran, chacun le discute à sa façon. Pour eux, ce n'est pas une lâcheté que de nier sa religion et il semble tout naturel qu'un chiite, au milieu de sunnites, invoque le calife Omar que sa religion traite d'usurpateur.

Cette façon d'interpréter la religion, malgré la défense, est tellement générale qu'elle a un nom spécial, le *ketman.* Grâce à ce ketman il s'est formé des sectes secondaires fort nombreuses : les Ali Alahi, les Kirindi, les Soufi, qui sont fort tolérantes et beaucoup moins fanatiques; selon elles, chacun est libre d'agir comme il l'entend.

Une secte importante est celle des *Babis,* fondée par Ali Mohammed, surnommé le Bab[2]. Elle a accompli une véritable révolution sociale vers

1. Voyez *Exposé de la religion des Druzes,* par Sylvestre de Sacy.

2. Ali Mohammed était né à Shiraz; une fois sa doctrine acceptée, il prit le titre de Bab, c'est-à-dire *la Porte* par laquelle seule on pouvait parvenir à la connaissance de Dieu. Ses adversaires même lui donnent ce titre. Plus tard, les gens de la secte le nommèrent Hezret-e-Ala

le milieu du siècle et, malgré les persécutions dont les Babis furent l'objet, ils continuent à vivre en secret, même à la cour ; de grands personnages qui se disent chiites en sont de fidèles sectateurs. Les Babis ont été regardés, mais à tort, comme communistes, parce qu'ils prêchent les principes d'égalité et de fraternité ; ils ne demandent nullement qu'on partage les biens, mais seulement que le riche prenne soin du pauvre ; ils défendent la polygamie et le divorce ; ils recommandent la bienveillance envers les hommes, la douceur et la bonté avec les femmes et les enfants que l'on doit rendre heureux et gais. On comprend combien cette doctrine dut avoir de partisans zélés parmi les femmes.

En somme, c'était une révolution dans la société, mais une révolution toute pacifique et le Bab et ses sectateurs n'avaient aucune autre ambition que de faire partager leurs idées. Les mollahs, craignant sans doute de voir leur autorité, leur prestige et, par suite, leurs bénéfices fortement compromis par les idées nouvelles, persécutèrent les Babis au point que ceux-ci se révoltèrent et se réunirent dans la ville de Zendjan ; les sectateurs étaient nombreux ; on se battit sérieusement ; la ville fut prise, mise à sac et brûlée. On massacra tous les Babis de la province et quelque temps après, le Bab fut mis à mort.

Ceci se passait en 1848, quelque temps après l'avènement de Nassr-ed-dine[1].

Ceux qui purent échapper voulurent se venger sur le shah qui donna l'ordre d'exterminer tout individu soupçonné d'être Babi. Les courtisans, avec un sang-froid de cruauté inouïe, se partagèrent les captifs

(Altesse sublime) ; mais le nom de Bab, qui ne lui est pas particulier, est cependant celui sous lequel le désignent tous les hétérodoxes (de Gobineau : *les Religions et Philosophies de l'Asie centrale*).

1. Ce qui poussa Nassr-ed-dine à redouter autant l'influence des Babis, c'est que Mohammed Ali, le Bab, pouvait prétendre à la couronne de Perse. Je vais citer ici le texte même de l'intéressante étude de M. de Gobineau : « C'est un point de la doctrine politique, incontesté en Perse, que les Alides seuls ont droit à porter légitimement la couronne, et cela en leur double qualité d'héritiers des Sassanides (par leur mère, Bibi-Sheherbalou, fille du dernier roi Yezdedjerd), et d'Imams. Tous les princes non Alides sont des souverains de fait ; mais, dans aucun cas, personne ne les considère comme détenteurs de l'empire à titre régulier. Ce fut sur cette base que les politiques Babis élevèrent tout leur édifice. Ils firent remarquer que le Bab, étant Seïd, héritait de tous les droits de la race d'Ali, au point de vue persan, parce qu'il avait du sang de Yezdedjerd, et au point de vue musulman, parce qu'il avait un reflet de l'Imamat. De plus que les Seïds, ses parents, il avait cette grâce spéciale d'être le Bab, et à ce dernier argument un babi n'avait rien à répondre. Ainsi, par trois raisons, dont deux étaient incontestables pour tous les Persans, et dont la troisième avait une valeur décisive pour tous les sectaires, le Bab était le véritable et légitime possesseur du trône de Perse. »

et leur firent subir, chacun suivant son inspiration, les plus cruelles tortures pour témoigner de leur fidélité au prince [1].

Malgré cela le Babisme a survécu ; le successeur du Bab est en Asie Mineure d'où il communique avec ses lieutenants. Par des persécutions contre une secte inoffensive, imbue d'idées de charité presque chrétienne,



RUINES DE LA MOSQUÉE BLEUE.

le souverain s'est fait des ennemis jusque dans les plus hauts personnages de sa cour.

Pour terminer et compléter cette digression sur les sectes reli-

1. Les scènes qui se passèrent jettent la honte sur tout le règne du souverain qui les a tolérées. Nassr-ed-dine s'est montré aussi cruel et aussi lâche qu'un souverain d'Asie peut l'être. « A chacun on donna son captif ; à quelques-uns on en remit deux. Le premier ministre en reçut un. Il ne le fit pas torturer et donna l'ordre de le tuer d'un seul coup. Les mirzas ou employés des ministères en eurent deux ; ils les firent taillader à coups de canifs et s'en mêlèrent euxmêmes. Le grand écuyer Asadoullah-Khan en réclama deux. Il les fit ferrer aux pieds et aux mains et déchirer à coups de fouet. Chacun essaya de prouver son amour pour le souverain et son zèle par les inventions agréablement féroces dont son imagination put s'aviser. On vit s'avancer, entre les bourreaux, des femmes et des enfants les chairs ouvertes sur tout le corps, avec des mèches allumées flambantes fichées dans les blessures. On traînait les victimes par des cordes et on les faisait marcher à coups de fouet. Enfants et femmes s'avançaient en chantant un verset qui dit : « En vérité, nous venons de Dieu et nous retournons à lui ». Quelques

gieuses, il faut citer la secte importante des Guèbres ou Yezidi, adorateurs du feu et sectateurs de la religion de Zoroastre; relégués et chassés comme infidèles, ils se sont retirés dans l'est de la Perse, à Yezd, en Mésopotamie, près de Mardin, et dans l'Indoustan, principalement à Bombay, où ils conservent et entretiennent dans un temple le feu éternel rapporté de l'Iran lorsqu'ils en furent chassés. Dans l'Inde ils portent le nom de Parsis. Pour le moment, en Perse, c'est dans le district et dans la ville de Yezd seule qu'ils se montrent en masse et se livrent à l'exercice de leur culte. A Taft, non loin de Yezd, il existe encore un temple du Feu; mais les prêtres n'osent allumer le feu sacré en grande pompe, à l'aide d'une lentille, comme ils faisaient autrefois. Ils n'enterrent pas leurs morts, mais les exposent dans de grandes tours à ciel ouvert nommées *dakhmeh* (tour du silence), où les oiseaux de proie viennent les dévorer.

Un matin, avec M. Malpertuy, nous faisons une promenade dans la ville. Nous passons par les bazars fort animés et bien approvisionnés. M. Malpertuy nous présente à M. Stievens, banquier anglais, en bons rapports avec nos autorités et qui veut bien, sur la recommandation de ces messieurs, accepter nos traites sur nos banquiers de Paris. Nous n'avons pas voulu aller à cheval, pour mieux nous mêler à la foule et en étudier plus facilement les mœurs.

Prenez garde à tous ceux qui portent un turban, une ceinture ou quoi que ce soit de vert; ils sont descendants du Prophète, et, mendiants ou princes, ils sont aimés et respectés, mais nullement respectables; si vous avez le malheur de les froisser, vous pouvez vous attirer une affaire désagréable.

En sortant de chez M. Stievens, nous allons visiter la mosquée bleue (Yeuth Musjid) construite par Shah Jehan, fils de Gean Gir en 1670. Ce ne sont plus, hélas! que des ruines; démolie pièce à pièce par les

enfants expirèrent dans le trajet. Les bourreaux jetèrent leurs corps sous les pieds de leurs pères et de leurs frères qui marchèrent fièrement dessus et ne leur donnèrent pas deux regards. Quand on arriva au lieu d'exécution, près de la porte neuve, on proposa aux victimes la vie pour leur abjuration, et, ce qui semblait difficile, on trouva même à leur appliquer des moyens d'intimidation. Enfin, tout fut achevé; la nuit tomba sur un amas de chairs informes; les têtes étaient attachées en paquets au poteau de justice, et les chiens des faubourgs se dirigeaient par troupes de ce côté. Cette journée donna au Bab plus de partisans secrets que bien des prédications n'auraient pu faire. » (De Gobineau : *Philosophies et Religions de l'Asie centrale.*)

Actuellement, les Babis sont au nombre de plus de douze mille, disséminés dans toute la Perse; le chef principal réside à Saint-Jean-d'Acre, d'autres chefs sont à Bagdad et en Perse; cette secte est tranquille, grâce à la politique du shah; le jour où ils seraient maltraités, les Babis se lèveraient comme un seul homme et pourraient changer la face des choses en Perse.

musulmans eux-mêmes, qui en ont vendu les morceaux, la mosquée est tellement délabrée qu'il est dangereux d'y pénétrer ; une barricade en planches en ferme l'entrée. Que de beautés dans les faïences épargnées par ces rustres ignorants ! Les dessins se détachent en blanc sur un fond



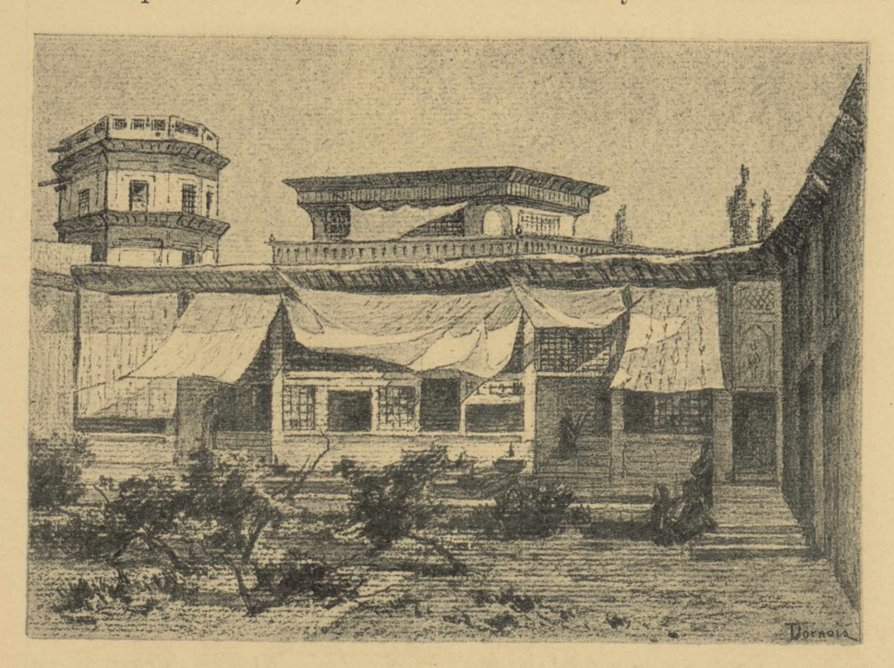
SOLDATS DE GARDE FAISANT LE MÉTIER DE BOUCHERS.

bleu foncé si pur, qu'il fait tort au bleu du ciel ; tout autour de la voûte d'entrée est une torsade de faïences ornée de dessins blancs de toute beauté, malheureusement à moitié détruite. Tout est en harmonie dans la mosquée ; les cintres gracieux des arcades, la majesté des piliers, les torsades des dessins. Shah Jehan est certainement le prince qui, dans le monde entier, a laissé les plus beaux monuments d'architecture ; c'est

à lui que l'on doit les mausolées d'Agra, de Secundra et les palais de Delhi qui m'avaient tant frappé lors de mon voyage aux Indes.

Nous rentrons au consulat; Gérôme, à qui j'avais donné l'ordre de faire réparer ma malle et mon étui de fusil, n'a pu trouver personne qui veuille toucher à une *malle chrétienne.*

Vers quatre heures, nous allons avec M. Bernay faire visite au consul



COUR INTÉRIEURE D'UNE MAISON PRINCIÈRE.

de Turquie; il ne parle pas français mais notre hôte nous sert d'interprète. Je n'ai jamais vu d'homme plus gros que l'effendi ; il est toutefois fort gracieux et nous promet, sur la demande de M. Bernay, de nous donner des lettres pour les autorités de son pays, mais il ne nous cache pas tous les dangers que nous courrons en traversant les hordes sauvages du Kurdistan turc ; quoique consul et quoique Turc, il a été l'année dernière dévalisé en se rendant à Constantinople ; les bandits l'ont laissé sur la route entièrement nu ; le malheureux homme, corpulent comme il l'est, a dû faire près de six lieues sans chaussures, pour atteindre la ville la plus proche. « Il est impossible, nous dit-il, que les pachas puissent vous garantir la sécurité, même dans leur vilayet ; les peuplades kurdes sont

tout à fait insoumises et ne vivent guère que de rapines et de brigandages. »

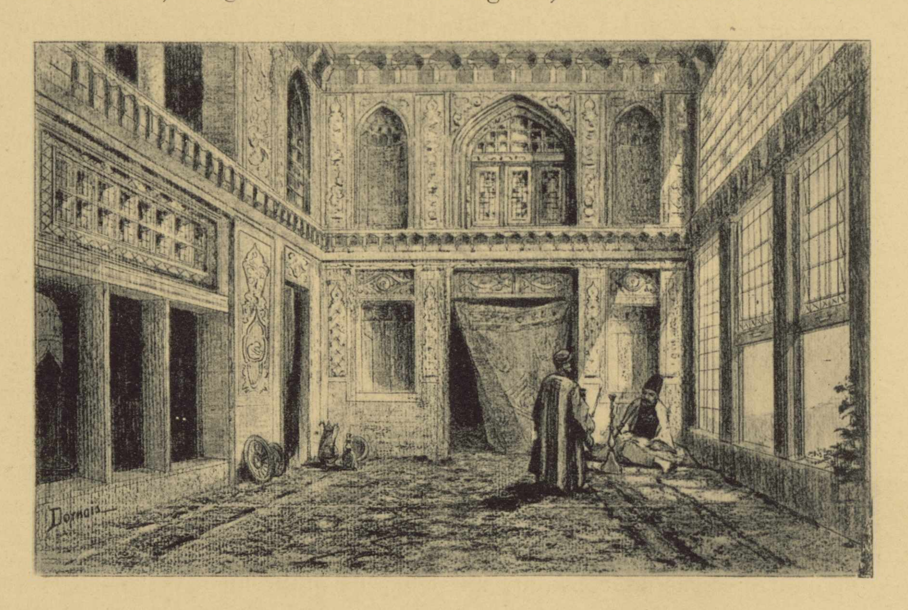
Du consulat de Turquie, nous nous rendons au consulat d'Angleterre. M. Abbott n'est pas chez lui ; mais, de retour au consulat, nous le trouvons avec Mme Abbott et Mme Stievens, la femme du banquier, faisant visite à Mme Bernay. Ces dames, les seules Européennes de Tauris, malgré leur vie austère, sont fort gaies et ne se plaignent pas trop. Nous attendons, en causant, l'heure du dîner. Chez l'effendi, nous avons rencontré un Arménien qui traversait la mer Noire par le même bateau que nous, mais qui s'était rendu directement à Tauris sans s'arrêter à Batoum et à Tiflis. Il lui est arrivé, il y a deux ans, un accident fort bizarre. Frappé dans un guet-apens, il reçut à la tête un coup de poignard qui lui défonça le crâne et attaqua le cerveau. Pendant sa maladie, il oublia totalement sa langue natale, l'arménien ; il ne se souvint d'abord que du français, qu'il ne savait que fort peu. Aujourd'hui il est à peu près remis ; sa parole est encore très embarrassée, et le souvenir de la langue de son pays ne lui revient que peu à peu.

Tous les matins, à huit heures, nous sommes réveillés par un bruit étrange, semblable au beuglement d'une vache, mais régulier et uniforme, qui se fait entendre pendant plus d'un quart d'heure. C'est le son d'une longue trompette en terre, dans laquelle souffle, à force poumons, le directeur des bains, pour annoncer au public que l'eau est chaude et l'établissement ouvert. Rien n'est plus sale qu'un bain persan. Qu'on s'imagine une grande piscine carrée, de huit à dix mètres de côté, et chauffée par en dessous, dans laquelle chacun vient se plonger. Comme l'eau est rare en Perse, celle de la piscine n'est pas changée tous les jours. Une espèce de croûte nage à la surface. Les habitants se plongent avec délices dans cette eau fétide, où ils contractent les maladies les plus dégoûtantes. Les Européens n'ont pas le droit d'y entrer, ils souilleraient plus l'eau que le dernier des pestiférés. Ils ne sont pas même admis dans l'établissement.

Chaque jour, nous nous promenons dans la ville. Aujourd'hui, nous voyons les soldats d'un corps de garde, pour occuper leurs loisirs, tuer un mouton et le dépecer en pleine rue. Le métier de boucher a beaucoup d'attrait pour les soldats. Les hommes de garde se réunissent pour acheter un mouton ou deux, et, entre deux tours de faction, le tuent, l'écorchent et le découpent ; ils suspendent ensuite gigots et côtelettes

aux baïonnettes des faisceaux et débitent la viande aux passants. Pour eux, ils se contentent de la tête et des pieds bouillis dans du riz. Nous avons déjà vu l'officier turc tricotant des bas ou des chaussettes de laine; l'art de la guerre n'est pas suffisant, paraît-il, en Orient, pour occuper le soldat.

Dans l'après-midi, nous allons, avec M. Bernay, faire visite au Saed-el-Mouk, délégué des affaires étrangères, et lui demander de nous



SALON D'UN PRINCE PERSAN.

procurer une entrevue avec le fils du shah, gouverneur de Tauris et de tout l'Azerbeidjan. Nous partons à cheval avec six soldats, véritables caricatures dans leur accoutrement grotesque ; trois seulement ont une tunique, effrangée, sans boutons, déchirée et pleine de taches ; aucune n'est de même nuance que les autres ; en sautoir, ils portent un baudrier blanc, deux seulement possèdent une baïonnette ; chacun est armé d'un bâton, qu'il porte comme un officier son sabre, pour écarter la foule et nous faire place dans les bazars. Le ministre est très aimable ; M. Bernay a su si bien se faire apprécier de tous, qu'on reporte sur ceux qu'il présente les sympathies qu'il a inspirées ; chez le délégué se trouve aussi Mirza-Aly-Akber-Khan, maître des cérémonies, et le général Kouly-Khan, aide de camp. La conversation, toute de formules de politesse

exagérées, est entrecoupée de longs silences à la façon orientale. Nous sommes assis à l'ombre, sur une fraîche terrasse ; on nous apporte du thé, du café, des sirops, cérémonial obligé qu'il faut subir, car refuser serait une impertinence. Saed-el-Mouk nous annonce que notre demande sera d'autant plus volontiers accueillie que le Velyed, ayant appris l'arrivée des deux Français à Tauris, avait témoigné le désir de les connaître. Au bout d'un quart d'heure, nous prenons congé et nous revenons au consulat par des rues tortueuses et toutes semblables, qui rendent l'orientation difficile pour un étranger.

Après le dîner, on cause et on fume. M. Bernay nous récite quelques poésies persanes, dont il nous donne ensuite la traduction. A onze heures, on se quitte ; nous commençons à être reposés de nos premières fatigues. Dans deux jours, nous nous remettrons en route.

9 septembre.

Nous préparons notre habit ; c'est à dix heures que le Velyed Mozaffer-ed-dine-Mirza[1] doit nous recevoir. A neuf heures et demie, nous sommes tout prêts, en habit noir, cravate blanche, avec des galoches par-dessus nos souliers, car il faut au moins faire le simulacre de se déchausser en entrant chez le prince héritier. Nous montons à cheval dans ce bizarre accoutrement, précédés de l'escorte d'hier, augmentée de quatre cawas du consulat, un peu plus proprement vêtus. Nous traversons les bazars et arrivons au palais. Nous entrons dans une grande cour au milieu de laquelle on voit un bassin ; nous allons à l'autre extrémité de la cour et descendons de cheval. Le corps de garde se lève. On nous fait entrer dans une petite chambre blanchie à la chaux. Pour tout mobilier, un tapis par terre ; on nous apporte trois chaises. Mirza-Aly-Aber-Khan vient nous recevoir avec le général Kouly-Khan, dont nous avons fait la connaissance hier chez Saed-el-Mouk. Nous attendons une demi-heure, pendant laquelle on nous apporte le kalian[2], le thé et le café ; puis on vient nous annoncer que S. A. Mozaffer-ed-dine-Mirza est prête à nous recevoir. Nous traversons une cour, puis un couloir, puis

1. Le mot mirza signifie homme lettré lorsqu'il précède le nom ; si, au contraire, il le suit, il signifie prince.

2. Le *kalian* est la pipe que l'on offre à ceux que l'on reçoit. On la passe à la ronde ; chacun fume une bouffée. L'embouchure, en ambre et très grosse, s'appuie simplement sur les lèvres et ne s'introduit pas dans la bouche comme celle des pipes européennes.



TABLEAU PERSAN.

une autre cour plantée de quelques arbustes. Le prince se tient dans une grande pièce qu'un large velum abrite du soleil. Nous retirons nos galoches et entrons le chapeau sur la tête : ainsi le veut l'étiquette.

La conversation manque d'animation, car, le prince ne parlant pas français, M. Bernay se contente de traduire nos politesses et nos réponses à ses questions. Le prince s'intéresse beaucoup à notre voyage, s'étonne de notre hardiesse et nous demande de lui annoncer notre retour si nous réussissons. Il a une figure distinguée, il est brun et joli garçon ; il est doux et très aimé du peuple. Quoique plus jeune que ses deux frères, qui sont en compétition avec lui pour la couronne, il en est l'héritier légitime, comme fils d'une mère khadjar, famille de sang royal qui a la priorité sur les autres dans la succession au trône. Le Velyed me fait quelques questions sur mes précédents voyages. Grand chasseur, il s'intéresse surtout à la faune de chaque pays et aux chasses que j'y ai faites. Après une conversation d'une demi-heure, saluant trois fois en nous retirant à reculons, nous prenons congé du prince.

Dans l'après-midi, le consul d'Angleterre et celui de Turquie viennent nous rendre visite. Ce dernier nous remet des lettres qu'il nous a promises et nous recommande par-dessus tout de ne pas dire que nous avons une mission du gouvernement français. On ne nous laisserait rien faire, par méfiance, et on sèmerait des obstacles sur notre route. Ce sont là de précieux renseignements ; mais de pareils aveux, de la part d'un représentant du pays, montrent assez combien cette nation est déchue. Quelques instants après, nous recevons du vice-roi sa photographie accompagnée d'une lettre de recommandation pour les autorités persanes, apostillée d'un mot spécial de sa main.

La soirée se passe gaiement ; le consul d'Angleterre est venu avec sa femme, et la causerie est fort animée.

10 septembre.

C'est aujourd'hui notre dernier jour de repos. Nous restons au consulat pour terminer nos préparatifs de départ et faire emballer nos achats, que M. Bernay veut bien se charger d'expédier à Paris.

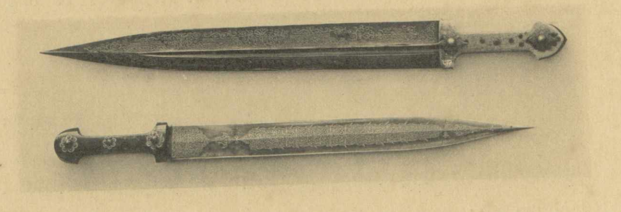
M. Bernay essaye une dernière fois de nous dissuader de notre voyage ; il n'y a pas seulement à redouter la haine et le fanatisme des habitants, mais la méfiance et la jalousie du gouvernement turc, capable

de soudoyer des brigands pour nous faire disparaître, si nos démarches déplaisent; puis les Kurdes de la vallée du Grand-Zab, en lutte continuelle avec la Porte, qui ne peut les poursuivre dans leurs montagnes, et dont ils ne veulent pas reconnaître la suzeraineté, détestent les Européens. Souvent, c'est du gouvernement même que vient le danger. Les princes, les prêtres, les gouverneurs épousent les filles des chefs de tribus insoumises, avec lesquels ils pactisent et partagent le butin. Les beaux-pères préviennent leurs gendres d'expéditions dirigées contre eux, leur annoncent les départs des caravanes richement chargées, pour qu'ils les pillent en route; et cela est su de tous. Enrichis par ces vols, ils vivent dans la plus parfaite sécurité, protégés par les plus hauts fonctionnaires qu'ils achètent par des pots-de-vin [1].

M. Bernay veut bien me céder un lit de camp qu'il possède; j'en suis fort heureux, car mon sac était bien insuffisant, et pour passer la nuit à la belle étoile, j'aurais été trop près du sol. J'ai engagé hier un cuisinier chaldéen parlant soi-disant le français; j'ai sur lui les meilleurs renseignements; il est, paraît-il, fort honnête; il se nomme Yovan.

M. Malpertuy vient nous faire ses adieux et assister à notre départ. M. Bernay, après nous avoir accueillis d'une façon si aimable, a fait encore charger un de nos mulets de provisions qui nous mèneront presque jusqu'à Ourmiah. Un dernier adieu à nos hôtes, que nous espérons revoir à Paris et nous nous mettons en route.

1. Pour citer un nom à l'appui de cette allégation, la tribu des Chemavend, justement redoutée, brave depuis plus d'un demi-siècle l'autorité de la Porte. Comment, devant de tels faits, ne pas croire à la complicité du gouvernement?



COUTEAUX KANDJARS.



CHARIOT ARMÉNIEN.

CHAPITRE IV

DE TAURIS A OURMIAH. — OURMIAH

DU 11 AU 16 SEPTEMBRE

Départ de Tauris. — Les *Ketcherés*. — Le lac d'Ourmiah. — Un tchaparkhaneh fondu. — Notes sur le lac; sa densité, ses îles, la navigation. — Rareté des sources potables. — Alma-Seraï. — Une nuit sous un hangar. — La vallée de Salmas; le Tchartchaï. — Diliman. — L'intérieur du caravansérail. — Le défilé d'Issi-Sou. — Guiavilen. — Plaines de sel sur les bords du lac. — Le télégraphe local. — Arrivée à Ourmiah. — Les R. P. Lazaristes. — M. Reynard. — Les écoles et les établissements religieux. — La police en Orient. — Une expédition militaire. — Organisation de notre caravane. — Peu d'utilité des escortes. — Visite au gouverneur. — La chasse au faucon. — Costume des femmes. — Le lavash. — Craintes qu'inspirent les Mollahs aux gouverneurs. — Maragha. — Les prêtres mariés. — Nestoriens et Chaldéens. — Mar-Simoun. — Départ d'Ourmiah.

Pour arriver plus rapidement à Ourmiah, nous avons encore eu recours au service de chevaux de poste établi jusqu'à cette ville. On gagne d'abord Sofian par la route que nous avons déjà prise pour venir de

Djoulfa à Tauris, puis on quitte la route de Djoulfa pour contourner l'extrémité nord du lac d'Ourmiah.

Nous traversons les quartiers ruinés au milieu desquels stationnent quelques caravanes de chameaux et, en sortant de la ville, nous rencontrons une grande caravane qui y arrive. Nous voyons pour la première fois des *ketcherés*, dans lesquels voyagent les femmes ; les ketcherés sont de petites niches, dont la carcasse est en bois recouverte de toile ; ils se placent de chaque côté du cheval ou du mulet, comme un bât, et contiennent chacun une femme avec les enfants en bas âge. Les malheureuses restent accroupies, assises en tailleur, et voyagent la journée entière dans cette fatigante posture ; le cheval qui porte le ketcheré marche généralement seul, suivant tranquillement les autres ; les gens riches le font tenir par une servante ou un eunuque.

Rien d'intéressant dans cette route, que nous connaissons déjà. Nous sommes plus nombreux, il y a plus de bagages et nous ne pouvons aller aussi rapidement. Nous mettons plus de six heures à faire l'étape, que, en venant, nous avions parcourue en cinq.

A une heure et demie nous arrivons au tchaparkhaneh, où nous nous reposons une heure pour déjeuner ; nous déjeunons sur les provisions emportées ; le cuisinier n'a pas à montrer ses talents ; du poulet froid, du fromage, des fruits et du thé.

A trois heures nous repartons ; la route est moins déserte ; nous traversons un maigre bois de jujubiers et de faux dattiers, dont la feuille grise et le petit fruit verdâtre ressemblent fort à ceux de l'olivier ; à notre droite, les contreforts des monts Mischahou ; à gauche, dans le lointain, le massif imposant du Sahend dont quelques sommets ont conservé la neige de l'hiver passé. Plusieurs villages se trouvent sur notre route : *Iskyner, Niemet, Oullah.* Les bagages sont bien installés et nous pouvons marcher bon train : les petites courgines que j'ai achetées pour remplacer mes sacoches en cuir, restées en route avec ma selle, sont moins élégantes, mais infiniment plus commodes ; elles contiennent beaucoup plus, et leur tissu serré est imperméable.

La route qui suit les premières pentes du Karadagh et du Sahend domine la grande vallée triangulaire ayant ses extrémités à Tauris, Sofian et Shebister ; de sorte que nous pouvons voir encore Tauris, qui apparaît dans le lointain comme une grande tache verte. C'est une vue splendide que cette immensité, bordée de hautes montagnes

arides, aux contours bizarres et aux tons étranges, roses et verdâtres.

Encore un petit village, *Sizir ou Sit*, au milieu des grisards, des jujubiers et de quelques noyers ; le torrent qui devrait l'arroser est entièrement desséché. Les villages offrent l'aspect de la désolation et de la misère ; toutes les maisons sont en terre et la plupart à moitié délabrées. Le soleil baisse beaucoup et la nuit ne tardera pas à arriver ; enfin nous voyons au loin un mince filet d'argent ; c'est le *lac d'Ourmiah*, que nous aurions aperçu depuis longtemps si nous fussions venus quelques mois plus tôt, car au printemps l'eau des torrents, descendant des montagnes qui l'entourent, le fait déborder au point que la presqu'île du pic du Shahou forme une île. Les quelques villages à notre gauche, qui se trouvent sur le littoral de la partie inondée en mars et avril, sont fort malsains et, malgré la sécheresse de l'air, très fiévreux. La terre, couverte d'eau pendant plus de deux grands mois, reste imprégnée de miasmes qui se dégagent à la chaleur de l'été.

Nous arrivons à *Shebister* quand la nuit est tombée ; mais les villages en Perse sont fort longs et le tchaparkhaneh est à l'autre extrémité du village. Il nous faut trois grands quarts d'heure pour y parvenir. Quelle n'est pas notre désillusion, lorsqu'on nous dit qu'il a fondu il y a deux mois sous un violent orage ! Les murs se sont délayés et effondrés et on ne l'a pas réparé. Le maître de poste nous propose de descendre chez lui, offre que nous nous empressons d'accepter ; il nous donne la meilleure chambre, d'où il renvoie une de ses femmes, qui va coucher dans l'étable.

La nuit est fort belle ; les hommes font du feu et couchent dans la cour ; nous installons nos bagages dans la chambre entre nos deux lits ; par terre se trouvent des tapis qui ne manquent pas de valeur.

12 septembre.

Nous partons à cinq heures. Il faut toujours une grande heure pour seller les chevaux et charger les bagages. Gérôme se conserve toujours le meilleur cheval avec tant de sans-gêne, que je le prie désormais de ne pas mettre les selles avant que nous ayons choisi nos montures.

L'étape se fait mal, les bagages tombent deux ou trois fois. Nous avions devancé la caravane, Hamelin et moi, et l'attendions à l'ombre d'un petit bouquet d'arbres, quand nous voyons arriver tranquillement ce

misérable Gérôme, roulant une cigarette, avec la placidité de Sancho Pança : « Hé bien ! et les bagages ? — Ah ! je ne sais pas ! — Comment ! je vous charge spécialement de la surveillance et c'est ainsi que vous vous en acquittez ? » Nous étions sur une petite hauteur ; je me lève et je vois au loin avec la lorgnette, à plus de deux kilomètres en arrière, notre caravane au repos, les bagages par terre. Je suis furieux, je fais retourner Gérôme au grand galop et le prie de marcher désormais derrière la cara-



FEMMES PERSANES EN KETCHERÉS.

vane ; je ne savais pas encore qu'il nous serait si facile de le remplacer avantageusement et je contins mon mécontentement.

La route côtoie le lac à une distance variant de six à neuf cents mètres ; le paysage est triste et aride, des festons de dépôts salins simulent au loin l'écume des vagues. Le lac est fort peu profond ; il a en moyenne quatre à cinq mètres de profondeur ; l'eau en est extrêmement salée, surtout à cette époque de l'année ; elle contient en sel presque un cinquième de son poids, tandis que l'eau de mer n'en contient guère qu'un trentième ; plusieurs sources s'élèvent du fond du lac et déposent à leur orifice une couche siliceuse semblable au marbre, et à laquelle on a, du reste, donné le nom de marbre de Tabriz ; ses teintes varient du rose au jaune crème. On ne se sert pas du lac comme voie de transport ; les bateaux ne pourraient y circuler[1] ; comme il ne contient aucune espèce

1. Quelques voyageurs l'ont traversé en barque, mais les bateliers ramaient peu ; ils pous-



TCHAPARKHANEH DE TISI-HUTCH. (Extérieur.)

de poisson, les habitants n'ont pas de raisons pour construire des barques de pêche. En Perse, les grands personnages sont si avides de places qu'un oncle du Shah, à force d'intrigues, s'était fait nommer, en 1838, grand amiral du lac ; personne ne pouvait avoir une barque sans son autorisation ; il touchait même de gros appointements pour cette sinécure. A sa mort, la charge fut supprimée.

Il y a sur le lac plusieurs petites îles appartenant à des princes ou à des particuliers ; dans l'une d'elles s'est passé un fait fort bizarre ; le propriétaire, aimant beaucoup la chasse, y fit amener des cerfs qui, petit à petit, multiplièrent d'une façon prodigieuse ; dans une année de sécheresse, les rares sources de l'île furent épuisées et, ne trouvant plus à boire que l'eau salée du lac, les animaux, réunis en troupeau, quittèrent l'île à la nage et se dispersèrent dans les montagnes du Kurdistan.

Ce plateau est un des plus élevés de la Perse ; le lac d'Ourmiah, qui représente la plus basse dépression de la vallée, est à quatorze cents mètres au-dessus du niveau de la mer ; l'air y est d'une sécheresse extrême : les objets en fer et en acier, les armes, restent à l'air des mois entiers sans avoir la moindre tache de rouille ; nos mains et nos lèvres gercées ne peuvent se guérir.

Les montagnes voisines contiennent des dépôts de sel gemme considérables et il est rare de trouver un ruisseau d'eau potable, souvent même l'eau contient des solutions minérales fort malsaines ; aussi la végétation est-elle nulle. Cette eau limpide court sur un lit de sable et de cailloux et ne laisse vivre aucune herbe sur ses bords ; si, par hasard, une source pure sort de terre, on la reconnaît de loin aux quelques arbres qui l'entourent ; souvent une petite masure est construite à côté, et presque toujours on rencontre près de cette source un voyageur qui se désaltère et se repose.

L'étape est très longue et nos chevaux se fatiguent ; nous rencontrons aux trois quarts de la route un grand caravanseraï ruiné, où un marchand de thé, de pastèques et de raisins s'est installé. Nous avons peu de goût pour les pastèques, dont les gens du pays sont pourtant très friands et dont la plupart se contentent pour tout repas. Nous nous reposons à peu près une demi-heure ; les hommes sont assis à l'ombre ; ils ne prennent pas la peine de surveiller les chevaux, et ceux-ci se roulent avec leur harnachement.

saient l'embarcation avec des gaules en s'appuyant sur le fond ; on a remarqué dans le lac les traces d'une digue (qu'on a attribuée à Salomon), et qui devait servir à le passer à gué.

Encore une grande heure à travers une plaine aride et des marécages salins à demi desséchés; nous rencontrons quelques cavaliers kurdes avec leurs longues lances. Nous arrivons à une heure à *Tisi-Hutch*. Le soleil est de plomb, mais le tchaparkhaneh est bien situé, en face d'un ruisseau bordé de saules; nous nous reposons et déjeunons; puis,



YOVAN.

avant de remonter à cheval, nous prenons la photographie de la maison de poste.

Nous repartons à deux heures; Diliman, où je voudrais arriver ce soir, est à 56 kilomètres et il n'y a pas de temps à perdre.

Les montagnes, dont nous longeons la base, présentent un aspect curieux et forment d'immenses tranches nettement dessinées vertes et roses; tous ces terrains, d'origine volcanique, doivent être fort riches en mines, mais elles ne sont pas exploitées. L'Oriental ne recherche que les profits immédiats et certains.

Nous devançons comme d'habitude la caravane, Hamelin et moi. Notre cuisinier paraît fort consciencieux et Gérôme, après les premières semonces, se montre un peu plus attentif.

Ne voyant pas nos hommes arriver, nous les attendons près d'un ruisseau où Hamelin éprouve l'irrésistible envie de se baigner avec les quelques grenouilles qui s'y prélassent; il est obligé de se coucher pour avoir de l'eau à mi-corps.



TCHAPARKHANEH DE TISI-HUTCH. (Intérieur.)

La caravane nous rejoint et nous reprenons lentement notre route; le soleil baisse et le panorama est splendide; le lac, reflétant les rayons, paraît d'or et d'argent; les silhouettes bizarres des montagnes étrangement éclairées se découpent à l'horizon sur le bleu du ciel; tout est calme et tranquille.

A huit heures, nous arrivons à *Alma-Seraï*, petit village où nous nous décidons à passer la nuit; il serait impossible de continuer sans risquer de tomber dans les fossés et les ravines qui bordent la route. Pas de caravanseraï, pas de tchaparkhaneh, nous demandons l'hospitalité au chef du village. Il ne peut mettre à notre disposition qu'un hangar ouvert où sont déjà des chevaux et des bœufs; nous nous installons tant bien que mal et trouvons de l'eau assez propre et du lait.

13 septembre.

Quelle mauvaise nuit nous avons passée! Trois fois les animaux que nous avions comme camarades de dortoir se détachent et viennent s'embarrasser dans nos bagages, jusques entre nos lits; le brave Yovan se décide à veiller pour que nous puissions dormir tranquilles.

A quatre heures, je fais seller, et, avec la lenteur habituelle, nous n'arrivons à partir qu'à six; cela nous donne le temps de faire faire par Yovan une soupe au riz et au lait qui nous semble excellente.

La route est toujours aussi plate; nous dépassons le lac, que nous perdons de vue en remontant le fleuve Tchar-tchaï, son tributaire; nous traversons l'oasis de *Gueaulin* et entrons dans la fertile vallée de *Salmas;* là, nous rencontrons des outardes et des francolins [1]; mais, pendant que nous préparons nos cartouches, les animaux s'envolent hors de portée de fusil.

Nous traversons plusieurs petits villages où l'on s'occupe beaucoup d'agriculture; la terre est très riche; pour y faire pousser le blé, il suffit de la remuer avec un crochet de bois; les greniers regorgent, et toutes ces richesses se perdent faute de moyens de transport; il n'y a pas même, jusqu'à Tauris, une route que puisse suivre le plus primitif des chariots.

1. Grosse espèce de perdrix de la taille d'une poule, gibier fort commun dans le Kurdistan et la Mésopotamie. Sa chair, moins fine que celle de la perdrix, est encore un mets excellent.

Un chemin poussiéreux, en plein soleil, nous conduit à travers les champs à *Diliman*. La ville est entourée de murs crénelés en terre qui s'effondrent peu à peu sous l'action des pluies et dont les débris com-



CAVALIERS KURDES.

blent le fossé. Il n'y a pas de plus grande ville à soixante kilomètres à la ronde, les rues et les bazars sont fort animés; le nombre des habitants, musulmans, arméniens, chaldéens et juifs, est de plus de vingt mille.

Nous traversons à grand'peine la place du marché pleine de monde, et, suivant les bazars, nous atteignons le caravanseraï, où se trouve la poste. Nous demandons des chevaux; il n'y en a pas; c'est aujourd'hui le

seul jour de courrier de la semaine et tous les chevaux sont en route. Néanmoins, en montrant la lettre que m'avait remise le *Velyed,* le maître de poste devient plus aimable et nous promet de nous en procurer; il va en demander au bazar. En attendant, nous nous installons du côté de l'ombre dans une des petites chambres qui entourent le caravanseraï.

Un caravanseraï est un grand bâtiment carré avec une seule porte et sans fenêtres extérieures; une grande cour carrée à l'intérieur et tout



ARRIVÉE A DILIMAN.

autour, comme creusées dans l'épaisseur d'un mur énorme, des cases à un mètre du sol, larges d'environ deux mètres, profondes de quatre et hautes de trois. Tous les caravanseraïs sont à peu près pareils; quelques-uns ont un étage; les chambres du premier ferment avec des portes; les voyageurs, qui emportent tout avec eux : lits, cuisine, etc., se logent dans une de ces niches où ils se trouvent aussi confortablement que nous dans nos meilleurs hôtels européens; les animaux sont parqués dans la cour attachés à un piquet.

Nous nous apprêtons à déjeuner. Yovan nous fait une omelette; Gérôme, en apportant le vin, nous annonce d'un air surpris que *la loutre* file, et je crois m'apercevoir que ce qui manque n'a pas été perdu pour

tout le monde. Dans la cour brûlante les animaux, énervés par la chaleur et les mouches, tantôt par colère et tantôt par tendresse, se mordent et se bousculent; un homme court de l'un à l'autre avec un énorme gourdin. A deux heures, on vient nous annoncer que les chevaux que nous avons demandés viennent d'arriver; aussitôt nous faisons seller et bâter.

On nous regarde comme des phénomènes, il faut fermer la porte pour que le caravanseraï ne soit pas envahi par la foule. En partant, nous traversons une partie de la ville qu'arrose un ruisseau; on sort des remparts par une porte, qu'il serait, je crois, impossible de fermer tant le bois en est vermoulu.

Nous nous dirigeons au sud-est à travers une grande plaine qui termine la vallée de Salmas; puis, traversant une gorge, nous nous engageons au milieu d'une vallée étroite; nous rencontrons de nombreuses caravanes de chameaux.

La vallée va en se resserrant à mesure que nous montons; les montagnes, qui bornent le versant gauche de la vallée, sont singulièrement découpées, et le soleil couchant augmente l'étrangeté de l'effet. La vallée devient une véritable gorge escarpée, et le passage est, paraît-il, dangereux, car on a jugé à propos d'établir à l'entrée un poste de soldats chargés d'accompagner les voyageurs. L'officier qui commande ce poste, pour nous faire honneur, fait sortir tout son monde : six hommes équipés de la façon la plus différente et la plus piteuse; avec quarante sous j'en fais le plus heureux des mortels.

Il fait nuit; la lune, dans son premier quartier, éclaire mal la route. Nous arrivons au col après une demi-heure dans un défilé sauvage; nous sommes à une petite heure du village *Issi-Sou* (eaux chaudes), ainsi nommé à cause de ses eaux thermales qui guérissent les maladies de peau et sont fort réputées. Je ne pensais pas nécessaire de prendre des soldats; malgré cela, pour l'acquit de ma conscience, j'en demandai deux, cédant aux instances de Gérôme qui insistait beaucoup, tant par poltronnerie que par désir de partager le bakchich. Ils nous furent d'ailleurs complètement inutiles; chacun d'eux prétendait indiquer le meilleur chemin, et j'ai vu le moment où notre caravane allait être divisée.

La descente n'est guère plus commode que la montée; après bien des péripéties, des chutes, des passages où nous nous laissons guider par l'instinct de nos montures, nous arrivons à *Guiavilen,* petit village de Chaldéens catholiques. Le prêtre parle un peu français; nous lui deman-

dons l'hospitalité et il nous accueille d'une façon très aimable. Nous sommes tout étonnés de l'entendre parler de sa femme et de ses enfants. Nous causons un peu avec ce brave curé qui ne nous dissimule pas toutes les difficultés contre lesquelles il a eu à lutter : les persécutions constantes des musulmans d'abord, qui ne reculent devant rien pour vexer les chrétiens ; puis il a eu à subir l'incursion des Kurdes en 1883, qui ont pillé, dévasté et brûlé tout le village; il n'y a guère qu'un an que les habitants sont à peu près tranquilles, depuis que les Persans ont enfin mis sur pied le nombre de troupes nécessaires pour repousser les Kurdes.

14 septembre.

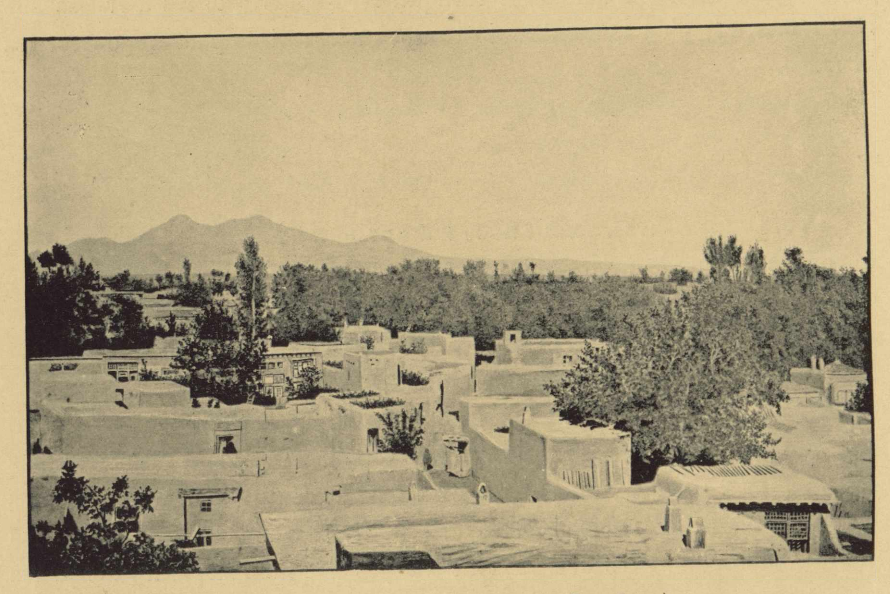
Vers sept heures, quand nous nous préparons à monter à cheval, tout le village est sur la petite place pour nous voir partir. Le maître de poste exagère le prix de ses chevaux de deux farstacks[1] par cheval; comme nous avons sept chevaux, la différence est assez importante; il soutient d'abord que le gouvernement a augmenté la distance mal estimée; je le préviens que je le réglerai chez le gouverneur à Ourmiah, et comme il sait que j'ai une lettre de recommandation, il se garde d'insister. Nous quittons le village à huit heures; en moins d'un quart d'heure, nous avons gagné le lac; nous le côtoyons pendant quelques minutes, dans une grande plaine herbeuse où sont campés des nomades qui font paître leurs troupeaux; puis ces belles prairies cessent tout à coup, et nous traversons un large espace desséché du lac; le sable brûlant est couvert de sel cristallisé qui reflète les rayons du soleil, vous aveugle et grille le visage et les mains; pas un souffle d'air, la chaleur du soleil est écrasante. L'étape est heureusement courte; à onze heures et demie, nous sommes au hameau de *Kermzhbagh*. Nous déjeunons à l'ombre d'un poirier dans un verger qui nous rappelle un coin de Normandie.

La première partie de l'étape suivante seule est dure; à mi-chemin nous rencontrons une véritable route bordée d'arbres, avec des ruisseaux artificiels de chaque côté; les grenouilles et les tortues y pullulent. Nous traversons le Nazlou-tchaï desséché, sur un pont de pierres en fort mauvais état; puis la route continue bordée de saules, de peupliers et de

1. J'ai déjà dit que les chevaux de poste se payaient tant par farstack et par cheval.

noyers; le sol est très bon, le chemin est presque carrossable; du reste, nous rencontrons de gros véhicules, espèces de haquets en bois à peine dégrossis à la hache et dont les paysans se servent pour transporter les récoltes.

Les poteaux télégraphiques de la ligne qui joint Ourmiah à Tauris, en passant par Diliman et Khoï, sont plantés au milieu de la route, sans aucun souci de l'incommodité; en plusieurs endroits le poteau est

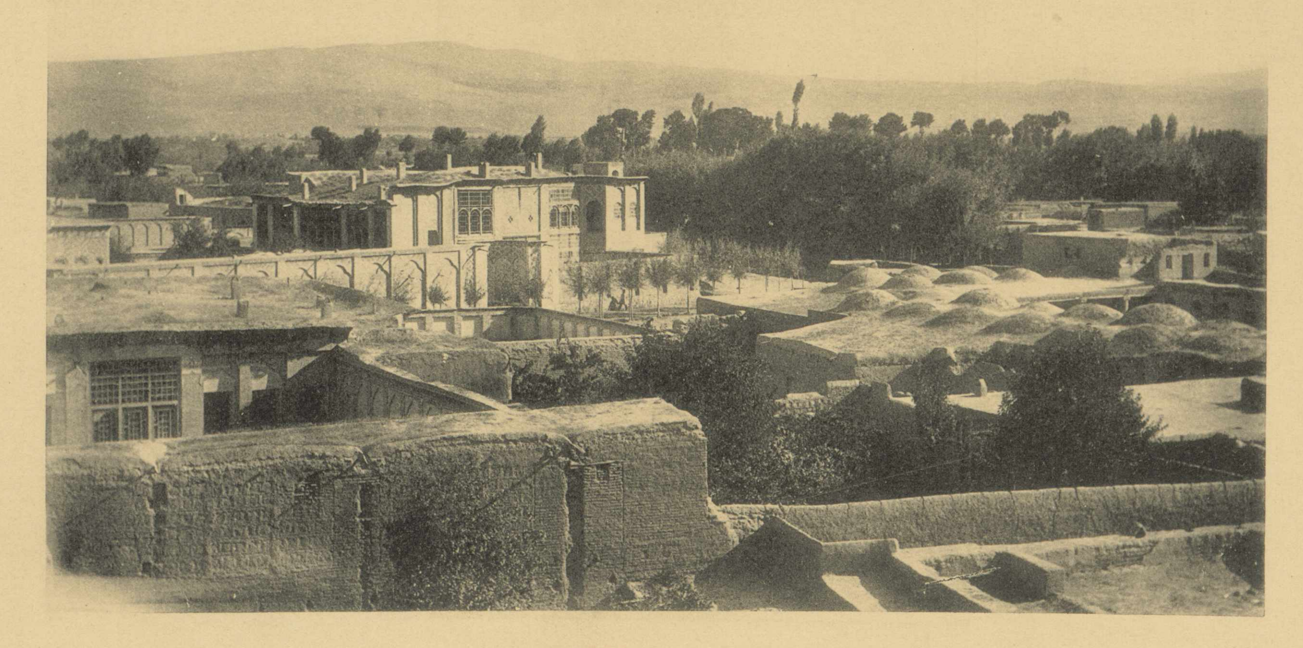


OURMIAH (vu de la maison des Lazaristes).

cassé et le fil traîne par terre; souvent l'isolateur cassé est remplacé par un clou.

A cinq heures, le soleil commence à baisser et nous voyons enfin *Ourmiah* au bout d'une longue plaine.

Ourmiah est une ville fortifiée, qui eut autrefois une grande importance dont elle est complètement déchue; elle fut, dit-on, le lieu de naissance de Zoroastre; aujourd'hui, elle ne compte plus qu'une population de vingt à trente mille âmes. Les fortifications existent encore à demi détruites, les portes seules en briques résistent à peu près, les fossés profonds qui entourent les murs de terre crénelés se comblent lentement et en plusieurs endroits contiennent de l'eau marécageuse. Nous arrivons à la porte nord; mais, au lieu d'entrer, nous contournons les fortifi-



OURMIAH.

cations pour pénétrer par la porte ouest et nous trouver de suite dans le quartier chrétien. Nous nous dirigeons ainsi vers la maison des Lazaristes auxquels nous demandons l'hospitalité. Ces messieurs nous offrent deux bonnes chambres meublées à l'européenne. Dans leur empressement à recevoir leurs compatriotes, les Révérends Pères ont été exploités il y a quelques mois par un chevalier d'industrie qui, sous le nom de M. Defournoux, une rosette à la boutonnière, muni de cartes de visite sur lesquelles il prenait le titre de docteur, voyageait en Asie Mineure et en Perse, faisant partout des dupes. Il finit par être arrêté et est maintenant en prison à Téhéran, sous la surveillance de la légation.

Je suis un peu étonné tout d'abord de ne trouver aucune nouvelle d'Europe dans cette ville; mais le télégraphe, si primitivement établi, ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure, est tenu par des employés ne parlant pas le français; il faudrait donc que les dépêches, traduites une première fois en persan, fussent traduites de nouveau en français à l'arrivée; après toutes ces traductions, les dépêches deviendraient fausses ou inintelligibles.

Les Lazaristes sont les seuls Européens de la ville. Il y a bien un autre Français, absent pour le moment, qui habite Ourmiah où il remplit, à mon étonnement, les fonctions de vice-consul de Turquie. Il était venu autrefois dans ces régions pour faire le commerce des loupes ; les noyers qui poussent en grand nombre en ont de fort belles qui sont expédiées en Europe. Les grandes maisons d'ébénisterie de Paris ont souvent envoyé des voyageurs en Arménie, surtout dans le nord-ouest du lac de Van, pour faire des achats ; les loupes sont débitées sur place et transportées à dos de chameau. M. Reynard, après avoir longtemps vécu dans le pays, a fini par s'y établir; il s'entend, paraît-il, assez bien en affaires pour n'être pas trompé même par un Arménien.

Après avoir fait un peu de toilette, nous descendons au réfectoire où les Lazaristes nous attendent ; ils ont bien voulu retarder leur dîner pour causer avec nous.

15 septembre.

Notre première visite est pour les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, qui ont un établissement en face des Pères. La supérieure a dirigé pendant longtemps un orphelinat situé rue de Monceaux, à Paris, et

connaît très bien ma mère; la visite est doublement agréable. On ne saurait croire tous les prodiges de patience et de dévouement qu'elles ont dû faire pour accroître la prospérité de l'établissement dans un pays si hostile à tout ce qui est chrétien. Prodiguant leurs soins sans distinction aux musulmans et aux chrétiens, se dévouant sans réserves dans les épidémies, les bonnes sœurs ont su s'attirer la sympathie de



CHRÉTIENNES DE LA VALLÉE DE SELMAS.

tous; les Kurdes eux-mêmes, ces gaillards solides et farouches, les aiment et les respectent par reconnaissance. On nous raconte l'histoire d'une Arménienne qui, s'imaginant que les sœurs recevaient leurs vêtements de Paris et étaient mises à la dernière mode, leur demanda de lui faire faire un costume pareil pour sa petite fille.

Après cette visite, nous rentrons chez les Pères qui nous font voir à leur tour leurs écoles; tous les jeunes gens apprennent le français; nous leur posons plusieurs questions de géographie, auxquelles ils répondent

très bien. Ceux qui se destinent à être prêtres font quelques études de latin; ils nous traduisent couramment, à livre ouvert, quelques passages



FAUCONNIER DU GOUVERNEUR D'OURMIAH.

de l'*Epitome* et récitent des vers français. Les Pères sont respectés et aimés de leurs élèves.

Mgr Thomas, de retour d'une tournée épiscopale à Kosrowa, dans la vallée de Salmas, vient d'arriver : on se rend au réfectoire et, après les prières habituelles, la conversation devient aimable et familière ; ces

messieurs n'ont pas l'habitude de causer pendant les repas ; mais l'arrivée d'un voyageur les autorise à faire exception.

Nous avons, un moment, songé à acheter des chevaux pour faire notre voyage ; nous abandonnons ce projet, la surveillance pendant les nuits serait trop difficile, et puis il nous faudrait nous occuper de leur nourriture chaque jour. Nous préférons chercher un individu qui nous louera les chevaux et se chargera de les soigner jusqu'à Van. Malheureusement, la route spéciale que nous voulons suivre est difficile et dangereuse et personne ne veut nous accompagner. Gérôme ne trouve qu'un misérable bandit, avec lequel il s'entend sans doute pour nous demander le prix exorbitant de deux *livres turques* par cheval. Le portier des Pères, un ancien et fidèle serviteur, nous dit que pour presque moitié il peut trouver quelqu'un ; nous nous en remettons à lui.

Les habitants ne songent qu'à nous exploiter. A mesure qu'on approche de la Turquie, la corruption augmente ; le gouvernement n'a aucune autorité et les fonctionnaires, qui devraient être les plus honnêtes, sont les plus corrompus. Lorsqu'un vol ou un crime se commet, il serait facile de trouver le coupable ; mais le détecteur s'arrange avec l'assassin, qui lui donne un bakchich assez fort et peut, dès lors, se promener en toute liberté.

Ce qui manque par-dessus tout, c'est une direction sérieuse. Il y a deux ans, par exemple, en 1883, une troupe de deux cents brigands désolait le pays et tous les environs d'Ourmiah. On décida, en grand conseil, qu'il fallait prendre des mesures ; on leva une armée de cinq mille hommes et l'on partit ; les soldats n'avaient pas de souliers, mais on emportait des suaires d'honneur pour les morts. Fusils et canons furent mis en jeu. Les brigands disparurent, on n'en tua pas un ; il y eut, je crois, un cheval blessé par un artilleur maladroit. Au retour de la campagne, les généraux demandèrent des médailles.

Les *Mollahs* ou prêtres, les *Medjthal* ou évêques ont toute l'autorité ; ils sont tout-puissants près de ces peuples fanatiques. Que de gouverneurs même ils ont fait expulser ! Ils fomentent des troubles ; le gouvernement le sait, mais il ferme les yeux pour être tranquille.

Un Seïd (descendant du Prophète) vient s'offrir pour nous accompagner et nous propose d'organiser la caravane. Malgré l'aspect faux et dur de ce personnage, nous aurions peut-être accepté ses services si nous n'avions eu la prudence de lui demander le temps qu'il mettrait pour

aller jusqu'à Van ; il nous répondit qu'il fallait compter huit jours, quinze jours ou un mois *(inch Allah!)*, comme il plairait à Dieu (nous ne pensions mettre que six jours pour le voyage). De Van, il voulait aller à la Mecque en passant par Mossoul et Baghdad ; il mettrait deux ans, trois ans, peu lui importait le temps. Ils sont tous ainsi dans ces malheureux pays, d'une lenteur et d'une nonchalance incorrigibles.

Tout en causant avec les missionnaires, nous apprenons que le pays est infesté de tribus pillardes. Ils nous conseillent de prendre une escorte. Nous sommes pourtant fixés sur le peu d'utilité des escortes ; en cas d'attaque, le premier soin des soldats serait de se sauver ou de prêter main-forte aux bandits, pour avoir leur part de butin.

Dans la journée, nous allons avec un des Pères faire visite au gouverneur qui dit quelques mots de français[1]. Il est brun, assez bien de figure, pas très grand, l'air intelligent et a l'œil singulièrement débauché. Du reste, la débauche est tellement commune en Orient qu'on la retrouverait dans la description de chaque personnage.

Le prince nous reçoit aimablement ; il nous fait offrir successivement des sirops, du café et du thé, puis il nous montre ses faucons ; il est grand chasseur et nous donne lui-même des détails sur la chasse au faucon que je ne connaissais pas. Le faucon se perche sur la tête de l'animal que l'on chasse et lui crève les yeux ; rendue aveugle, la pauvre bête ne sait plus ou aller et est bien vite prise. Lorsque l'animal chassé est en vue, on décapuchonne le faucon et là est le grand art du fauconnier, car l'oiseau ébloui partirait comme un trait sans direction s'il n'était lancé sur l'animal comme une flèche vivante. Si le faucon a été mal lancé, il ne voit pas la bête et le coup est manqué. Le dressage de ces oiseaux est fort curieux ; pour leur apprendre à venir se percher ainsi sur la tête d'un animal, on leur donne tous les jours leur repas dans l'emplacement des yeux d'une gazelle empaillée ou de l'animal qu'on désire chasser.

Le quartier que nous traversons pour revenir est assez joli ; des saules bordent le ruisseau qui circule dans la rue. Quoique les mœurs commencent à s'adoucir, nous entendons souvent des insultes qui nous sont adressées par des enfants ; les hommes se contentent de nous jeter des regards malveillants et s'écartent de nous comme de pestiférés.

La ville a peu d'animation et, comme dans toutes les villes orien-

1. Le français est de beaucoup la langue la plus répandue en Orient. Si un fonctionnaire sait une autre langue que sa langue et le turc, cette autre langue est le français.

tales, aucun luxe ne se montre sur la façade des maisons. Toute la richesse est à l'intérieur ; les tapis, les étoffes et les bibelots du plus haut prix font l'ornement des harems[1], lieu de la maison où le maître seul peut pénétrer.

Le costume des femmes à la maison est aussi recherché qu'il est simple et exagéré de pudeur dans la rue. Le costume qu'elles portent



MULETIER.

chez elles ressemble fort pour le bas à celui de nos danseuses de ballet, moins le maillot. De petites pantoufles légères avec des chaussettes, puis, comme jupe, plusieurs jupons superposés, très courts; comme corsage, une chemisette de soie et une petite jaquette de zouave, soutachée de broderies d'or du plus joli dessin; sur la tête une toque rouge.

1. Le *harem* est l'endroit privé de la maison où l'étranger n'a jamais accès; l'*anderoun* est l'endroit réservé aux femmes (le gynécée des Grecs). Dans les intérieurs modestes, cet endroit prend le nom de *zan-khaneh* (chambre de femmes).

Dans la rue, un pantalon large, dans lequel elles ont introduit tous les petits jupons; le pantalon forme chaussette dans le bas et entre ainsi dans le soulier; sur la tête, un grand voile de cotonnade bleue (Tacher), formant manteau et, sur la figure, un voile de calicot blanc, ajouré à l'endroit des yeux par un grillage de soie (Rou-bende).

Nous passons le reste de la journée à la communauté. Nous écrivons



FEMME PERSANE EN COSTUME D'INTÉRIEUR.

quelques lettres. Le gouverneur envoie son aide-de camp pour l'excuser de ne pouvoir nous rendre notre visite; il nous engage à la prudence dans notre voyage et nous promet pour escorte quatre soldats *sur lesquels nous pourrons compter*. Après le dîner, les Pères, comme d'habitude, se rendent à leurs exercices religieux et nous remontons dans nos chambres.

16 septembre.

C'est aujourd'hui quatre-temps; je ne m'en serais jamais douté, ne distinguant même plus les semaines, si je n'avais remarqué l'attention particulière des Pères à nous faire servir deux plats spéciaux, pour ne pas

nous obliger à jeûner. Le pain que nous trouvons ici et que nous mangeons depuis notre arrivée en Perse se nomme *lavash ;* c'est une espèce de galette sans levain, plate comme une feuille de carton ; on la fait cuire dans de grands fours creusés dans la terre et dans lesquels on brûle de la bouse de vache, pétrie avec de la paille et séchée au soleil; ce combustible, le seul employé dans ce pays où le bois est très rare, est préparé par les femmes ; elles en font de grosses boulettes dans une auge creusée en terre et les lancent violemment contre le mur; elles s'y aplatissent en galette et y sèchent. On en fait ensuite des piles, comme nous faisons avec le bois.

Lorsque le combustible a cessé de fumer et ne forme plus qu'une masse de braise, les galettes de pâte sont appliquées contre les parois du four et cuisent en quelques minutes.

Nous sommes assez contrariés; le gouverneur nous fait dire qu'il ne peut nous accorder l'autorisation que nous lui avions demandée de visiter la mosquée de Saint-Georges, par crainte du *Mujteid,* prêtre gardien, très fanatique, très influent dans la ville, ennemi acharné des chrétiens ; c'est une ancienne chapelle convertie en mosquée.

C'est toujours la même façon d'agir en Orient : on donne d'une main et on retire de l'autre : « Ma maison, mes biens, tout est à vous ; je suis votre esclave », vous disent les Orientaux. Demandez-leur une bouchée de pain et ils trouveront moyen de vous la refuser.

Le portier de la communauté nous amène un individu qui doit nous louer des chevaux; quelque bonnes qu'aient été ses intentions, il n'a pas été aussi heureux dans ses recherches qu'il pensait l'être. L'homme ne paye pas de mine; couvert de haillons sordides avec un air farouche de sacripan, il commence par demander le même prix que l'autre ; mais nous tombons d'accord à quarante krans par cheval; nous ne mettrons pas plus de six jours. Il fait écrire le contrat par un mollah et nous le remet. Les Pères nous en donnent la traduction et s'assurent qu'il est en règle. Nous regrettons vivement qu'il n'entre pas dans notre itinéraire de contourner le sud du lac d'Ourmiah et de passer à *Maragha*[1] où des découvertes curieuses ont été faites dernièrement par un Allemand[2].

1. Un observatoire avait été élevé à Maragha, vers 1260, par le khan mogol Holagou ; l'astronome Nassr-ed-dine, qui en avait été nommé directeur, laissa des tables astronomiques fort intéressantes qui ont été retrouvées dans le palais.

2. Les découvertes modernes consistent surtout dans des pièces d'histoire naturelle et des

En causant avec les Lazaristes, je leur demande quelques détails sur les religions chaldéenne et nestorienne ; je leur raconte avec quelle surprise j'avais appris que le prêtre catholique de Guiavilen était marié.

Les Chaldéens faisaient autrefois partie des Nestoriens. Les uns, ceux qui sont restés Nestoriens, ne se préoccupant pas des subtilités des deux natures du Christ, ne voyaient dans la religion que les puériles différences de rites et de cérémonies; les autres, les Chaldéens, que l'on nomme aussi chrétiens de Mésopotamie, reconnaissent l'autorité du pape depuis le XVIe siècle ; ils n'ont conservé que quelques pratiques de leur ancien culte, parmi lesquelles le mariage des prêtres. Les missionnaires les ramènent peu à peu aux principes de l'Église romaine. Les Nestoriens, nommés aussi *Nazaréens Messianiques* ou *Nazaréens de Syrie*, ont fait meilleur accueil aux missions protestantes anglaises et américaines qui, depuis 1831, ont eu de nombreux prosélytes; ces missionnaires leur ont rendu les plus grands services et les ont protégés contre le fanatisme religieux des Musulmans.

En 1843, les Nestoriens se croyaient en sécurité au milieu de leurs montagnes dans la région du Grand-Zab, lorsque les Turcs, qui ne les avaient pas inquiétés quand ils s'étaient emparés de la Mésopotamie, favorisèrent les déprédations des Kurdes et les poussèrent même à détruire les villages nestoriens. Les Nestoriens se défendirent; les Turcs agirent en vrais sauvages; les hommes furent tués, les enfants jeunes furent élevés dans l'Islamisme et apprirent à détester la religion de leurs pères.

Les Nestoriens ont un patriarche qui les gouverne temporellement et spirituellement; sa résidence est à Kotchannès, petit village près de Djoulamerg; il porte le titre de *Mar Simoun*. La succession au patriarcat est héréditaire au deuxième degré : le neveu succède à l'oncle. Lorsque la mère du futur patriarche est enceinte, on ne la nourrit que de fruits et de légumes, pour que, même avant sa naissance, l'enfant suive le régime du clergé. Si elle met au monde une fille, elle est condamnée à la vie religieuse[1].

On vient nous annoncer que, selon notre désir, nous pourrons partir

restes d'animaux antédiluviens fort rares; on a trouvé, entre autres, une dent de mammouth mesurant deux mètres de longueur. Des découvertes de ce genre offraient d'autant plus d'intérêt dans cette région que le déluge paraît indiscutable.

1. Voir Eugène Boré : *Mémoires d'un voyageur en Orient.*

ce soir à quatre heures; nous faisons faire nos préparatifs et allons dire un dernier adieu aux Sœurs.

Ne sachant comment remercier les Pères de leur généreuse hospitalité, leur ordre leur défendant d'accepter aucune rémunération, je remets en leur nom aux Sœurs une aumône pour l'hôpital qu'elles construisent en ce moment avec l'aide des Lazaristes. Les religieuses nous offrent des confitures et du chocolat, les Pères chargent un de nos mulets de riz, de pain, de gigots, de poulets et de vin; nous acceptons sans façon, d'autant plus volontiers que nos compatriotes nous expriment tout le plaisir qu'ils ont à obliger des Français.



FEMME PERSANE A DOS DE MULET.



CHRÉTIENNES D'OURMIAH ÉCRASANT LA FARINE
ENTRE DEUX MEULES DE PIERRE.

CHAPITRE V

D'OURMIAH A VAN

DU 16 AU 21 SEPTEMBRE

Départ d'Ourmiah. — Composition de notre caravane. — Village de Nasi. — Un intérieur de paysans. — Goundervan. — Égarés. — Berdick, village kurde. — Ouassen, village grégorien. — Médecin malgré moi. — Les gorges de Berdick. — Châteaux forts. — Quelques mots sur les Kurdes. — Sur la crête, frontière turco-persane. — Une nuit chez les Kurdes. — Un arbre sacré. — Le Grand-Zab. — Plaine de Bashkalah. — Disparition des eaux. — Kalaï-kerani. — Travaux d'agriculture. — Bashkalah. — Le pacha. — Le télégraphe et le télégraphiste. — Le R. P. Réthoré. — Route carrossable entre Bashkalah et Van. — Visite sanitaire. — Mauvaise volonté des muletiers. — Une famille en voyage. — Pansage des mulets. — Panorama et aspect des montagnes. — Makmoudieh. — La forteresse. — La vallée du Koshab-tchaï. — Van.

Les chevaux sont arrivés, ils sont dans la cour; on les bâte et on les selle; nous nous mettons en route. Notre caravane se compose de onze hommes et de douze chevaux : le cheval d'Hamelin, le mien, ceux

du guide et du cuisinier, deux pour les bagages, deux autres pour les *tcharvadars*[1]; ceux-ci portent une partie des provisions; nous avons en outre quatre soldats d'escorte à cheval. Le départ se fait en bon ordre, nous sortons de la ville par où nous sommes entrés et quittons la route d'Ourmiah à Diliman à une centaine de mètres des fortifications, près d'un ruisseau qui coupe la route et sert d'abreuvoir. Nous nous dirigeons vers le nord-est. Nous nous arrêterons ce soir à Nasi, petit village à trois heures d'Ourmiah, où se trouve un prêtre chaldéen auquel les missionnaires ont envoyé leur courrier pour le prier de nous recevoir cette nuit.

Après avoir traversé quelques dunes, nous nous engageons dans une grande prairie par un sentier à peine tracé. Nous marchons en avant, Hamelin et moi, avec le mulet qui porte nos appareils, un tcharvadar et deux soldats. Gérôme et le cuisinier surveillent les autres chevaux et ont avec eux deux soldats.

Le temps était fort calme et nous aurions cru que le moindre signal pouvait être entendu. En me retournant, je vois l'arrière de la caravane à une assez grande distance. Une des charges avait tourné sur un des mulets et il avait fallu s'arrêter; Gérôme avait tiré, pour nous avertir, un coup de fusil dont le bruit n'était pas arrivé jusqu'à nous. Ce qui s'entend le mieux dans la solitude, ce sont les longs coups de sifflet; la détonation d'une arme s'entend à peine.

La nuit tombe assez vite; à six heures et demie nous sommes au petit village d'*Amou Tagash* (village de la poire). Nous rencontrons à l'entrée un ruisseau assez profond qu'il faut passer à gué; les chevaux ont de l'eau jusqu'au ventre, les bagages sont un peu mouillés. En traversant le village, Hamelin marche au milieu de la caravane et moi derrière pour être bien sûr que personne ne s'attardera. Une digue a sans doute été rompue, car la rue est inondée; un cheval tombe dans un trou; c'est heureusement celui d'un des tcharvadars qui ne porte rien. Encore un ruisseau à passer fort large, mais très peu profond; un des soldats traverse en avant pour s'assurer qu'il n'y a pas de trous et nous suivons exactement le chemin qu'il a pris.

Une plaine d'une demi-heure, et nous arrivons à *Nasi*. Le bon prêtre est tout heureux de nous recevoir, mais il ne peut nous offrir que la ter-

1. C'est le nom qu'on donne aux muletiers; on les appelle quelquefois aussi *Katerdji*, surtout en Turquie, du mot *kater*, qui signifie mulet.

rasse de son toit. Il ne sait pas un mot de français. Nous nous installons de notre mieux, tous les bagages empilés entre nos deux lits de camp.

Le curé ne veut pas que nous touchions à nos provisions et nous donne à dîner deux poulets, du riz, des œufs et du lait; les menus changent peu. Je veille à ce que nos hommes aient ce qu'il leur faut pendant que le repas s'apprête. Après le dîner, nous nous roulons dans nos couvertures et nous passons notre première nuit à la belle étoile.

17 septembre.

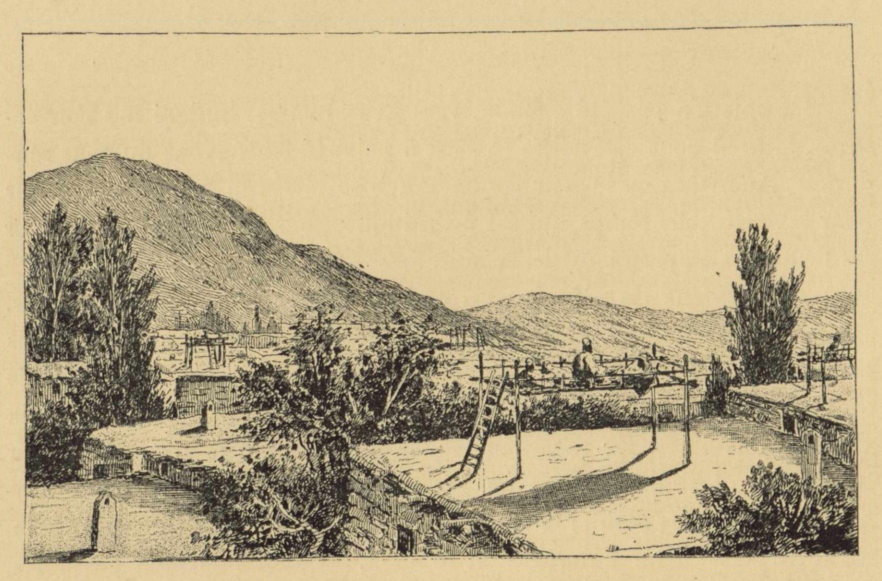
La nuit n'a pas été chaude; vers deux heures, malgré nos couvertures, le froid nous a réveillés et c'est à peine si nous avons pu nous rendormir. Aussitôt que le jour commence à se lever, je fais tout préparer pour le départ. Le temps, qui est magnifique, nous a bien vite fait oublier les fâcheuses impressions de la nuit.

Je m'étonne de n'avoir plus que deux soldats au lieu de quatre. Quand j'en demande l'explication, on me répond que le gouverneur nous les avait donnés pour nous faire honneur en sortant de la ville, mais qu'ils avaient ordre de revenir; le gouverneur ne voulait pas risquer la vie de ses hommes. En regardant seller les chevaux, je vois qu'ils sont bien moins brillants que je ne les avais crus hier; les bâts dissimulaient de grandes plaies; le cheval qui porte nos appareils est borgne, un autre boite; celui d'Hamelin et le mien, les meilleurs, sont passables.

Le village de Nasi compte peut-être cent cinquante maisons; les habitants sont presque tous des Chaldéens catholiques. L'eau arrive en abondance des montagnes voisines, les champs qui entourent le village sont bien cultivés et pourtant tous les habitants paraissent pauvres; leurs maisons en terre se composent de deux pièces au rez-de-chaussée; le plancher est en terre battue, la porte, en bois, mal jointe. L'inventaire du mobilier est vite fait : une ou deux nattes ou tapis, quelques jattes en terre et quelques vases en cuivre; comme cheminée, un coin de la pièce dans laquelle on allume le feu et un trou dans le plafond pour laisser passer la fumée. Tous les habitants, à cette époque de l'année, couchent dehors sur leurs terrasses; ils y installent un grossier échafaudage d'un mètre à un mètre cinquante de hauteur, supportant une plate-forme de deux mètres de côté; ils y montent par une échelle, et toute la famille pêle-mêle se niche sous de larges couvertures immondes où grouille la ver-

mine. Nous nous étions beaucoup amusés ce matin à voir sortir tout ce monde de ces espèces de nids qui semblaient inépuisables; on voyait à chaque instant quelque nouvelle tête s'élever de l'amas de couvertures.

Nous traversons un ou deux gués, le village est passé et toute végétation cesse; encore une longue plaine à traverser et nous allons entrer dans les montagnes. Nous rencontrons quelques habitations isolées, carrées, entourées de quatre murs crénelés avec des tourelles aux angles;



LITS SUR LES TERRASSES A NASI.

elles ressemblent à de petits forts; les habitants sont parfois forcés de soutenir de véritables sièges contre les brigands; si près de la frontière, leur audace redouble, car, s'ils sont poursuivis, ils auront vite gagné le territoire étranger, où ils n'ont plus rien à craindre. Nous suivons un sentier rocailleux sur le flanc d'une colline aride; à droite des coteaux stériles; derrière nous, dans la direction du sud-est, on aperçoit encore et pour la dernière fois le lac d'Ourmiah qui reflète comme un miroir les rayons du soleil. La route continue par une suite de montées et de descentes souvent fort raides; le cheval des appareils, qui est borgne, manque de tomber plusieurs fois. Depuis six heures que nous marchons, pas un arbre, pas la moindre végétation; nous allons entrer dans une grande plaine; le versant que nous descendons est au midi, il n'y a donc pas un endroit

à l'ombre pour se reposer. Nous rencontrons un ruisseau et nous nous arrêtons en plein soleil pour déjeuner. Les chevaux dessellés paissent en liberté, les bagages sont réunis en tas. Avec nos lits de camp nous bâtissons une espèce d'abri.

Yovan prépare consciencieusement le déjeuner; c'est un brave garçon, honnête, dévoué, obligeant, mais qui n'entend absolument rien à la cuisine française. Après notre repas, nous nous reposons une heure, les chevaux mangent un peu d'orge; puis nous repartons.

A peine avons-nous fait cinq ou six cents mètres, que les soldats nous font quitter la route pour gagner un village. Je m'étonne de cette direction qui ne doit évidemment pas être la bonne. Il y a, me disent-ils, au village, un poste de soldats qui doivent les relayer; c'est l'ordre qu'ils ont reçu; ils montrent un papier à Gérôme qui ne sait pas lire le turc et qui prétend qu'ils disent la vérité. Ce petit village, *Goundervan*, situé au milieu de la plaine du Baradôst Nord, se compose d'une quinzaine de maisons; la plaine est fertile en céréales, mais ne produit pas autre chose; les maisons sont misérables; à côté d'elles s'élèvent des tas de paille et des piles de combustibles en galettes.

Quelques vaches petites et maigres ruminent près d'une triste mare, la seule eau du village. Les habitants nous regardent avec étonnement; plusieurs n'ont jamais vu d'Européens; pour aller de Van à Ourmiah, on passe d'ordinaire par Diliman d'où l'on se dirige sur Bashkalah.

Nous continuons notre marche dans la plaine, puis nous remontons le versant opposé de la vallée. Les muletiers et les soldats ne sont pas d'accord sur la route à suivre, et nous finissons par nous égarer au milieu de pics et de mamelons. L'herbe est haute, desséchée et émaillée d'amourettes et d'immortelles; pas la moindre trace de sentier, les chevaux ne savent où aller, on se débande et les hommes se disputent; nous avons le plus grand mal, Hamelin et moi, à maintenir un peu d'ordre; nous surveillons surtout les chevaux de bagages qu'un faux pas peut faire tomber dans le précipice.

Le soleil commence à baisser et il serait fort dangereux de passer la nuit dans ces parages; pas de bois pour faire du feu; les hommes n'ont pas d'orge pour leurs chevaux, la garde serait aussi très difficile à faire et, en cas d'attaque, la défense peu aisée. Heureusement, un soldat que j'avais envoyé en éclaireur découvre enfin le village; mais nous ne sommes pas du tout dans la direction; on aperçoit *Berdick* au loin dans

une gorge escarpée près d'un torrent. Un immense précipice à pic nous en sépare ; nous descendons le long d'une croupe qui va se perdre dans la vallée et arrivons enfin au moment où le soleil se couche.

Rien n'est plus sauvage qu'un village kurde ; les maisons, construites en pierres simplement superposées sans autres joints que des touffes de mousse ou des mottes de terre, sont généralement placées sur un terrain en pente ; le toit, par derrière, affleure avec le sol ; toutes les maisons se tiennent ; si l'on n'est pas placé du côté de la façade, on ne voit rien ; on passerait même au-dessus d'un village sans s'en apercevoir ; cela nous est arrivé. En un mot, ce sont de véritables trous de taupe dans lesquels grouillent toutes les familles, les hommes entassés pêle-mêle avec les animaux.

On ne paraît pas disposé à nous bien recevoir ; le premier individu auquel nous demandons un renseignement nous tourne le dos. On ne veut pas nous donner l'hospitalité, même avec promesse de rémunération. Nous voulons camper, on refuse de l'orge pour les chevaux. Enfin quelqu'un semble se raviser et vient nous en offrir. J'allais donner l'ordre de préparer le campement quand sept ou huit individus de mine peu rassurante arrivent armés jusqu'aux dents, en nous enjoignant de nous en aller ; les muletiers refusent de partir, prétendant que les chevaux n'en peuvent plus. Les habitants nous menacent ; les muletiers s'obstinent. Si nous restons là, il est évident que nous serons pillés. Comme il faut en finir, que les coups de fouet n'ont pu faire obéir les tcharvadars, je tire mon revolver et m'approche d'eux ; voyant l'arme à deux doigts de leur figure, ils se décident à quitter la place. Les habitants nous poursuivent et nous jettent des pierres, par bonheur aucun de nous n'est atteint.

Nous nous dirigeons sur le petit village d'*Ouassen,* à une heure de marche à peu près ; il est habité par des chrétiens grégoriens. Nous sortons de cette gorge peu hospitalière et par laquelle il nous faudra cependant repasser demain. Nous rencontrons de grands troupeaux de moutons, parmi lesquels nous admirons des boucs dont le long poil soyeux traîne jusqu'à terre ; ils ont le corps blanc, la tête et les pattes noires.

Nous traversons aussi un cimetière abandonné où se trouvent deux tombeaux assez singuliers : un mur circulaire d'un mètre de haut percé de quatre portes et recouvert d'un dôme en hémisphère ; à l'intérieur deux tombes à moitié détruites.

Il est huit heures quand nous arrivons à Ouassen. Le frère du curé,



TYPES KURDES.

qui est forgeron, nous offre le hangar de sa forge pour passer la nuit ; le brave homme est fort obligeant, il fait nettoyer le hangar par ses filles et étendre des tapis de feutre par terre ; avec deux planches, nous faisons une table, nos lits nous servent de chaises et nous dînons avec du lait et des fruits. Cinquante personnes nous regardent par la porte ; les habitants sont surtout étonnés de nous voir faire notre toilette ; c'est à qui tiendra la bougie pendant que nous dînons et que nous écrivons.

Quelle différence entre ces deux races qui vivent côte à côte ! Comme l'air doux et bon de ces pauvres agriculteurs à peu près sauvages contraste avec l'air dur et fier des Kurdes qui élèvent bien quelques troupeaux, mais vivent surtout de rapines[1] ! Nous couchons presque dehors, car le hangar n'a pas de porte et le toit, percé d'un trou immense par lequel s'échappe la fumée de la forge, nous abrite bien peu. A droite et à gauche nous découvrons par terre des traces de scorpions et d'autres bêtes du même genre, mais enfin nous sommes entre quatre murs, suffisamment protégés pour dormir tranquillement.

18 septembre.

La nuit a été très fraîche encore. A quatre heures et demie, nous faisons lever tout notre monde. A six heures, nous nous mettons en route. Sachant par expérience combien nos hommes connaissent peu le chemin que nous devons suivre, je demande à notre hôte s'il n'y a pas dans le village quelqu'un qui pourrait nous guider jusqu'à Bashkalah ; dix individus se présentent.

Nous voici tout prêts à partir ; le cuisinier seul reste en retard comme toujours parce qu'il a à ranger ses ustensiles ; je laisse une petite somme à notre hôte pour le dédommager du dérangement que nous lui avons causé et fais cadeau à chacune de ses filles d'une paire de ciseaux qui les met au comble de la joie.

Au moment de partir, le maître de la maison vient me demander une consultation pour son enfant qui est malade. Il m'a pris pour un médecin. J'ai beau lui répéter qu'il se trompe, il ne veut pas me croire et je suis bon gré mal gré obligé, pour lui être agréable, de faire exercice illégal de la médecine ; le pis, c'est qu'il faut ordonner quelque chose, ou

1. Je parle ici des Kurdes du Nord, car les Kurdes du Sud, du Kurdistan persan, sont aussi doux et hospitaliers que leurs frères du Nord sont méchants et pillards.

il ne sera pas content. Son enfant a le pied fort malade, très enflé, fort sensible. Je lui conseille de mettre des cataplasmes de farine et de feuilles de noyer et de laver à l'eau salée chaque fois qu'il changera le cataplasme. Si son enfant se guérit, c'est bien Dieu qu'il devra remercier. Nous reprenons la route que nous avons parcourue hier soir, puisqu'il faut revenir à Berdick.

Chemin faisant, un aigle vient se percher sur une pierre, je l'ajuste et je le tue. Ce coup heureux fit une bonne impression sur nos hommes ; ils voyaient que nos armes étaient bonnes et que nous savions nous en servir. Chez les Kurdes, grands amateurs d'armes, celui qui est bien armé est toujours considéré ; les armes seront toujours la première chose qu'ils chercheront à voler. Nous arrivons à *Berdick,* nous passons sans qu'on nous dise rien. Laissant la caravane marcher en avant, je m'arrête avec Hamelin pour prendre deux vues des gorges. A l'entrée de Berdick se trouvent les ruines d'une petite maison carrée en pierres noires et blanches solidement construite avec des meurtrières ; c'était la mosquée qui, en cas d'invasion, servait de fort ; il y avait des caves où l'on renfermait des provisions et où les femmes et les enfants trouvaient un abri. Depuis les dernières démonstrations que la Perse et la Turquie ont dû faire pour mettre les Kurdes à la raison, ces petits forts ont été démantelés. Cette mosquée avait commencé par être une église chrétienne ; elle avait été saccagée lors des guerres des Kurdes contre les chrétiens, puis elle était devenue mosquée.

La route devient des plus pittoresques ; nous suivons par un sentier à peine tracé le bord du torrent qui coule dans ce ravin ; nous sommes au bas d'une gorge escarpée, bordée de rochers immenses. A mesure qu'on avance, le ravin se resserre et les sinuosités de la route au milieu de ces montagnes si élevées donnent à chaque tournant un point de vue plus imprévu.

Tout à coup, au haut d'un pic en apparence inaccessible, nous voyons les ruines d'un superbe château fort, fièrement campé comme un nid d'aigle. Un pareil travail révèle la nature de ceux qui osaient le concevoir. Il ne ressemble pas à ces châteaux des bords du Rhin où la verdure des arbres vient adoucir l'âpreté sauvage des lieux ; c'est au milieu d'un chaos de rochers, là où la nature est la plus ingrate et la plus désolée, que ce château est placé. On en rencontre beaucoup de ce genre dans les montagnes du Kurdistan. Ils étaient habités par des chefs de

brigands, de petits seigneurs qui vivaient des rapines faites sur les caravanes ou les agriculteurs de la plaine et se battaient ensuite entre eux pour s'arracher le butin. Il n'y a pas dix ans, il eût été impossible de traverser ces gorges sans l'appui d'un de ces chefs, quand on aurait eu quarante vrais soldats d'escorte ; dans ces défilés une poignée d'hommes connaissant le pays tiendrait tête à un corps d'armée.



LES GORGES DE BERDICK.

Les Kurdes, tout sauvages qu'ils sont, ont de grands sentiments de fierté; ils passent pour fort soucieux de leur parole. Si un Kurde vous a promis de vous mener sain et sauf à un endroit, vous pouvez vous confier à lui sans crainte ; mais le lendemain, sa promesse accomplie, s'il vous rencontre, il vous dépouillera et vous tuera comme un chien.

Le type des Kurdes est beau ; le nez est long, mince et un peu busqué ; la bouche est petite et le menton en pointe, les yeux intelligents et vifs, quoiqu'un peu vagues ; ils portent la moustache et se coiffent d'un bonnet de feutre blanc conique autour duquel ils enroulent d'énormes turbans ; leur pantalon, d'une largeur démesurée, est en tissu de poil de chèvre rouge et souvent bariolé de dessins ; ils portent une petite jaquette

descendant à peine à la taille, par-dessus laquelle ils mettent souvent un manteau, pas plus long que la jaquette en poil de chèvre, garni sur le devant de grossières passementeries; comme chaussures, ils ont des bottes en cuir rouge, avec de fortes ferrures au talon.

On prétend que la grande analogie du caractère kurde et du caractère français vient de ce qu'à l'époque de la deuxième croisade, une partie de l'expédition s'égara vers le Nord-Est et, ne sachant comment revenir, s'établit dans le Kurdistan. Là les Croisés se mélangèrent aux habitants, auxquels ils transmirent quelques-unes de leurs idées et de leurs mœurs. Dans la langue kurde, plusieurs mots ressemblent au français, surtout dans la numération. La construction des forteresses du Kurdistan rappelle tout à fait celle de nos châteaux forts. En somme, les Kurdes sont de beaux hommes, forts, intelligents, d'un joli type et, lorsque la civilisation les aura policés, ils seront supérieurs à leurs voisins les Turcs et les Persans.

Nous nous arrêtons pour prendre une vue du château, ce qui permet aux bêtes de souffler; la montée est pénible. Les perdrix pullulent dans ces gorges et j'en tue quelques-unes qui changeront agréablement notre ordinaire. A midi, nous rencontrons un endroit plat près du torrent; je donne le signal de la halte, les chevaux sont débarrassés; il y a justement quelques herbes et chardons qui vont faire leurs délices.

A deux heures, nous nous remettons en marche, et ce n'est qu'au bout d'une grande heure, au milieu de rochers et de sentiers de chèvres que nous arrivons au col. Ce matin, le baromètre indiquait une hauteur de 1,350 mètres au-dessus du niveau de la mer, maintenant il indique plus de 2,800; cette différence de 1,450 mètres, que je crois tout à fait exacte, donnera une idée de notre ascension. Sur la crête de la montagne qui sépare la Perse de la Turquie, nous sommes exposés à tous les vents et il fait très frais. Quel que soit le désir des hommes de s'arrêter, je laisse à peine le temps de rajuster les bagages et de les disposer de manière à moins fatiguer les bêtes à la descente.

L'aspect du paysage change un peu, l'herbe est plus abondante, elle est semée de touffes de genévriers d'un mètre de hauteur au plus; mais la nature n'a rien perdu de sa sauvagerie; il n'y a plus de sentiers. Il est déjà trois heures et il faut commencer à chercher un gîte; tout ce que nous demandons, c'est de rencontrer un groupe de quelques maisons; une cabane de paysans, fût-elle même abandonnée, nous suffirait; le

principal, c'est de nous abriter dans un endroit fermé, qui, en cas d'attaque, nous permette d'être plus facilement sur la défensive. Nous suivons donc le ravin, car s'il y a une habitation dans les environs, elle est près d'un endroit où l'eau coule au moins momentanément. Tantôt dans le fond du ravin, tantôt à mi-côte, nous suivons une route impossible. Hamelin et un tcharvadar marchent les premiers, afin d'empêcher la tête de continuer si l'arrière-garde venait à être attaquée et, en cas d'accident, à éviter une débandade. Jamais je n'aurais cru les chevaux capables de passer par de tels chemins. Par trois fois nous sommes obligés de décharger les bagages, de les passer à bras ou avec des cordes et de laisser aller les chevaux à la grâce de Dieu. Nous apercevons au loin quelques mouflons ; j'essaye de les tirer avec le winchester, mais ils sont hors de portée et ne puis les atteindre. Après cette rude descente, nous arrivons à une petite vallée tributaire de celle où nous sommes; je laisse reposer la caravane dans un carré d'herbe touffue, près d'un ruisseau ; au bout d'une demi-heure nous continuons notre route.

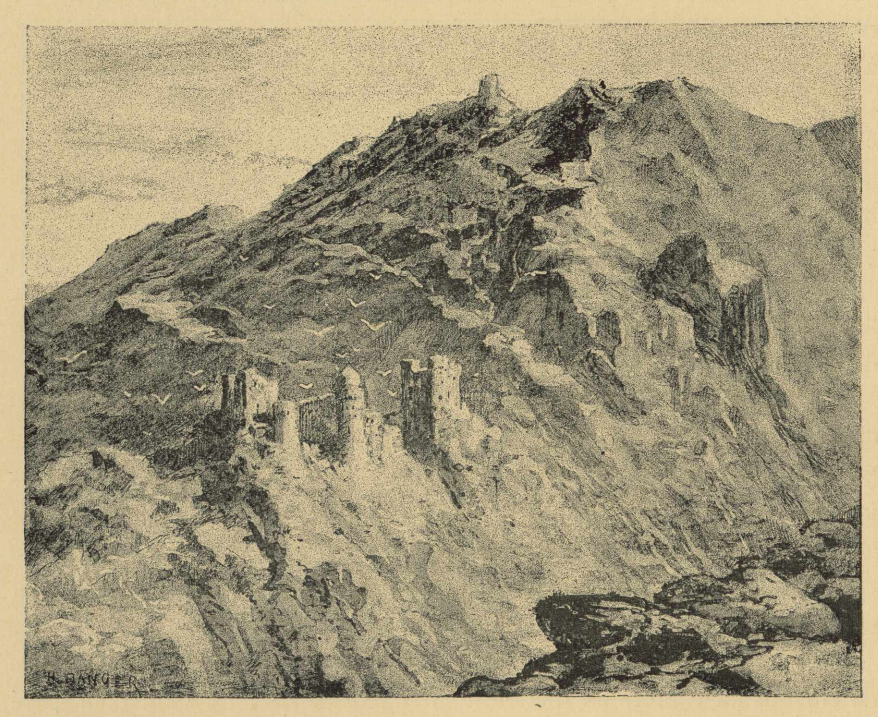
Je commençais à désespérer de trouver un village, le soleil se couchait et la pluie tombait un peu, lorsque, sur la rive gauche du ravin (nous suivions la rive droite), je vois un groupe d'une dizaine de maisons kurdes. Je demande si on veut bien nous recevoir et si quelqu'un consent à nous prêter sa maison pour la nuit; on fait quelques difficultés, mais l'appât d'une bonne aubaine est si tentant que le chef du hameau finit par nous céder la sienne et va loger chez son voisin.

Par une petite porte basse d'un mètre cinquante à peine, on se glisse en suivant un couloir de quatre à cinq mètres de long, pas plus élevé que la porte, jusqu'à une chambre de quatre à cinq mètres de côté, taudis infect et puant où chats, chiens, volailles, hommes, femmes et vermine vivent pêle-mêle ; à côté est une autre chambre à moitié délabrée, où sont les bœufs et les vaches pendant l'hiver. Au milieu de la pièce est creusé dans la terre un four à pain ; au-dessus, un trou pour laisser passer la fumée. On décharge les bagages et on les apporte dans la maison. Les chevaux entrent, passent je ne sais comment dans ce petit couloir, frottant le plafond de leur dos, et sont placés dans l'étable.

Une fois tout en ordre pour le campement et pendant que le cuisinier prépare le dîner, je laisse Gérôme à la garde des colis et je fais un tour avec Hamelin pour m'orienter. Le petit hameau s'appelle Kashkahn et, à moins qu'il n'y en ait deux du même nom, il est mal indiqué sur la

carte de Kiepert qui le porte sur le versant est de la chaîne et sur un ruisseau tributaire de Tchar-tchaï, tandis qu'il se trouve sur le versant ouest et sur un affluent du Grand-Zab.

Vu d'un point supérieur, sur la pente même où il est situé, le village semble ne pas exister; les toits des maisons, plats et en terre, se touchent



CHATEAU KURDE.

et ne font qu'un avec le sol; on ne peut s'apercevoir de l'existence du village que par les toits défoncés. Les individus nous regardent avec un air rien moins qu'aimable, et je crois que l'ostentation de nos armes n'a pas dû être vaine.

Nous revenons à la cabane; tout est bien en ordre; nous voilà installés dans ce bouge. Assis sur nos lits de camp, la caisse des appareils nous servant de table, une bougie pour nous éclairer, nous nous mettons à dîner; entassés dans le couloir, les habitants nous regardent par la porte dont nous interdisons de franchir le seuil. Un cochon tourne autour de nous; les chats, les poules, les rats, tout étonnés de notre venue, font un

bruit infernal. Une fois nos notes écrites, je fais barricader la porte devant laquelle Yovan s'étend sur de la paille et des roseaux séchés; près de lui, Gérôme, Hamelin et moi dans le milieu de la pièce, le revolver dans la main et le fusil chargé à la tête du lit. Nous soufflons la bougie. Nous apercevons alors, par le trou du plafond, dix têtes éclairées par la lune qui nous regardent et nous épient; maintenant qu'il n'y a plus de lumière dans la pièce, il est évident qu'ils ne nous voient plus, ils vont s'en aller sans doute. Nous ne nous serions certes pas endormis facilement si nous n'eussions pas été aussi fatigués.

19 septembre.

La nuit n'a pas été merveilleuse. Le chat a fait d'abord un bruit insupportable, le cochon a remué et changé de place continuellement; chaque fois que j'ouvrais l'œil, je voyais les têtes qui cherchaient à nous apercevoir à travers l'obscurité. A deux heures, le coq s'est mis à chanter. Au bout d'un quart d'heure il s'est tu; mais il a repris après une demi-heure, a cessé encore et a recommencé. J'avais bien entendu dire que le coq chantait trois fois, mais je n'aurais jamais cru à une telle régularité.

A cinq heures, le jour commence à paraître ; on sort les chevaux, on les selle, on les bâte et nous allons partir. Je fais demander à notre hôte ce qu'il demande pour nous avoir prêté sa demeure; il réclame quatre krans, je lui en donne six, plus un couteau et une boussole.

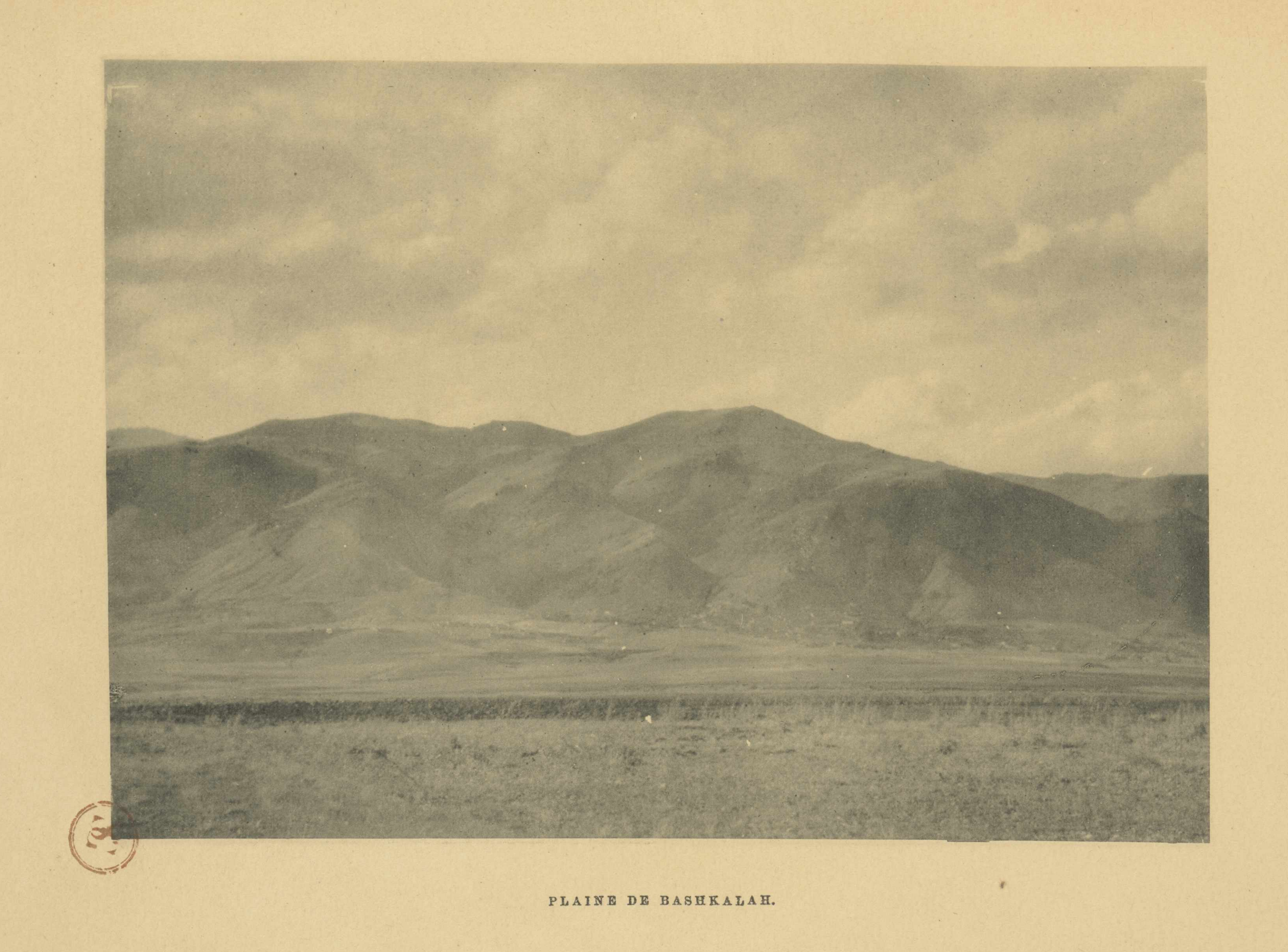
Pendant près d'une heure nous suivions le torrent, la vallée s'est élargie et le fond fertile est occupé par des prairies et quelques champs à demi cultivés ; le torrent est bordé d'arbustes et de broussailles, de loin en loin on voit un peuplier ou un noyer. Nous rencontrons un arbre sacré, couvert de bouts de chiffons ; tout homme pieux, passant par là, doit déchirer quelque coin de son vêtement, attacher l'étoffe à une branche et faire sa prière; le paysan qui nous guide et un de nos hommes font cette petite cérémonie. Nous prenons à notre droite une vallée dont la direction générale est le Nord. L'ascension recommence; les arbres cessent et l'herbe devient rare. Nous arrivons au col; une grande plaine s'étend à nos pieds, au bout de laquelle nous verrions Bashkalah si nous avions une assez bonne vue ; mais nous en sommes encore à une vingtaine de kilomètres. Dans le fond de la vallée coule le Grand-Zab qui n'est encore qu'un ruisseau de deux mètres de large.

Des montagnes fort élevées à l'horizon, allant du Nord au Sud, se détachent des ramifications perpendiculaires qui viennent mourir près du Grand-Zab naissant et forment entre elles de profonds ravins. Sur la rive gauche que nous suivions, le même phénomène se présente, mais beaucoup moins accentué. Ce ne sont que montées et descentes qui ralentissent la marche ; toutes les crêtes sont de petits plateaux de même hauteur, de sorte que, de certains points, on dirait une plaine qui s'étend jusqu'à la chaîne principale. C'est dans le ravin qui sépare deux de ces plateaux que vers midi nous nous arrêtons pour déjeuner et laisser reposer les chevaux.

La vue des montagnes est fort belle ; vers le sud elles paraissent comme un chaos gigantesque, dont les pics les plus élevés sont couverts de neige. Le chemin est rocailleux, le fleuve coule à deux cents mètres de nous, comme dans un double lit, car, à cinquante mètres environ de chaque rive, s'élève une sorte de falaise à pic d'une trentaine de mètres de hauteur ; la pente est fort douce, le fleuve fait des méandres comme un serpent. Les muletiers mettent une mauvaise volonté incroyable à faire avancer leurs chevaux et pourtant l'étape n'est plus longue ; autant que nous, ils devraient désirer arriver ; les paroles ne font rien, le fouet seul les fait obéir.

Les falaises se rapprochent ; nous descendons par un court raidillon, et nous trouvons un petit pont, à moitié ruiné, mais sur lequel nous pouvons passer sans danger. L'endroit est fort resserré et la route est à angle droit de chaque côté du pont ; il fait dans ce défilé un vent tellement violent, qu'il nous est impossible de prendre une vue du paysage qui est pittoresque ; quelques mètres plus loin, en amont, le fleuve reçoit un affluent sur la rive droite ; nous le passons à gué et gravissons la petite crête qui sépare les deux cours d'eau. Sur le haut du mamelon, de niveau avec les plaines de chaque rive, nous voyons les ruines du petit village abandonné de *Kalaï-Kerani;* les eaux, autrefois, ont dû être bien plus abondantes, et ce village, jadis fortifié, devait avoir beaucoup plus d'importance.

Ce pays est fort singulier, les eaux semblent s'en retirer ; partout de petits cours d'eau coulant dans de grands lits ; les cours des fleuves se détournent ; les lits du Tigre et du Grand-Zab, vers son embouchure, se sont déplacés de plus d'un kilomètre. Ce dernier phénomène s'explique par des crues subites occasionnées par les débâcles de neige au printemps.



PLAINE DE BASHKALAH.

Cette neige a entraîné avec elle de la terre et des rochers qui, lors de la débâcle, ont engorgé le premier lit du fleuve et l'ont forcé, la crue finie, à se frayer un autre lit. Les lits, qui sembleraient devoir comporter des fleuves beaucoup plus grands, peuvent s'expliquer par ces crues; mais ne pourrait-on plutôt les attribuer à la disparition des eaux des fleuves eux-mêmes? Ce phénomène me paraît d'autant plus vraisemblable qu'il explique en même temps la dégénération et la disparition de toutes les peuplades de cette région, le berceau de l'humanité.

La chaîne des montagnes que nous avons devant nous, d'une apparence bleutée nuancée de rose par les rayons du soleil couchant, est splendide. Dans la vallée à notre gauche, où coule l'affluent du Grand-Zab que nous avons passé tout à l'heure et qui prend sa source près de Bashkalah, nous voyons un village de quelques maisons dont les habitants sont occupés à battre leur blé; des bœufs et des chevaux attachés à un piquet central tournent autour de ce piquet et foulent les épis que les hommes jettent sous leurs pieds ; les femmes se placent contre le vent, et à l'aide de cribles et de vans, séparent le grain de la paille complètement hachée; elles ont le visage découvert, ainsi que la plupart des femmes kurdes. Les Kurdes n'ont pas le même préjugé à ce point de vue que les autres musulmans.

Nous approchons de la ville, nous remontons les dernières pentes du ravin au haut duquel se trouve la plaine de *Bashkalah;* à droite, nous remarquons les curieuses ruines d'une chapelle chrétienne abandonnée.

Ce premier village de la frontière turque a une assez grande importance, importance relative, bien entendu; il y a un semblant de bazar et de boutiques à l'entrée. Il est la résidence du gouverneur auquel je me fais conduire. Sa demeure est une misérable bicoque en plâtre et blanchie à la chaux, mais au moins c'est une maison avec portes et fenêtres. Montant par un petit escalier de bois, j'entre dans une chambre où se trouve le gouverneur gras et paresseux (comme tous les fonctionnaires turcs), assis sur un divan; il m'y fait prendre place, et comme il ne parle pas français, Gérôme lui traduit mes félicitations. Je lui montre la lettre que m'a remise pour lui le consul de Turquie à Tauris et il paraît plein de considération; il me demande pourquoi je voyage et par quelles routes je désire passer. Je lui demande une lettre pour son collègue de Van que n'avait pu me remettre le consul, car les gouverneurs de vilayet ne peuvent recevoir de demandes que d'un gouverneur directement voisin

ou, s'ils ont communication avec l'étranger, du consul le plus proche du territoire; de même ce consul ne peut communiquer qu'avec le gouverneur du vilayet le plus près de sa frontière.

Le pacha se montra aimable; il nous fit offrir la maison réservée aux fonctionnaires en tournée où nous pourrons loger. Il nous rassure aussi sur la sécurité de la route jusqu'à Van; il y a un télégraphe de service intérieur et depuis que les brigands ont vu qu'on pouvait annoncer aussi rapidement leur présence d'un village à l'autre, ils vont faire leurs coups ailleurs.

Le café pris, car il aurait été impoli de m'en aller avant qu'il me l'eût offert, je vais rejoindre Hamelin qui gardait les bagages. Je remonte à cheval, et, accompagnés de deux soldats turcs, nous nous rendons à notre logement. La ville est en gradins et fort en pente. Nous entrons dans une chambre de plain-pied et sans fenêtre, puis dans une seconde, entourée de fenêtres et qui se trouve à la hauteur du premier. Nous jouissons d'une vue splendide sur toute l'étendue que nous venons de parcourir. Il y a tout autour de la pièce une espèce de divan, mais dont les coussins fort sales ne nous serviront qu'à boucher les fenêtres cette nuit; ces fenêtres se composent simplement de grillages en bois; une petite chambre à côté servira de cuisine et de chambre pour les domestiques.

Une fois les bagages rangés et nos lits de camp dressés, pendant qu'on prépare la cuisine et qu'Hamelin procède à une véritable toilette de noce, je reste sur le seuil de la porte à profiter des dernières minutes de jour. Tout le village est en émoi par l'arrivée d'étrangers et le type turc nous entoure dans toutes ses variétés.

Deux individus dans la foule s'avancent vers moi. Ils parlent fort correctement le français; l'un est un Turc de Diarbékir, employé au télégraphe; il cause volontiers et me fait part de l'importance télégraphique de Bashkalah. Les dépêches européennes pour la Perse, venant de Turquie, doivent y passer; puis c'est le centre de rayonnement de trois lignes intérieures, Van, Djoulamerg et Diliman. Le télégraphe transmet en moyenne, me dit-il, cent dépêches par jour. L'autre individu est Italien, établi à Bashkalah; en ce moment il donne l'hospitalité à un Français, le R. P. Réthoré des Dominicains de Van. Je le prie aussitôt de me conduire chez lui, en moins de cinq minutes nous avons atteint la maison. Je présente mes hommages au Révérend Père et nous partageons la joie que ressentent deux compatriotes qui se rencontrent si

loin de leur pays; avec lui est un ingénieur hongrois, M. Alexandre, chargé d'établir une route carrossable entre Bashkalah et Van. Avec le Père Rèthoré nous causons de voyages, de Paris, de la difficulté et de l'ingratitude de sa mission dans un aussi pitoyable pays.

Le Révérend Père me remet un mot pour son collègue de Van, qui sera enchanté de nous donner l'hospitalité. L'Italien nous offre du thé et



NOYER A LOUPES.

du café; puis, comme Hamelin m'attend et que l'heure avance, je prends congé de ces messieurs.

En arrivant, Gérôme vient m'annoncer que les caravandjis ne veulent pas partir avant midi. Je leur fais répondre que si à six heures demain matin ils ne sont pas tout prêts, je leur ferai donner cinquante coups de bâton par le gouverneur. Ils sont sujets persans et le gouverneur accéderait certainement à ma demande. Yovan nous a préparé pour le dîner les perdreaux de notre chasse du matin.

20 septembre.

Nous commençons à prendre l'habitude de dormir tout habillés sur nos lits de camp et la nuit a été assez bonne. Les tcharvadars sont prêts

à six heures, mais nous ne pouvons partir avant huit heures. Le médecin sanitaire vient passer la visite à laquelle est soumis tout individu entrant en Turquie ; mais cette visite se borne à la perception de l'impôt de deux francs cinquante par tête.

La ligne télégraphique suit à peu près le chemin; nous côtoyons la chaîne de montagnes qui borde la vallée du Grand-Zab, en attendant que nous rencontrions un col qui nous permette d'en sortir; nous suivons le tronçon de route commencé par l'ingénieur hongrois. Décidément cet affreux Abdullah, c'est le nom de notre premier muletier, a juré de nous faire damner; il est onze heures, voici trois heures à peine que nous marchons et il voudrait s'arrêter au petit hameau de *Tchoukh*, près duquel nous passons; il faut la menace de le faire reconduire au gouverneur par un des soldats pour le décider à continuer la route ; ses hommes mettent la même négligence, Gérôme n'a guère plus de cœur; il faut que nous nous occupions nous-mêmes de faire marcher les chevaux de bagages.

Nous passons près d'une caravane qui vient de camper dans des gorges près des sources du torrent ; on croirait la fuite en Égypte. Un beau type d'homme tient par la bride un cheval bien harnaché, sur lequel est installée sa femme, un enfant dans les bras, et dans les deux sacs d'une courgine, pendus de chaque côté du cheval, deux ravissants petits enfants qui rient ; les serviteurs suivent par derrière.

Nous montons une côte aride et dure au milieu de rochers, puis, atteignant un frais emplacement d'herbe près d'un ruisseau, nous faisons halte pour déjeuner, en plein soleil, comme toujours. Les chevaux mangent de l'orge pendant que nos hommes les étrillent. Les étrilles sont fort ingénieuses et simples. Une feuille de tôle d'environ vingt centimètres sur neuf repliée en trois de manière à former un U; les bords longs sont taillés en dents et les deux branches, pour ne pas s'écarter, réunies par de petites tiges de fer passées dans un anneau mobile[1]; ce petit anneau de fer est fort pratique : d'abord, il occupe le cheval par le bruit qu'il fait et le prévient qu'on vient pour le panser ; puis, secouant la plaque de tôle, il fait tomber la crasse au fur et à mesure qu'elle s'y dépose.

A deux heures, nous reprenons notre marche et montons à plus de

1. Voir page 384.

3,200 mètres au-dessus du niveau de la mer pour atteindre le col; la température a beaucoup baissé et nous endurons nos plus gros paletots;



MANCHES DE POIGNARDS KURDES EN IVOIRE SCULPTÉ.

nous voyons quelques mouflons, mais à huit ou neuf cents mètres; ma carabine ne peut les atteindre.

Du haut du col le panorama est merveilleux; on domine tout un océan de montagnes; on croirait voir une mer bouleversée par une

tempête gigantesque et dont les flots se seraient subitement pétrifiés ; à perte de vue c'est un chaos de dômes, de crêtes et de pics arides et dénudés, tantôt rouges comme de la brique, tantôt bleus, gris, verdâtres ou violets.

La descente, sans être commode, n'offre rien de bien dangereux. Un petit village se présente à notre gauche, ce doit être Silh. En passant près de ce village, nouvelle discussion avec Abdullah qui veut s'y arrêter ; les zapetiés [1], qui comprennent qu'ils ont tout à gagner à nous bien servir, poussent les chevaux et se chargent des chevaux de bagages.

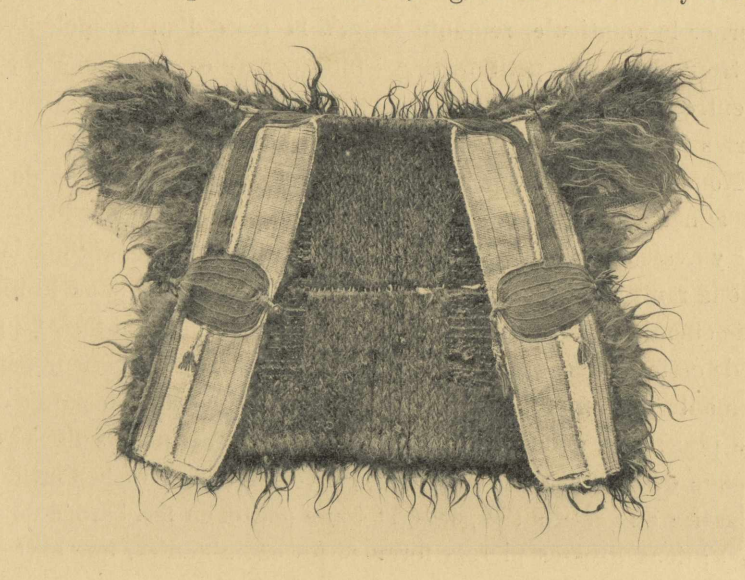
Au bout d'une demi-heure, je vois mes hommes qui restent en arrière et viennent tout doucement au pas. Ils m'ont l'air de bouder, je leur crie de venir ; au bout de trois quarts d'heure, ils ne m'ont pas écouté et sont loin derrière. Je finis par perdre patience, je prends le grand fouet de Gérôme, et, lui disant de continuer avec Hamelin, je galope en arrière les retrouver ; je leur fais mon compliment en français, et, fouettant à tour de bras hommes et chevaux, je les chasse à fond de train et les ai bientôt fait rejoindre le groupe. Hamelin, revenu fort gentiment au-devant de moi par crainte qu'il ne m'arrive quelque chose, riait à se tordre, en voyant ces hommes effarés, cramponnés sur leurs chevaux lancés à fond de train, sautant ruisseaux et fossés malgré eux et moi derrière gesticulant et criant.

Nous continuons notre route. Je m'aperçois que mon fusil s'est décroché de ma selle. Je retourne aussitôt sur mes pas et je vois un de nos palefreniers resté en arrière qui le ramasse. Il l'aurait probablement enterré pour le reprendre plus tard, si personne ne l'eût vu. Mais, se voyant découvert, il m'apporte l'arme et je lui donne pour récompense de son honnêteté forcée un bon bakchich. Il ronchonne quelques mots que je ne comprends pas et me rend le pourboire que je lui ai donné ; comme il insiste, je le reprends et demande à Gérôme de me traduire ce qu'il dit. Il prétend que, puisque j'avais perdu le fusil, il n'était plus à moi et que, puisqu'il l'avait trouvé, il lui appartenait ; il voudrait le prix du fusil.

Le ruisseau dont nous suivons le ravin, qui n'était pas plus large qu'un sillon après le passage du col, est beaucoup plus gros maintenant ; il s'est accru de plusieurs sources et est devenu un torrent ; il reçoit,

1. Nom des soldats turcs, sorte de gendarmes.

venant du sud, un affluent de sa grosseur qui le rend important, d'autant plus que la vallée se trouve légèrement resserrée. Tout à coup, à un détour du chemin, nous voyons apparaître, dans l'encadrement du défilé formé par le resserrement de la vallée, un splendide château fort fièrement campé sur un rocher isolé ; c'est *Makmoudieh*. Un petit village est au pied, séparé du rocher par le ruisseau ; les maisons sont en ruines et n'abritent peut-être pas cent habitants ; le gouvernement turc y a toutefois



MANTEAU KURDE.

un représentant qui a sous ses ordres quelques soldats. Nous allons chez ce fonctionnaire ; nous lui montrons la lettre du pacha de Bashkalah et il nous ouvre la maison du gouverneur, située devant le torrent, à deux pas d'un petit pont en pierre. Le chef de poste, voyant arriver des étrangers et sachant par les soldats qui nous accompagnent que nous sommes assez généreux, met beaucoup de complaisance à nous installer ; les chevaux sont introduits dans la chambre du bas et nous montons dans une chambre supérieure par une échelle.

21 septembre.

Aussitôt levés, nous faisons à pied le tour de la forteresse et de ses dépendances, entourées d'un mur d'enceinte carré dont chaque côté a

environ cinq cents mètres. Le château fort, situé sur un rocher à pic de soixante-dix à quatre-vingts mètres de haut, occupe le coin sud-est de l'enceinte et domine le défilé par lequel nous sommes arrivés. A mi-côte, une petite construction en ruines devait communiquer avec l'intérieur par un souterrain dont nous n'avons pu trouver trace. Longeant le côté est, nous voyons une grosse tour à un angle du château ; le mur d'enceinte continue, crénelé, flanqué de temps à autre de tourelles, mais, au lieu de contourner le monticule, remonte jusqu'à la crête d'un mamelon voisin où se trouve un autre petit fort. A l'intérieur de ce mur, dans le grand creux entre le mamelon et le rocher principal, sont les ruines de maisons en pierres où venaient se réfugier en cas d'invasion les paysans d'alentour. Nous revenons au point de départ et je prie un soldat de nous accompagner pour nous montrer l'intérieur de la forteresse.

Il y avait une grande porte sur la face ouest ; maintenant une brèche énorme la remplace ; nous montons par un escalier taillé dans le rocher, sorte de chemin de ronde, et arrivons à l'entrée du château fort. La porte en fer de cette entrée, qui est la seule, est obstruée à l'intérieur par des éboulements qui empêchent de l'ouvrir ; cette construction paraît d'une époque plus récente que le château ; la porte est située au bas d'une grosse tour ronde de dix mètres de diamètre, appuyée sur le rocher même qui sert d'assise au château ; la porte est toute petite, en fer, bardée de clous énormes ; deux grosses pierres forment les chambranles, une autre sert de linteau, un dessin de torsade en forme d'ogive la surmonte ; au-dessus, dans un cadre d'arabesques, une inscription arabe ; par-dessus encore, une palme persane flanquée de deux panthères sculptées en relief dans de petits panneaux ; le tout sur un damier noir et blanc. Tout cet échafaudage de dessins est surmonté d'une rangée de pierres noires en forme de boule, se détachant sur les pierres grises et faisant le tour de la tour.

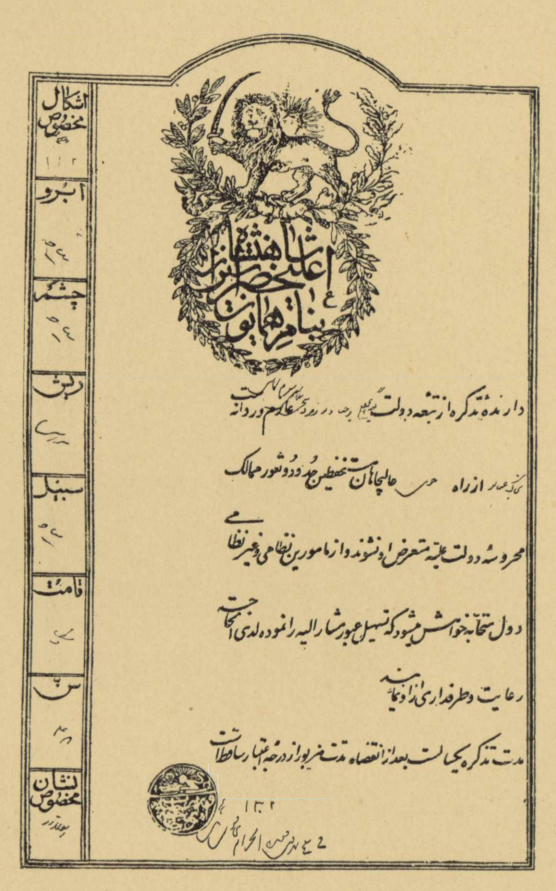
Ne pouvant entrer par cette porte, nous grimpons dans les ruines à travers un dédale de pièces dans lesquelles il est difficile de se reconnaître. Du grand divan, où devait se tenir le seigneur du château, belle pièce avec de grandes baies ouvrant sur le rocher à pic, on a une vue splendide sur les environs. Dans le salon des femmes et dans leurs chambres, quelques traces grossières de peinture sur les murs. Tout est non seulement délabré, mais démoli ; les pans de murs subsistent, mais les toits sont effondrés, les couloirs obstrués, les souterrains bouchés.

Comme nous voulons aller partout, même dans les endroits les plus



FORTERESSE DE MAKMOUDIEH.

difficiles, pour nous rendre un compte exact de la distribution des pièces, nous sommes obligés de prendre les plus grandes précautions pour ne pas tomber dans les trous. Du haut des constructions, la vue s'étend fort loin. Dans cette position imprenable on comprend l'orgueil des seigneurs



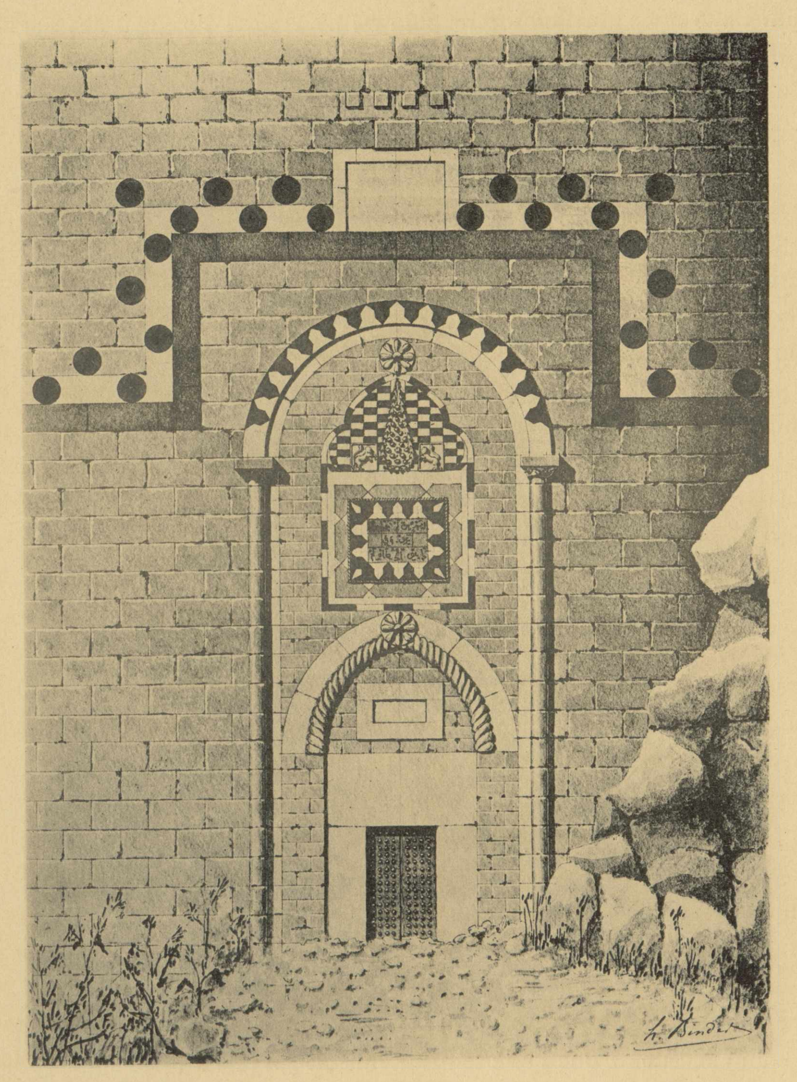
FAC-SIMILÉ D'UN TESKÉRÉ PERSAN

puissants et hardis, anciens possesseurs du château, et maîtres du pays.

Les Kurdes n'ont pas à espérer revenir jamais à cette indépendance absolue. Si, dans leurs montagnes, ils échappent encore à l'autorité des Turcs, ceux-ci ont trop d'intérêt à l'asservissement de cette peuplade active et intelligente, pour lui permettre de reconquérir cette liberté et cette indépendance qui s'étalaient autrefois au grand jour.

Il est à peu près dix heures quand nous rentrons ; tout est prêt et

nous n'avons plus qu'à monter à cheval. Toujours le même pays, désolé, aride ; nous cheminons à travers des rochers et des mamelons dénudés.



DESSIN GÉOMÉTRAL DE LA PORTE DE MAKMOUDIEH.

Il y a, paraît-il, beaucoup de lièvres, de gazelles, de perdrix et de panthères dans les environs ; nous aurions été enchantés de pouvoir chasser ces derniers animaux ; nous étions armés pour cela, mais nous n'en avons

pas vu ; les perdrix seules, en grande abondance, nous offraient de temps à autre la distraction d'un coup de fusil. La vallée s'élargit ; le torrent a reçu quelques affluents et a près de cinq à six mètres de large en plusieurs endroits ; plus loin, le lit n'a aucune profondeur, le torrent s'éparpille en une multitude de ruisseaux sur une grande étendue ; l'herbe pousse haute et serrée et des ajoncs, des broussailles et de petits arbustes croissent sur ses bords ; il se nomme le Tersan ou Koshab-tchaï, du nom du village situé au pied de la forteresse, et va se jeter dans le lac de Van.

Chemin faisant, nous rencontrons un individu habillé à l'européenne, en train de camper et qui vient nous dire bonjour en français ; c'est un Turc de Constantinople, nommé sous-gouverneur à Amadiah, dans le vilayet d'Hakkiari ; il a une peur affreuse d'être attaqué en chemin, il compte demander quinze soldats pour l'accompagner ; il prendra la route la plus fréquentée, par Bashkalah ; il s'étonne que nous tenions à nous rendre dans cette ville par le chemin que nous allons suivre. Il nous invite gracieusement à fumer et à nous reposer avec lui, mais comme nous voulons arriver ce soir à Van, nous ne descendons pas de cheval ; nous nous souhaitons mutuellement bon voyage ; nous espérons nous revoir à Amadiah.

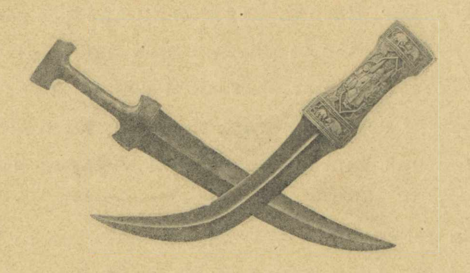
La vallée se trouve de nouveau resserrée entre deux collines de rochers à pic et le fond est réduit au lit du fleuve ; un petit pont le traverse, mais il est en si mauvais état que nous préférons passer à gué. Cette vallée, qui aboutit au lac de Van, est fertile et pourrait produire beaucoup plus si elle était exploitée. Au loin, nous voyons les petits hameaux de *Zernak* et de *Hindostan;* ils ont à peine cent habitants chacun.

Le ciel se couvre subitement ; un orage très violent éclate, l'eau tombe comme d'une cascade et au bout d'une demi-heure le ciel est redevenu superbe ; je n'ai jamais vu ce phénomène arriver et disparaître d'une façon aussi prompte. Nous traversons le petit village de *Norkieg* et nous nous apprêtons à faire l'ascension du dernier mont qui nous sépare de Van ; sauf les ruisseaux grossis, il n'y a plus trace de l'orage ; au commencement de la montée toutefois, le sol très argileux ressemble à de la glaise ; il est fort glissant.

Enfin nous sommes au col. A un détour du chemin, nous avons une vue magnifique : toute la vallée de *Van* s'étend devant nous ; au milieu la citadelle et le rocher de Van qui domine la ville et l'immense tache verte des maisons ; au fond, en face de nous, au nord, le pic du Cipan par

delà le lac, à droite le mont Varach, à gauche le lac bleu dont les eaux baignent les premières maisons de la ville. Le rocher de Van est fort curieux. Isolé de toute autre montagne, seul debout au milieu de la plaine, il semble avoir été jeté là comme par hasard. Je me souviens d'avoir vu la même singularité à Trichinopoly, aux Indes.

En deux heures nous atteignons les premiers jardins de la ville. En traversant des champs fort bien cultivés, nous rencontrons de grands chariots des plus primitifs dont les roues en bois massives grincent sous d'immenses charges de paille. J'envoie Yovan en avant avec la lettre de recommandation que j'ai pour les Dominicains, afin de leur annoncer notre arrivée et de leur demander s'ils peuvent nous recevoir.



POIGNARDS KURDES.



VAN : LA MAISON DES DOMINICAINS.

CHAPITRE VI

VAN

DU 21 AU 26 SEPTEMBRE

Arrivée à Van. — Installation chez les R. P. Dominicains. — Visite au consul de Russie. — Fouilles de Toprah-Kaleh. — Précautions du gouverneur contre nous. — Van, les jardins, la ville, son industrie. — La population et la colonie européenne. — Le rocher de Van; les inscriptions. — Fondation de Van. — Sémiramis. — Dîner chez le consul de Russie. — Difficultés à prendre des vues. — Visite à Toprah-Kaleh, les ruines. — La voiture de M. Kolubakine; un entrepreneur turc. — Papa Maggian. — Le lac de Van; ses poissons, ses crues. — Les îles; Akhtamar. — L'Arménie et le Kurdistan. — Renvoi de Gérôme. — Dîner chez le consul d'Angleterre. — Déprédations des Kurdes. — Négligence du gouvernement à les réprimer. — Méfiance et vexations à l'égard des étrangers. — Simon, notre nouvel interprète. — Les dames américaines; leurs établissements. — Promenade au monastère du Varach; la bibliothèque. — Départ de Van.

Les R. P. Dominicains demeurent à l'autre bout des jardins et il nous faut, pour y parvenir, plus d'une demi-heure de marche dans de

petites ruelles bordées de chaque côté par les murs en terre des jardins et arrosées par deux ruisseaux abondants qui baignent des rangées de peupliers.

Le brave Yovan, aussi bête que dévoué, s'était perdu ; il arrive deux minutes après nous, juste à temps heureusement pour me rendre les lettres que je lui avais confiées. Le Père Duplan est seul. Nous tombons bien mal à propos ; ces messieurs viennent d'emménager dans une maison qu'ils ont fait construire et qui est à peine finie ; le Père Duplan ne peut nous offrir qu'une chambre dont les croisées ne sont même pas posées. Il nous propose de nous présenter à un Arménien qu'il connaît et qui pourrait peut-être nous donner un meilleur logement, mais nous préférons être moins bien et rester chez des compatriotes. Nous préparons nos lits de camp ; les couvertures nous garantiront suffisamment contre l'air du dehors.

Une fois installés et nettoyés, nous descendons pour dîner. L'ordinaire est celui d'un religieux qui a tout autre chose à faire que de penser à ses repas ; mais au moins nous mangeons dans des assiettes et buvons dans des verres, assis sur des chaises et devant une table.

Après le dîner, nous rendons visite au vice-consul de Russie, M. A. Kolubakine ; comme il n'y a pas de consul français, c'est à lui que nous aurions à demander protection en cas de difficultés.

Il nous reçoit de la façon la plus aimable ; nous restons quelque temps à causer ensemble. Il vient de passer par de grandes émotions. Il s'est marié l'année dernière, lors de son dernier voyage en Russie, et sa femme, la seule Européenne de la ville, vient de mettre au monde un beau bébé ; ce n'était pas sans inquiétude que le consul voyait arriver cette épreuve ; il n'y a pas d'autre médecin dans le pays qu'un chirurgien militaire turc, aussi ignorant qu'inexpérimenté ; tout s'est heureusement bien passé.

Je demande au consul des renseignements sur les fouilles dont on me parlait tant à Tiflis ; elles se sont bornées à bien peu de chose et ont cessé depuis cinq ans déjà : sur un monticule, à l'extrémité est de la plaine, on avait trouvé les traces d'un ancien palais ; en fouillant on put en reconstituer le plan ; on découvrit des vases et de petites statuettes en terre cuite et en ivoire, avec des têtes en métal d'or et d'argent ; ces figures avaient vingt à trente centimètres de haut. Après avoir dépensé beaucoup d'argent pour mettre à jour ces restes insignifiants, les

Anglais, ne se trouvant pas suffisamment payés de leurs peines, abandonnèrent les fouilles.

22 septembre.

Les muletiers viennent dans la matinée pour régler leur compte, puis le Père Duplan nous fait visiter la communauté et le jardin qui en



UNE RUE A VAN.

fait partie, où il compte faire pousser bientôt des légumes de France.

Le gouverneur s'est ému de notre arrivée ; il a déjà envoyé deux fois un individu sous prétexte de nous rendre visite, mais simplement pour nous espionner.

Nous faisons la connaissance du consul de Perse venu pour voir les Pères avec lesquels il est en fort bons termes ; il parle très bien le Français et est assez instruit. Son poste est très important à cause des nombreux rapports qui existent entre la Perse et la Turquie dans ces régions.

Vers deux heures nous sortons à cheval avec le R. P. Duplan qui, malgré ses occupations, veut bien nous diriger dans notre promenade à travers la ville ; le consul de Russie me prête son cheval, Hamelin monte celui du Père Réthoré.

Les rues au milieu des jardins de Van sont assez plaisantes ; la terre y est bien battue, mais le sol inégal. Des deux côtés coulent les ruisseaux qui distribuent l'eau dans les propriétés et qui entretiennent, sous la bordure d'arbres dont elles arrosent le pied, une fraîcheur des plus agréables. Lorsque la rue s'élargit, la chaussée reste de même largeur, mais de chaque côté la rangée d'arbres est triplée, quadruplée ; les arbres sont serrés comme dans une pépinière. Le soir, il faut faire grande attention pour ne pas tomber dans les ruisseaux ou dans les flaques d'eau ; on ne peut sortir sans lanterne ; pendant le jour, le chemin qui conduit à la ville forme une charmante promenade de vingt minutes. Un grand espace dénudé de trois à quatre cents mètres sépare les jardins de la ville proprement dite, comme pour ne pas gêner le tir des assiégés le cas échéant. La ville est entourée d'une enceinte fortifiée de murs en pierre, avec des fossés près des portes seulement. Les rues y sont étroites, tortueuses et sales ; les bazars sont petits et peu commodes pour se promener, à cause du ruisseau bourbeux qui coule au milieu de la ruelle.

On fabrique, à Van, une espèce d'étoffe grossière en poil de chèvre, imperméable et fort solide, et de petits objets en argent niellé ; les ouvriers sont adroits, mais leur travail est grossier et les dessins manquent de finesse ; ces objets consistent en porte-cigarettes, boutons de manchettes, pendants d'oreilles, petites boîtes, etc.

La ville et les jardins contiennent de vingt-cinq à trente mille habitants, sur lesquels une dizaine d'Européens : deux Pères Dominicains, deux missionnaires américains, le consul de Russie, le consul d'Angleterre et leurs secrétaires, un médecin sanitaire grec ; comme femmes : Mme Kolubakine, femme du consul de Russie, et deux dames américaines. La vie pour ces messieurs est fort pénible ; les autorités turques n'interdisent pas positivement aux riches marchands et principaux habitants d'avoir avec eux des rapports d'amitié, mais c'est une mauvaise note et en tout cas une position officielle en serait fort compromise ; témoin le fait suivant : un procureur turc va voir un Arménien de ses amis dont la demeure est en face de celle du consul de Russie ; pendant que son maître fait sa visite, le domestique se met avec le cheval à l'ombre du mur du



FORTERESSE DE VAN. (Côté nord-est.)

consulat, près de la porte. Le chef de police passe, remarque le domestique et le cheval ; il rentre chez lui, fait un rapport et dénonce le procureur comme ayant des rapports avec le consul. Le gouverneur, sans prendre d'informations, dénonce à son tour le procureur qui ne se doute de rien, et le fait destituer. Le malheureux réclama, prouva son innocence ; on lui donna raison, mais sa place ne lui fut pas rendue.

Nous sortons de la ville du côté du lac, en faisant le tour de la forteresse. Le rocher de Van est une masse importante de cinq à six cents mètres de long sur quatre-vingts de hauteur et autant de largeur à la base. Il se dirige de l'est à l'ouest. Le rocher, en maint endroit, porte des inscriptions cunéiformes ; elles sont placées tellement haut qu'il est presque impossible d'y atteindre. Schulz les copia le premier à l'aide d'un télescope, du haut d'un minaret voisin ; puis M. Deyrolle, à l'aide d'échafaudages soutenus par des cordes, en prit l'estampage.

Le rocher de Van contenait une inscription trilingue qui aida puissamment les savants dans leurs recherches et leurs études sur les écritures cunéiformes, Elle rapporte les hauts faits de Darius, fils d'Hystaspe. Ces inscriptions, quoique l'écriture en soit pareille, ne sont pas tout à fait du même genre que celles de Ninive et des ruines assyriennes. Lorsque les rois assyriens vainqueurs voulurent commémorer le souvenir de leurs passages en en gravant le récit sur les rochers, ils firent subir aux signes cunéiformes des modifications, sans doute pour pouvoir représenter les dialectes des peuplades de l'Arménie ; de là le nom d'*Arméniaques* donné à ces inscriptions. Elles ne peuvent se lire que bien imparfaitement [1].

Si le nom de Van a été donné à cette ville, du nom d'un roi assyrien, son second fondateur, la véritable fondation de Van remonte à Sémiramis, qui, selon Moïse de Khorène, fit venir trente mille ouvriers d'Assyrie pour construire des jardins et des palais dont le renom s'est conservé jusqu'à nos jours, quoiqu'il n'en reste aucune trace. Sémiramis fut frappée de la beauté du paysage du lac d'Akthamar (lac de Van) et résolut de s'y faire une résidence d'été. Moïse de Khorène, dans son histoire d'Arménie, décrit avec enthousiasme les cavernes, les colonnades, les inscriptions qui faisaient partie des travaux.

1. Avant que Mesrob eut inventé l'alphabet arménien, il existait des signes idéographiques c'est-à-dire représentant un mot, une idée, et que l'on retrouve encore dans les anciens manuscrits ; tout porte à croire que ces signes devaient être employés du temps des cunéiformes, et qu'on trouverait peut-être, en s'aidant de l'ancien arménien et du géorgien, une clef pour le déchiffrement de ces inscriptions. (Gatteyras, *l'Arménie*.)

Sur la face nord du rocher, des pierres couvertes d'écritures ont servi à la construction du mur de défense ; plus loin, d'autres inscriptions sont gravées sur le rocher ; elles ont toutes à peu près la même apparence ; une surface d'un mètre carré aplanie, sur laquelle on a gravé les caractères et qui fait l'effet d'un cachet.

Notre tournée finie, nous rentrons à la maison nous préparer pour dîner chez le consul de Russie qui a bien voulu nous inviter. Là se trou-



DANS LE BAZAR DE VAN.

vent le patriarche arménien, le consul d'Angleterre M. Lamb, le Père Duplan, le secrétaire du consul Hamelin et moi. A nous sept, nous remarquons que nous savons douze langues : français, allemand, anglais, russe, espagnol, grec, arabe, turc, arménien, persan, kurde et chaldéen ; nous parlons le français tout le temps.

Le consul d'Angleterre, je ne sais pourquoi, n'ouvrit pas la bouche ; M. Kolubakine fut des plus aimables. Il était au Turkestan et avait habité quelque temps à Khiwa comme consul. Il avait fait connaissance avec le baron Benoît Méchin, lorsque ce dernier traversait la Chine. Le consul a rapporté de ses voyages plusieurs choses fort curieuses et veut bien me faire présent d'une broderie arménienne d'un travail fort rare maintenant. La conversation roule en partie sur la faiblesse du gouvernement turc,

sur l'ignorance et la méfiance des fonctionnaires, depuis le plus petit employé jusqu'au sultan.

A onze heures, nous revenons à la mission ; faisant chambre noire, nous préparons nos châssis pour prendre des vues de la forteresse. Le consul de Russie nous a conseillé de ne pas nous montrer, on ne nous laisserait pas faire.

23 septembre.

Nous avons pris nos précautions et combiné nos mouvements avec Hamelin ; il nous faut juste sept minutes pour enlever l'appareil du dos du porteur, le monter, prendre la vue, le démonter et le remettre sur le dos de l'homme. Pourtant la foule a le temps de venir ; les hommes et les gamins semblent sortir de terre. Nous sommes seuls en arrivant sur la place ; en repartant nous sommes entourés de vingt personnes qui ne paraissent nullement sympathiques. Nous rentrons après avoir pris la forteresse sous six aspects différents.

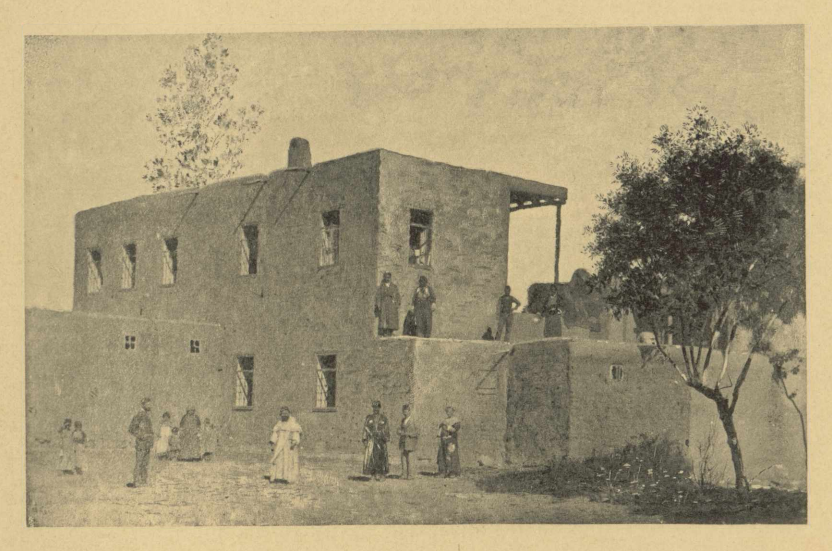
Après le déjeuner nous nous reposons jusqu'à deux heures, puis nous montons à cheval pour aller visiter l'emplacement des fouilles de Toprah-Khaleh. Elles se bornent à la mise au jour des ruines d'une ancienne forteresse en briques (*toprah*, brique, *khaleh*, fort) située sur le haut d'une colline, à trois kilomètres nord-ouest de Van. Pour s'y rendre on traverse les jardins et on se trouve au bas de la colline que l'on monte en trois quarts d'heure. Du haut de ce monticule on jouit d'une magnifique vue sur la ville et le lac. Il reste fort peu de chose des ruines ; c'est à peine si des tronçons de murs indiquent la disposition des pièces.

L'endroit par lequel nous entrons (côté nord) devait être la partie importante, c'est du moins la mieux conservée. En avançant, nous voyons de grandes amphores à moitié ensevelies, et des débris calcinés de bois, d'os et de terre ; on dirait les restes d'un immense incendie. Sur la pointe du rocher nous remarquons extérieurement des gradins immenses, formant un gigantesque escalier ; nous le descendons, entrons par un trou dans le rocher même, et arrivons par un escalier intérieur, taillé dans le roc, à une grande salle creusée dans le rocher. Les parois sont ondulées de petites vagues qui paraissent formées par le travail régulier d'une machine excavatrice.

Quelques débris de vases et de poteries gisent encore par terre ; mais je doute qu'il y ait encore de grandes curiosités à découvrir, à moins, toutefois, qu'on ne donne une beaucoup plus grande extension aux fouilles et qu'on n'arrive par des souterrains secrets à d'autres chambres.

Dans notre promenade nous rencontrons le consul anglais. Est-ce une simple coïncidence, ou bien a-t-il appris notre visite aux fouilles et est-il venu pour nous surveiller ?

A cinq heures, nous remontons à cheval et rentrons par le même



LA MAISON DES DOMINICAINS (vue de leur jardin).

chemin. Nous passons devant la maison du consul russe ; sa voiture, la seule de Van, qu'il a fait venir à grand'peine de Russie pour sa femme, est devant sa porte ; elle ne peut entrer dans sa remise.

Devant se procurer une voiture, M. Kolubakine fit construire par un entrepreneur turc une remise pour la loger ; obligé de s'absenter, il ne put surveiller les travaux ; l'entrepreneur, livré à lui-même, construisit une porte ridiculement petite par laquelle la voiture ne put jamais passer. M. Kolubakine fit voir à l'entrepreneur son erreur et le pria de refaire cet ouvrage manqué. L'entrepreneur s'y refusa, prétendant que le contrat disait bien qu'il devait bâtir une remise et une porte, mais qu'il ne disait pas que la voiture devait passer par la porte. L'affaire fut soumise au



PANORAMA DE VAN : LE LAC, LES JARDINS, LA CITADELLE. (Vue prise de Toprah-Kaleh.)

jugement du cadi, qui, devant cet argument, donna gain de cause à son subtil coreligionnaire.

Dans trois ou quatre jours nous allons quitter Van; il faut, dès maintenant, commencer à nous occuper de notre caravane pour aller à Mossoul. Il n'est pas facile de trouver des individus qui voudront bien suivre l'itinéraire peu commode que nous avons décidé. Le Père Duplan



BUTTE DE TOPRAH-KALEH (vue de la terrasse des Dominicains).

nous conduit après le dîner chez un Arménien, nommé Papa Maggian, négociant, dont les Dominicains se servent comme intermédiaire dans leurs rapports d'affaires avec les habitants. Mielleux et obséquieux, il nous fait trop de promesses pour avoir l'intention de les tenir. A la mode turque, il nous offre du thé et du café.

Le consul d'Angleterre trouve moyen de lui faire aussi visite, juste pendant les quelques minutes que nous passons chez lui.

24 septembre.

A six heures, après avoir écrit quelques lettres, Hamelin préférant faire la grasse matinée, je monte seul jusqu'à la forteresse de Toprah

Khaleh, d'où je voudrais prendre quelques vues; l'ascension est dure, le soleil est brûlant et les rochers renvoient la chaleur.

Dans la journée nous nous occupons de la caravane ; personne ne se soucie de suivre notre itinéraire ; les caravandjis veulent prendre par la route de Saird et de Bitlis et ne tiennent pas à se risquer au milieu des tribus kurdes des environs de Djoulamerg.

Nous allons au télégraphe, fort étonnés de ne pas avoir de réponse à une dépêche envoyée depuis quatre jours pleins, et nous terminons notre promenade en passant près du lac. Beaucoup plus profond que le lac d'Ourmiah, son eau est aussi moins salée ; il est situé à 1,650 mètres au-dessus du niveau de la mer ; il ne contient qu'une sorte de poisson, que l'on ne peut pêcher qu'au printemps, car elle disparaît le reste de l'année ; c'est sans doute parce que ce poisson est d'une espèce d'eau douce et qu'il ne peut vivre dans le lac qu'aux mois d'avril et de mai, lorsque les torrents tributaires, gonflés par la fonte des neiges, répandent une couche d'eau douce sur l'eau salée du lac [1].

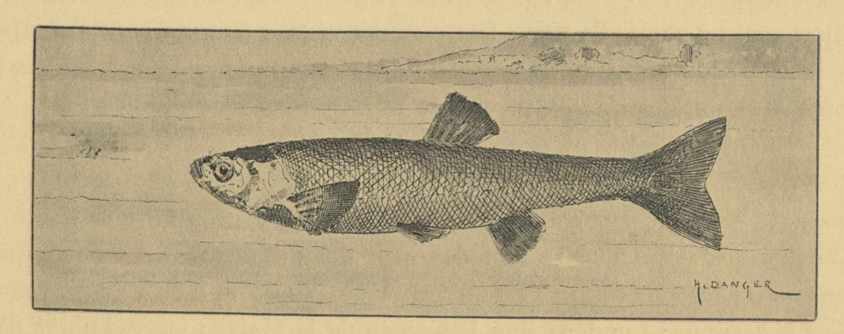
Un des phénomènes des plus curieux, c'est que ce lac s'étend tous les ans et gagne sur le rivage, contrairement à tous les autres lacs d'Asie. Cet accroissement depuis plus d'un demi-siècle est devenu considérable ; toute la grande baie du nord-est n'était qu'une plaine marécageuse et des îles se sont formées qui n'étaient auparavant que des presqu'îles : l'île de *Lim,* de *Gdoutz* et la plus célèbre, *Aghthamar,* qui est maintenant à quatre kilomètres à l'intérieur du lac ; la ville de Van elle-même a dû reculer devant l'envahissement des eaux. Les habitants prétendent que la ville a été autrefois complètement inondée par les débordements, que le lac s'est retiré et remonte lorsque les débouchés souterrains qui envoient le trop-plein aux affluents du Tigre (le Bitlis-tchaï prend sa source à un kilomètre à peine de l'extrémité sud-ouest) s'engorgent.

L'île d'Aghthamar est célèbre par le monastère de moines arméniens qui existe encore. L'église fut construite en 928 par le roi arménien Kagik. Les patriarches qui y demeuraient eurent une grande influence et plusieurs voulurent rivaliser avec Etchmiazin. On prétend qu'autrefois,

1. Strabon constate aussi le phénomène des poissons apparaissant principalement au moment des crues, mais il prétend que le Tigre traverse le lac de Van, que son courant se sent sur le lac, et qu'après l'avoir traversé, il s'engouffre à l'extrémité opposée pour reparaître un peu plus loin, chez les Gordyènes. Διαρρεῖ δ' ὁ Τίγρις τὴν Θωπῖτιν (nom ancien du lac) καλουμένην λίμνην κατὰ πλάτος μέσην· περαιωθεὶς δ' ἐπὶ θατερόν χεῖλος, κατὰ γῆς δυέται..... κ. τ. λ., jusqu'à la fin du § 21, livre XVI, ch. I.

dans le couvent, siégeait une cour religieuse qui jugeait les moines coupables et leur infligeait des peines qu'on leur faisait subir dans une prison jointe au monastère.

Van est le centre de l'Arménie; elle pourrait en être considérée comme la capitale. L'Arménie embrasse tout le Kurdistan turc; mais les Turcs, voyant avec déplaisir subsister le nom d'une puissance qui leur avait tenu tête si longtemps, ont englobé sous la désignation de Kurdistan tout le pays arménien, quoique les mœurs, le type et le costume des Arméniens fussent entièrement différents de ceux des Kurdes. La



POISSON DU LAC DE VAN.

désignation de Kurdes ne doit, en réalité, s'appliquer qu'aux peuplades turques et persanes habitant la région montagneuse, courant du sud-est au nord-ouest, entre le 33° et le 40° de latitude nord, le 39° et le 46° de longitude est de Paris.

Hamelin et moi nous venons de prendre une grave décision : nous avons renvoyé Gérôme ! Comme je lui reprochais sa négligence dans l'organisation de notre départ, il m'avait répondu qu'il n'était pas pressé et que nous partirions quand bon lui semblerait. Il se croyait sans doute indispensable; au fond, j'étais enchanté qu'il me fournît un prétexte pour le remercier; nous en étions fort mécontents et il ne remplissait nullement ses engagements ; il était cependant payé très cher, beaucoup trop même. Hier soir il était rentré ivre chez les Pères ; ce matin, quand je l'avais prié de porter l'appareil de photographie, il avait prétendu qu'on le traitait en bête de somme.

Ce ne sont donc plus seulement des muletiers qu'il faut chercher, mais encore un interprète.

Le consul d'Angleterre nous a invités à dîner[1] avec le Père Duplan. Avec nous sont invités M. Kolubakine, le consul de Russie et le consul de Perse, Moussa Khan, dont j'ai déjà fait l'éloge ; c'est un homme de la tenue la plus correcte, simple, modeste, intelligent et instruit. Quoique envoyés à Van par leurs gouvernements respectifs pour se surveiller mutuellement, les consuls d'Angleterre et de Russie vivent en bons termes. Nous avons aussi M. Krameroulo, docteur sanitaire de nationalité grecque, et le secrétaire de M. Kolubakine.

M. Lamb ne se départit pas, au milieu de la conversation générale, de son mutisme observateur habituel. M. Kolubakine, sachant notre désir de partir après-demain, fit venir son courrier séance tenante pour s'occuper de nous chercher quelqu'un parlant français, qui pût nous servir d'interprète dans notre voyage à travers le pays kurde.

Parmi les invités se trouvait aussi Munir Pacha, le commandant en chef des troupes de Van, gardiennes de la citadelle. A quoi servent ces troupes ? Elles ne protègent même pas les campagnes contre les pillards. Chaque année les Kurdes font des incursions et dévalisent les paysans, sans qu'on cherche même à les châtier. Une année, les Kurdes sont venus pour acheter des moutons aux habitants de la plaine ; ceux-ci n'ont pas voulu les vendre à moins d'un certain prix. Les Kurdes se sont alors répandus dans les champs, brûlant les foins, détruisant les récoltes, et l'autorité les a laissés faire. Deux mois après ils sont revenus pour demander de nouveau à acheter les moutons, et, comme ceux-ci dépérissaient faute de nourriture, les paysans ont été forcés de les leur céder à des prix dérisoires et se sont trouvés ainsi doublement ruinés. En revanche, on prend des précautions de prudence exagérée contre les étrangers qui viennent à Van[2]. On nous surveille comme des espions ; on nous refuse l'autorisation de visiter la citadelle, comme si la sûreté de toute la Turquie dépendait de ses secrets et qu'il fût nécessaire d'en avoir les plans pour la détruire.

1. Les insinuations du consul d'Angleterre qui m'avait si bien reçu n'étaient pas étrangères à la surveillance dont j'étais l'objet. Nos bons amis les Anglais ne négligent jamais, surtout au loin, de manifester une sollicitude jalouse à tout ce que peut tenter la France ou même un simple Français isolé ! (D. de Rivoyre, *les Vrais Arabes et leur pays.*)

2. M. Kolubakine fit venir un piano. On le lui retint pendant deux ans, sous prétexte que l'on craignait que cette caisse ne contînt des canons. On ajoutait que ce qui confirmait cette supposition, c'était une autre caisse plus petite accompagnant l'envoi, et qui pouvait renfermer les boulets.

Nous terminons la soirée en organisant pour demain une promenade au monastère du Varach, monastère de moines arméniens.

25 septembre.

Dans la matinée le Père Duplan fait venir le maître d'école, Simon, qui parle un peu français, et lui demande s'il veut nous accompagner jusqu'à Mossoul. Le brave pédagogue est un peu interloqué d'abord, mais la proposition lui sourit. « Vous vous arrangerez bien avec votre école, lui dit le Révérend Père. — Oh ! oui, je chargerai le premier élève de me remplacer et, s'il ne veut pas, je donnerai à tous deux mois de congé. » Là-dessus, nous faisons nos conventions avec Simon qui nous servira d'interprète. C'est un brave homme, un peu naïf, mais honnête.

Quelques minutes après, des tcharvadars arrivent, envoyés par le courrier du consul de Russie ; ils ont de vrais têtes de bandits. Nous convenons du prix, un medjidié par jour et par cheval ; on marchera le soir jusqu'au premier hameau rencontré après le coucher du soleil. Nous leur demandons d'être exacts pour demain matin.

Nous nous rendons au consulat d'Angleterre, où le rendez-vous a été fixé pour la promenade. Le consul de Russie se fait longtemps attendre. Enfin il arrive. « Savez-vous, nous dit-il, ce qui m'a tant retardé ? Je viens de voir votre ancien guide : il m'a demandé si je voulais prendre ses intérêts contre vous. Je lui ai répondu que j'étais tout disposé à prendre le parti de celui qui avait raison. Il m'a expliqué son affaire, et je lui ai déclaré qu'il était dans son tort et qu'au contraire vous aviez été très généreux. — Ah ! c'est ainsi, m'a-t-il répondu, eh bien, je vais me venger ; je dénoncerai ces messieurs comme espions au Vali et je dirai qu'ils relèvent des plans et prennent des photographies. — Sans l'écouter plus longtemps, je le mets à la porte. » Le consul ajoute que son secrétaire a reconnu Gérôme ; il l'avait rencontré, il y a deux ans, accompagnant des Anglais qui en étaient aussi fort mécontents.

Nous partons enfin. En sortant de Van, nous passons devant la maison des dames américaines et nous entrons pour leur faire visite ; notre attention leur fait grand plaisir. Ces dames vivent dans un demi-luxe qui contraste avec la simplicité et l'abnégation de nos Sœurs de charité. Leur école est bien tenue ; mais fort peu d'enfants parlent anglais (sur

soixante élèves deux ou trois à peine). L'éducation des filles ne me paraît pas très pratique; beaucoup d'études de géographie, d'arithmétique et de bible, et pas la moindre classe de couture ni de travaux d'intérieur, si utiles pourtant à des femmes destinées à vivre dans des ménages pauvres.

Après une visite d'une demi-heure, le Père Duplan, qui nous avait accompagnés jusque-là, nous quitte pour retourner à ses occupations, et



LE ROCHER DE VAN (côté sud).

nous continuons la promenade, M. Kolubakine, M. Lamb, Hamelin et moi.

Après avoir traversé des champs bien sommairement labourés, nous commençons à gravir le flanc aride de la montagne et, après une bonne heure et demie de trot et de galop dans la direction sud-est de Van, nous arrivons au monastère. Le temps est malheureusement couvert et nous n'avons pas sur la ville et le lac une vue aussi belle qu'elle serait par un temps plus clair.

Le patriarche est absent en ce moment, c'est regrettable, il eût pu nous donner d'utiles renseignements; il s'occupe beaucoup de toute la région; tous les heureux perfectionnements sont dus à son active et bien-

faisante initiative. Grâce à lui, la bibliothèque a été mise en ordre, cataloguée, et elle est fort curieuse.

Actuellement il n'y a au couvent que deux ou trois misérables religieux, types de misère et de paresse, confondant la rêverie et la prière, le sommeil et la contemplation, et qui passent leur temps à manger et à fumer. A demi assoupis, ils nous reçoivent sans grand enthousiasme, car nous les dérangeons dans leur farniente ; ils nous offrent du lait sous toutes les formes possibles : crème, lait caillé, lait aigre, petit-lait, fromages ; puis, la collation terminée, ils nous font les honneurs du couvent. Nous commençons par la bibliothèque. Elle contient des manuscrits arméniens fort anciens et fort rares ; j'ai, entre autres, vu et feuilleté une histoire d'Alexandre le Grand antérieure aux Croisades. Que de découvertes y ferait un bibliophile connaissant l'arménien ! De la bibliothèque nous passons à la chapelle qui est sous le patronage de saint Georges : une plaque en faïence représentant le saint est scellée dans le mur, au-dessus de la porte d'entrée.

L'église est divisée en deux parties par un mur en pierres, au milieu duquel est une porte en bois incrusté d'ivoire, du plus joli travail. Dans la première pièce, de huit à dix mètres de long sur autant de large, se trouvent neuf piliers ornés de peintures représentant des saints et des paroles de l'Écriture ; ces neuf piliers soutiennent le dôme ; à gauche, près de la porte de communication, est le tombeau d'un roi. Un tableau assez fin, représentant une tête de Christ, est accroché au-dessus de la porte. Dans la seconde pièce, plus petite, l'autel en bois sculpté, très finement fouillé, et un siège de même travail pour le patriarche.

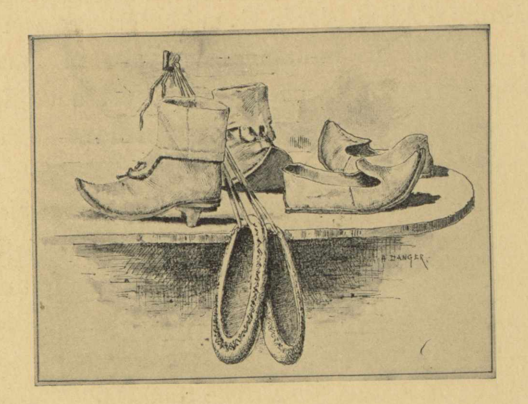
Nous visitons encore l'école ; puis, remontant à cheval, nous reprenons la route de Van. Aussitôt de retour, nous nous occupons de nos préparatifs. Yovan, avec le cuisinier de la maison, a acheté des poulets qui nous reviennent à quatre sous pièce et des gigots à dix sous. Nous sommes un peu contrariés, car le Def-Terdar, auquel nous avions remis la lettre du pacha de Bashkalah et qui devait nous en remettre une autre pour celui de Djoulamerg, n'a encore rien envoyé.

26 septembre.

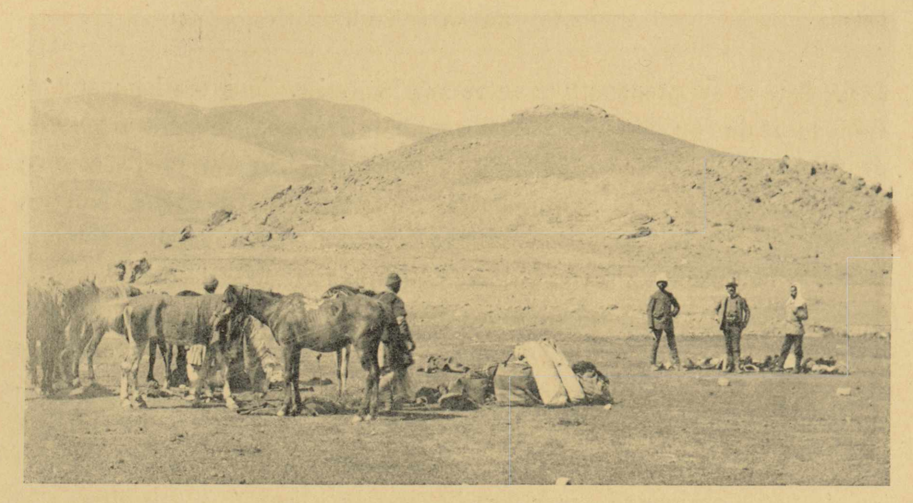
A cinq heures et demie, nous sommes levés ; les katerdjis sont exacts ; à sept heures, les zapetiés ne sont pas encore là ; nous craignons quelque

vilain tour de Gérôme. Il n'en est rien heureusement, car nos soldats arrivent enfin; mais ils ont l'ordre de nous accompagner par Bashkalah.

Nous pensons que c'est un simple malentendu qui sera bien vite expliqué. Nous comptions sans la lenteur et la paresse des fonctionnaires turcs ; il fallut faire mille démarches. Grâce à la complaisance du Révérend Père Duplan qui traduisait notre français en arabe et de Papa Maggian qui traduisait de nouveau l'arabe en turc, à midi, nous étions en possession d'un *Bouyrouldi* en règle, et nous pouvions partir par le chemin qui nous plaisait sans passer par Bashkalah.



SOULIERS KURDES.



UNE HALTE DANS LA VALLÉE ARMÉNIENNE.

CHAPITRE VII

DE VAN A MOSSOUL

DU 26 SEPTEMBRE AU 7 OCTOBRE

I

DE VAN A DJOULAMERG

Villages du Kurdistan. — Vallée arménienne. — Éremeru ; Bijingut. — Les sources du Tigre; Chemeram-Sou. — Okotzwank. — Chevaux de Perse et de Turquie. — Halte en plaine. — Fabrication de feutre. — Parmi les Kurdes pillards. — Hospitalité arménienne. — Vie de famille dans un village arménien du Kurdistan. — Encore attaqués, dépouillés. — Dîme ; travaux agricoles, charrue. — Terrains miniers. — Kotchannès. — Forêt pétrifiée. — Tentes des Kurdes. — Djoulamerg.

Pendant trois quarts d'heure, nous suivons la route par laquelle nous sommes arrivés à Van, puis nous la quittons près d'un petit village

arménien, et en prenons une autre sur la droite. Tous ces hameaux se composent de familles d'une même secte religieuse, groupées ensemble, et formant un tout entièrement distinct du hameau voisin comme mœurs, comme type et comme langage : Arméniens, Chaldéens, Kurdes, Nestoriens; ils ont tous une manière de vivre entièrement différente. C'est la confusion de Babel qui subsiste après quatre mille ans[1].

Le soleil est chaud et lourd, et le temps menaçant; le sentier suit le fond d'une vallée stérile, sur les flancs de laquelle ne pousse qu'une herbe bien maigre. En gravissant une montagne assez élevée, nous subissons un orage de pluie et de grêle qui nous glace pendant plus de deux heures. Arrivés au sommet, il nous faut descendre le versant opposé, et ce n'est pas sans peine, car le terrain est très glissant. Notre interprète, qui n'a jamais quitté Van, trouve ce commencement peu encourageant. La vallée dans laquelle nous descendons est parsemée tout entière de villages arméniens; elle porte, du reste, le nom de Vallée arménienne ou Haïguetzor. C'est là que Haïk serait venu s'établir et aurait fondé l'Arménie lorsque, construisant la tour de Babel, il se sépara de Belus avec lequel il ne pouvait s'entendre. Les habitants attribuent à Haïk un château dont les ruines s'élèvent dans la vallée, non loin de l'endroit où nous passons; mais il date à peine de sept à huit siècles.

Comme le jour baisse et qu'il faut songer à s'arrêter, j'envoie Simon (c'est le nom de l'interprète) en avant avec un soldat pour demander l'hospitalité dans un petit village que nous apercevons dans la plaine. L'orage a tellement détrempé le sol, qu'on ne voit plus le sentier au milieu des flaques d'eau et de boue; les chevaux enfoncent parfois jusqu'au ventre dans des fondrières.

Le petit village auquel nous arrivons enfin se nomme *Eremeru;* il est fort pauvre, nous ne pouvons trouver qu'une chambre ouverte à tous les vents, au-dessus d'un hangar, et à laquelle on arrive par une échelle; impossible d'y faire du feu pour nous sécher; je fais boucher les fenêtres avec de petites bottes de paille et de foin, pour nous garantir au moins

1. Tout le territoire, jusqu'à la frontière, borné au Nord, à l'Ouest et au Sud par les vilayets d'Erzeroum, de Sivas et d'Haleb, est composé de ces peuplades hétérogènes; il portait autrefois le nom d'Arménie, et les Turcs le nomment maintenant Kurdistan.

Quelques Kurdes ont embrassé la religion arménienne et en même temps ont pris la douceur de mœurs des Arméniens. En pays kurde, le mot arménien sert souvent à désigner les groupes chrétiens, doux et hospitaliers; tandis que le mot kurde indique presque toujours des tribus sauvages et barbares, comme il y en a tant encore dans ces montagnes.

du froid de la nuit. Yovan a eu la malencontreuse idée d'établir le feu de sa cuisine sous l'échelle, et toute la fumée monte dans la chambre par le trou du plancher.

27 septembre.

Nous passons une nuit désagréable, très froide. En nous réveillant, nous voyons toute la campagne couverte de gelée blanche. Une fois que



CAMPEMENT DE KURDES.

le plus gros du chargement est fait, pendant que les hommes terminent, je vais avec Hamelin visiter l'église; elle est misérable; elle sert de grenier et renferme une grande provision de blé; dans un coin, un individu moud la farine.

A six heures, nous montons à cheval et traversons cette grande plaine très fertile; elle est fermée au sud-est, direction de notre route, par une montagne élevée et dont la pente est très abrupte; les paysans appellent le sentier par lequel nous faisons l'ascension « le chemin des quarante détours », à cause des sinuosités innombrables qu'il fait avant d'arriver au faîte. Au sommet, le baromètre m'a donné six cents mètres de hauteur du fond de la vallée, et la distance en projection peut à peine être évaluée à un kilomètre. La crête n'a pas dix mètres de large, et l'on

redescend par une pente aussi raide; cette gymnastique fatigue beaucoup les chevaux, dont les charges se déplacent et qui sont obligés de tripler leurs efforts.

Du haut de ce sommet nous apercevons, pour la dernière fois, le lac de Van, dont les eaux bleues tranchent sur les tons monotones des montagnes; pour la dernière fois aussi nous voyons le Cipan, avec sa crête neigeuse, dont la masse imposante au nord-ouest du lac domine toutes les autres. Le Varach et plusieurs cimes environnantes ont conservé les traces de la tempête d'hier, et la neige est restée sur bien des sommets. Nous descendons à pied, tenant nos chevaux par la bride; nous passons au petit village de *Bijingut*, où une source coule par un canal artificiel jusqu'au Tigre. Ce canal remonte à Sémiramis, dont il porte le nom : *Chemeram-Sou*. Quelque temps après, nous passons près d'un très vieux monastère nommé *Okotzwank* (retraite d'hommes), qui renferme de très anciens manuscrits. Décidément, nous avons bien fait de nous débarrasser de Gérôme. Ses services ne pouvaient nous être utiles. Dans ces régions, on ne peut que se guider soi-même, il suffit d'avoir un interprète pour vous traduire et ce qu'il entend et ce que vous désirez demander. On se fait conduire de village en village par un indigène, en lui donnant la direction que l'on veut suivre.

Je ne sais quel voyageur a prétendu que les plus beaux chevaux du monde se trouvaient en Asie Mineure et en Perse, et que là le coursier du dernier des mendiants serait digne de figurer dans un haras royal d'Europe. A considérer nos chevaux et tous ceux que nous avons rencontrés, l'éloge est bien exagéré; ils n'ont qu'un avantage, c'est d'être doux et durs à la fatigue; l'allure est médiocre.

A onze heures, nous faisons la halte près d'un ruisseau, en plein soleil. A quelque distance de nous, à l'ouest, nous voyons les ruines d'un vieux château en terre, au pied desquelles quelques pauvres maisons forment un petit village; de l'autre côté, à l'est, quelques tentes de nomades. Nous voulons prendre la photographie de ces tentes, mais les habitants s'imaginent, en voyant notre appareil, que nous voulons les attaquer, et ils sortent avec leurs lances et leurs fusils à pierre. Simon leur explique à grand'peine que nos intentions sont toutes pacifiques; néanmoins, nous ne pouvons prendre la vue que de leurs demeures, et encore à une assez grande distance; aucun d'eux ne veut se laisser photographier.

Nous assistons à une singulière façon de fabriquer les feutres grossiers de leurs tapis de tentes et de leurs manteaux d'hiver. Les résidus de laine, étalés par terre, sont roulés sur un bâton d'un mètre cinquante de long environ; une assez longue corde est attachée à chaque bout, et les autres extrémités de cette corde sont attachées au collier d'un cheval qui, pendant plusieurs jours, court et galope à travers champs en traînant ce rouleau, conduit par un enfant.

A deux heures, nous nous remettons en route et marchons paisiblement au milieu de plaines couvertes d'herbes desséchées. A quatre heures et demie, nous passions près d'un petit groupe d'habitations; les muletiers voulaient s'arrêter; mais comme je me croyais, d'après les renseignements pris à Van, à peine à deux heures de Meraven, village le plus important du Nordous [1], je ne tins pas compte de leurs récriminations et fis continuer la marche. Le paysan que j'avais pris pour nous conduire nous quitte là, les zapetiés prétendent qu'ils connaissent la route. Tout allait bien; je ne voyais plus aucun sentier, et pourtant la direction suivie me semblait bonne.

Nous marchons droit devant nous. Un des zapetiés galope à sept ou huit cents mètres en avant, court à droite et à gauche; les muletiers grommellent je ne sais quoi entre eux. Nous nous sommes égarés. J'ai grand'peine à calmer les zapetiés et les katerdjis qui se disputent, rejetant la faute les uns sur les autres. La nuit est complètement tombée; il fait noir, pas de lune ni d'étoiles; nous nous groupons le plus possible pour ne pas nous diviser; nous ne savons où nous allons, ni même où nos montures mettent le pied; de temps à autre on aperçoit au loin une petite lumière, on cherche à se diriger sur elle, mais on la perd de vue en descendant une côte, et il faut chercher une autre direction. Nous suivons le flanc d'une colline que nous descendons en biais, tant la pente est à pic; tout à coup un cheval de bagage déboule dans le précipice; il est blanc, et nous le voyons rouler plus de vingt mètres avec sa charge, jusqu'à un monceau de pierres qui le retient. La colonne s'arrête. Hamelin, avec Simon, Yovan et un soldat gardent les autres chevaux et je descends avec les muletiers. La bête n'a pas de mal, mais sa charge est fort endommagée; il nous faut une grande heure pour la remettre en état de continuer le chemin.

1. Le *Nordous* est le nom de cette région du Kurdistan; cette appellation correspond à nos désignations françaises de Beauce, Vexin, etc.

Les hommes sont de mauvaise humeur; les chevaux buttent et n'en peuvent plus, voici déjà onze heures que nous marchons. Nous nous trouvons devant un ravin plus rapide encore que le précédent; chacun mettant pied à terre tient sa monture par la bride. En bas, nous trouvons un torrent, et au loin nous apercevons des feux de campement. On traverse le torrent, les chevaux ont de l'eau par-dessus le poitrail. J'envoie Simon et un zapetié en avant voir si nous ne pourrions camper dans les



NOS MULETIERS.

environs. Nous avançons doucement. J'entends du bruit et des cris. Nous sommes tombés au milieu d'une tribu de Kurdes pillards; leurs grands poignards passés à la ceinture ne présagent rien de bon, et leurs visages farouches, aperçus à la lueur des feux, nous produisent une impression sinistre. Je crains bien de voir cette fois la réalisation des tristes prédictions qu'on nous avait faites. Je fais dire par Simon que nous allons à Méraven, que nous sommes égarés et que je promets, si quelqu'un veut nous servir de guide, de le récompenser généreusement; personne ne répond, tous crient et gesticulent. La foule augmente; les femmes, véritables harpies, viennent mêler leurs cris et ajouter au tumulte; elles s'approchent pour tâter les bagages, les sacoches; nous avons grand'-peine à préserver les chevaux de charge. Les hommes nous menacent, les

femmes nous insultent. Je ne sais ce qui serait advenu, si un des katerdjis n'avait reconnu un homme de la tribu et ne lui avait dit que le consul de Perse le rendait responsable de notre sécurité, que sa femme et ses enfants, habitant Van, serviraient au besoin d'otages. Je propose à l'individu de lui donner ce qu'il voudra pour nous conduire; il fixe une somme, je la lui accorde; puis il demande le double. Le temps presse; une brusquerie d'un soldat, d'un muletier peut être le signal d'un massacre, j'accède à sa demande; les cris et les rires ne font qu'augmenter; on nous insulte, on touche à nos brides, à nos vêtements, à nos armes. L'homme réclame le payement de suite, il faut encore céder; la foule est là qui nous presse, tout le monde rôde autour des sacs et des bagages. Sous prétexte de se préparer, l'individu va dans sa tente pendant quelques minutes; enfin, il revient. Je le fais marcher en avant entre les soldats, et nous nous mettons en marche, au milieu de la foule qui cherche à détourner les chevaux de charge; les muletiers, Hamelin, les hommes les entourent; je marche le dernier. Sous prétexte de nous faire passer par un gué, on nous indique un endroit plus profond encore que celui que nous avions traversé tout à l'heure à cheval. L'eau entre dans nos bottes : un des chevaux de charge refuse de passer, et je vois quatre hommes qui cherchent à l'égarer; j'arrive juste à temps pour décider, par un vigoureux coup de fouet, le cheval à entrer dans l'eau et écarter les voleurs; on nous lance une grêle de pierres, mais heureusement on ne nous poursuit pas.

Il est onze heures du soir. Nous gravissons un sentier escarpé ; la lune se lève, et, nous sentant plus en sûreté après ces émotions, nous trouvons quelque charme à admirer le pittoresque du paysage ; le campement et ses feux paraissent encore dans le fond de la gorge ; on entend toujours les cris et le tumulte qui n'ont pas cessé. Nous craignions, à un détour de route, une attaque, une surprise ; il n'en a rien été. Notre guide indigène nous annonce que Méraven est à une trop grande distance pour y arriver ce soir ; qu'il y a non loin de l'endroit où nous sommes un village arménien et que c'est là qu'il va nous conduire. Après une grande heure de marche, nous atteignons, en effet, quelques misérables maisons en pierres, construites à la façon kurde. Tout le village forme comme un énorme pâté de quarante à cinquante mètres de côté ; un seul toit, plate-forme en terre, qu'on ne distinguerait pas du sol si l'on n'était prévenu, couvre le tout ; à l'intérieur, c'est un inextricable dédale de

couloirs et de chambres, dans lesquels hommes et bêtes couchent pêle-mêle et vivent de la même vie.

Nous arrivons à minuit passé, après quatorze heures de cheval. Nous frappons à une porte ; un individu vient nous ouvrir et nous demandons le chef du village ; Simon lui explique que nous désirons un abri pour la nuit. Il met sa chambre à notre disposition. On décharge les



VILLAGE ARMÉNIEN DU KURDISTAN.

bagages et nous nous installons à peu près au centre de cette taupinière, dans la pièce principale. A droite, à gauche, sur des planches, par terre, dorment dans des couvertures des hommes, des femmes, des vieillards, des enfants.

28 septembre.

Un misérable marmot a crié toute la nuit et nous a empêché de dormir. A six heures, une faible lueur arrive par le trou du plafond, par où sort la fumée. Nous nous réveillons ; les hommes sont déjà partis. De tous les coins, de tous les tas de couvertures on voit sortir des femmes, des vieillards, des enfants ; nous devions être plus de quarante, sans compter les animaux, dans cette chambre ; les femmes s'habillent devant

nous sans la moindre pudeur, puis elles s'occupent des soins du ménage ; elles commencent par allumer le feu du four, grand trou en terre au milieu de la chambre ; en un instant la pièce se remplit de fumée, elles gâchent la farine et l'eau pour préparer le pain ; puis elles s'occupent d'habiller les petits enfants.

Quelques-unes sont belles femmes ; l'une même qui doit être, à l'autorité qu'elle montre, fille du chef, a un beau type, quelque peu semblable au type juif d'Algérie ; elle est grande, brune ; elle a le teint



FEMMES ARMÉNIENNES.

bronzé, les yeux noirs, vifs, les traits réguliers, la taille svelte. Comme vêtements, des morceaux de cotonnade rouge, drapés et serrés à la taille ; comme coiffure, un bonnet haut devant, garni de pièces d'argent.

Pendant que tout se prépare pour le départ, on vient me demander des consultations, car tout Européen qui s'aventure dans ces régions est regardé comme médecin. Presque tous ont des ophtalmies occasionnées par la fraîcheur des nuits d'été passées en plein air et par les nuits d'hiver passées dans des intérieurs empestés de fumée. Je leur ordonne à tous d'abord de se tenir les yeux très propres, puis de se bassiner avec une infusion de thym aussi chaude qu'ils pourront l'endurer. Mais un médecin qui ne donne pas de drogues n'en est pas un, et, comme il faut les contenter, dans une petite fiole d'eau je verse quelques gouttes d'extrait de Saturne et d'arnica, en leur recommandant de mettre quelques gouttes de ce mélange dans l'infusion.

Nous partons ; je demande à un paysan de nous conduire ; il en coûte trop cher de se rapporter aux zapetiés. Au bout d'une demi-heure, notre paysan nous abandonne, sous prétexte qu'il ne sait plus la route. Nous rencontrons heureusement quelques individus qui nous mettent sur la voie et nous arrivons sans encombre à *Méraven.*

Nous allons voir le Kaïmagan[1] qui nous offre du café comme toujours et nous donne deux autres zapetiés. Le village de Méraven n'a d'importance que parce qu'il a un poste de dix soldats et qu'il est la résidence d'un représentant de l'autorité ; il se compose d'une dizaine de maisons à peine. Les habitants s'occupent d'agriculture ; le pays est très fertile.

Je suis tout étonné, lorsque nous nous remettons en route, de voir des blés encore verts. Est-ce une récolte tardive ? Est-ce une deuxième récolte ? Simon ne peut me le dire. Nous nous arrêtons chez un laboureur du petit village de *Dime,* joliment placé sur le versant d'une large vallée, à sa bifurcation avec une autre ; nous ne pouvons aller plus loin aujourd'hui, nous serions obligés de passer la nuit au milieu de montagnes fort élevées, et nous risquerions de nous perdre ou de geler dans les nuages.

Comme il est de bonne heure encore, nous partons, Hamelin et moi, avec nos instruments pour relever quelques points importants ; malgré la boussole, nous avons heureusement pris soin de laisser derrière nous quelques points de repère. Nous étions à peu près à trois heures du village où se trouvait notre caravane et commencions à relever nos positions quand, soudain, une dizaine de cavaliers arrivèrent au grand galop sur nous. Nos armes étaient restées derrière un rocher à une centaine de mètres en arrière ; nous n'avions pas le temps d'aller les prendre et de nous mettre en défense. Les cavaliers sautent de cheval, nous saisissent et nous dévalisent ; ils ne nous laissent pas le plus simple vêtement ; ils brisent nos instruments avec rage, se disputent nos dépouilles, puis ils se sauvent avec leur butin, nous abandonnant entièrement nus.

Par bonheur, nous n'avions pas d'autre mal que les marques de leurs coups ; nous n'avions presque rien emporté, nous avions laissé tout au village pour ne pas nous embarrasser, nos fusils étaient sauvés, car les brigands ne les avaient pas vus ; mais nos appareils de géodésie, notre

1. Représentant de l'autorité qui correspond au maire.

baromètre brisés, étaient des pertes irréparables. Les pieds ensanglantés, les jambes déchirées par les ronces et les épines, nous ne rentrons au village qu'à la nuit tombante dans le plus piteux état.

Nous n'avions pas voulu emmener avec nous d'hommes ni de soldats ; les zapétiés paraissaient autant nous surveiller que nous protéger,



FEMMES KURDES.

et je les soupçonnais d'espionnage ; j'ai appris depuis que l'un d'eux, aussitôt après notre départ, avait repris la route de Méraven et n'était revenu que tard dans la soirée.

Aurions-nous été dénoncés réellement par Gérôme et était-ce par le gouvernement turc que l'attaque de la journée avait été ordonnée, afin de nous empêcher de continuer nos travaux ? On ne parlait à Van que des deux Français dont l'appareil prenait des vues avec tant de rapidité ; un mot a pu éveiller les soupçons les plus invraisemblables de ce gouvernement méfiant qui nous a regardés comme les dangereux émissaires des nations européennes.

Les habitants du village sont doux et travailleurs ; leurs champs paraissent les occuper beaucoup. Comme charrue, j'ai vu à Dime un modèle que je n'avais pas encore remarqué et que je n'ai jamais revu ; cette charrue remue la terre beaucoup plus profondément que les autres, avec un gros socle en bois muni d'un versoir pour retourner la motte ; elle est traînée par huit bœufs. Partout ailleurs; et même ici, les paysans se servent d'un simple crochet en bois.

Une partie des habitants demeure sous des tentes, l'autre dans des maisons en pierres, semblables aux constructions kurdes. Le village est en pente sur le flanc de la montagne, paré de deux beaux noyers.

Les hommes et les femmes sont de taille moyenne, plutôt beaux ; les femmes ont la fâcheuse habitude de se mettre à la narine gauche un bouton ou un anneau garni d'une pierre précieuse, généralement une turquoise, qui les dépare complètement. La femme de notre hôte est bien de visage, mais la fente de sa robe laisse voir les deux plus affreux seins qu'on puisse imaginer, deux mamelles pendantes et plates comme deux sacs vides. Elle souffle sur le feu et regarde avec étonnement la cuisine de Yovan, qui ne fait pourtant qu'une omelette et une poule au riz sans légumes.

Simon est tout triste; il a le mal du pays, et nos aventures ne l'excitent pas du tout ; je cherche à le remonter ; il a peur ; il n'a jamais quitté Van, et sa naïveté se fait un monstre des dangers que ses amis lui ont prédits à son départ.

Nous nous couchons de bonne heure ; j'ai décidé que nous partirions demain à quatre heures ; les chevaux sont bien reposés, et si les difficultés que nous avons eues viennent du gouvernement, il faut partir rapidement, avant que les mots d'ordre aient pu être donnés.

29 septembre.

A deux heures et demie, je commence à réveiller tout le monde. Je prends un paysan pour nous diriger dans les passes des montagnes, et nous partons par un beau clair de lune. Comme il fait très frais, nous marchons un peu ; mais dans ces latitudes élevées (nous sommes à plus de 2,400 mètres au-dessus du niveau de la mer), l'air raréfié rend la respiration difficile et on s'essouffle vite ; nous ne tardons pas à reprendre



VUE DE DJOULAMERG.

nos chevaux. Le soleil se lève, une teinte rose éclaire l'horizon quand nous atteignons le versant opposé de l'immense cuvette, à la hauteur de notre point de départ. Nous montons toujours et avons encore beaucoup à monter. Le ciel se couvre, la pluie commence à tomber, fine et drue ; le vent s'élève et nous fouette le visage ; nous sommes transis. Plus nous montons, plus le temps est mauvais. La neige succède à la pluie et tombe tellement serrée qu'on se voit à peine ; la terre est toute blanche, le sol glissant. Nous côtoyons des précipices ; pendant quelque temps, nous marchons sur une crête qui sépare deux profondes vallées. Le temps s'éclaircit et le soleil fait fondre la neige dont nous sommes couverts.

Après la halte de midi, nous gravissons un dernier col, d'où le chaos des montagnes, des rochers et des précipices nous offre encore un spectacle grandiose. Nous sommes à plus de 3,000 mètres d'altitude; à pareille hauteur, le mont Blanc est déjà couvert de neige. Nous descendons au milieu de rochers et de pierres éboulés, parmi lesquels poussent d'innombrables chardons ; ils forment de véritables champs. On me montre des mines de zinc exploitées bien superficiellement par des Kurdes. Le sol doit être riche en effet, mais comment en tirer les richesses qu'il renferme ? Le pays n'est connu que de paysans ignorants ou de grossiers caravanjis.

A notre gauche, dans le fond de la vallée, nous apercevons *Kotchannès*, que j'ai déjà cité comme résidence du Mar Simoun, patriarche des Nestoriens. Le hameau, entouré d'arbres verts, au fond d'une gorge abrupte, est borné à l'est par un rocher de plus de mille mètres, et de tous les autres côtés par des pentes fort rapides.

Nous continuons notre chemin à travers des pierres et des rochers de la plus singulière apparence ; toutes les pierres sans exception, grandes et petites, ont la forme de débris d'arbres ; on dirait une immense forêt pétrifiée dont les arbres cassés et brisés auraient été éparpillés par un ouragan terrible ; les cassures elles-mêmes sont entièrement semblables à celles du bois ; les brisures extérieures simulent souvent l'écorce à moitié enlevée. Pendant plus d'une heure nous marchons au milieu de ce singulier phénomène qui cesse peu à peu sur une distance de quelques centaines de mètres.

Nous rencontrons plusieurs cimetières abandonnés ; nous descendons par une pente fort rapide, et apercevons enfin *Djoulamerg* dans le fond de la vallée, avec ses petits bosquets épars. Nous passons près des

tentes de quelques riches Kurdes ; aux parois intérieures sont suspendus des armes et des tapis très fins qui donnent une apparence de luxe et de confort ; la propreté est douteuse ; des enfants en guenilles et sales se



CARTE DE LA VALLÉE DE DJOULAMERG.

traînent par terre avec les animaux ; les femmes, non voilées, sont vêtues d'une robe de cotonnade rouge descendant jusqu'aux pieds et nouée à la ceinture ; elles n'ont pas de linge ; leurs cheveux, en général mal nattés, sont roulés sur la tête.

Ce n'est pas sans émotion que nous voyons Djoulamerg ; c'est dans cette ville que fut tué Schulz avec toute son escorte. Schulz était le premier Européen qui tentait une exploration dans ce pays.

II

DE DJOULAMERG A AMADIAH

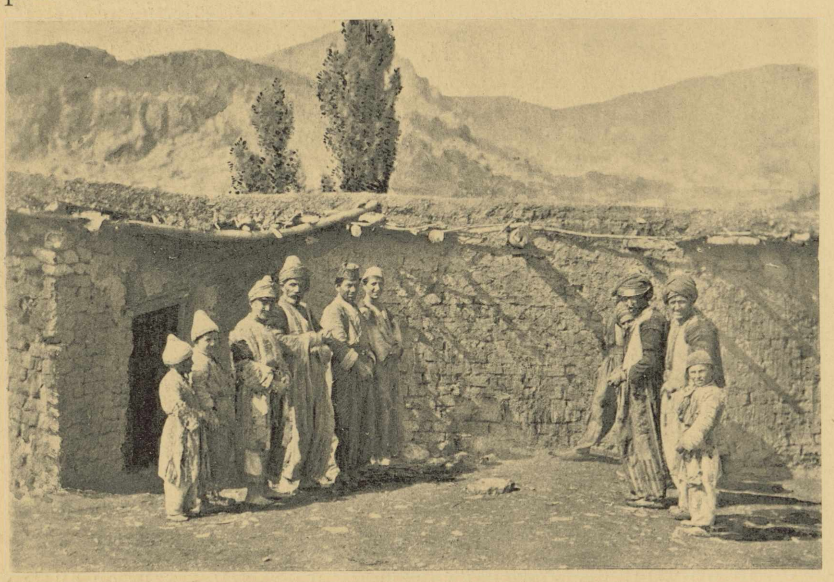
Vallée et village de Djoulamerg. — Pourboires français, pourboires turcs. — Visite du gouverneur. — Costume kurde. — Promenade dans le village. — Départ. — Notre caravane, notre escorte. — Le Grand-Zab. — Passage d'un pont. — Vallée du Thal. — Champs et cultures dans les montagnes. — Villages kurdes; Bécheret, Rabat. — L'Anthrad. — Tombeaux syriens. — Thouroub. — Djessi et Berdj. — Le Belath-Sou. — Travaux d'art abandonnés. — Dhal. — Animosité des habitants. — Nous rejoignons le Grand-Zab. — Campement sur les rives. — La rosée. — Bois de chênes; les glands, la manne. — Ravin d'Amadiah. — Jardins d'Amadiah.

Djoulamerg est situé au fond d'une immense cuvette. La ville est bornée au sud-est par une montagne immense à pic, des autres côtés par des pentes plus douces. Les eaux descendent des montagnes en quatre petits torrents qui se réunissent en deux branches pour se rejoindre au sud de la vallée et s'échapper par la fente d'une étroite brèche, taillée dans les rochers escarpés de la montagne. La vallée est parsemée de bouquets d'arbres qui abritent quelques demeures.

Dans le coin sud de la vallée, sur un rocher abrupt, de trois cents mètres de long sur quatre-vingts à cent de large, s'élève la ville proprement dite, à demi abandonnée, composée d'une centaine de maisons ; une forteresse dominait autrefois le rocher ; non loin de là se trouve une mosquée, plutôt un petit fort qu'un temple, semblable à celle que nous avions remarquée à l'entrée des gorges de Berdick.

Aussitôt arrivés, nous nous faisons conduire vers la demeure du kaïmagan. Il n'est pas chez lui, mais j'y rencontre un officier qui commande un poste de dix hommes. Je lui fais dire que je viendrai rendre visite au gouverneur demain matin ; que, pour le moment, je cherche quelqu'un qui puisse m'offrir l'hospitalité. Il me fait conduire dans un quar-

tier habité par des Kurdes arméniens et syriens. Ce quartier est en dehors de la ville, au milieu des champs, sur un petit monticule occupant à peu près le centre de la vallée. La maison que nous allons habiter est construite sur le toit commun d'un groupe d'autres maisons [1]. Notre demeure se compose d'une chambre précédée d'une petite entrée de laquelle on peut descendre à l'aide d'une échelle dans la maison d'en dessous.



NOTRE MAISON ET NOS HÔTES.

Cette chambre, petite et basse, est fort sale ; les rongeurs de toute espèce y fourmillent. Nous nous y installons néanmoins et, pendant que nous achevons de sécher nos vêtements encore humides, Yovan nous fait une poule aux choux et au riz dont le parfum nous semble exquis; voici cinq jours que nous n'avons pas eu de viande fraîche. Cette nuit sera la douzième que nous passerons tout habillés sur nos lits de camp. Les habitants qui nous entourent sont doux et complaisants, au moins en apparence.

Les zapetiés viennent demander un bakchich ; ils ont été serviables, je leur remets un plus fort pourboire que d'habitude, mais comme tou-

1. On se souvient que dans les villages kurdes toutes les maisons se touchent et sont couvertes du même toit formant une plate-forme en terre battue.



ROCHER DE DJOULAMERG.

jours ils ne sont pas contents et le rendent en disant qu'ils préfèrent ne rien recevoir. Nous sommes accoutumés à ce petit manège ; ils reviennent demander la somme quelque temps après. Ces hommes ne sont pourtant pas habitués à être traités d'une façon aussi généreuse ; les Turcs qui voyagent sont pingres au delà de toute idée et ne payent ces pauvres diables qu'à coups de bâton. Il est vrai que c'est une manière meilleure



GORGES SUD DE LA VALLÉE DE DJOULAMERG DÉBOUCHANT SUR LE GRAND-ZAB.

que la nôtre, car ce ne sont pas les pourboires que nous donnons de temps à autre, mais les coups de fouet et les coups de bâton, qui nous font le mieux obéir et respecter.

30 septembre.

La pluie a tombé toute la nuit ; il a fait un orage des plus violents ; notre toit est heureusement imperméable. Les muletiers viennent pour se faire régler. Je charge Simon d'aller voir s'il n'y aurait pas au bazar quelque possesseur de bêtes voulant nous mener à Amadiah. Il revient sans avoir rien trouvé.

Le gouverneur arrive avec le chef des zapetiés ; nous lui offrons pour tout siège une planche et un tapis de feutre ; il nous fait comme tous ses collègues les propositions les plus exagérées, et lorsque nous lui disons que nous aurons besoin de zapetiés pour continuer notre voyage : « Toute la garnison (dix cavaliers, vingt fantassins) est à vos ordres ; nous-même nous vous accompagnerons, si cela vous est agréable. » Il doit aussi nous envoyer des muletiers qu'il connaît ; Yovan offre le thé, puis ces messieurs prennent congé de nous.

Le temps est fort mauvais ; nous nous occupons, dans notre cabane, à mettre plusieurs affaires en ordre, à réparer nos bagages et nos vêtements. On m'apporte des costumes et des étoffes que j'avais demandés hier. J'achète à un paysan son costume de fête [1]. Malheureusement, je l'expédiai en France de Baghdad, et là il fut volé par les douaniers turcs. Avec lui disparurent bien d'autres curiosités et toute une caisse de crânes que j'avais enlevés à grand risque la nuit dans un cimetière kurde et que je destinais au musée d'anthropologie.

Nous profitons d'un moment où le ciel est plus clair pour prendre les vues de différentes parties de la vallée, et je dresse, entouré de vingt individus qu'intriguent nos hiéroglyphes, un relevé de cette curieuse vallée.

Lorsque Yovan revient, désolé de n'avoir pu trouver un mouton, nous sortons avec Simon pour visiter le village, composé d'une rue bordée de petites maisons sales et basses. Nous voyons une mosquée entièrement délabrée et le bazar, sorte de cour carrée, entourée de petites niches, où se tiennent de pauvres marchands.

La pluie recommence à tomber, nous allons rendre visite au gouver-

1. Voici les noms des différentes parties du costume kurde :

Tchalvar.	pantalon.
Tchapek.	gilet à manches.
Yelek.	gilet dont les manches sont fendues.
Tchapkien.	gilet soutaché.
Kiasaré.	grossière jaquette s'arrêtant à la taille.
Tulu kiasare.	— — en peau de mouton avec la laine.
Sharik	ceinture.
Kiolos	chapeau de feutre conique.
Alabi.	premier turban.
Azadoi	deuxième turban.
Pol	souliers.
Nachik	savates en laine tissée, enduites en dessous de résine.



LE GRAND-ZAB.

neur ; les soldats nous présentent les armes à notre arrivée ; le kaïmagan réitère les promesses de ce matin, puis la conversation devenant languissante, nous nous retirons après l'inévitable café et rentrons dans notre cahute.

On vient encore me demander des consultations. L'un des malades souffre, dit-il, *dans l'intérieur;* je lui demande où est son mal. Il regarde l'interprète tout étonné : « Mais comment ne le sait-il pas, puisqu'il est docteur ? » Pour le coup, nous éclatons de rire ; ce n'est pas assez d'être docteur malgré moi, il faut encore qu'à la seule inspection, je sache où doit souffrir le malade.

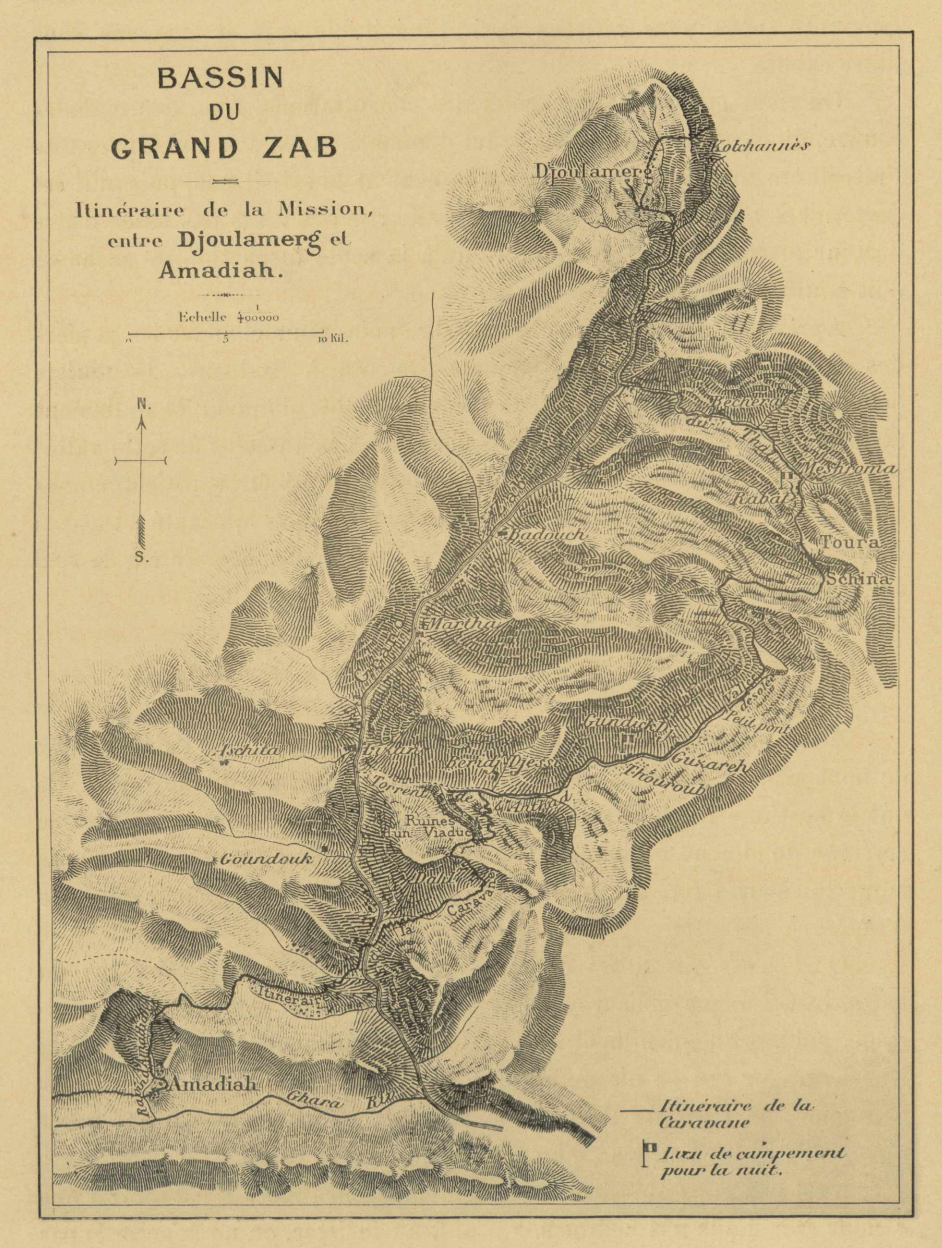
Après le dîner, nous faisons chambre noire pour changer les papiers des châssis et préparons nos paquets. Demain, à six heures, les mulets doivent être à notre porte. Nous sommes pleins d'ardeur et nullement abattus par toutes ces fatigues; puis nous sommes au cœur de cette vallée si funeste aux rares Européens qui ont essayé d'y pénétrer, mais que nous tenions tant à connaître; nous sommes émerveillés par la beauté du décor; et notre philosophie commence à être suffisamment exercée sur le seul ennui réel du voyage, la lenteur désespérante des Turcs.

1er octobre.

A six heures du matin, nos muletiers sont là ; ils ont l'air désireux de nous plaire ; ils nous apportent un panier de magnifique raisin. Ils ont le costume le plus fantastique qu'on puisse rêver, c'est un véritable costume de clown : un bonnet pointu de feutre blanc (*kiolos*), une petite jaquette courte (*kiasaré*) et un pantalon d'une largeur démesurée (*tchalvar*).

Quel n'est pas notre étonnement, après toutes les promesses du kaïmagan, lorsque nous voyons arriver, pour toute escorte, deux misérables soldats en guenille et sans fusil ; de vrais mendiants ! Je vais chez le gouverneur qui se dit malade ; je vais à la bicoque qui prend pompeusement le titre de caserne ; je réclame, et je n'obtiens que cette réponse : « Si les Kurdes veulent vous interdire le passage ou vous piller, « ce n'est pas nous qui pouvons les en empêcher ; alors il est inutile que « nous sacrifiions nos hommes. » J'ai beau insister, on ne m'accorde pas un soldat de plus ; on oblige seulement l'un des zapetiés à prendre son fusil, mais on ne lui donne pas de cartouches. Nous sortons de la ville

escortés de ces deux individus, qui nous serviront de guides et de domes-



tiques plutôt que de défenseurs. Nous quittons la vallée de Djoulamerg par la passe sud-ouest, débouché des torrents. Un sentier, véritable

escalier en zigzag, a été creusé dans le rocher par les prisonniers kurdes à la suite d'une insurrection. Les mulets montent et se faufilent à grand'peine dans cet étroit passage. Les cris des muletiers, les bruits de la chute d'eau, les sabots des bêtes qui glissent et se rattrapent; tous ces sons, répercutés et grossis par les échos de cette gorge étroite, donnent une amusante animation. Nous arrivons sans accident au bas du rocher, et nous trouvons le torrent. Au bout de quelques minutes, nous débouchons dans la vallée du Grand-Zab. Le fleuve n'est alors qu'un torrent jaunâtre, large de quelques mètres, coulant au milieu de très hautes montagnes. Nous le traversons sur un pont bien chancelant, formé de claies et de branches entrelacées. Un homme le franchit d'abord seul, puis deux hommes passent ensemble, ensuite un mulet sans charge, et enfin un mulet de bagage. Les hommes ont une singulière façon de tenir les bêtes dans les passages difficiles; l'un tient la tête, l'autre la queue, de manière à redresser l'arrière-main, dans le cas où le sol, sur lequel la bête pose son pied, viendrait à céder sous son poids. Nous suivons un véritable chemin de chèvre, sur la rive gauche du torrent; il faut toute l'adresse des mulets pour s'y maintenir, un cheval ne passerait certainement pas; les bords du sentier sont couverts de broussailles et d'une vigne sauvage qui grimpe sur les rochers. Nous rencontrons à plusieurs reprises de petits crabes exactement semblables à ceux que l'on voit en si grand nombre au bord de la mer.

Après deux heures d'une marche difficile sur ces berges escarpées, nous nous arrêtons à mi-hauteur de la montagne, sur un petit emplacement un peu plus plat, permettant de décharger les animaux et de faire la halte du jour. Hamelin chasse quelques perdrix pendant que je garde les caisses et les ballots. Nous reprenons notre route et, après avoir côtoyé le torrent, nous quittons le Grand-Zab pour entrer dans une vallée où coule un affluent nommé le Thal. La végétation est plus abondante; des noyers, des frênes et quelques arbres de peu de hauteur poussent en buissons le long du torrent. Nous rencontrons sur notre route quelques villages kurdes; les habitants ne nous témoignent pas positivement de l'animosité, mais nous regardent d'une façon peu sympathique. Ils nous refusent du lait et des poulets que nous voulions acheter. Les Kurdes ont fait autour de leurs villages des travaux primitifs, mais sérieux, pour cultiver la terre et former de petits champs au milieu de ce terrain accidenté; des murs en pierres maintiennent les terres végétales à l'extrémité basse des

champs (voy. p. 185) ; on obtient ainsi des surfaces planes ; on y cultive du riz, du maïs, du millet et du chènevis avec lequel on fait une espèce de pain plat et mince qui se mange à moitié sec.

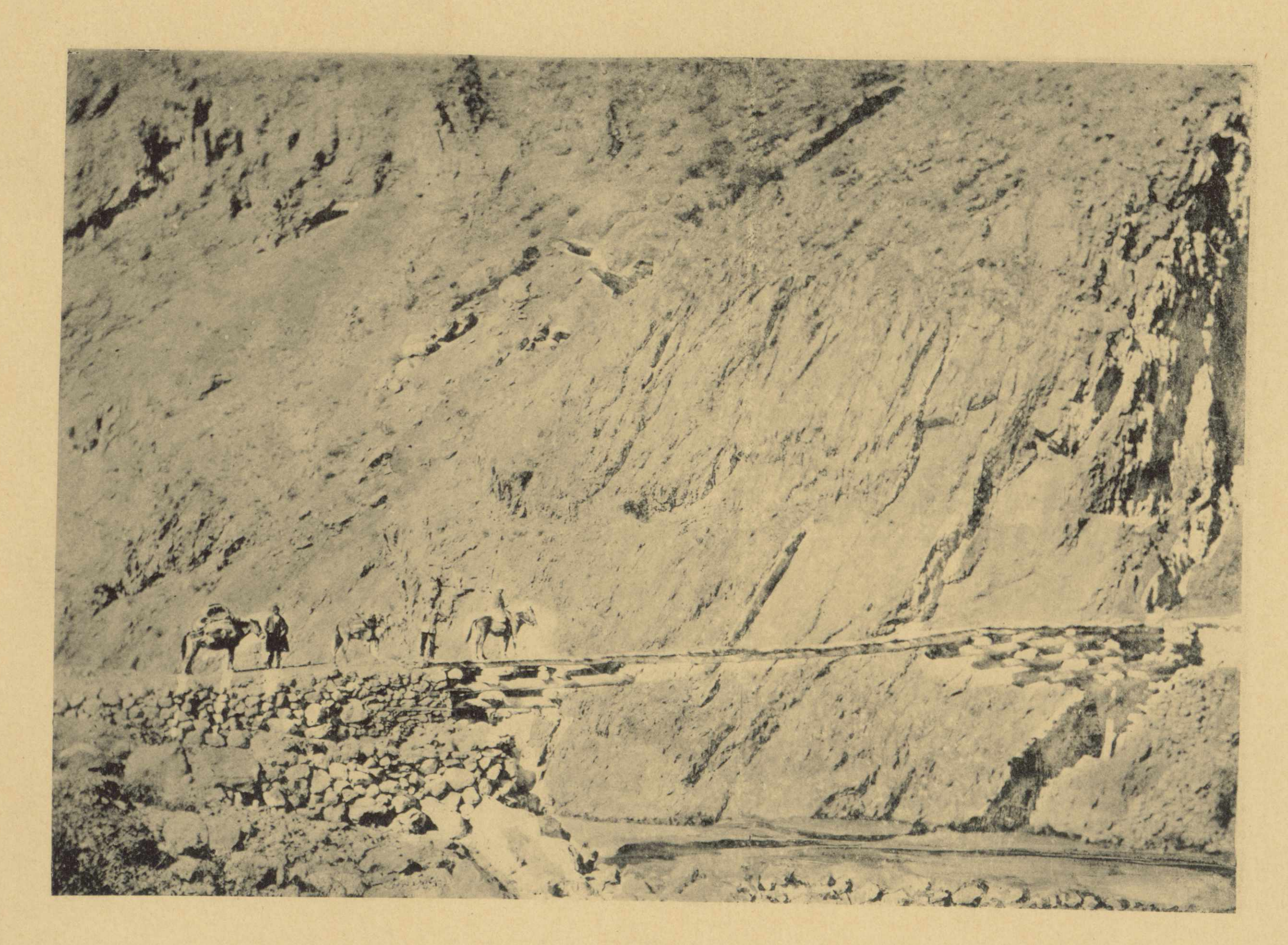
Nous traversons un village nommé *Bécherat*, agréablement situé sur la rive droite du torrent (voy. p. 182). Les habitants ne ressemblent pas à ceux du village précédent; plusieurs hommes se lèvent à notre passage, nous saluent et nous souhaitent bon voyage. Le village se compose d'une trentaine de maisons, échelonnées sur le flanc de la montagne, le toit de la maison inférieure servant de plate-forme, de terrasse et de rue à la maison supérieure. D'immenses rochers à pic dominent ce village, qu'un éboulement engloutirait.

Le torrent est complètement à sec; il s'infiltre sous terre pour revenir à la surface à une centaine de mètres en amont du village; à ce point, plus de cinquante sources semblent sortir du sol. Cette eau recueillie est ensuite distribuée dans les champs. Nous remarquons sur le haut du rocher, creusée dans le roc, une petite construction blanche; c'est, paraît-il, l'église du village.

Le ravin, à mesure que nous montons, perd toute trace de végétation; ce ne sont plus que des pierres et des rochers. Les versants des montagnes ne sont qu'une terre rocailleuse et stérile ; pourtant, à un détour du chemin, nous apercevons au loin un petit village entouré de beaux noyers et de peupliers; c'est un village de Kurdes, nommé *Rabat*, d'un aspect aussi gracieux que le précédent et où nous comptons nous arrêter cette nuit. Les habitants nous font bon accueil, grâce à l'influence de nos muletiers qui, quoique Kurdes, sont aussi doux et obligeants que les autres étaient durs et farouches. Ils paraissent connaître un individu qui est venu à nous et nous propose de nous héberger. L'homme nous mène à sa demeure : un hangar sans portes.

Nous nous installons comme d'habitude. La nuit est splendide. Les habitants sont très complaisants : l'un d'eux tient notre bougie qu'il mouche continuellement avec ses doigts. Tous les amis de notre hôte sont venus nous voir; assis en rond autour de nous, en fumant leur pipe, ils nous regardent faire notre toilette et prendre nos notes avec une curiosité qui serait gênante si nous n'étions déjà habitués à cette familiarité. Quelques petits cadeaux achèvent de nous concilier les bonnes grâces. Je donne une boussole à l'un pour qu'en faisant sa prière il puisse se tourner vers la Mecque, des ciseaux et des aiguilles aux femmes, du sucre aux en-

11



PONT SUR LE GRAND-ZAB.

fants. Je fais demander par Simon s'il n'y aurait pas dans le village des vêtements et des broderies faites en hiver par les femmes ; on nous apporte quelques pièces que nous achetons : Yovan nous sert le dîner; pour changer un peu le menu, je fais faire une omelette dans laquelle l'eau-de-vie remplace le rhum ; les habitants sont très étonnés de nous voir manger du feu, comme ils disent à Simon.

2 octobre.

Après la consultation habituelle (je ne pouvais y échapper un seul jour), je voulus prendre une vue de tous ces types groupés pour nous voir partir. Malheureusement, l'opération ne réussit pas, et il fut impossible de la recommencer.

Nous partons à sept heures, et, après avoir suivi un chemin rempli de pierres et fort difficile, nous faisons l'ascension d'un col par un sentier tortueux. En haut de la côte, une aubépine solitaire, mais d'assez grande taille, nous offre un abri pour nous reposer quelques instants. Nous côtoyons sur la crête une vallée que nous laissons à droite et redescendons bientôt par une pente plus rapide encore que la montée ; nous devons tenir nos chevaux par la bride, pour les aider et les soutenir. Arrivés au bas, nous faisons la halte à l'ombre d'un rocher, près d'un village abandonné. Il n'en reste plus que les cases en pierre sans toit. Nous avons devant nous un décor nouveau ; la vallée est désolée et les pierres qui la couvrent paraissent d'anciens débris de lave (il ne serait pas étonnant, d'ailleurs, que ces bouleversements de montagnes eussent été causés par des éruptions volcaniques) ; le ruisseau fait un détour que nous coupons en gravissant une petite colline, puis nous entrons dans une vallée stérile, toute de pierres et de rochers. L'eau claire et limpide n'arrose pas la plus petite mousse ; c'est l'aridité la plus désolante ; une vallée de l'enfer. D'immenses rochers forment des cascades ; on voit de loin en loin de petits ponts en pierre. Il serait bien difficile de dire quand, comment et par qui ils ont été construits. Le chemin devient de plus en plus pénible ; les mulets font des prodiges d'adresse en grimpant sur ces rochers, sautant de l'un à l'autre comme des chèvres.

Je fais porter par un homme l'appareil de photographie qui, sur le dos des bêtes, se briserait.

L'*Anthrad*, c'est le nom du torrent, se grossit de plusieurs affluents

et, peu à peu, la vallée devient moins stérile. Quelques herbes apparaissent d'abord, puis des peupliers, des noyers. La vallée est sinueuse. Plus loin, elle s'élargit et prend l'aspect d'un véritable paradis terrestre; ce sont des arbres fruitiers, des prairies, des plantes, des champs en plein rapport; les noix jonchent le sol sous les noyers, des vignes grimpent jusqu'au haut des peupliers, chargées d'excellents raisins ; on dirait un changement à vue.

Nous arrivons au village kurde de *Guzareck,* séparé par un espace de cinquante mètres à peine du village syrien de *Gundick.* Les habitants, quoique de mœurs fort différentes, vivent en assez bonne intelligence.



VALLÉE DU THAL : VILLAGE DE BECHERAT.

L'eau est captée avec tant de soin et distribuée avec tant d'art dans les jardins, qu'à la sortie du village le torrent n'existe plus ; l'eau a été bue par la terre.

Nos muletiers nous procurent du raisin ; nous ramassons des noix que nous mangeons tout en marchant. J'aperçois quelques petits moulins à eau primitifs qui fabriquent une grossière huile de noix. Les paysans gaulent ces fruits et en commencent la récolte. A la sortie du village se trouve le cimetière dont les tombes sont assez singulières ; on dirait de petits fours en pierre dont la porte serait murée. Cette construction est particulière aux Syriens.

Nous marchons encore une grande heure. La vallée, sans avoir repris sa première stérilité, n'est plus aussi délicieuse. Quelques centaines de mètres plus loin, nouvel enchantement, nouveau coup de baguette : un second paradis apparaît ; c'est le petit village de *Thouroub* où nous allons demander l'hospitalité pour la nuit. En entrant dans le village, nous



ASPECT DES MONTAGNES DU KURDISTAN : VILLAGE DE ROBAT.

passons devant un groupe d'hommes assis en rond et fumant ; leurs cheveux sont nattés, c'est ce qui distingue les Syriens [1] ; souvent on prend les jeunes hommes pour des femmes. On ne paraît guère empressé de nous recevoir ; toutefois le *mélike* (prêtre), que nous allons trouver, tenté sans doute autant par le don qui lui sera fait pour ses bonnes œuvres que par la récompense céleste que lui vaudra sa charité, nous offre une place



UN VILLAGE DU KURDISTAN. CHAMPS EN TERRASSES.

dans un hangar un peu mieux fermé que celui où nous avons passé la nuit précédente.

Comme toujours, on vient faire cercle autour de nous pendant que nous vaquons à notre installation ; c'est une petite fête. On fait du feu dans la pièce, car la soirée est fraîche. L'odeur de la cuisine s'ajoute à la puanteur des habitants : c'est une infection, malgré l'aération de la chambre qui n'a ni fenêtres ni portes. La société devient nombreuse, on se presse par toutes les ouvertures pour nous voir : jusqu'à dix heures, nous sommes envahis par les indigènes.

1. Les Kurdes ont presque tous la tête rasée.

3 octobre.

Au moment où nous partons, tout le village est réuni pour nous voir. Mon mulet me joue un assez mauvais tour, et peu s'en faut que je ne donne à l'assistance un joyeux spectacle. Cet animal trouve probablement mon poids désagréable, car, à peine ai-je mis le pied gauche dans l'étrier et élevé ma jambe droite en l'air par-dessus le volumineux paquetage, qu'il s'assied sur son train de derrière.

Notre hôte, content sans doute du cadeau que nous lui avons fait, nous accompagne une centaine de mètres, tenant mon mulet par la bride; son fils tient celui d'Hamelin et toute la famille nous escorte. Nous suivons un mauvais sentier au milieu du même jardin enchanté qu'hier ; les remblais en pierre qui soutiennent les champs font le plus grand tort à nos bagages ; les mulets qui se poussent contre eux avec leurs charges donnent des chocs formidables aux malheureuses courgines et à leur contenu. Après une heure de marche, toute végétation a disparu, le torrent est à sec, il n'y a plus de chemin ; nous suivons le fond du ravin, au milieu des rochers, dans une gorge aux parois presque verticales, d'une hauteur immense, et qui semblent inaccessibles. Nous rencontrons sur notre droite un ruisseau tributaire de l'Anthrad ; il amène un peu d'eau. Deux petits villages, l'un kurde et l'autre syrien, se sont élevés côte à côte, pour tirer de la terre arrosée par ce ruisseau une récolte qui leur permet de vivre. Le village kurde se nomme *Djessi*, le syrien *Berdj*. Ces villages peuvent disparaître d'un jour à l'autre ; il suffirait que quelque cause inconnue arrêtât l'eau : toute la végétation se dessècherait et le village entier serait obligé d'émigrer. Combien n'avons-nous pas rencontré de villages ainsi abandonnés sur notre route !

Pendant deux heures, nous gravissons en serpentant le versant de gauche ; jusqu'à mi-hauteur de la côte, quelques chênes poussent comme des broussailles ; puis la terre se dénude. Le panorama est à peu près semblable à celui que nous avons vu en arrivant à Van, c'est le même chaos de montagnes, mais plus grandiose encore et plus accidenté ; on se sent comme perdu, et on se perdrait inévitablement dans ce labyrinthe, si l'on n'était conduit de hameau en hameau par les paysans eux-mêmes.

Au haut du col, le paysage change d'aspect : la terre est plus géné-

ralement fertile ; de l'herbe, des broussailles donnent une teinte moins grise. La descente n'est pas plus aisée que la montée ; il faut même que nous quittions nos mulets. Au bas, nous trouvons un autre torrent ; c'est le *Belath-sou*. Il est midi ; à l'ombre d'un arbre nous arrêtons quelques minutes pour reposer les chevaux et manger un peu de raisin ; c'est la seule chose qui nous reste.

A cinq cents mètres en aval de l'endroit où nous sommes, la rive droite du Belath-sou est bordée par une paroi verticale d'une grande hauteur. Sur une distance d'une cinquantaine de mètres, le long de cette paroi, se trouvent les ruines d'un ancien viaduc dont il reste cinq ou six arches. On se demande comment de pareils travaux ont pu être aussi sottement abandonnés ? A quelle initiative les doit-on ? A quelle époque remontent-ils ? A ces questions on me fait cent réponses différentes L'absence d'inscriptions rend presque impossible la reconstitution de l'histoire du pays.

Après quelques instants de repos, nous montons le versant opposé de cette nouvelle vallée. Une heure d'ascension, et nous atteignons les premiers jardins du village de *Dhal*, centre un peu plus important où se trouvent un kaïmagan et un petit poste de zapétiés. Nous traversons le village, en échelons sur le versant Est d'une hauteur qui domine le col à notre droite. Les maisons sont au nombre de cinquante environ et paraissent misérables. Les petites cours de ferme sont remplies de paille hachée. Quelques instants après avoir traversé le village, nous nous arrêtons près d'une source où s'ébattent des grenouilles. Yovan, pendant qu'on desselle les bêtes, va dans les maisons tâcher de trouver quelque nourriture.

Le kaïmagan qui nous a aperçus envoie un individu pour nous inviter à aller le voir. Je prie Simon de répondre au kaïmagan que je n'ai pas à me déranger, que je suis pressé et qu'il peut venir si bon lui semble. Je le charge en même temps de demander deux autres zapétiés. Ce brave homme ne nous comprend pas toujours très bien et il dit au contraire qu'un seul nous suffira désormais.

Petit à petit, les habitants du village viennent tous pour nous regarder ; ils ne m'inspirent aucune confiance ; ils rôdent autour des bagages avec tant de curiosité, que je fais réunir et surveiller les charges ; puis je donne le signal du départ. Les habitants voudraient nous faire rester ici ; ils nous disent qu'Amadiah est très loin ; mais Simon qui,

sur mon ordre, les écoute causer entre eux, sans en avoir l'air, me rapporte qu'ils ont l'intention de nous voler, de nous piller et qu'ils trouveraient moyen de faire disparaître tout ce qui leur plairait. Je suis inquiet tant que tout l'équipement n'est pas chargé. C'est à qui nous gênera et cherchera à mettre le trouble dans les préparatifs du départ. A trois heures enfin, nous quittons le village.

A la sortie des jardins, la vallée est stérile et rocailleuse ; puis apparaissent quelques petits frênes, produisant des baies en grande quantité.



TOMBEAUX SYRIENS.

Les habitants les recueillent dans de grandes corbeilles et les mangent. La gorge se resserre et nous descendons par un sentier au milieu de broussailles, de buissons de genévriers et de petits chênes. Enfin, nous revoyons au bas les eaux vertes et claires du Grand-Zab, devenu une rivière imposante ; ses bords sont verdoyants et la jolie nappe de ses eaux anime agréablement le paysage qu'elle reflète. Il est cinq heures quand nous arrivons sur la berge ; dans une heure il fera nuit noire, et nous ne savons où nous pourrons trouver un gîte. Les bords du fleuve sont ravissants, un vrai jardin d'érables, de hêtres, de sapins ; la vigne grimpe sur les arbres.

Nous longeons le fleuve pendant près d'un kilomètre et arrivons



PETIT PONT DANS LA VALLÉE DÉSOLÉE.

enfin à un pont. Près du pont, il y a une hutte en branchages abandonnée, dans laquelle je voudrais passer la nuit, car il fait trop noir pour continuer à marcher à travers ces rochers; on risquerait de se perdre et de briser les jambes des mulets. Les katerdjis prétendent qu'il ne serait pas prudent de nous arrêter là, que nous pourrions être attaqués et qu'il vaut mieux passer de l'autre côté du fleuve. La chose est difficile. Le tablier du pont n'est qu'une claie branlante, à laquelle il manque bien des branches; il y a des trous à passer la jambe. Les mulets refusent absolument de traverser sur le pont; d'un autre côté, le fleuve est trop profond pour être passé à gué. On cause et discute longtemps; nos katerdjis parlent kurde et chaldéen, Yovan turc et chaldéen, de sorte que Simon (qui ne parle que turc) traduit nos paroles à Yovan, qui traduit celles de Simon aux muletiers. On finit cependant par tomber d'accord : on va porter les bagages à bras d'homme; on fera ensuite passer les mulets dans l'eau. On décharge, on desselle, et nous transportons à bras, non sans grandes difficultés, tout le chargement. Ensuite il s'agit de faire passer les bêtes. Les hommes veulent rester sur une rive pendant que nous serons sur l'autre. Quelle que soit ma confiance en eux, je préfère avoir tout sous la main, et puisqu'ils ont si peur du fleuve qu'ils ne veulent pas y entrer la nuit avec leurs bêtes, je me déshabille et une corde à la ceinture, je cherche un endroit à peu près guéable.

Le gué trouvé, les mulets sont liés à la queue l'un de l'autre et deux hommes tirent de la rive opposée la corde attachée à la tête du premier animal; monté sur lui, je l'excite, tandis que les autres katerdjis font entrer à coups de trique le troupeau dans l'eau.

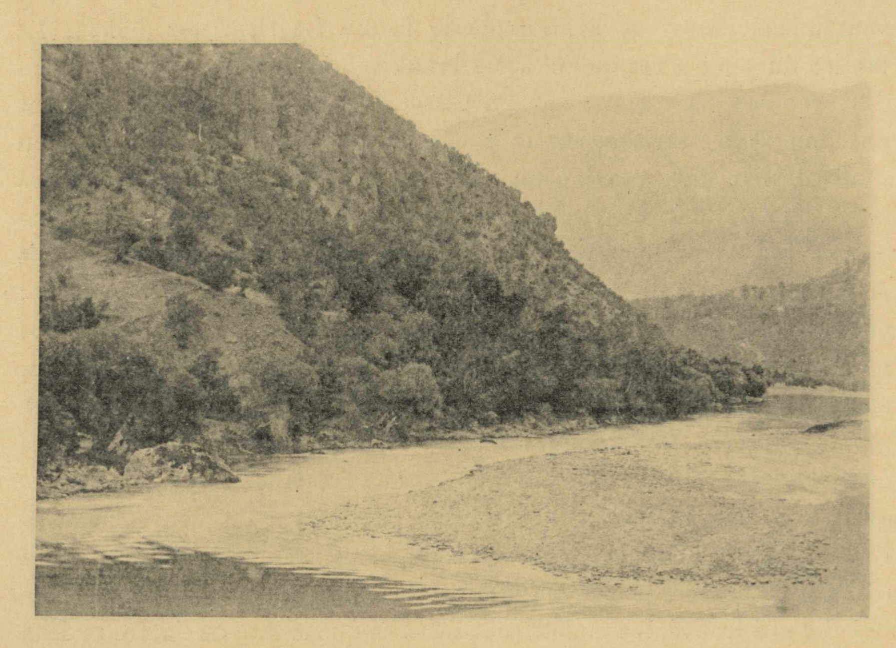
Cet exercice de nuit fut des plus pénibles; il n'y avait pas de lune et on voyait à peine. Enfin, à neuf heures et demie, tout était terminé et nous nous apprêtions à camper, quand j'aperçus des feux au loin.

J'envoie un des katerdjis reconnaître les hommes qui campent autour de ces feux. Au bout d'une heure, que je passe à me réchauffer de mon bain en me promenant autour des mulets et du tas des bagages, le muletier revient, porteur d'une bonne nouvelle. Dans l'obscurité, on charge les mulets et on se met en route; au bout de trois quarts d'heure, nous arrivons auprès de braves gens qui nous offrent une place près de leurs feux.

Ce sont de petits agriculteurs et pasteurs qui campent autour de leurs récoltes et de leurs troupeaux et font de grands feux pour proté-

ger les premières contre les sangliers, les autres contre les ours qui abondent dans ces parages.

Nous adossons nos lits de camp à une meule. Yovan fait du thé. Blotti dans mes couvertures, je m'empresse de dormir, laissant Hamelin



LE GRAND-ZAB (vue prise sur le pont).

doué d'un meilleur appétit, chercher dans les courgines du cuisinier s'il ne reste pas quelques provisions.

4 octobre.

Heureusement nous avons pris hier soir la précaution de recouvrir nos couvertures des manteaux de caoutchouc et d'ouvrir nos parapluies au-dessus de nos têtes, car la rosée a été tellement abondante que tout est aussi mouillé que s'il avait plu.

Près du feu, nos paysans dormaient sans se douter des dangers de ces nuits si fraîches et sans prendre la moindre précaution ; leurs enfants, dont l'un tète encore, la tête et la poitrine nues, étaient couchés sur la terre et dormaient d'un profond sommeil. Il n'y a plus à s'éton-

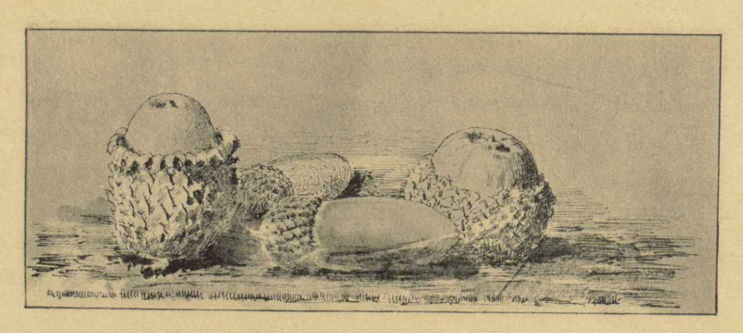


PONT SUR LE GRAND-ZAB.

ner que tant d'entre eux disparaissent, et que les santés de fer puissent seules résister.

Nous prions Simon de faire charger les bagages, pendant que nous retournerons, Hamelin et moi, jusqu'au pont. A sept heures, nous sommes revenus et nous nous mettons en route.

Nous traversons à gué un affluent assez important du Grand-Zab, dont je n'ai pas pu avoir le nom, et gravissons la pente du versant droit, à travers un petit bois de chênes dont les glands, d'une grosseur insolite



GLANDS (quart grandeur naturelle).

et en grand nombre, nourrissent beaucoup de sangliers ; nous voyons de nombreuses traces de ces animaux.

La variété des chênes est incalculable ; les feuilles et les glands sont de mille formes. Sur les chênes, nous voyons de la manne qui tombe encore maintenant comme du temps des Hébreux ; elle se montre sur les feuilles et les glands comme une rosée de résine. On n'a cependant jamais pu savoir si c'était là une exsudation des plantes ou une rosée, car c'est exactement la même que l'on trouve sur les rochers dans le désert et dans les bois sur les chênes, à l'exception des autres arbustes.

La route traverse pendant deux heures ce bois dont l'arbre le plus élevé atteint à peine six à sept mètres ; puis les arbres cessent et nous nous trouvons au milieu de rochers. Nous rencontrons beaucoup de perdrix.

Au haut de la montagne s'étend une autre vallée stérile et aride où pousse seulement une herbe pauvre et desséchée ; un seul arbre dénudé se dresse sur la plaine; ses feuilles sont remplacées, dans le bas, par des touffes de poils et de laine des troupeaux.

Enfin, c'est notre dernière montée. Une fois sur l'autre crête, nous

apercevons le petit plateau d'Amadiah, au second plan, à travers un sombre ravin que nous avons à traverser entre deux montagnes à pic ; le sentier taillé dans le rocher est des plus difficiles. Simon, qui avait voulu rester sur son mulet, tombe et roule avec lui.

Le mulet qui porte l'appareil de photographie glisse des deux pieds de derrière dans le précipice ; mais, par une merveilleuse adresse, il se cramponne au sentier par les pieds de devant ; les muletiers le voient, courent à lui et, au moment où il allait tomber, le saisissent par la queue et le tirent sur la plate-forme du chemin.

Nous arrivons enfin aux premières maisons des jardins d'*Amadiah*, mais la ville proprement dite est sur un plateau ; il faut descendre jusqu'au fond de la vallée à travers tous les jardins et remonter ensuite.

Les figuiers, les grenadiers, les vignes sont en plein rapport, et la première grenade que nous cueillons en passant nous semble exquise. Quel changement de température, de climat en quelques jours ! Nous voici désormais dans la région chaude et nous ne sommes qu'à un degré au sud de Djoulamerg, à un degré et demi de Van.

III

D'AMADIAH A MOSSOUL

Amadiah. — Entrée de la ville. — Le kaïmagan : M. Zia. — Les habitants ; leurs occupations. — Promenade à travers la ville. — Conversation avec le kaïmagan. — Départ d'Amadiah. — Araden ; dîner avec le curé ; traductions de Simon. — Nous quittons la vallée du Ghara. — Rechavré. — Dehook. — La plaine de Mossoul. — Villages d'agriculteurs. — Bords du Tigre. — Méchanceté des habitants. — Chutes et accidents de route. — Arrivée à Mossoul. — On nous refuse l'hospitalité. — Au consulat de France.

Amadiah est situé sur un petit plateau élevé de trois à quatre cents mètres au-dessus du sol moyen de la vallée ; les jardins sont ravissants ; les habitants abandonnent la ville pour les habiter, et il ne reste plus dans la ville, qui fut jadis une citadelle d'une certaine importance, à en juger d'après les ruines, que les marchands et les juifs.

Tout le plateau est fortifié et trois portes y donnent accès ; c'est par

la porte Est que nous entrons, suivant un chemin taillé dans le roc et qui devait être d'accès fort difficile pour des assaillants. Une arcade voûtée, avec une solide porte en fer rouillée, et un corps de garde où sont de misérables soldats forment l'entrée; l'officier, ne sachant à qui il a à faire, et craignant sans doute l'arrivée d'autorités importantes, nous fait présenter les armes.

Nous nous faisons conduire chez le gouverneur.

La ville n'est qu'un monceau de ruines, dans lesquelles végète une misérable population, et le palais du gouverneur n'est lui-même qu'une grande bâtisse en bien mauvais état.

Nous laissons Simon garder la caravane et nous nous présentons, Hamelin et moi, chez le gouverneur. Nous apprenons avec plaisir qu'il parle français; nous sommes encore plus satisfaits quand nous reconnaissons M. Zia, que nous avions rencontré entre Bashkalah et Van. Il se plaint beaucoup des mauvais chemins et des dangers de la route; je crois qu'il a dû être envoyé ici en disgrâce. Il n'y a que deux jours qu'il est arrivé et se plaint fort de la barbarie des gens du pays. On le regarde d'un assez mauvais œil parce qu'il parle français et s'habille de vêtements européens. Il nous fait un accueil d'homme civilisé et poli; il se met à notre disposition et nous conseille d'aller demeurer dans une maison appartenant aux Dominicains, inhabitée pour le moment; nous y serons plus seuls et plus libres.

Prenant congé du kaïmagan, nous nous faisons conduire à cette maison; elle est située du côté ouest, au bord du plateau, donnant sur le précipice.

La maison est bâtie dans une cour entourée d'un mur. Les mulets sont déchargés, les tcharvadars réglés, et nous nous installons dans une petite chambre du rez-de-chaussée. Nous sortons ensuite pour visiter la ville. Elle aurait été bombardée par des milliers d'obus qu'elle ne serait pas dans un pire état. A peine, de temps à autre, rencontrons-nous quelque misérable cahute servant d'abri à une pauvre famille. L'occupation la plus générale est de tisser et de filer. Nous parcourons aussi un bazar, où nous sommes bien ennuyés par une espèce de soldat fou qui nous retient un quart d'heure, Simon servant d'interprète, à nous raconter qu'il a les fièvres et voudrait de la quinine. La ville haute n'est habitée que par les juifs qui entrent pour une grande part dans la population; ils se sont même alliés aux musulmans; mais ce sont plutôt les femmes

juives qui se sont mariées aux mahométans que les juifs aux musulmanes.

Les hommes sont petits et leurs traits sont assez réguliers; pour les femmes, le mélange du type juif et du type kurde n'a pas donné d'heureux résultat; elles sont petites et chétives, leur visage n'est pas laid, mais leur corps, usé de bonne heure par un mariage trop précoce, ne peut atteindre son développement, au grand préjudice de la race. Comme



AMADIAH : PALAIS DU GOUVERNEUR.

nous sommes loin du beau type des femmes indoues ou des juives de l'Algérie et du Maroc!

Le bazar, tout petit, est abrité de branchages qui le garantissent du soleil. Parmi les passants, nous voyons quelques nègres. Les femmes pilent du blé devant leurs portes, et, par l'ouverture qui sert d'entrée aux bouges, on en voit d'autres tissant des étoffes grossières avec un métier primitif.

Retournant ensuite vers le nord-ouest du plateau, du côté de la maison du gouverneur, nous entrons dans un ancien caravansérail ruiné comme tout le reste, et placé, ainsi que notre demeure, sur le bord escarpé du plateau. Nous avons une vue fort belle sur les jardins et sur la gorge par laquelle nous sommes arrivés. La fraîcheur des vergers contraste



PLATEAU D'AMADIAH.

avec ces coteaux arides, tachetés de quelques broussailles ; on dirait une immense peau de panthère qui se déroulerait au loin. Nous passons la soirée à remettre en état notre appareil de photographie. Tandis que Simon dort agité par de mauvais rêves, Yovan, moins ému, a oublié de mettre de l'eau dans la marmite, et la viande et les choux se trouvent desséchés. Nous nous couchons sans manger et nous n'en dormons que mieux.

5 octobre.

Nous faisons visite au kaïmagan et lui demandons si, par son intermédiaire, nous ne pourrions nous procurer des caravaniers; il met aussitôt le chef des zapetiés à notre disposition. Pendant que ce dernier s'occupe de nous, nous causons avec M. Zia. Il se plaint amèrement de l'insouciance de ses chefs. Ayant entendu parler dernièrement de dépôts miniers et les étant allé visiter, il en référa à son chef en lui signalant l'avantage qu'il y aurait pour l'État à les exploiter. On lui répondit que cela ne le regardait pas, et qu'il eût désormais à se mêler de ses affaires. Il a si peu de confiance dans l'individu chargé de la poste entre Amadiah et Mossoul, qu'il nous prie de mettre nous-mêmes une ou deux lettres particulières au bureau de Mossoul.

En sortant de chez le gouverneur, nous rencontrons le chef des zapetiés qui nous met en rapport avec un Turco-Arabe, moitié musulman, moitié juif; il nous demande trois medjidiehs et demi par cheval pour aller à Mossoul; ce prix est exorbitant, le prix habituel n'étant que de trente-cinq piastres ; encore ne veut-il pas prendre la route que nous avons décidée. Nous finissons par céder sur le premier point, à condition qu'il nous cédera sur le second. Le chef des zapetiés se porte garant de l'exécution du traité pour les deux parties; je remets une livre turque d'arrhes au vieux musulman, et, pour remercier le fonctionnaire, je lui donne une petite boussole en argent doré que je portais en breloque. Nous avions emporté une vingtaine de ces boussoles, et quand nous voulions témoigner notre reconnaissance à un personnage auquel on ne pouvait remettre décemment une pièce (qu'il eût d'ailleurs acceptée), nous décrochions la breloque, qui était remplacée quelques minutes après par une autre destinée au même usage.

Une heure arrive, et les mulets ne sont pas là. Le katerdji vient

nous annoncer qu'une de ses bêtes est malade et que nous ne pourrons partir aujourd'hui. Comme je suis persuadé que c'est un mensonge, je lui réponds que si dans une demi-heure chevaux et mulets ne sont pas prêts, c'est au chef des zapetiés qu'il aura affaire, qu'il aura beau invoquer son turban blanc, cinquante coups de bâton bien appliqués lui



AMADIAH.

apprendront à tenir sa parole. Au bout d'un quart d'heure, il revient avec tous les animaux.

Au moment de partir, le vieux Turc vient me dire qu'on ne peut prendre la route que nous avons choisie; nouvelles scènes, nouvelles discussions. A la fin, impatienté, je descends de cheval, je saisis mon bonhomme par le bras et je me dirige vers le palais du gouverneur. Le Turc ne redoute rien plus que le bâton. Aussitôt ses hommes accourent, embrassent mes genoux, mes vêtements, me supplient de ne pas faire punir leur maître. Ils feront ce que je désire. Nous partons donc enfin; il est deux heures. Traversant les misérables quartiers que j'ai décrits, nous sortons par la porte ouest. Cette porte est fort curieuse; la voûte extérieure en ogive est ornée d'un dessin d'arabesques et de serpents entrelacés.



LES JARDINS D'AMADIAH.

Le chemin est à moitié taillé dans le roc, et la descente est tellement périlleuse que nous devons mettre pied à terre; c'est un escalier à moitié détruit, formé de rochers et de galets usés et polis par le temps. Au bout de vingt minutes, nous pouvons enfin remonter sur nos bêtes. La route est alors facile, au milieu de buissons, de grenadiers et d'épines. Les jardins cessent, mais le paysage reste semé d'arbustes. Nous suivons le versant gauche (exposé au sud) d'une grande vallée où coule le Susné, affluent du Ghara, qui va se jeter dans le Grand-Zab. Marchant à mi-côte, nous dominons le fond et admirons les grandioses silhouettes des pics du versant opposé, qui forme une longue chaîne s'étendant en droite ligne et à perte de vue de l'est à l'ouest.

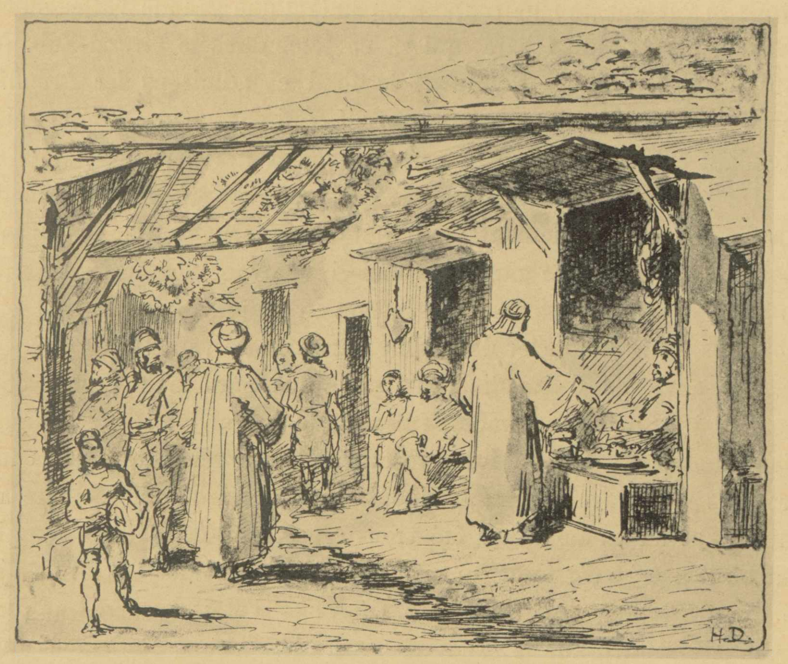
Du haut d'un monticule, je prends une vue générale d'Amadiah. Afin d'avoir plus facilement l'appareil à ma disposition, je le fais porter à dos par notre unique zapetié. Celui-ci, trouvant les angles du sac un peu durs, enlève son pantalon et le met en matelas entre le sac et ses omoplates, sans se soucier de la singularité du costume.

Les environs d'Amadiah, un peu plus sûrs maintenant, étaient encore, il y a quelques années, infestés de brigands; les assassinats y étaient quotidiens. Tout le long de la route nous rencontrons des tas de pierres de funeste souvenir; ils indiquent le lieu où un meurtre a été commis. Quand un homme a été trouvé mort sur la route, à l'emplacement où il a été tué on fait un tas de pierres, et chaque passant en ajoute une. Autrefois le corps n'était pas enlevé et n'était enterré que par les pierres jetées ainsi sur le cadavre. Nous rencontrons également quatre voleurs attachés ensemble par des menottes en bois; ils se reposent à l'ombre, accompagnés d'un détachement de cinq soldats.

Sur le flanc de la montagne, nous voyons des grottes et des excavations naturelles qui ne contiennent rien d'intéressant et servent de refuges aux brigands, aux animaux et quelquefois aux caravaniers pendant la nuit.

Enfin nous arrivons à *Araden,* village de Chaldéens ; nous descendons dans la maison habitée par le curé. Il nous fait un accueil fort aimable et nous offre sa propre chambre. Il a été à Marseille et à Rome et sait quelques mots d'italien, mais pas suffisamment pour se faire comprendre. Il veut à toute force que nous acceptions sa chambre, petite pièce carrée où pour tout mobilier se trouve un lit de bois, et il insiste pour que nous partagions son dîner. On apporte sur une petite table de vingt centi-

mètres de haut quatre plats contenant du riz et des ragoûts différents de poulet et de mouton. Nous nous asseyons sur nos lits qui nous servent de chaises, la table est placée devant nous; en face, le curé dans un fauteuil en bois fort grossier. L'abbé n'a qu'une cuiller; nous déballons nos couverts, et Simon, assis près de nous, mange avec ses doigts; dans les commencements, nous le faisions manger avec nous, mais son manque



LE BAZAR A AMADIAH.

absolu de tenue nous avait forcés d'y renoncer. Le dîner se termine par des fruits, raisins, prunes, grenades, noix et pastèques qui poussent dans le village d'Araden.

Simon, qui nous sert d'interprète, dénature outrageusement ce que nous voulons dire au curé. Après le dîner, voyant que l'abbé ne buvait pas de thé, nous en demandons le motif; il s'en sert aussitôt et boit avec peine. Simon lui avait dit que nous serions froissés s'il n'en prenait pas.

Après le dîner, le curé fait chanter une chanson arménienne par trois ou quatre enfants; c'est une prière pour les hôtes. A neuf heures, le prêtre se retire et nous laisse nous reposer. Nous avons fermé la porte

et, comme il n'y a pas de fenêtres, nous sommes protégés contre l'indiscrétion; mais nous entendons causer au dehors et, quoique nous ne comprenions pas, nous devinons aisément que les conversations roulent sur les Européens.

Le village est petit et insignifiant; une trentaine de maisons à peine. Les enfants sont gentils et la plupart blonds; les femmes seraient bien, sans l'anneau qu'elles portent dans le nez. Les hommes sont



MINARET ET QUARTIER RUINÉ A AMADIAH.

doux; ils s'adonnent aux travaux des champs et semblent vivre en bonne intelligence. Ils quittent peu leur village; beaucoup d'entre eux ne sont même pas allés jusqu'à Amadiah; ils tirent du village même tout ce qui sert à leur nourriture et à leur habillement.

6 octobre.

A six heures, tandis que nous faisons nos préparatifs, le curé, qui part pour dire sa messe, vient nous souhaiter bon voyage; nous lui remettons un cadeau pour ses pauvres. Il voudrait bien aussi que nous lui cédassions un peu de quinine; mais notre provision s'épuise tellement vite et nous est si utile, que nous sommes forcés de refuser.

A six heures, nous quittons le village par un sentier bordé de haies, plein de pierres et de cailloux. Cheminant lentement à travers des mamelons et monticules, nous traversons le ruisseau qui suit le milieu de cette large vallée. Nous gravissons le versant opposé et, à mi-côte, nous apercevons encore et pour la dernière fois le plateau d'Amadiah au-dessus des autres monticules. La terre est rouge et ne produit que de pauvres petits chênes, sur lesquels les noix de galle poussent en presque aussi grand nombre que les glands.

Nous arrivons, à dix heures, près d'une source qu'on a eu soin d'entourer de pierres, de façon à en former un abreuvoir pour les troupeaux; puis nous passons dans une autre vallée dont la terre est encore plus rouge. Le versant droit que nous suivons est seul un peu boisé de chênes; il y a aussi quelques aubépines dont les fruits, beaucoup plus gros que ceux d'Europe, atteignent presque les dimensions d'une petite pomme; leur saveur, légèrement acide, est fort agréable. Nous rencontrons un campement de nomades à demi sauvages; hommes, femmes et enfants, nus comme Adam et Ève, se baignent dans un ruisseau et vaquent à leurs travaux sans paraître gênés de notre présence.

Nous nous arrêtons un peu plus loin, près d'une source, pour déjeuner. Le chemin devient ensuite assez fréquenté; nous avons rejoint la route de *Daoudiyé*, bifurcation importante. Nous nous croisons avec de grandes caravanes de chevaux et de mulets qui heurtent nos bêtes de charge et donnent de violents chocs à nos caisses; nous rencontrons aussi d'immenses troupeaux de moutons, dont la laine est très longue et très fine, puis des tribus de pasteurs et de nomades. Tantôt la route porte des traces d'un travail sérieux, mais fort détérioré par le manque d'entretien; tantôt elle n'existe même plus et deux fois nous manquons de nous perdre au milieu des fourrés.

Nous quittons le ravin de *Rechavré* pour incliner à l'ouest; cette direction m'étonne et, à plusieurs reprises, je prie Simon de s'assurer si les katerdjis sont dans la bonne voie; il prétend qu'ils connaissent le chemin; impossible de tirer autre chose des muletiers. Nous laissons sur notre gauche le village de Zaouîtha; je suis de plus en plus surpris de la direction constante vers l'ouest. Le soir, j'apprends par Simon qu'au lieu de nous diriger vers Alkosh et le monastère de Rabban Hormouz, nous marchons sur Dehook. Ce n'est plus la direction que je voulais suivre; les muletiers ont pris celle qui leur convenait. Furieux, j'administre au

katerdji une correction dont il se souviendra, pour avoir agi ainsi contre nos conventions. Il prétend que l'autre chemin n'est pas sûr et donne cent mauvaises raisons.

Nous suivons la berge d'un ravin à mi-côte et fort accidentée ; de nombreux contreforts, qui se détachent des versants de la vallée, nous obligent à des montées et à des descentes continuelles ; le chemin me rappelle beaucoup des routes que j'ai suivies en Kabylie. Nous passons à quelques centaines de mètres de nomades qui ont allumé de grands feux pour se défendre des ours et des panthères ; on aperçoit les silhouettes qui s'agitent devant les flammes. La nuit est tout à fait tombée ; c'est à peine si les clochettes des mulets de bagage nous permettent de les suivre.

Nous passons à travers des gorges, au sortir desquelles nous apercevons au loin quelques feux : c'est *Dehook.*

Nous nous dirigeons vers un caravansérai. Dehook est sur la route fréquentée de Mossoul à Van, par Bitlis et Saird. Comme il est tard, le maître du caravansérai nous ouvre en maugréant. Au milieu d'une cour remplie de chevaux et d'ânes, nous avons grand'peine à décharger nos bêtes et à surveiller suffisamment pour empêcher qu'on nous dérobe quelque sac. Nous maudissons une fois de plus les muletiers auxquels on ne peut faire prendre la route qu'on a choisie, et qui font en sorte qu'on ne s'aperçoive de la fausse direction que lorsqu'il est trop tard pour reprendre le bon chemin.

Demain soir nous arriverons chez les Dominicains, à Mossoul, où nous trouverons un accueil qui nous fera oublier ces misères de la route. Pour le moment, nous sommes installés au premier, dans une chambre à laquelle on arrive par un petit balcon, sans garde-fou, fort étroit et percé de larges trous au travers desquels on pourrait passer. L'escalier par lequel on monte est composé de marches de trente-cinq à quarante centimètres de hauteur ; avec de gros bagages, c'est un travail de géant que d'en faire l'ascension.

7 octobre.

Dans cet abri à peu près sûr, nous avons passé une nuit tranquille. A quatre heures, je fais lever tous mes hommes ; l'étape sera longue jusqu'à Mossoul.

Dans la cour, il fait nuit noire ; nous distinguons à peine nos chevaux que nous sellons nous-mêmes. Il nous faut deux heures pour nous préparer.

Dehook est un village d'une soixantaine de maisons et de moyenne importance. Le gouverneur est un prince qui a sous ses ordres une vingtaine de zapetiés ; un vieux fortin très ruiné lui sert actuellement de demeure, mais il s'en fait construire un autre.

Le pays doit être très chaud ; les habitants paraissent avoir pris leurs précautions en conséquence ; sur les terrasses des maisons, ils ont établi des gourbis en branchages où ils ont élu domicile. Sur la place, en face du mauvais palais du khan, un petit café turc a construit aussi de ces primitifs abris pour les consommateurs. Du reste, le climat de cet endroit s'explique. Garanti contre le nord et l'est par de hautes montagnes, il est exposé au sud-ouest aux vents brûlants de l'Arabie.

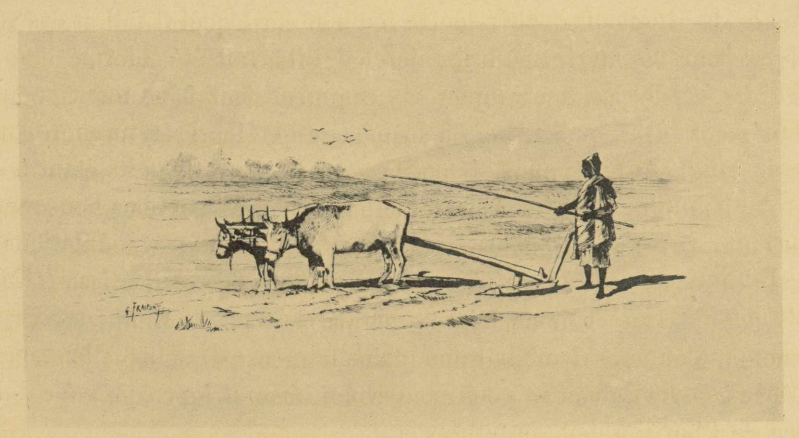
En quelques minutes nous sommes hors de la ville ; nous côtoyons le Rechavré, large de quatre à cinq mètres, profond d'un au milieu. Des roseaux bordent ses rives ; à droite, une plaine immense, dans laquelle le torrent a souvent débordé et où poussent de hautes herbes promptement desséchées par le soleil, des ronces et des chardons ; à gauche, une colline assez abrupte que le sentier suit à mi-côte ; les fréquents débordements expliquent le choix de cette route plus accidentée, mais à l'abri des eaux.

Après une heure et demie de marche, nous arrivons à la croupe de ce monticule ; nous le contournons et nous nous trouvons dans le désert. C'est la plaine de Mossoul, l'extrémité nord-est de la plaine de Sennaar, dont l'histoire remonte au déluge, puisque c'est là que s'établirent, dit-on, les enfants de Noé, quand, après le cataclysme, la terre commença à se repeupler. Cette plaine est vallonnée d'ondulations très longues, mais peu élevées ; on espère, au sommet de chacune, découvrir une grande étendue, et, quand on y arrive, on en voit une nouvelle qui s'élève et borne l'horizon à deux ou trois kilomètres ; au fond de chaque vallonnement court un petit ruisseau qui, s'il n'est bu par les sables, va se jeter dans le Tigre, qui coule non loin de là et que nous apercevons.

Le soleil est brûlant et le chemin poussiéreux ; les pas se succèdent toujours avec la même monotonie ; tantôt l'horizon semble se rapprocher et tantôt s'éloigner. Une route a été commencée, qui doit joindre Mossoul, Dehook, Djezireh-Ibn-Omar, Saird, Bitlis, Erzeroum ; mais elle reste empierrée, le rouleau n'y passe pas et les caravanes marchent à côté ;

un tronçon seul en est fait, le reste est indiqué seulement; il suit la ligne télégraphique, passant par Tel Ouskof et Tel Keif. Nous abandonnons cette direction pour en suivre une intermédiaire, plus directe, entre la route et le Tigre.

Le pays est fertile et un peu cultivé [1]; à de grandes étendues incultes succèdent de grands champs dont la moisson est faite et qui de loin se confondent. Les tronçons de tiges coupées par la faucille sont les



UNE CHARRUE.

seuls témoignages de la culture, car la grossière charrue, un simple crochet de bois, ne retourne pas assez la terre pour y laisser un sillon durable.

Nous rencontrons un groupe de trois ou quatre maisons d'agriculteurs qui vivent perdus dans cette plaine sans ombre; pas un arbre, pas une plante ne pousse auprès de ces pauvres cabanes en terre. La moisson est récoltée, on sépare le grain des épis; dans un cercle de huit à dix mètres de diamètre, des chevaux piétinent toute la journée, sous ce soleil de plomb, attachés côte à côte, écrasant de leurs sabots la paille jetée sous leurs pieds. Le grain est conservé dans les maisons; la paille, hachée, est réunie en tas pointus et longs, recouverts d'un ciment fait de terre, d'eau et d'urine d'animaux appliqué à même sur les tas.

1. Les céréales sont les seuls produits de l'Assyrie et ont fait sa richesse en tous temps. Ce qu'Hérodote en dit est encore vrai de nos jours. (Livre I, chap. CXCIII : Ἔστι δὲ χωρέων αὕτη πασέων μακρῷ ἀρίστη τῶν ἡμεῖς ἴδμεν Δήμητρος καρπὸν ἐκφέρειν, κ. τ. λ.) « De tous les pays que nous connaissions, c'est le plus fertile. On n'essaye pas d'y cultiver les arbres, on n'y voit ni figuier ni olivier; mais la terre est si propre à toutes sortes de grains, qu'elle rapporte souvent plus de deux cents fois ce qu'on a semé, etc. »

Ces pauvres habitations sont généralement situées près d'un petit ravin où l'eau coule en temps de pluie et laisse une mare bourbeuse; souvent aussi, il a été creusé un puits qui donne une bien mauvaise eau. C'est près d'une de ces mares que nous nous arrêtons pour reposer nos bêtes.

Je me souviendrai toute ma vie du triste déjeuner que nous avons fait ce jour-là; nos provisions étaient épuisées, il ne nous restait plus qu'un os de gigot cuit depuis quatre jours et sur lequel il fallait des yeux de lynx pour découvrir une bribe de chair; il avait été enfermé dans les courgines, et de petits champignons commençaient à se montrer; pour complément, deux œufs durs du même âge que le gigot, un morceau de lavash desséché et, comme boisson, l'eau de la mare, le puits étant à sec.

Au bout d'une heure, je fais resseller les chevaux et nous nous remettons en route. La chaleur est très forte; les immenses ondulations de terrain se succèdent. Il est plus de cinq heures; le soleil baisse et Mossoul, qu'on devrait voir au loin, ne paraît pas encore. Enfin, un dernier mamelon, d'où nous dominons une plaine immense dans laquelle serpente le Tigre à perte de vue, et nous apercevons *Mossoul,* à peu près à mi-distance de l'horizon.

Au temps où Ninive existait, grande et resplendissante capitale, l'endroit où nous sommes devait être la résidence temporaire d'un souverain qui voulait se reposer quelque temps des tracas de la ville, tout en ne la perdant pas de vue, comme un aigle, du haut d'un rocher voisin, garde son aire. En effet, ce mamelon est couvert de débris de pierres, qui ne doivent pas provenir du sol argileux que nous foulons depuis ce matin. Après une première destruction par la main des hommes, le temps a achevé d'enlever aux débris toute forme.

La vue du but à atteindre nous redonne du courage; nous en avions besoin, car nous commencions à nous lasser; malheureusement nos bêtes n'ont pas les mêmes motifs que nous pour retrouver de l'ardeur; elles sont épuisées, et les coups d'éperon les font à peine marcher.

Comme nous allons être fort tard à Mossoul, j'envoie Simon en avant, pour prévenir les Dominicains de notre arrivée, leur montrer nos lettres et leur demander de vouloir bien nous accorder l'hospitalité. A sept heures la nuit est complètement tombée.

Le Tigre, large et profond, ne peut être traversé à gué; il se divise en mille petites branches; il nous faut faire un grand crochet pour gagner

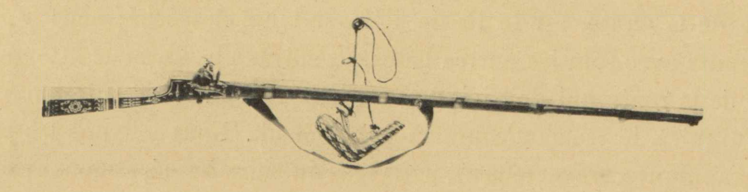
le pont de bateaux qui donne accès dans Mossoul. Les bords du fleuve, autant que nous en pouvons juger dans la nuit, sont fertiles et de nombreuses habitations bordent les rives. Nous suivons un canal où tombe un cheval de bagages. Tandis qu'Hamelin surveille le reste de la caravane, j'aide les hommes à tirer le cheval du bourbier. Les muletiers veulent couper au plus court et nous égarent dans les innombrables ruines qui entourent celles de Ninive; nous tombons au milieu de caravanes de chameaux qui dorment, et nous y mettons un désordre qui nous attire les malédictions des chameliers; nous avons grand'peine à rester réunis. Près d'un groupe de quelques maisons, nous voyons deux ou trois individus auxquels nous demandons notre chemin; pendant ce temps, les habitants sortent des maisons et nous lancent une grêle de pierres; nous nous sauvons au galop et nous nous enfonçons dans la nuit. Grâce à deux coups de revolver que je tire, on se garde bien de nous suivre. Nous voilà de nouveau perdus; un des chevaux de charge, qui marchait le premier, un peu à vue de nez, dirigé par un muletier sur les lumières de Mossoul, tombe dans un fossé de quatre mètres de profondeur et large de sept. Toute la charge s'est détachée, les liens sont cassés, l'animal est meurtri; nous perdons encore une grande demi-heure à réparer le mal. Le fossé, cause de la chute, est le lit de l'Hassertchaï desséché; nous y faisons descendre avec soin les autres bêtes, et, suivant le lit, nous atteignons le pont de la route qui doit joindre, un jour ou l'autre (on n'est pas pressé en Turquie), le tronçon commencé à Dehook. Nous suivons les poteaux télégraphiques, traversons un petit bras du Tigre à gué, et nous atteignons enfin le pont de Mossoul. Les chevaux ne se tiennent plus de fatigue.

La ville est fermée la nuit; nous trouvons Simon qui nous attend et qui nous fait ouvrir les portes. Simon a un air singulier; il a été aussi reçu à coups de pierres dans le petit village où nous avons été si maltraités. Il s'est présenté chez les Dominicains et a, nous dit-il, été mal accueilli. « Il y a des caravansérails dans la ville; que ces voyageurs y passent la nuit, auraient répondu les Pères; nous verrons demain ce que nous pouvons faire pour eux. » Est-ce possible que deux Français, arrivant exténués, soient ainsi reçus par des missionnaires français auxquels ils présentent des lettres de créance de leur maison mère et une lettre du gouvernement? Demain nous demanderons l'explication de cet accueil étrange. En attendant, nous ne pouvons dormir sur la place publique de Mossoul; je frappe à plusieurs khans (caravanséraïs), personne ne veut

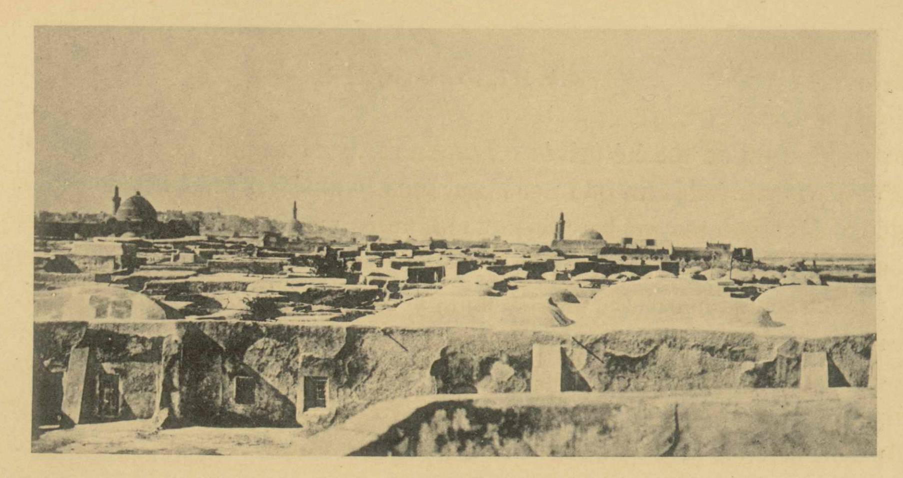
ouvrir ; on est trop heureux de prétexter l'heure tardive pour refuser un abri à ces chiens de chrétiens. Quoique Simon m'ait prévenu de l'absence du consul, absent pour deux jours, je me fais conduire au consulat. C'est par là que j'aurais dû commencer.

Après un quart d'heure de marche au milieu d'un dédale inextricable de rues, entièrement semblables, nous arrivons au consulat ; le concierge hésite un peu à nous recevoir, mais quand je lui dis mon nom, il se souvient que je suis attendu par M. Siouffi qui a parlé plusieurs fois de mon arrivée, et a même mis de côté des lettres qui m'étaient adressées. Aussitôt il nous ouvre la porte ; les bêtes sont déchargées et, comme les appartements sont fermés, il déménage sa loge pour nous la laisser ; nos lits de camp sont vite installés ; il nous apporte du pain, du vin et du fromage de chèvre à la ciboulette. Jamais repas ne m'a fait plus de plaisir.

Le cawas me remet mes lettres, parmi lesquelles je trouve une dépêche de ma jeune sœur me disant : « Bon courage ! » Puis, sous la protection du drapeau français, accroché au mur, nous nous endormons heureux d'être arrivés au terme de cette longue pérégrination.



FUSIL ET POIRE A POUDRE.



MOSSOUL.

CHAPITRE VIII

MOSSOUL. — NINIVE. — KHORSABAD

DU 8 AU 15 OCTOBRE

Chez les Dominicains. — Mgr Altmayer. — Le divan. — Le consul d'Angleterre. — Le minaret chrétien : la tour de l'heure. — Mossoul et l'Orient ; sa fondation. — Les environs de Mossoul ; Nabi-Younès. — Les rues de Mossoul, les bazars, les cafés, le kief. — La tart-arvan. — Mgr Benham-Benni. — Les kelleks. — Le bois à Mossoul. — Un pont à côté d'un fleuve. — Les cimetières. — Les écoles des Sœurs et des Pères, leur imprimerie. — L'Is-trangheli, le Syriaque, le Chaldéen. — Les remparts. — Les changements de lit du Tigre — Le bouton de Mossoul. — Construction du kellek. — Visite aux autorités. — Réception à la turque. — Cigarettes. — Déjeuner au consulat d'Angleterre. — Une histoire d'ours. — Les bords du Tigre : maraîchers, gibier, poissons, sources sulfureuses. — Pleureuses. — Visite aux ruines de Ninive et de Khorsabad. — Butte de Kouyoundjick. — Botta. — Khorsabad, les fouilles. — Maisons de paysans. — Un mur de briques peintes. — Buttes cachant des sphinx. — Autel en tripode.— Comment les ruines se sont conservées. — Fondation des palais. — Les chambres, les murs, les toits, les jours. — Ensemble des palais. — Sennachérib et Sargon. — L'écriture cunéiforme, les différentes sortes d'alphabets ; comment ils furent découverts. — M. Siouffi. — Mosquée du sultan Loulou. — Les Soubbas. — De Mossoul à la Méditerranée. Palmyre, Deir, Sindjar. Orfa. — Les marchands du bazar. — Approvisionnements du kellek. — Départ de Mossoul.

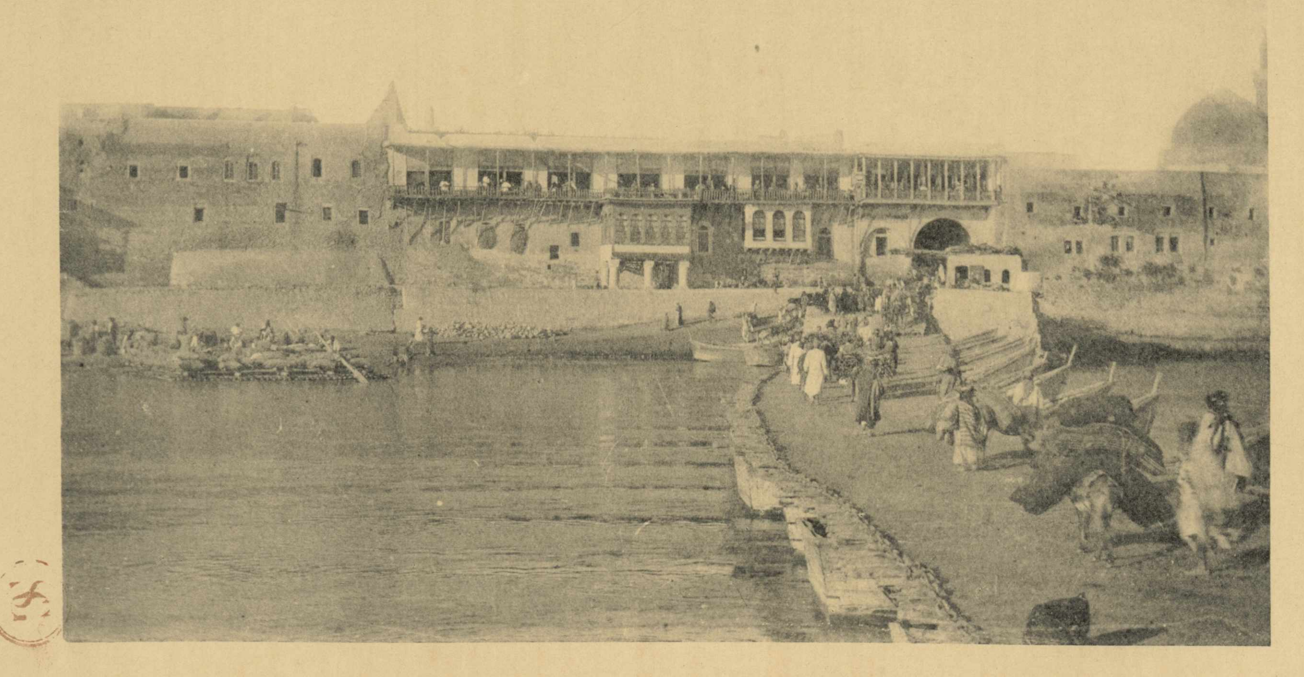
Aussitôt réveillés, nous prions le cawas de faire chauffer de l'eau et entreprenons une toilette dont l'agrément ne peut être apprécié que

par ceux qui en ont été privés comme nous pendant plus d'une semaine. Voici vingt-neuf jours que nous couchons habillés sur nos lits de camp. Quel désappointement hier soir quand, après avoir espéré trouver un lit, nous nous sommes vus dans la triste nécessité de déballer encore notre pauvre couchette. Notre toilette faite, nous nous rendons chez les Dominicains ; c'est l'un deux qui remplace le consul en son absence. La maison est à deux pas ; Mgr Altmayer, archevêque de Chalcédoine et délégué pour la Mésopotamie, allait sortir quand nous nous présentons ; il paraît pressé et nous prie de l'excuser. Il nous adresse au Père Préfet, le Père Duval, qui nous reçoit très poliment. Nous causons une demi-heure et nous nous expliquons alors l'accueil plus que froid d'hier soir. Simon, tout ahuri de la course qu'il avait faite, de la grêle de pierres qui l'avait accueilli à Mossoul, était arrivé chez les Pères comme un homme ivre, donnant des ordres et gesticulant : « Deux Européens arrivent, préparez-leur une chambre, allez au-devant d'eux. » Les Pères avaient d'abord été choqués, puis avaient supposé que nous avions été dépouillés et que Simon portait des lettres volées. Aussi, vu l'heure avancée de la nuit, l'avaient-ils prié de se retirer. L'accueil que ces messieurs nous firent dans la suite fut si cordial que nous oubliâmes cette fâcheuse impression. Cependant, s'ils ont pris Simon pour un voleur et un assassin, n'auraient-ils pas dû d'abord le retenir et s'assurer ensuite de leur supposition ?

Les Révérends Pères nous offrent une grande et belle chambre avec deux lits. Nous passons la matinée à tout mettre en ordre et, à midi, nous achevons en déjeunant de faire connaissance. Au réfectoire, je suis placé près de Mgr Altmayer et Hamelin près du Père-Préfet. Mgr Altmayer est sur le point de partir pour Baghdad ; il est dans le coup de feu du départ ; ce n'est pas une petite affaire, il emmène avec lui cinq sœurs pour diriger l'hospice, ses deux secrétaires, le Père Henri, le Père de Segonzac et une nombreuse escorte. Il a dû faire construire un kellek[1] tout spécialement, se pourvoir de provisions importantes, car on met de huit à dix jours, quelquefois onze et douze, à descendre le Tigre ; on ne trouve aucune nourriture en route ; le Tigre coule en plein désert.

Après le déjeuner, ces messieurs se réunissent au divan, où l'on cause à la mode orientale ; à cette heure du jour, la chaleur est telle qu'on ne peut ni travailler ni dormir. La pièce que l'on nomme le *divan* est mer-

1. Kellek est le nom donné aux radeaux qui descendent le Tigre.



PONT DE BATEAUX ET ENTRÉE DE MOSSOUL.

veilleusement appropriée et elle existe semblable dans toutes les maisons confortables de Mossoul. C'est une grande salle carrée, avec plafond en forme de voûte, située au rez-de-chaussée, haute d'environ deux étages, exposée au nord et sans muraille de ce côté. On s'y réunit pour fumer le kalioun ou le narghilé[1], pour causer et pour recevoir. Nulle part, je n'y ai mieux apprécié les douceurs du farniente de la vie orientale. Le kalioun, qu'il ne faut pas confondre avec le kalian, se nomme aussi quelquefois chibouk; c'est la pipe à long tube droit et rigide, généralement fait d'une tige de jasmin, et dont le fourneau porte à terre; un énorme morceau d'ambre, terminant l'autre bout, s'appuie sur les lèvres sans être tenu serré par les dents, comme nos petites pipes d'Europe. Le tabac que l'on fume est doux et agréable, un peu plus parfumé que nos tabacs; mais il n'a nullement le parfum spécial, fade et écœurant du tabac qu'on nous vend à Paris sous le nom de tabac turc.

Vers deux heures, au moment où nous nous apprêtions à sortir, les katerdjis viennent pour se faire régler, et Simon nous demande de rester quelques jours avec nous; quoiqu'il fasse bien des bévues, nous le gardons; il pourra peut-être nous rendre encore quelques services.

Nous allons faire visite au consul d'Angleterre, auquel son collègue de Van nous avait prié de remettre un mot. Il a pris de mauvaises fièvres dont il ne peut se débarrasser et ne paraît pas trouver le séjour de Mossoul bien séduisant; il aime beaucoup la chasse, qui est son plus grand passe temps; souvent il s'en va passer trois ou quatre jours seul avec un domestique dans les montagnes à une journée est de Mossoul. Pour nous reposer de l'éternel café, il nous offre de la bière anglaise qui eût été bonne sans doute à Londres, mais que le voyage a beaucoup abîmée.

A quatre heures, nous sommes de retour chez les Pères, et nous montons sur le clocher de l'église, d'où l'on a une vue générale de la ville. Ils ont eu grand'peine à construire ce clocher. Les musulmans ne pouvaient voir sans jalousie s'élever ce minaret chrétien côte à côte avec ceux du Prophète; ce fut bien autre chose lorsqu'on plaça dans le clocher une horloge avec des cloches pour sonner les heures. Ce fut cependant la seule façon dont les Dominicains purent faire accepter le son des cloches. Aujourd'hui, les habitants trouvent que l'horloge est commode; ils la

1. Le mot narghilé vient du mot arabe *narghil* qui signifie noix de coco; c'est, en effet, ce fruit évidé qui, pour les premiers fumeurs, remplaçait le vase employé maintenant; la pipe avait alors la forme du kalian persan; la tige n'était pas souple comme elle l'est aujourd'hui.

consultent souvent; ils nomment le clocher la tour de l'heure. Le temps y est divisé à la turque; la première heure sonne au coucher du soleil; l'horloge doit par conséquent être réglée tous les trois ou quatre jours.

Malheureusement l'église est située dans un endroit de la ville un peu en contre-bas, et l'on n'a une vue étendue que du haut du clocher. De là on domine les terrasses plates des maisons, d'une teinte grise uniforme, toutes de même hauteur, au-dessus desquelles s'élèvent seulement quelques mosquées et leurs minarets. L'un de ces minarets est penché et les mahométans prétendent que c'est un de ceux qui se sont inclinés devant le Prophète.

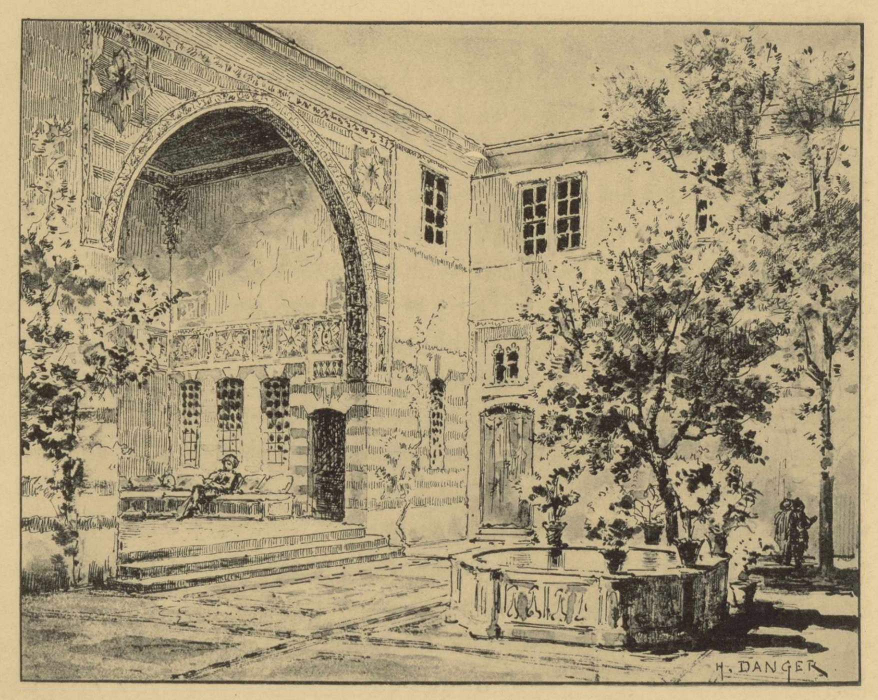
Mossoul est par sa position une des villes les plus considérables de la Mésopotamie; c'est la grande étape sur la route de l'occident à l'orient. Dans tous les projets plus ou moins imaginaires de chemins de fer reliant l'Europe aux Indes [1], elle se trouve sur le parcours, comme centre principal à desservir. Mossoul est placé en effet sur le Tigre, à un endroit où le fleuve est déjà navigable pour des radeaux de quelque importance, et où arrivent facilement de plus petits venant d'au delà de Saird et de Diarbekir. Mossoul est le centre vers lequel convergent toutes les caravanes venant du nord, de l'ouest et de l'est; de là elles font transporter par eau leurs chargements à Baghdad, d'où des bateaux à vapeur les conduisent ensuite en Europe. Cette ville est peuplée de quarante mille habitants environ; elle n'est pas de fondation bien ancienne; c'est depuis l'ère musulmane qu'elle a acquis de l'importance, par son commerce actif d'abord et plus tard par la fabrication d'étoffes [2] merveilleuses. Aujourd'hui son renom n'existe plus que dans l'histoire; sa situation géographique cependant la destinera peut-être à revivre un jour.

En face de Mossoul, de l'autre côté du Tigre, se trouve la butte de *Kouyoundjick,* où fut l'ancienne *Ninive.* Comme capitale de l'empire assyrien et comme grand centre de population, l'emplacement était choisi à merveille; elle était à proximité des montagnes d'où elle pouvait tirer ce qui lui manquait dans la plaine; elle dominait facilement les peuplades du pays plat de la Mésopotamie. Nul doute que le fleuve, comme presque tous ceux du pays, n'ait eu alors un débit d'eau plus considérable et n'ait servi de voie de communication beaucoup plus importante.

1. Voir la carte, p. 272.

2. On prétend que Mossoul a donné son nom à l'étoffe que nous fabriquons sous le nom de *mousseline,* et qui fut importée d'Orient.

A côté de la butte de Kouyoundjick, sur laquelle je reviendrai bientôt se trouve le village de *Nabi-Younès,* également sur un petit monticule. Dans une mosquée sont renfermés, dit-on, les restes du prophète Jonas et le figuier près duquel il pleura. La butte sur laquelle le village est construit contient, au dire de Botta et de Place qui l'ont étudiée, des restes qu'il serait fort curieux de mettre à jour; mais, pour faire les



UN DIVAN A MOSSOUL.

démolitions nécessaires aux fouilles, il faudrait d'abord triompher du fanatisme populaire et du mauvais vouloir d'un gouvernement ignorant.

Tout en causant, l'heure du dîner arrive. En nous mettant à table, nous ne pouvons nous empêcher, Hamelin et moi, d'échanger un sourire; nous avons tous deux une petite déception à la vue du dîner maigre, uniquement composé de légumes et de fromages; les Pères ont eu toutefois l'aimable attention de nous faire servir un plat d'œufs. Après le dîner, on se réunit au divan, où l'on cause quelques instants encore autour d'une table sur laquelle est un grand fanous[1]. Au bout d'une demi-

1. Grande lanterne en verre, dans laquelle on met une lampe ou une lumière quelconque.

heure, les Pères se retirent pour remplir leurs devoirs religieux; nous gagnons notre chambre et, pour la première fois depuis vingt-neuf jours, nous nous couchons avec délices entre des draps dans un vrai lit.

9 octobre.

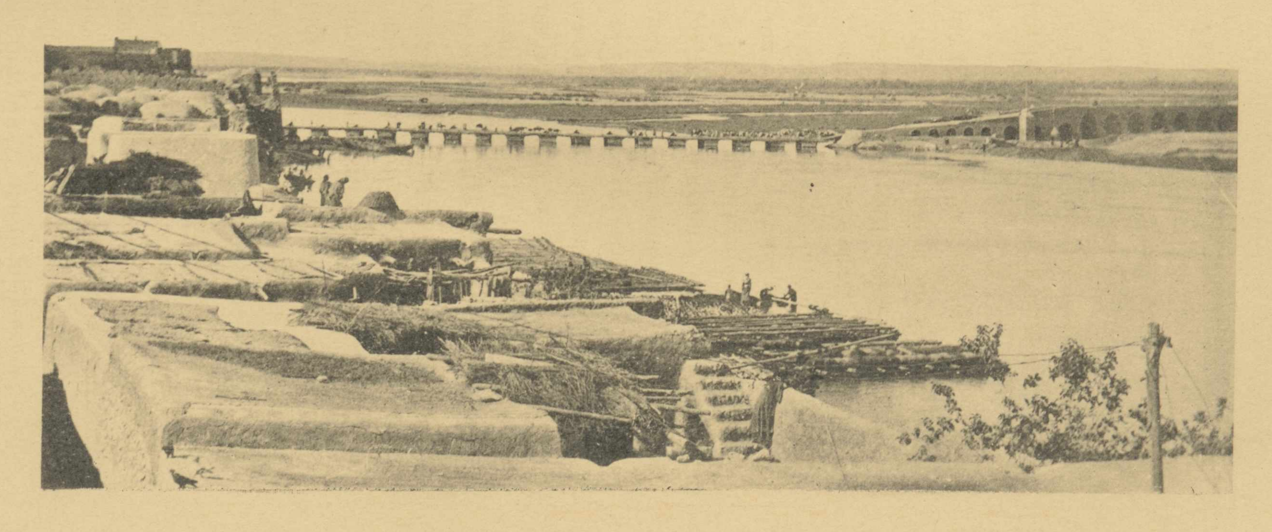
Malgré tout le plaisir que nous aurions eu à faire une grasse matinée, nous nous levons de bonne heure pour écrire quelques lettres ; le courrier part aujourd'hui à dix heures, et il ne part que tous les huit jours.

A dix heures, nous descendons; les Pères sont réunis au divan, où Monseigneur reçoit les visites d'adieu, car c'est ce soir qu'il doit partir.

Après avoir causé quelques instants, nous sortons, Hamelin et moi, accompagnés de Simon et des cawas[1] du consulat. Il fait déjà très chaud dans ces petites ruelles étroites ; les maisons uniformes, grises, en terre gâchée et séchée au soleil, reflètent la chaleur et la conservent; elles sont relativement propres, ces petites rues; quelques-unes sont pavées de dalles; c'est un véritable labyrinthe au milieu duquel il faut être habitué à circuler pour pouvoir se retrouver. Quelquefois la rue passe sous une maison construite en voûte; alors on a un peu d'ombre et de fraîcheur; la voûte est souvent si basse qu'un cavalier doit descendre de cheval pour passer. De temps à autre, nous rencontrons de petits ânes disparaissant sous des charges de fagots ou de paille; c'est à peine si, en se serrant contre le mur, on évite d'être bousculé et déchiré.

Nous débouchons sur une grande place nue où vient d'arriver une caravane; avec les ânes, les chevaux et les chameaux qui portent les ballots, se trouvent des mulets et des tart-arvans destinés aux femmes. Cette singulière voiture ressemble à un palanquin; c'est une caisse carrée à six glaces, comme une berline primitive, avec portes à coulisse et fixée sur de gros brancards entre lesquels on met deux mulets qui la portent l'un devant et l'autre derrière. Ce mode de transport est le plus luxueux connu en Arabie; il faut en général emmener deux bêtes de rechange, car cette

1. Je crois avoir déjà donné l'explication du mot cawas; ce sont les soldats à la disposition des autorités et des fonctionnaires étrangers; ils marchent devant eux pour écarter la foule, les faire respecter. Il serait bien difficile à un étranger de circuler sans en être accompagné; la foule s'amasserait autour de lui. Quoique musulmans, ces cawas sont en général honnêtes et dévoués; celui des Pères est un modèle. Ils ne peuvent être choisis parmi les chrétiens, car, souvent obligés de frapper, s'ils n'étaient musulmans, ils n'auraient aucune autorité pour le faire.



PONT DE BATEAUX SUR LE TIGRE.

caisse est fort lourde et deux personnes y prennent place; les animaux qui la portent ne peuvent guère travailler plus d'une demi-journée; c'est donc un groupe de quatre bêtes qui demandent à être surveillées par un homme spécial. Ce mode de transport est beaucoup plus fatigant que l'équitation; les animaux vont rarement au même pas, et aucun ressort n'amortit les secousses et les contrecoups d'une marche saccadée et inégale. Les brancards, qui n'ont pas la moindre souplesse, sont fixés directement avec des chaînes sur le bât du cheval.

Nous entrons dans le bazar ; les échoppes sont petites et basses ; de petites boutiques cubiques, semblables à des casiers, bordent une ruelle étroite, au milieu de laquelle se trouve un ruisseau fort gênant pour la marche, car la pente vous pousse continuellement au milieu. De grands paillassons recouvrent ce passage et forment une galerie sous laquelle on a une ombre et une fraîcheur relatives. De temps en temps, un cheval ou un chameau obstrue complètement la rue ; il semble encore plus grand dans cet étroit espace. Après avoir traversé successivement le quartier des chaudronniers, celui des cordonniers, des marchands d'étoffe, des potiers, des orfèvres, des bouchers (celui-là est terrible par la quantité de mouches et l'odeur de la viande qui se corrompt vite par la chaleur), nous arrivons sur une autre place toute différente de la première. Quelle cohue ! quelle animation ! Les halles, à cinq heures du matin, ne sont pas plus mouvementées ; des marchands de fruits, de melons, de pastèques et de sucreries l'encombrent de leur étalage; la foule circule au milieu d'eux ; tout autour, des cafés, baraques en bois et en plâtre où les consommateurs, assis en tailleur sur des bancs de paille tressée, fument le chibouk, le narghilé ou le kalian, en buvant du café et en faisant leur *kief*[1]; il y a deux étages, la salle du rez-de-chaussée regorge ; au premier, on ne trouverait pas une place.

Il est temps de regagner notre logis, car l'heure s'avance ; nous prions le cawas de nous indiquer le plus court chemin. Comment s'y reconnaît-il ? Les rues sont toutes les mêmes : des angles, des coudes, des lignes droites, bordés de grands murs nus. La vie est tout intime en

1. On ignore en Europe ce que c'est que le kief ; nous n'avons pas de mot pour le rendre, et un Européen qui vient en Orient ne peut *faire son kief* sans en prendre l'habitude. C'est plus que la nonchalance du farniente, c'est un oubli complet et volontaire de tout ce qui vous rattache à la vie, c'est un sommeil éveillé, bercé d'agréables rêveries, exempt de préoccupations, quels que soient les soucis que l'on puisse avoir. Il n'y a pas d'Oriental qui ne fasse son kief au moins une fois par jour, et cela souvent pendant quatre ou cinq heures.

Orient, et les fenêtres ne donnent que sur les cours intérieures ; derrière la porte d'entrée se trouve un mur, qui, la porte étant ouverte, empêche les passants de voir ce qui se passe dans la maison.

Quand nous arrivons à la communauté, Mgr Altmayer reçoit les témoignages de sympathie de tous ceux qui regrettent de le voir quitter Mossoul. On se met à table ; à déjeuner, on nous sert des gâteaux de manne ; c'est la première fois que j'en mange et le goût m'en semble véritablement agréable ; le gâteau est un mélange de manne, d'amandes,



TART-ARVAN.

de lait, de farine, de sucre, de miel, pétris en forme d'une petite galette. Après le repas, on se réunit comme d'habitude au divan, où nous restons à causer avec Monseigneur en attendant son départ. L'archevêque arménien, Mgr Benham-Benni, vient voir son collègue qu'il désire accompagner; c'est un homme fort intelligent et du plus haut mérite.

L'heure du départ sonne enfin ; c'est un véritable cortège ; six cawas en grand costume ouvrent la marche, puis viennent les deux archevêques que nous suivons au milieu des religieux, entre le Père de Segonzac et le Père Henri, auxquels nous donnons prochainement rendez-vous à Baghdad.

Derrière nous viennent les élèves des écoles. En moins d'un quart d'heure, nous arrivons à la berge où se trouvent les radeaux, au sud-est de Mossoul, en dehors des remparts, dans un petit faubourg.

Tous les bagages sont réunis sur un radeau à part, de deux cents outres, avec les provisions, les domestiques et les soldats ; sur l'autre, de



MOSSOUL (vu de la citadelle).

deux cent vingt outres, une petite tente a été dressée, divisée en deux compartiments pour les Sœurs et les Pères.

Il n'y a pas de bois à Mossoul ; il ne pousse aucun arbre, et toute la campagne présente l'aspect du désert le plus aride ; le bois avec lequel on construit ces radeaux arrive des régions situées près de Diarbékir, de Saird et de Bitlis ; les arbres ébranchés sont jetés dans le Tigre, qui les apporte à Mossoul ; ils se vendent un bon prix, et lorsqu'ils arrivent à Baghdad, ils ont doublé de valeur. Les troncs d'arbre, sciés en deux, sont réunis par des lianes et des branchages, sous lesquels on met des outres gonflées d'air ; les outres sont louées par des individus qui en font le trafic à raison de cinq piastres l'outre.

On se dit un dernier adieu, et les radeaux, conduits par deux kellekjis, s'en vont lentement à la dérive. Nous montons sur la terrasse du télégraphe européen qui domine le fleuve et une partie de la ville, et nous voyons les kelleks s'éloigner. En face de nous, nous avons le village de Nabi-Younès, à gauche le pont de Mossoul.

Les habitants de Beaune,
Tout pleins d'esprit qu'ils sont,
A deux lieues de la Saône
Ont fait construire un pont.

Quand Piron plaisantait ainsi les Bourguignons, il ne croyait certes pas que ce quatrain s'appliquerait si bien aux Mossouliotes. Il avait été décidé qu'on construirait un pont sur le Tigre à Mossoul ; on avait choisi l'endroit le plus étroit (le fleuve a cent soixante-huit mètres de large à cette place), mais on n'avait pas pensé que cet endroit était, par contre, le plus profond. Comme il fallait construire un pont, que les habitants le réclamaient à cor et à cri, et qu'on ne pouvait le faire sur le fleuve, on le construisit à côté ; il servira, dit-on, quand le fleuve débordera ; l'ancien pont de bateaux resta, faisant suite à la solide digue en maçonnerie. Quand le fleuve déborde, le pont de bateaux est enlevé par le courant et on est obligé de traverser en barque. Comme les habitants trouvent plus commode de débarquer directement sur la rive et que le débordement dépasse souvent la digue, le pont ne sert jamais.

Derrière la maison se trouve un grand espace vide, s'étendant jusqu'aux remparts, comme une zone militaire. C'est dans cet espace, tout autour de la ville, que les morts sont enterrés, sans le moindre souci d'alignement, mais la tête tournée vers la Mecque. Rien n'est plus banal que

ce cimetière ; c'est une place publique ; les tombes servent de bancs et sont piétinées avec une insouciance que finissent par partager les Européens eux-mêmes. Les enfants jouent autour des tombeaux, les grandes caravanes de chameaux se reposent au milieu d'eux, et on laisse les animaux brouter les misérables touffes d'herbe qui poussent dans les angles des pierres. On enterre vite chez les musulmans ; deux heures après la mort, même supposée, on est conduit à la tombe; aussi risque-t-on fort



MOSSOUL : TOMBEAU SUR LES BORDS DU TIGRE.

d'être enterré vif. Les musulmans croient que le corps souffre tant qu'il n'est pas enterré.

Les radeaux ont entièrement disparu. Nous rentrons et, tout en fumant le chibouk, nous causons avec le Père Duval, nous laissant aller avec une nonchalance tout orientale à nous reposer de nos fatigues.

10 octobre.

Nous passons la matinée à mettre nos notes en ordre, puis nous faisons une visite aux Sœurs, dont la maison est voisine de celle des Pères. Elles nous montrent leur couvent en détail, depuis l'hôpital jusqu'aux dortoirs et l'asile des petits enfants, auxquels elles apprennent à lire les carac-

tères français en même temps que les caractères arabes ; nous ne nous lassons pas d'admirer la patience avec laquelle ces pauvres petits sont élevés. Parmi les filles, beaucoup quittent l'asile de bonne heure, surtout parmi les mahométanes, qui sont souvent fiancées à l'asile même, qu'elles abandonnent vers dix ans pour se marier. Les garçons passent de l'école des Sœurs à celle des Pères, où ils complètent leur éducation.



MOSSOUL : BAB-LEGGUSH.

Lorsque nous rentrons à la communauté, les Pères nous font à leur tour visiter leur établissement, qui s'augmente tous les jours et attire chaque année de nouveaux adeptes. Ils n'en font jamais parmi les musulmans, dont il leur est défendu d'entreprendre la conversion; les malheureux convertis, reniés et mis à l'index, seraient dans une plus triste condition que des parias; ils risqueraient même leur vie. Nous visitons les écoles et l'imprimerie, qui est fort bien montée. On y publie des livres religieux en arménien, en istranghéli, en chaldéen, en syriaque et en arabe[1]. Les employés et ouvriers de l'imprimerie sont des jeunes gens

1. L'istranghéli, le syriaque ou syrien et le chaldéen sont des différents dialectes d'une même langue qui fut appelée, en divers temps, langue chaldéenne, babylonienne, arménienne, assyrienne et quelquefois hébraïque, non qu'elle fût confondue avec l'ancien hébreu, mais parce qu'elle était devenue la langue des juifs à leur retour de captivité. Plusieurs livres du Nouveau

élevés par les religieux; ils sont adroits, mais souvent lents; ils n'ont pas perdu cette tendance originelle. Notre visite terminée, nous venons nous reposer au divan, où nous trouvons le consul anglais, venu pour nous rendre visite et s'excuser de ne pas avoir pu présenter ses hommages à Mgr Altmayer avant son départ; il nous invite à déjeuner pour demain.

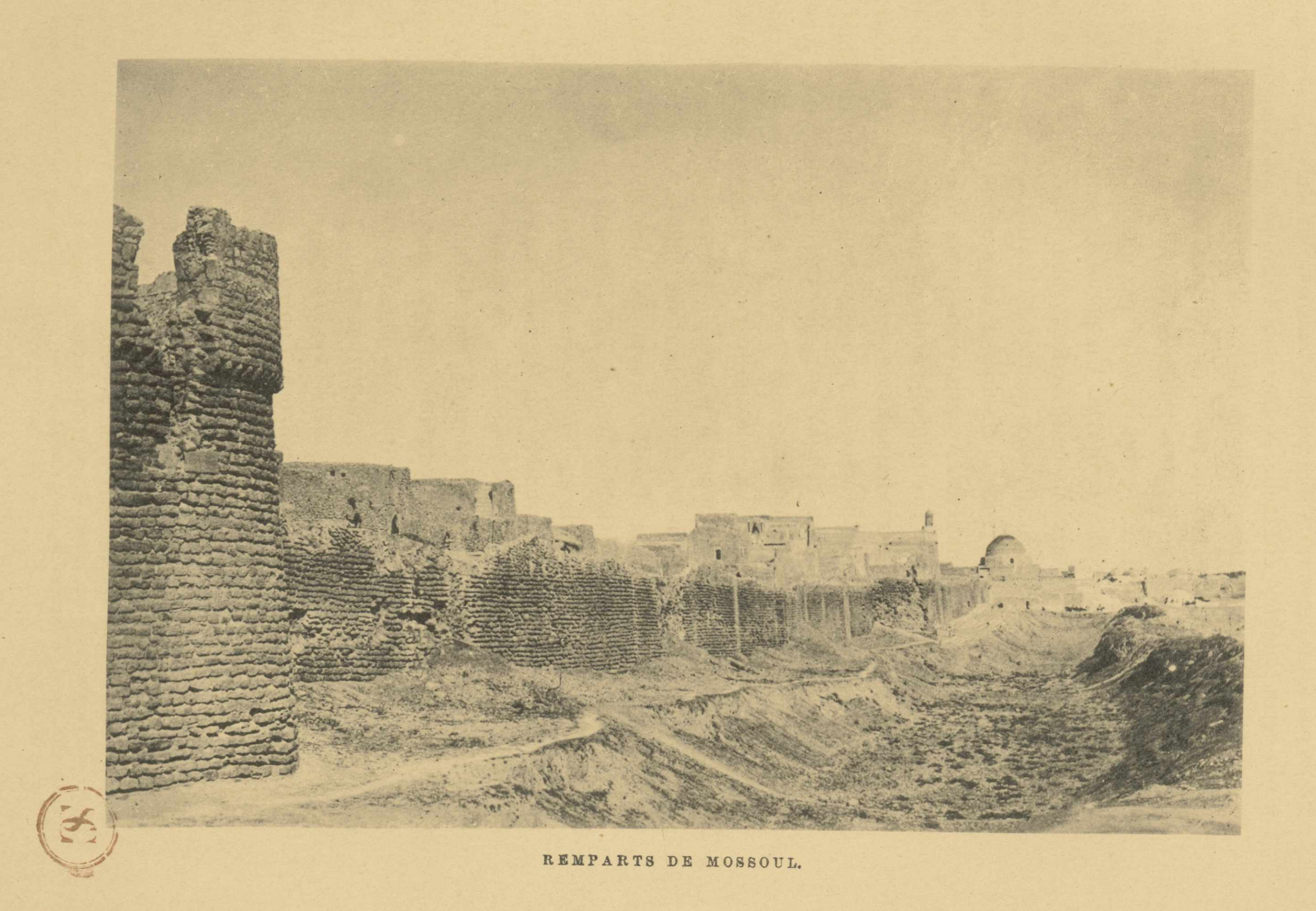
Dans l'après-midi, les Pères, n'ayant pas d'école, nous proposent une promenade autour des remparts. Un portefaix se charge de notre appareil photographique. Nous nous rendons d'abord au télégraphe, d'où nous prendrons une vue du fameux pont et de la ville.

Toute la partie extérieure des remparts est, ainsi que je l'ai dit plus haut, consacrée aux cimetières. Au printemps, après la saison des pluies, c'est un endroit ravissant; cette plaine aride et déserte, sur laquelle il semble ne pas y avoir autre chose que du sable et de la terre desséchée, se couvre d'herbes et de fleurs comme une prairie; tous les habitants quittent alors la ville, pour camper sous des tentes, entourés de leurs animaux. Ce moment d'abondance, qui commence en janvier, n'est pas de longue durée; l'herbe est vite saccagée par les hommes et les animaux, et le soleil ne tarde pas à donner à la terre l'aspect désolé du désert.

Les remparts, qui ont à peine un demi-siècle, furent construits sous le gouvernement du pacha Ahmet; il avait à se défendre des incursions de plus en plus nombreuses des Arabes Taï. Ces remparts sont en fort mauvais état; ils sont bâtis en briques séchées au soleil, qui s'éboulent dans le fossé, déjà à demi comblé par le sable du désert; ils ne servent même pas à protéger l'octroi contre les fraudeurs, qui escaladent les brèches sous le couvert des gendarmes, complices de leurs filouteries.

Chemin faisant, nous remarquons un petit mausolée plus important; aux quatre coins de la tombe s'élèvent quatre colonnes en pierre surmontées d'un toit. Beaucoup de gamins jouent à cet endroit; c'est leur quartier général. Ce mausolée, situé à l'angle nord-ouest, a été construit par les Pères pour honorer la mémoire d'un riche musulman qui, comprenant tous les bienfaits des missionnaires, leur avait rendu de grands services. Nous voici enfin sur la dernière face, la face nord, que baignait

Testament furent écrits en syriaque. L'istranghéli est la langue savante par rapport au chaldéen dont elle est dérivée. Le chaldéen, qui est la langue moderne, prend le nom de chaldéen vulgaire. — Le syriaque ne se parle plus aujourd'hui; la langue vulgaire des Syriens et des Maronites est l'arabe; en sorte que le syrien et l'istranghéli, comme chez nous le latin, sont des langues d'église et de livres saints. Le syriaque est aussi la langue savante des chrétiens de Saint-Thomas dans l'Inde.



REMPARTS DE MOSSOUL.

autrefois un bras du Tigre. C'est devant la porte de ce côté qu'abordaient les kelleks venant de Diarbékir ; le R. P. Duval, préfet de la mission, et qui réside en Mésopotamie depuis plus de trente ans, se souvient d'y avoir débarqué. Le Tigre est le plus capricieux des fleuves ; il change de lit comme don Juan de maîtresses, une année de pluies et de débordement le transporte souvent à un kilomètre de l'endroit où son cours paraissait définitivement établi. Mossoul, qui est actuellement sur la rive droite, était peut-être, à sa fondation, sur la rive gauche, sur l'emplacement d'un faubourg de Ninive.

Du haut de la porte nord, nous contemplons la ville et la région déserte comprise entre les remparts et les maisons ; on dirait une immense place où, en cas d'invasion, les pasteurs et les tribus nomades pouvaient trouver un abri contre les envahisseurs.

Les fortifications se prolongent perpendiculairement au fleuve ; au point où elles le rencontrent s'élève un monticule sur lequel était construite une citadelle surplombant le fleuve à pic, à une cinquantaine de mètres. Nous passons ensuite près d'un tombeau étrange et fort ancien ; il est tout en briques cuites ; la façade nord contient une inscription très intéressante, paraît-il. Je ne suis malheureusement pas à même d'en juger ; mais M. Siouffi, notre consul, fort érudit en langue arabe, l'apprécie hautement et en a envoyé l'estampage à Paris. Au point de vue artistique, cette tombe est fort curieuse. De chaque côté de la porte, au-dessous de l'inscription, se trouvent deux panneaux en briques naturelles moulées, d'un ravissant dessin, dont les lignes principales, larges de deux centimètres, sont recouvertes d'un émail de faïence bleue de la nuance la plus profonde et la plus pure.

Tout en nous promenant, nous remarquons sur bien des figures de laides cicatrices, ou des boutons assez semblables à des furoncles. C'est la maladie des grands centres dans ces pays chauds ; on la nomme, suivant la ville où on l'attrape, bouton d'Alep (Haleb), bouton de Diarbékir, de Mossoul, de Baghdad ; en Algérie, j'avais vu le clou de Biskra, avec lequel il me semble avoir quelque analogie. Ce bouton, dont on ignore la cause, se présente d'abord sous la forme d'un petit point rouge qui grossit, devient de la taille d'un très fort clou, suppure et disparaît au bout d'un an, laissant une vilaine marque brune. Des médecins européens sont venus à Baghdad pour l'étudier spécialement et n'ont obtenu d'autre résultat que de le rendre plus sensible et de laisser des

cicatrices plus laides encore. On ne constate l'existence de ce bouton que dans les villes de quelque importance; il existe à Mossoul et ne paraît jamais dans le petit village de Nabi-Younès, exactement situé dans les mêmes conditions d'hygiène. Les gens propres et soigneux n'en sont pas plus exempts que ceux qui vivent dans une saleté continuelle. Sur cette grande ligne d'Alep, Diarbékir, Mossoul et Baghdad, il ne paraît dans aucun des petits villages intermédiaires. Fait étrange, les indigènes l'ont généralement sur la figure, tandis que les étrangers l'ont plutôt aux bras et aux mains; mais ce n'est pas là une règle générale. On ne sait comment on en attrape le germe; on cite des voyageurs l'ayant contracté qui ne sont restés que quelques jours dans une ville; d'autres n'ont vu apparaître le point rouge que plusieurs mois après être revenus dans leur pays. Presque tous les missionnaires l'ont eu; c'est un tribut qu'il faut payer. L'un de ces messieurs souffre en ce moment beaucoup d'un de ces boutons, qui lui est venu sur la joue. A Baghdad, on en distingue deux espèces : le bouton mâle, qui vient seul, et le bouton femelle, qui se multiplie; il est un peu plus petit, mais aussi terrible que le mâle. On m'a cité un individu qui en a eu jusqu'à trente. Un dominicain qui avait vécu à Mossoul pendant plus de six ans sans avoir rien attrapé s'aperçut, trois ans après son retour en France, qu'un bouton inquiétant lui venait à la tempe; il eut la prudence de ne pas chercher à en arrêter le développement, et le bouton disparut. Il est reconnu que tous ceux qui ont voulu soigner ce mal en portent de plus terribles marques.

Nous nous occupons de notre kellek; plusieurs des Pères ont souvent fait le trajet, et ils mettent leur expérience à notre service aussi obligeamment que possible. Le charpentier de la communauté nous établit une petite tente en bois tendu de calicot et de cotonnade, et le procureur de la mission se charge de l'achat des provisions. La descente, qui se fait en quatre à cinq jours en mars et en avril, lorsque les eaux sont hautes, dure quelquefois dix et douze jours à cette époque, la plus sèche de l'année; il nous faudra plus de temps qu'à un transatlantique pour aller du Havre à New-York. Le fleuve coule en plein désert, et l'on mourrait de faim en route si l'on ne s'approvisionnait avant le départ; les berges dénudées ne fournissent même pas le bois nécessaire à la cuisine.

M. Siouffi n'est pas encore de retour; nous le regrettons vivement, car c'est par lui que nous aurions désiré être présentés aux autorités. Le Père Duval fait prévenir les gouverneurs de la ville et du vilayet que



MOSSOUL : LE MARCHÉ AUX BESTIAUX.

nous irons les visiter demain. En rentrant dans notre chambre, nous trouvons notre linge, que les sœurs ont eu la complaisance de blanchir et de réparer. Ce service est inappréciable, car ce n'est qu'à Téhéran que nous trouverons les bagages qui contiennent nos réserves.

11 octobre.

C'est à cheval que nous allons rendre visite aux autorités ; y aller à pied serait un manque de tenue choquant. Nous nous rendons d'abord chez le gouverneur général de la province, Taschim-pacha, qui demeure hors de la ville, dans le grand bâtiment servant de caserne et que l'on aperçoit de la maison du télégraphe.

Nous traversons la ville, escortés par le cawas et deux domestiques qui tiendront nos chevaux pendant la visite ; puis nous sortons par la porte Leggush. Une longue allée, commençant après la zone des tombeaux, conduit au Séraï ; elle est bordée par deux rangées d'arbres, presque tous malades ou morts. Près du palais, il n'y a plus trace de plantations. Pourquoi aussi avoir planté des eucalyptus, des ormes, des chênes, qui ne pouvaient s'acclimater, plutôt qu'une belle allée de palmiers, qui eût sûrement réussi ?

Lorsque nous entrons sous le porche, les hommes du poste sortent et nous présentent les armes, les uns le canon en avant, les autres en arrière. Nous laissons les chevaux dans la cour et montons au premier, où un autre poste nous rend encore les mêmes honneurs. On nous introduit dans un petit salon où se trouve le gouverneur. Il porte une redingote européenne et a une bonne tenue ; il parle français et nous reçoit avec politesse. Le petit salon est situé sur la façade qui domine le fleuve ; à travers les fenêtres grillées, on a une jolie vue sur la campagne, sur le Tigre et sur le village. Les paroles du pacha sont remplies, comme toujours, d'offres et de propositions exagérées, qui ne seraient certainement pas tenues si on les acceptait ; néanmoins, le gouverneur nous promet de nous donner des zapetiés pour le voyage. Les rives du Tigre sont fréquentées par des Arabes pillards qui ont dévalisé, ces derniers jours, plusieurs kelleks ; il ne serait pas prudent de s'embarquer sans soldats. Après une visite d'un quart d'heure et l'inévitable absorption de sirops et de café, nous prenons congé de Taschim-pacha, que nous remercions de ses aimables intentions. Repassant par la même série de

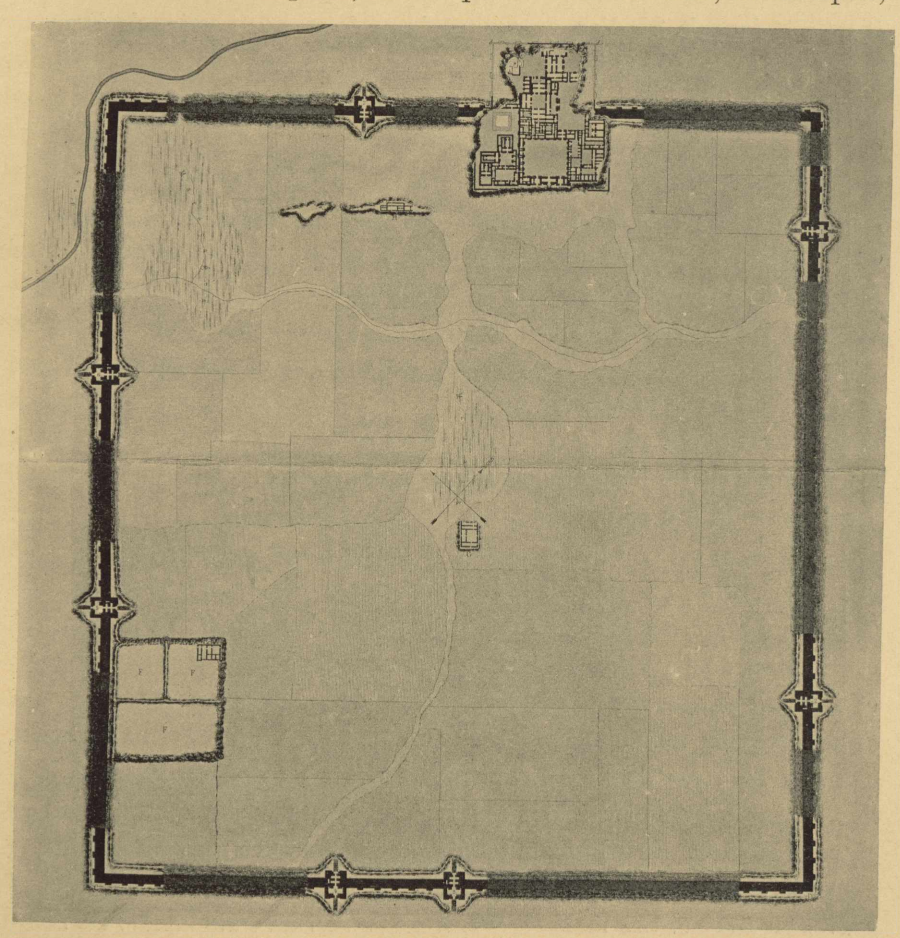
salutations armées, nous quittons le palais pour nous rendre chez Hamdi-bey, le gouverneur de la ville. La paresse et la nonchalance orientales me gagnent à un tel point, que je fais conduire mon cheval par deux domestiques qui le tiennent de chaque côté du mors.

La demeure de Hamdi-bey est à côté du consulat de France. La réception est plus intime; pas de soldats à la porte; le gouverneur est chez lui, en petite tenue, en chemise déboutonnée, avec pantalon de toile européen. Il est assis sur un divan, tenant dans sa main son pied revêtu d'une chaussette. A notre entrée, il lâche son pied pour nous tendre la main. Il est entouré de quelques Européens; l'un d'eux est un ingénieur autrichien, chargé de diriger les *travaux* de la route de Mossoul; son secrétaire, qui a habité une année Paris, ne se souvient que du quartier Bréda, de Bullier et du boulevard Saint-Michel; c'est là-dessus qu'il fonde son enthousiasme pour la première ville du monde. Hamdi-bey ne connaît pas Paris et a grand désir d'y aller. Est-ce la description que nous lui en faisons ou les récits funambulesques de son secrétaire qui le tentent? Il parle mieux français que son supérieur et, l'étiquette étant moins stricte, la conversation est plus facile. Il n'est pas marié, ce qui est ici un signe de très grande dépravation. Au bout de quelques instants, il nous offre le café et les cigarettes traditionnelles.

Les cigarettes méritent une description particulière; elles remplacent le chibouk dans les réceptions, comme étant plus commodes et plus faciles à offrir; mais c'eût été un bien grand travail pour un Turc que d'apprendre à les rouler. Des marchands établis au bazar font des tubes en papier, légèrement coniques, qu'ils vendent vides; on les remplit, chez soi, de tabac très sec, presque en poudre, et la cigarette est faite; mais elle a le grand inconvénient, le tabac n'ayant pas de consistance, de laisser à chaque instant tomber la partie incandescente, qui brûle les tapis et les meubles. On a pourtant la précaution de remettre à chaque fumeur un petit godet de cuivre pour y déposer sa cendre.

Nous prenons congé de Hamdi-bey et allons chez le consul d'Angleterre, qui nous attend. Nous arrivons vers midi. Le déjeuner est servi dans un divan semblable à celui des Pères. On cause de la rareté des voyageurs; voici six ans qu'il n'est pas venu un Anglais à Mossoul. Puis la conversation tombe sur la chasse, dont le consul est grand amateur; il regrette de n'avoir pas ici un compagnon pour courir les montagnes et chasser le sanglier et l'ours.

L'ours est très craint des habitants, dont il attaque souvent les troupeaux, et il court sur lui des histoires fort bizarres. Un jour, dans un petit village, une femme disparut, enlevée par un ours. Le mari, au désespoir,



PLAN DU PALAIS ET DE L'ENCEINTE DE KHORSABAD[1].

fit rechercher sa femme de tous côtés. Enfin, on la retrouva dans la caverne de l'ours. On la pria de sortir; elle s'y refusa, disant qu'elle avait trouvé un compagnon plus aimable que son mari. « Il m'apporte du miel, des fruits, et le soir, il est infiniment plus tendre : il me lèche les pieds, m'embrasse et ne me bat jamais. » Mahomet ne pouvant admettre une

1. Place, *Ninive et l'Assyrie*, 3e volume.

semblable alliance, l'ours fut tué et la femme dut réintégrer le domicile conjugal. Le mari eut la peau de son rival. Nous rentrons vers deux heures chez les Pères; ils sont inquiets de ne pas voir revenir M. Siouffi; il est allé jusqu'à Sindjar, au-devant de sa femme, qui arrive de Damas, à travers le désert, par Tadmor (l'ancienne Palmyre) et Deir (ou Dehr). Cette route est dure et pénible; on est quelquefois trois jours sans rencontrer un puits, et souvent on est attaqué par des bandes d'Arabes.

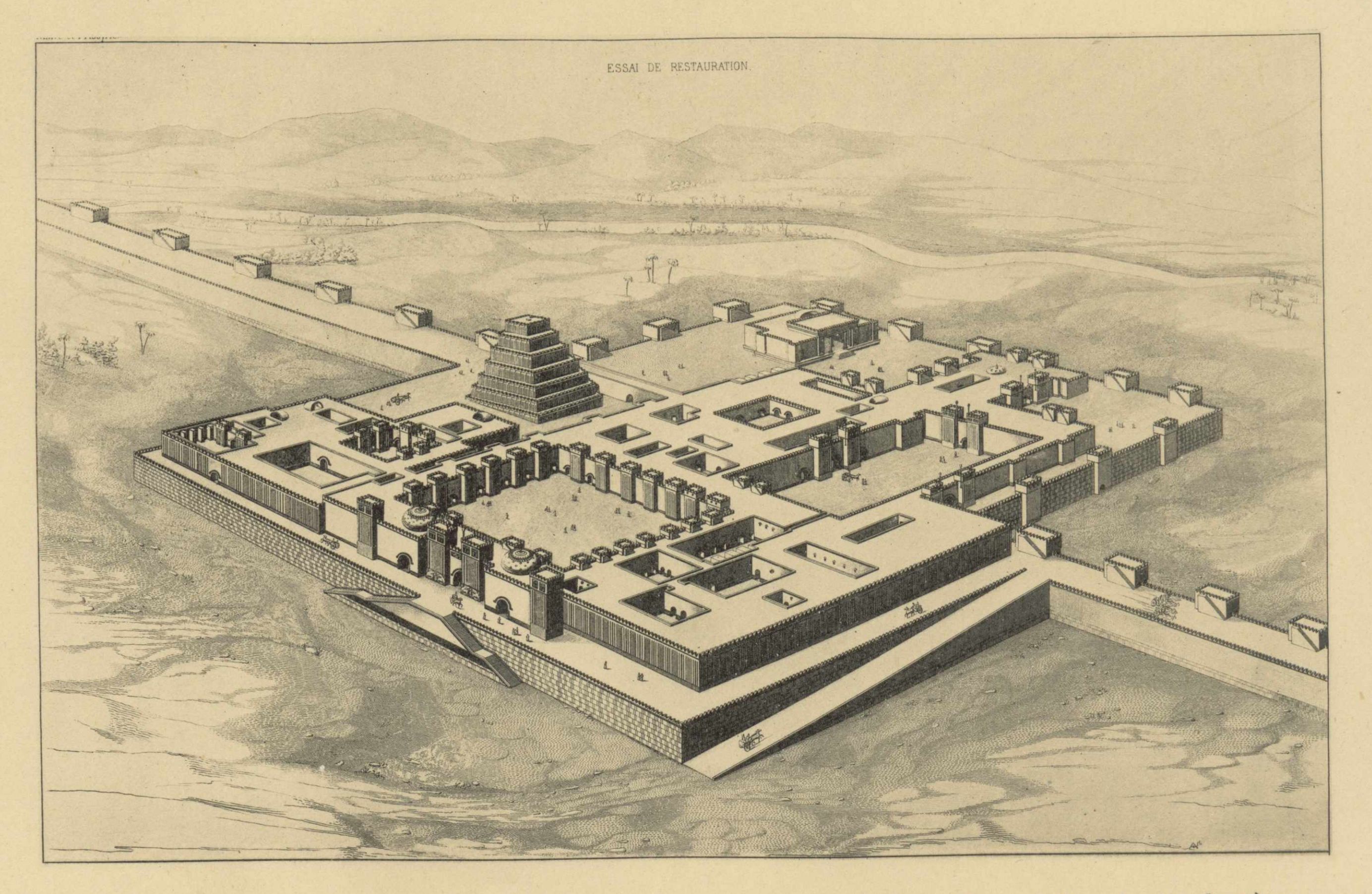
Pour occuper notre après-midi, nous allons, vers quatre heures, nous promener hors de la ville, sur les rives du fleuve ; elles sont, jusqu'à un ou deux kilomètres au sud de Mossoul, bordées de broussailles dans lesquelles on trouve des francolins en grand nombre. Tout l'espace recouvert par les eaux lors de l'inondation du printemps est occupé par de grandes melonnières où les melons, les courges et les pastèques, qui sont le fond de la nourriture des habitants, poussent abondamment. Les maraîchers qui ont planté ces melonnières campent au milieu d'elles pour les défendre contre les maraudeurs ; ils sont armés et tirent sans scrupule sur le premier qui se présente.

Le Tigre est très poissonneux, et parmi les poissons, beaucoup sont excellents. Jusqu'à Baghdad, la plus grosse espèce est le poisson de Tobie, qui mesure souvent un mètre cinquante de long, sur vingt à trente centimètres de diamètre. A partir de Baghdad, on rencontre des requins, et il serait dangereux de se baigner sans de grandes précautions ; on a vu des requins remonter le Karoun (affluent du Tigre) jusqu'à Shuster.

Sur les rives du Tigre, à plusieurs lieues au delà de Mossoul, jaillissent des sources sulfureuses qui répandent une odeur épouvantable et gâtent les eaux. En plusieurs points, grâce à la vertu de ces sources, le fleuve est réputé pour guérir les maladies du sang, si communes et si graves en Arabie. Les malades y suivent de sérieux traitements. De nombreuses sources de naphte et de pétrole se rencontrent dans les montagnes de l'ouest, et aussi dans le Djebel Sindjar et le Djebel Mehlebiyeh, à l'est; mais elles ne sont pas exploitées.

Après nous être reposés quelques instants, nous revenons par la porte ouest. De longues caravanes de chameaux, gardées par un seul homme, campent hors de la ville. Assises sur leurs quatre jambes repliées sous elles, semblables à des cygnes sur un lac, ces bêtes ruminent placidement, véritables images de la douceur et de la patience.

Auprès d'une tombe nouvellement fermée, des pleureuses gémissent



RESTAURATION DU PALAIS DE KHORSABAD. (Géométral de Place : Ninive et l'Assyrie, 3e volume.)

et sanglotent en gloussant. Quand les femmes amies du mort ne veulent pas se charger de cette corvée, on paye des pleureuses qui se lamentent à l'heure, en glorifiant les vertus du défunt. Cette petite comédie, quel qu'ait été le jour de la mort, a lieu jusqu'au vendredi suivant, car c'est le vendredi seulement qu'Allah et Mahomet ouvrent les portes du ciel. C'est un grand bonheur de mourir le jeudi, et souvent, sous ce prétexte commode, on avance la mort d'un malade.

En rentrant à la communauté, nous trouvons un loueur de chevaux que le procureur nous a amené; il nous conduira à Ninive, et à Khorsabad. C'est à six heures du matin (douze heures à la mode turque), au lever du soleil, que nous désirons partir.

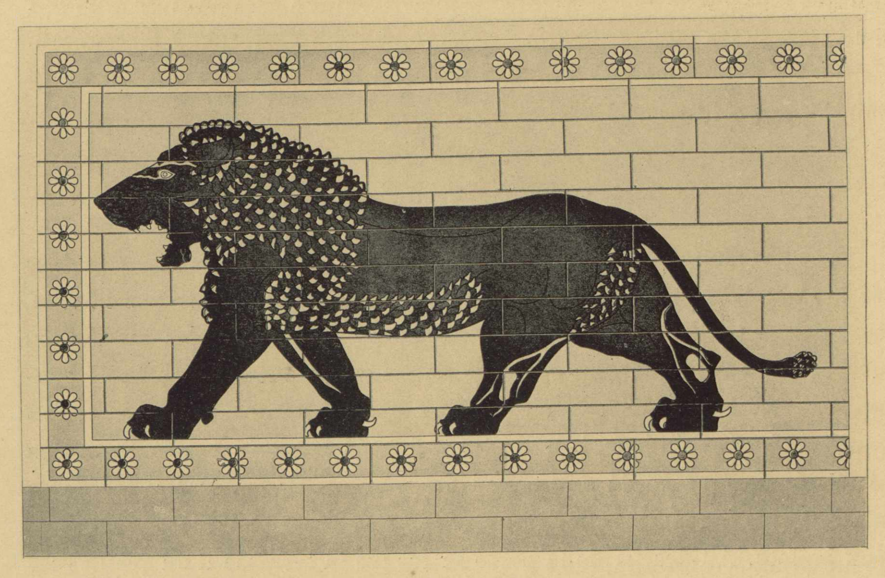
12 octobre.

Les chevaux sont prêts à l'heure dite ; dans deux courgines portées par le cheval du guide se trouve notre déjeuner. Nous traversons la ville, aussi calme le matin que le jour. Le bazar se réveille, les marchands ouvrent leurs boutiques, les cafés se nettoient et ont déjà quelques consommateurs. Nous arrivons au pont. L'encombrement y est grand aux premières heures du jour, la ville étant fermée la nuit; il est tel que l'on est forcé d'entrer et de sortir par fournées, pour éviter les accidents qu'amèneraient inévitablement les chocs des bêtes chargées de volumineux ballots. Au-dessus de la porte se trouve la terrasse d'un grand café où s'entassent, dans une nonchalante paresse, de calmes consommateurs qui fument philosophiquement, dédaignant le grouillement de la foule. Nous sommes obligés d'attendre que le flot venant en sens inverse soit entièrement passé; les bêtes se bousculent ; les chameaux, l'œil fixe, ahuris par les cris de la foule, renversent les ânes de leur masse, sans s'en apercevoir. Tout le monde doit payer en passant, et à ceux qui ne peuvent verser l'obole, on prend un mouchoir, un turban, une chemise, un paquet, qu'on conserve en gage et qui est vendu le soir même à la criée, si le propriétaire n'est pas venu le réclamer en acquittant le péage.

Le consul d'Angleterre, sous prétexte de nous faire voir la butte de Kouyoundjick, mais en réalité pour savoir ce que nous allions faire, nous a prêté son cawas. Les Anglais s'attribuent toute la gloire des découvertes faites à Ninive et sur le cours du Tigre ; mais s'ils ont fait de grands travaux et, par les soins de Layard et de Loftus, mis à jour les

restes ensevelis d'immenses cités, c'est en réalité Botta, un Français, qui les a devinés et découverts le premier.

En 1842, Botta, revenant de Perse et passant par Mossoul, fut intrigué par des briques que les habitants lui montrèrent et qui provenaient d'une butte située de l'autre côté du Tigre. Il demanda alors au gouvernement français d'établir pour lui un poste de consul à Mossoul, afin qu'il pût entreprendre des fouilles. Le poste fut créé et les fouilles



KHORSABAD : FRISE EN BRIQUE ÉMAILLÉE DU HAREM DE SARGON.

commencèrent, mais ne donnèrent pas de grands résultats. Les paysans du village de Khorsabad, sachant qu'un Français cherchait des briques, lui en apportèrent aussi ; ils prétendaient en trouver tant et plus dans leurs champs. M. Botta s'y transporta et rencontra à Khorsabad des traces infiniment plus claires qu'à Kouyoundjick. N'ayant pas à sa disposition des fonds assez considérables pour faire des fouilles dans les deux endroits à la fois, il abandonna la butte de Kouyoundjick et entreprit des travaux sur ce nouvel emplacement. Le petit village de Khorsabad, situé sur les ruines mêmes, fut déplacé, reconstruit aux frais de Botta dans la plaine où il est encore et les fouilles commencèrent. Place, le continuateur de Botta, acheva dignement l'œuvre commencée. Les ruines du palais de Sargon sont, de toutes les ruines de Mésopotamie, celles qui ont été

mises à jour le plus complètement et avec le plus de soin. Le palais était immense ; la superficie des fouilles occupe près de dix hectares. C'est de ce palais que viennent les taureaux ailés à tête d'homme qui se trouvent au Louvre ; bien d'autres pièces curieuses, destinées à nos musées, n'ont pu y parvenir ; transportées à grand'peine jusqu'au Tigre, plusieurs ont été englouties dans le fleuve. Place découvrit aussi des amas de ferrailles, débris d'armes, d'outils et d'engins en fer de toute espèce [1].

Revenons à Ninive et à notre visite. Bien qu'une faible partie seulement de la butte ait été fouillée sérieusement et que beaucoup d'autres monticules attendent d'être mis à jour pour révéler quelques secrets du grand empire disparu, les travaux ont été suspendus par l'ordre d'un gouvernement qui ne cherche même pas à découvrir pour lui les richesses qu'il empêche les autres de rechercher. La Porte refuse de parti pris le firman nécessaire pour entreprendre des fouilles, et si par hasard elle l'accorde, c'est à la seule condition que toute œuvre d'art découverte lui appartiendra. Pour toute récompense de leurs peines, les savants et les patients chercheurs ne pourront avoir qu'un relevé des plans, quelques dessins et des photographies. On se décourage et l'on cesse les travaux. Cependant les Anglais, pour ne pas perdre leurs droits sur la butte de Ninive, ont élevé sur l'emplacement une petite masure de six pieds carrés, en terre battue et sans toit, qui renferme quelques débris de vases et de briques, jetés comme des ordures dans un coin, et qu'on intitule pompeusement le Musée britannique.

Ce qui a été découvert jusqu'ici n'a guère d'importance qu'au point de vue historique ; même à ce point de vue, les découvertes seraient plus précieuses, si nos savants pouvaient lire d'une façon plus certaine les innombrables inscriptions qui couvrent les murs et les sculptures ; ce qu'ils croient comprendre est loin d'être indiscutable et, malgré les inscriptions trilingues découvertes à Van et à Bisoutoun, qui les ont tant aidés, il y a encore bien des inscriptions en caractères cunéiformes qui restent indéchiffrées.

Les pièces intérieures de ces palais étaient garnies tout autour de plaques de marbre et de pierres sculptées représentant des combats ou des scènes de chasse et de pêche, le Tigre avec ses poissons ou des oasis

1. Ouvrages à consulter : Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité*. — Place, *Ninive*. — Beulé, *Fouilles et découvertes*.

remplies de palmiers. On voit de longues inscriptions souvent sur la sculpture elle-même. On trouve encore des fragments de sphinx, de lions et d'immenses taureaux ailés et sur tous sont gravés des caractères qui semblent raconter quelque fait intéressant de l'histoire. Les briques cuites que l'on rencontre paraissent plutôt avoir servi de tablettes et de livres que de matériaux de construction. Au bout de deux heures, nous remontons à cheval et partons pour Khorsabad, suivant le cours d'un petit ruisseau. La campagne est cultivée; les champs de blé, d'orge et de froment ne se reconnaissent qu'aux tiges qui surgissent encore après la moisson faite. Nous rencontrons quelques champs de coton bien maigres, à côté de pavots et d'opium. Les maisons des paysans sont de véritables petits forts carrés de trois à quatre mètres de large sur autant de hauteur; à part la porte, les seules ouvertures sont de petites lucarnes semblables à des meurtrières. Un homme se promène sur la terrasse comme une sentinelle et complète l'illusion.

Nous arrivons à Khorsabad. Les tranchées et les puits des fouilles sont déjà presque comblés et les paysans labourent et récoltent du blé, là où quelques années plus tôt Botta et Place faisaient leurs découvertes. Ce qui reste de Khorsabad, ce *Versailles d'un Louis XIV assyrien*, est de nouveau enseveli. En buttant au bord d'un trou, je fis ébouler une large motte de terre qui recouvrait un mur de briques peintes. Le dessin répété souvent (c'était une bordure) représentait le même sujet, sur un ensemble de huit briques. Je passai deux grandes heures à dégager ces restes avec mon couteau de chasse; il faisait une chaleur torride et dans ce trou l'air manquait; j'eus une peine infinie. Je chargeai un paysan de transporter à Mossoul le résultat de mon pénible travail, en lui promettant une large récompense si le tout arrivait en bon état.

Nous nous remettons en route. Nous passons près d'un petit monticule; sur la face tournée vers Mossoul, on a commencé une légère fouille qui montre la tête d'un immense taureau ailé; les travaux ont été suspendus sous prétexte que ce document, trop semblable aux précédents, ne devait rien apporter de nouveau à la science. Pourtant ces monstres ailés contiennent toujours sur la surface plane, simulant le vide entre leurs jambes, des tables couvertes d'inscriptions. De la butte où nous sommes, on voit, dans une même direction, des buttes semblables de forme et de volume. Il est probable que chacune contient un animal pareil, ayant servi jadis de borne stadiaire ou d'indicateur de chemin.

Le chemin que nous prenons pour revenir n'est pas celui par lequel nous sommes venus. Nous passons par le village de Baïbo, où nous voyons une petite table en forme de tripode assez curieuse : elle est découpée dans un seul bloc de pierre ; la tablette est ronde, de quatre-vingts centimètres de diamètre, et, sur l'épaisseur d'environ six centimètres, se trouve une inscription cunéiforme ; son pied, qui fait corps avec elle, est un prisme plein, triangulaire, aux arêtes légèrement creusées à mi-hauteur et représentant, à vingt centimètres de la base, des griffes de lion à quatre doigts.

Un long temps de galop ; nous sommes sur la ceinture de collines qui recouvrent les murailles de Ninive et nous rentrons à Mossoul.

Les ruines se conservent heureusement sans se détériorer sous la poussière glaiseuse qui les recouvre et les garantit des intempéries de l'air. Ce qui frappe le plus dans le mode de construction de ces palais, c'est que les fondations semblent ne pas exister ; on commençait par élever sur le sol une immense plate-forme de briques et de moellons haute de deux à trois mètres, sur laquelle on construisait l'édifice. Dans les fouilles faites à Khorsabad, la plate-forme du palais semble avoir été beaucoup plus élevée. D'après Place, elle arrivait à la hauteur des murs. Ceux-ci avaient, d'après ses calculs, près de dix-huit mètres de hauteur ; leur largeur à la base atteint vingt-quatre mètres, c'est ce qui explique comment Diodore de Sicile peut raconter que plusieurs chars couraient de front sur le haut des murailles [1]. Les pierres étaient réunies par du bitume [2] dont nous remarquons encore les traces.

Les chambres devaient être élevées. Tout autour, à l'intérieur, des plaques de marbre étaient appliquées le long des murs en briques séchées au soleil. Ces plaques avaient rarement plus de quatre mètres de haut ; quelques-unes, trouvées à Nimroud, n'ont pas plus de trois mètres ; les lions et les taureaux ailés à tête d'homme, qui formaient les entrées de portes, avaient cinq mètres et plus de hauteur. Ces animaux n'atteignaient pas encore le plafond de la chambre, dont le mur avait souvent un mètre de plus. Cette partie supérieure était bâtie soit de briques cuites peintes, représentant des figures ou de riches ornements, soit de simples briques

1. Τὸ δὲ πλάτος πλεῖον ἢ δυσὶν ἅρμασιν ἱππάσιμον. (Diod. d. Sic., II, 7.)

2. Allons, faisons des briques et cuisons-les. Ils eurent donc des briques au lieu de pierres, et le bitume leur tint lieu de mortier. (*Genèse,* XI, 3.) — Ὀπτὰς δὲ πλίνθους εἰς ἄσφαλτον ἐνδησαμένη τεῖχος κατασκεύσε τὸ μὲν ὕψος. (Diod. Sic. II, 7.) — Voyez aussi *Hérodote,* liv. I, 179.

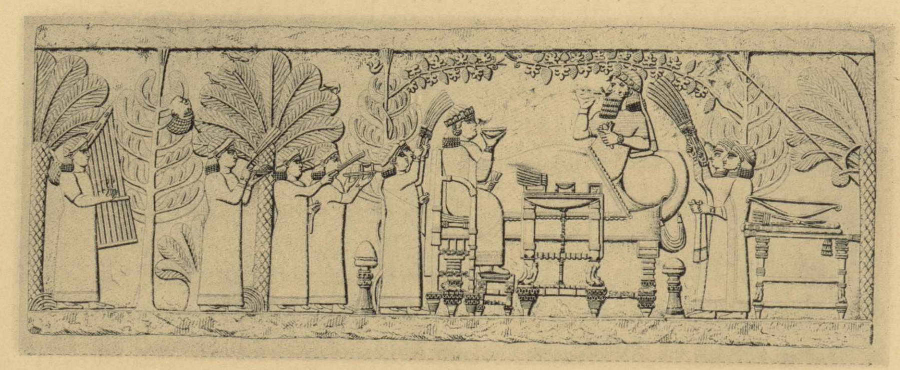
séchées au soleil, recouvertes d'un mince enduit de plâtre également peint, ainsi qu'on a pu le remarquer, car le plâtre tombé était préservé par la poussière[1]. Layard a longtemps soutenu que les toits des pièces ne pouvaient être formés que par des solives sur lesquelles on étendait une couche de terre gâchée ; il appuyait cette opinion sur le peu de largeur des chambres et sur ce qu'on ne trouvait dans les décombres aucun débris de voûte. Place, au contraire, et son collaborateur Eugène Flandin prouvèrent que les Assyriens employaient beaucoup la voûte, et que c'était sur elle qu'ils appuyaient les terrasses formant toit. Ces voûtes étaient en terre gâchée, entremêlée peut-être de branchages ; elles avaient une très forte épaisseur pour mieux garantir contre la chaleur ; des briques cuites complétaient probablement la partie intérieure. Ce point ne peut être élucidé; ce qui reste des murs n'arrive pas (excepté pour une porte de Khorsabad) jusqu'à l'assise de l'arche. Lorsque les palais furent abandonnés, ou détruits par l'incendie qu'alluma le conquérant, ces voûtes s'effondrèrent, ainsi que la partie des murs en briques séchées qui dépassait les panneaux sculptés ; c'est à cet effondrement, qui ensevelissait les sculptures d'une façon si complète, que l'on doit leur conservation. Jamais ces sculptures n'auraient pu se conserver ainsi, si elles étaient restées longtemps exposées à l'air et si une accumulation graduelle de la poussière et des sables avait seule accompli l'ensevelissement. L'épaisseur de la toiture s'explique par la rareté des pierres et surtout par le besoin de se préserver de la chaleur. Tout semblerait avoir été combiné pour se défendre contre une température torride : chambres hautes et longues comme de grands couloirs, où l'air circule facilement, murs épais et sans fenêtres ou avec de petites ouvertures donnant sur des cours dont le tour était abrité par un toit circulaire, semblable à une galerie.

Dans chaque palais se trouvait une grande cour principale où se tenaient les assemblées et les grandes cérémonies. Cette cour porte peu de traces de sculptures ; elle devait être, dans les grandes occasions, abritée de velums immenses, ainsi que le feraient supposer des animaux de bronze[2] fixés dans les dalles et portant sur leur dos d'immenses anneaux paraissant faits pour tendre les câbles ou les chaînes.

1. Consulter : Place, *Ninive et l'Assyrie.* — Botta, *Monument de Ninive.* — Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art dans l'antiquité.*

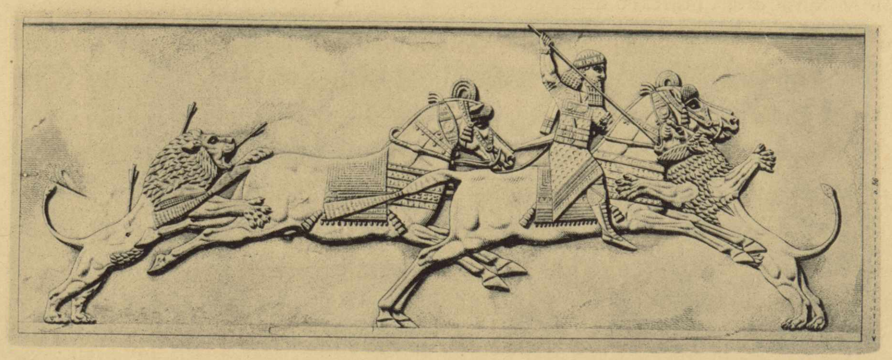
2. On a trouvé dans les chambres des séries d'animaux semblables ; ils étaient en grand nombre et de différentes tailles. On les regarde comme des poids ; Layard les a même classés.

Ces palais étaient de grands monuments nationaux sur lesquels on gravait les annales de l'empire et représentait en sculpture les glorieux épisodes. Celui qui entrait lisait ainsi l'histoire de la nation dont les



BAS-RELIEF REPRÉSENTANT UN FESTIN[1].

sujets sculptés retraçaient les détails d'une façon plus vivante. Constamment aussi, les rois avaient sous les yeux les hauts faits de leurs ancêtres et la glorification des dieux.



BAS-RELIEF REPRÉSENTANT UNE CHASSE[1].

L'entrée principale du palais de Kouyoundjick semble avoir été le côté est opposé au fleuve. C'est là que se trouvaient les grands taureaux portant les annales de Sennachérib, auquel est attribuée la création de ce magnifique édifice. Sennachérib était le fils du roi qui construisit Khorsabad ; il est ainsi nommé sur les inscriptions adossées aux taureaux de

1. Place : *Ninive et l'Assyrie,* 3e volume.

la partie sud-ouest de Nimroud et sur beaucoup d'inscriptions de briques et autres restes de ces ruines et de celles de Khorsabad.

On savait que le roi de Khorsabad s'appelait Sargon, avant que sa parenté avec celui de Ninive fût établie. Rawlinson prétend que ce roi portait aussi le nom de Salmanazar sous lequel il était mieux connu des juifs; il paraît que les inscriptions de Khorsabad identifient Salmanazar[1] et Sargon. Au temps de la conquête arabe, l'emplacement des ruines de Khorsabad était connu sous le nom de butte de Sargon.

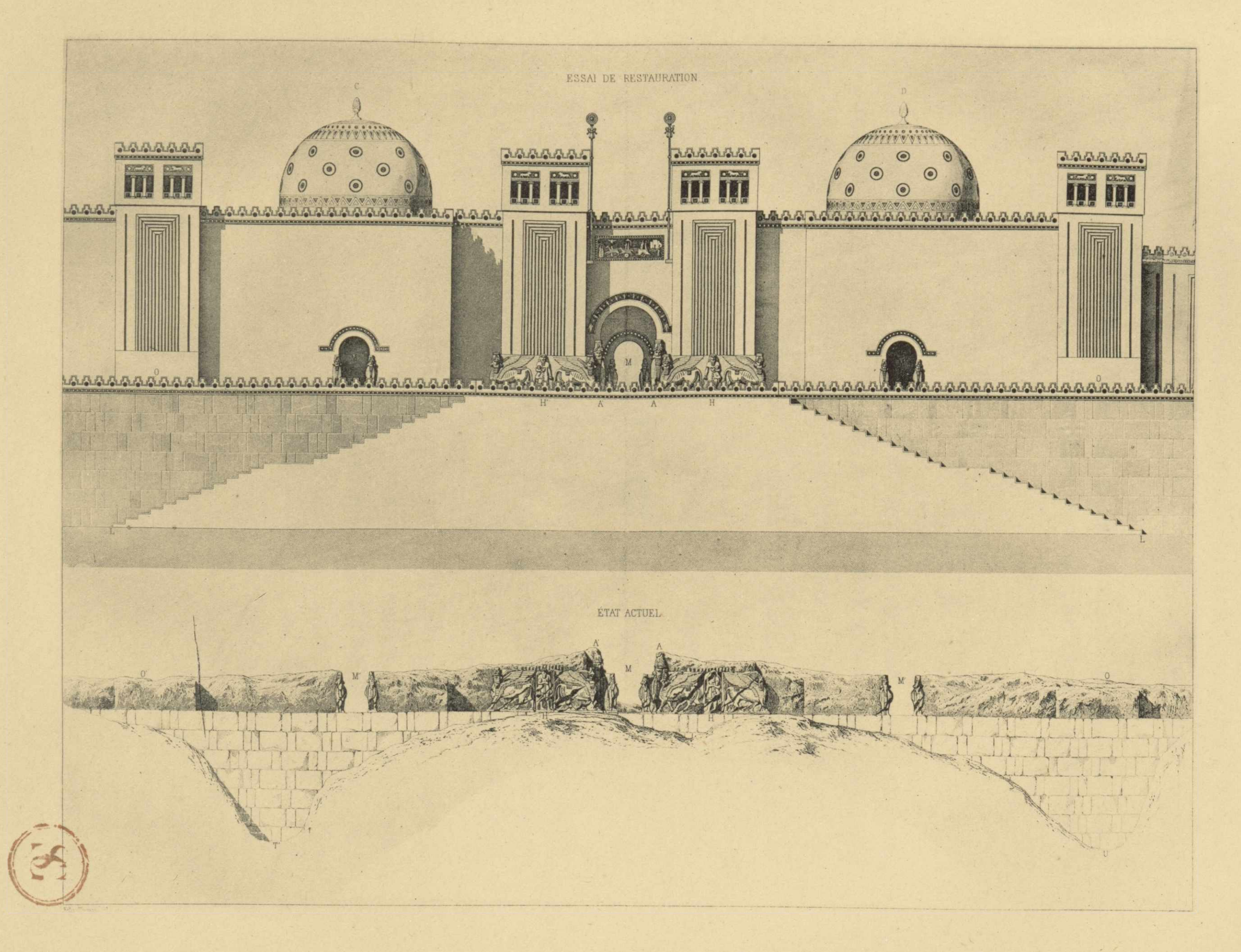
C'est à Istakhar, en 1602, que les caractères cunéiformes furent remarqués pour la première fois par Pietro del Valle et ensuite par Chardin. Jusqu'en 1800, ils furent indéchiffrables; Hager, en 1801, voulait y voir des caractères essentiellement idéographiques, appuyant cette opinion sur la présence de caractères semblables parmi les hiéroglyphes égyptiens. En 1802, Grotefend trouva la véritable théorie de l'alphabet et plus tard les inscriptions de Bisoutoun, découvertes par Rawlinson, vinrent compléter ses assertions, en donnant côte à côte trois textes en trois idiomes différents.

Il y a deux genres d'alphabets cunéiformes bien distincts : l'alphabet *assyrien,* mélangé de caractères phonétiques et idéographiques (c'est celui que l'on trouve à Ninive, à Khorsabad, à Nimroud et à Babylone), et l'alphabet *iranien,* découvert à Persépolis, dont les caractères sont composés d'éléments semblables aux précédents, mais qui n'a pas d'autres rapports avec lui. L'alphabet assyrien peut lui-même se diviser en deux : le *babylonien primitif* et le *babylonien achœménien* ou *assyrien.*

Le babylonien primitif se rencontre sur des briques et des cylindres et les tablettes provenant des ruines de Babylone et des environs. Le babylonien achœménien se trouve dans les inscriptions trilingues de Persépolis et de Bisoutoun.

Le babylonien primitif est la variété la plus inextricable ; ceux qui s'en servaient semblent s'être ingéniés à compliquer les formes simples des Assyriens. D'abord, lorsqu'on compare les mêmes lettres en assyrien et en

1. On a été amené, dans la lecture des inscriptions qui accompagnaient certaines figures de rois et de dieux, à donner une valeur symbolique arbitraire à des caractères employés comme monogrammes, et qui ont, comme lettre alphabétique, une valeur toute différente. C'est ce qui explique cette divergence d'opinions.



FAÇADE ET ENTRÉE PRINCIPALE DU PALAIS DE KHORSABAD. (Place : Ninive et l'Assyrie, 3e volume.)

babylonien, on remarque que leur différence provient fréquemment de la façon de former l'élément en forme de coin du caractère. Ainsi devient ; la lettre assyrienne est la même que , caractère souvent répété en babylonien.

La forme primitive des lettres était probablement de simples traits, ainsi que le prouverait une inscription trouvée par Layard à Nimroud, sur un mur du palais sud-ouest.

Si l'on substituait à ces traits le clou, la pointe de flèche ou la virgule, les caractères ressembleraient à ceux des premiers monuments assyriens. Sur les briques de Babylone, les signes sont souvent remplacés par de simples traits ; ainsi pour ou pour représenter la lettre assyrienne mentionnée plus haut.

Quelquefois le caractère a pris la forme d'un marteau :

La forme triangulaire de virgule semble avoir été adoptée parce qu'elle était l'impression naturelle de l'angle d'un burin sur une matière tendre ; cette forme paraît même avoir été sacrée, elle a été représentée sur un autel comme un emblème religieux[1].

Il y avait aussi un autre genre d'écriture : l'écriture cursive ou hiératique, employée couramment pour l'usage journalier, dans des documents privés ou des faits de peu d'importance. Cette écriture s'employait sans doute sur des feuilles, des morceaux de cuir, et était tracée avec des roseaux. Elle ressemblait à l'écriture des Phéniciens, des Palmyriens et des juifs; elle s'écrivait de droite à gauche, contrairement à l'écriture cunéiforme. Mais laissons de côté cette écriture cursive et revenons à la première, la plus importante au point de vue de l'histoire, à l'écriture cunéiforme. Grotefend, après de longues recherches, était arrivé à établir les axiomes suivants sur l'écriture cunéiforme :

Les caractères persépolitains ne sont pas des idéogrammes, mais des

1. Ce dessin curieux se trouve à Paris, à la Bibliothèque nationale, gravé sur une pierre nommée le *Caillou de Michaud.*

caractères alphabétiques. — Ce ne sont pas des caractères syllabiques. — L'alphabet contient quarante signes comprenant les voyelles longues et brèves ; cette opinion s'appuie sur l'analogie avec le Zend. — L'écriture doit se lire de gauche à droite. Il affirme que les inscriptions de Persépolis sont écrites en zend et datent de l'époque de Cyrus et d'Alexandre.

Il serait trop long de relater ici tout le procédé de Grotefend. Pourtant il est tellement simple qu'il me semble pouvoir être résumé en quelques mots. Il supposait d'abord que les inscriptions qui accompagnaient les figures des rois mentionnaient leurs noms et leurs titres. Il les examina nom par nom, lettre par lettre, compara ses hypothèses avec les récits de l'histoire, jusqu'à ce qu'il trouvât une succession généalogique satisfaisante de noms propres. Il supposa que les noms que les inscriptions lui offraient étaient ceux de la dynastie achœménienne. Il compara ces noms, en revenant en arrière, avec ceux que citaient Hérodote à partir de Cyrus. Les premiers noms commençant par différentes lettres et étant pourtant de même longueur, Cyrus et Cambyses, Cyrus et Artaxerxès, étaient des successions impossibles. Trouvant alors que le premier nom de l'inscription se composait de huit lettres, il le compara avec l'hébreu Daryavesh ou Darius.

Il donna à ces lettres une valeur hypothétique :

D A R H E A U SCH .

Le nom de Xerxès lui apparut comme devant se former avec les lettres suivantes :

KH SCH H A R A .

La valeur des lettres étant ainsi fixée, il chercha dans la phrase le mot qui pouvait exprimer l'idée de roi : les lettres de ce mot étaient KH SCH A H ; il les compara avec le zend parlé autrefois dans le pays :

KH SCH A H I O H .

Il vint ensuite à supposer que le mot qui précédait celui de roi était une épithète honorifique ; comparant alors les caractères de ce mot :

avec ceux de Darius, il mit en dessous de ces signes

E GH R E .

Se reportant au zend, il vit que le mot *eghre* signifiait grand. Il adopta donc ce système et devina peu à peu l'alphabet à l'aide des mots connus et des lettres déjà découvertes.

La découverte de Grotefend n'était véritablement qu'une hypothèse. En 1836, les travaux de Burnouf lui donnèrent des bases plus solides.

Le colonel Rawlinson, attaché à la légation anglaise en Perse, ignorant complètement les travaux de Burnouf en France et de Lassen en Allemagne, découvrit les inscriptions de Bisoutoun (ou Behistoun) et arriva par la même méthode que Grotefend à un alphabet identique à celui de Lassen, à un ou deux caractères près.

Il fallait chercher maintenant un moyen pour découvrir le secret des annales assyriennes ; mais si dans les inscriptions persanes on avait découvert quarante caractères différents, dans les inscriptions assyriennes on en trouva plus de six cents [1]. L'inscription de Bisoutoun, dont le colonel Rawlinson tira son système assyrien, contenait une centaine de noms propres qu'il pouvait lire dans la partie écrite en cunéiforme persan ; il remarqua que bien des signes devaient concorder, car il y avait entre eux des différences insignifiantes [2] ; il eut aussi l'idée de comparer l'existence parallèle des Perses, des Mèdes et des Scythes à l'époque de Darius avec celle actuelle des Arabes, des Persans et des Turcs, pour en conclure à une analogie de langues. Quand les mots les plus importants furent à peu près fixés, on trouva dans le langage une grande ressemblance avec l'hébreu et l'ancien chaldéen.

Les inscriptions de Khorsabad n'ont jamais été trouvées sur les façades extérieures des palais ; elles sont toutes intérieures, le long des

1. Botta en nota six cent quarante.

2. Le nom de Sennachérib, de même que celui de bien des rois, de villes et de cités, n'est pas écrit par lettres alphabétiques, mais par des monogrammes et des signes dont le déchiffrement demande une méthode spéciale. La plupart des noms propres assyriens semblent être constitués d'un titre, d'une épithète, d'un nom de quelque divinité, accompagnée des mots esclave de..... présent de..... aimé de..... (comme chez les Grecs, Théophile, Isidore ; chez les Arabes, Abd Allah, Abd ur Rahman). Le nom des dieux était généralement indiqué par un signe, un monogramme. Il fallait d'abord savoir quel Dieu était désigné par tel signe. Ainsi dans le nom de Sennachérib : (*Sin-akhé-erb*), le premier caractère est le déterminatif de la divinité auquel aucune valeur phonétique n'est attribuée; le second caractère désigne le dieu assyrien Sin. De même pour Essarhaddon (*Assur-had-don*)...., Sardanapale (*Assur-ban-abal*), dont les deux premiers signes représentent le roi des dieux, Assur.

parois des murs, sur le corps et les jupes des figures, entre les jambes des animaux ; aussi les parties écrites sont-elles en bon état de conservation ; il en est de même, du reste, de celles de Ninive. Les architectes assyriens chargés de dresser ces inscriptions apportaient aussi un soin tout particulier pour les rendre durables et pour les protéger contre les intempéries. Celles de Van et de Bisoutoun sont gravées sur des parties de rochers aplanies et mises à nu, dans un enfoncement de dix ou quinze centimètres. Dans la vallée de Bavian, des sculptures et des inscriptions ont été faites sur des parties de rochers profondément entaillées. Pour préserver à jamais les tablettes commémoratives contenant les noms des rois qui avaient élevé les édifices, les architectes plaçaient ces tablettes sous les dalles des porches et dans l'épaisseur des murs.

Nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment religieux, en parcourant ce pays où se sont accomplis tous les faits presque fabuleux de l'histoire des premiers âges. L'imagination reconstitue d'autant plus facilement les scènes de l'Écriture, que les hommes qui se meuvent devant nous semblent avoir conservé le type, le costume et les mœurs des personnages bibliques. Abraham et Jacob, leurs serviteurs et leurs bergers, ne devaient pas mener une autre vie : le grand manteau de laine blanche tissée grossièrement, le grand voile de même étoffe, noué sur la tête par un paquet de ficelles de laine et retombant sur le dos par-dessus le manteau, ne devaient pas avoir une forme différente ; c'était la même existence simple et calme.

Nous rentrons à la mission. On nous apprend que M. et Mme Siouffi sont arrivés. Nous nous abstenons cependant d'aller leur rendre immédiatement visite ; ils sont fatigués sans doute par leurs pénibles étapes, et nous serions indiscrets en les privant du repos qu'ils doivent désirer.

13 octobre.

Nous sortons de bonne heure; nous prenons quelques vues de Mossoul, en dépit des curieux qui nous entourent. Aussitôt rentrés, nous allons chez M. Siouffi, qui nous fait l'aimable accueil auquel nous nous attendions. M. Siouffi, originaire de Damas, fut longtemps l'interprète du cheik Abd-el-Kader dont il était aussi l'ami. Il est fort érudit en langue arabe et a fait une collection de médailles des plus curieuses.

Nous rendons visite à Mgr Benham-Benni, l'archevêque syrien, qui revient avec nous chez les Pères. Ces messieurs s'intéressent à notre voyage et la conversation roule sur le trajet de Baghdad à Mossoul.

Dans l'après-midi, nous sortons avec M. Siouffi qui nous fait visiter



BAS-RELIEF REPRÉSENTANT UNE DIVINITÉ ASSYRIENNE.

une mosquée curieuse dans laquelle est enterré le sultan Loulou. L'entrée est misérable, mais la porte en bronze est d'un joli travail ; l'ouvrier a placé son nom en relief au milieu d'un battant. Dans l'intérieur, se trouve le tombeau en bois sculpté, sous un velum de drap vert. Les murs sont nus, sauf une bordure de marbre d'un mètre de haut tout autour ; cette bordure est elle-même bordée dans le haut par une bande

de marbre noir de vingt à vingt-cinq centimètres de largeur, dans laquelle des versets du Coran sont incrustés en mosaïque de marbre blanc.

Nous revenons au consulat où M. Siouffi nous retient à dîner. Il veut bien me faire hommage, avec une gracieuse dédicace, de son livre sur la religion des Soubbas ou Sabéens.

Cette tribu ou plutôt cette secte est aussi connue en Orient sous le nom de Joanites, Hemérobaptistes, Hymiarites de Saba et spécialement de Mendaïstes ou chrétiens de Saint-Jean, parce qu'elle se prétend issue des anciens disciples de saint Jean-Baptiste. Elle habite les bords du Tigre, entre Bassora et Kout-el-Amara, où elle se retira après avoir été chassée de Palestine par les musulmans. La religion des Soubbas est un amalgame incohérent d'idées gnostiques et de rites chrétiens ; elle est pourtant opposée au christianisme, puisqu'elle attribue les paroles et les actions du Christ à saint Jean-Baptiste.

En réalité, cette religion est un mélange de judaïsme et d'opinions chrétiennes chaldéennes. Les juifs, les chrétiens et les Soubbas sont les trois sectes religieuses que Mahomet prescrit de tolérer et de respecter. Les Soubbas observent ponctuellement les prescriptions fort sévères de leur religion ; ils défendent la circoncision, reconnaissent le baptême, mais au nom de Dieu seul; ils n'admettent ni le Fils ni le Saint-Esprit.

Le mariage peut avoir lieu en tous temps, avec les plus proches parents. On se transporte en pompe sur les bords du fleuve auprès duquel se passent toutes les cérémonies. Le mollah, vêtu de ses habits sacerdotaux, bague au doigt et tenant à la main son bâton d'olivier, récite les prières voulues ; il fait ensuite plonger dans l'eau la jeune mariée à trois reprises et la fait, à la fin, passer entre les jambes de son fiancé : ce n'est qu'alors que l'union est déclarée complète et indissoluble. Chez les musulmans, le lendemain du mariage les deux époux seuls sont tenus d'aller au bain ; chez les Soubbas, c'est tout le personnel de la maison, tous ceux qui y ont couché, tous ceux qui ont touché au mari ou à la femme qui sont tenus d'aller au fleuve et de se purifier par le bain ; et la même chose a lieu lorsqu'un Soubba s'approche de sa femme.

Il est expressément défendu de toucher aux morts ; on ne les lave point, on ne les ensevelit point ; pour concilier le respect de la loi avec la nécessité, voici l'épouvantable usage auquel on est arrivé : lorsqu'on suppose qu'un moribond approche de sa fin, on le déshabille, on le lave et, l'ayant revêtu de ses meilleurs habits, on l'enveloppe de son dernier lin-

ceul; puis on le dépose dans la fosse qu'on lui a préparée et on le laisse mourir. Ses parents et ses amis prient et se lamentent autour de lui jusqu'à ce qu'il ait rendu le dernier soupir. Alors on referme la fosse et chacun se retire. — D'après les Soubbas, il faut quarante jours à l'âme pour arriver jusqu'à Dieu. Pendant tout ce temps, matin et soir, un repas, auquel prennent part la famille et les amis intimes, a lieu dans la maison mortuaire à l'intention du défunt. L'écriture des Soubbas est le syrogaliléen ; leur langue, la langue sabéenne, est une variété du syriaque mélangé de mots persans et de l'ancienne langue chaldaïque[1].






CYLINDRES SERVANT D'AMULETTES ET DE CACHETS.

Je n'insisterai pas davantage sur cette secte qui compte maintenant à peine vingt-cinq à trente mille familles.

Mme Siouffi, quoique damasquine, fait les honneurs du consulat en véritable Française. Le dîner est fort convenable, autant qu'il peut l'être si loin de toutes les ressources de nos pays. Le vin laisse seul à désirer ; on ne peut le faire avec des raisins verts, car il tournerait de suite ; il est fabriqué avec des raisins secs, et chacun fait chez soi la quantité nécessaire à sa consommation.

Pendant le dîner, je reçois de Paris une dépêche qui a mis trois jours à venir ; sur quatre mots elle en contient deux incompréhensibles et comme ces mots représentent des phrases entières, je ne puis rien comprendre. Cela arrive souvent. Il existe au télégraphe un singulier usage; la taxe est payable en monnaie française et il faut payer en napoléons d'or, comme on dit ici ; les employés ne connaissent pas plus le franc que le yen ou le dollar et ils font les comptes les plus compliqués pour rendre l'appoint en piastres ; ils n'ont jamais vu de francs d'argent et ils ne les accepteraient pas. Ils font même des difficultés pour accepter la livre

1. Voyez Siouffi, *Études sur les Soubbas.*

turque, qui est la monnaie courante, à la place de napoléons. Pourquoi la Turquie n'emploie-t-elle pas sa propre monnaie ?

14 octobre.

Nous passons la matinée à causer avec les Pères qui reçoivent plusieurs visites, entre autres celle de Mgr Benham-Benni qui, ayant appris notre départ, nous envoie quatre oies magnifiques pour joindre aux poulets que nous emporterons dans une cage en bois.

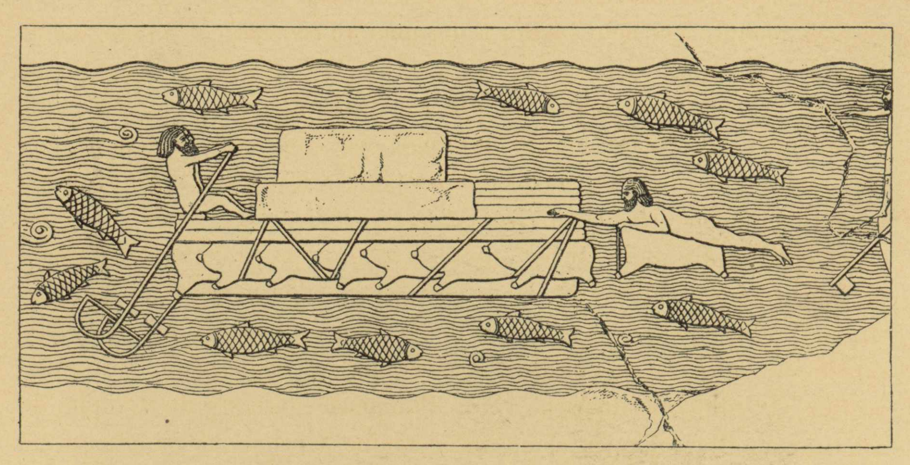
M. Siouffi vient nous inviter à déjeuner au consulat en compagnie du Père Duval. Nous parlons du voyage de Mme Siouffi qui arrive de Damas. Elle était accompagnée par son frère M. Dominique. La route, à travers le désert, est longue et dangereuse et il est nécessaire d'être bien escorté ; l'eau est fort rare dans les plaines à perte de vue du désert de Syrie (Badiet-esch-Scham), on est quelquefois deux et trois jours sans en rencontrer. La route est fort intéressante ; on passe d'abord à Tadmor près des ruines de Palmyre[1]. Il est encore facile de constater ici la disparition graduelle des eaux. Les auteurs anciens vantent les eaux courantes de Palmyre, ses jardins, ses vergers, et maintenant, ruisseaux, jardins et ville ont disparu. Dans l'immense enceinte du temple du soleil aux mille colonnes, dont une centaine à peine subsistent, est un groupe de quelques maisons, un misérable hameau qui se barricade dans les ruines pour se défendre des bédouins, et c'est là tout ce qui reste de la splendeur retentissante de la ville de Zénobie.

Le pays est tellement desséché que, pour gagner Deir sur l'Euphrate, on est obligé de faire sa provision d'eau aux pauvres puits de Tadmor. Deir est une place militaire turque ; la cité est relativement grande ; on y cultive le riz et le coton. De Deir on gagne Sindjar, à une journée de Mossoul ; c'est là que M. Siouffi est allé retrouver sa femme. Cette route est celle que l'on prend pour aller de Mossoul au port de Beyrouth ; mais, en arrivant d'Europe, on débarque plus généralement au port d'Alexandrette afin de traverser le désert par Biredjick et Orfa, où se trouve un ravissant étang artificiel, nommé la fontaine d'Abraham. On prétend

1. Des inscriptions, d'une écriture particulière, furent découvertes à Palmyre ; l'écriture porte le nom de palmyréenne. Les inscriptions rapportées par Awkin et Robert furent déchiffrées par l'abbé Barthélemi. Les éléments de l'alphabet tiennent de l'hébreu et s'écrivent de droite à gauche.

qu'autrefois Abraham revenant d'expédition et ne sachant que faire de son armée pria Dieu de le tirer d'affaire. L'Être suprême changea les soldats en carpes et fit un étang pour les y mettre.

Après le déjeuner nous sortons avec M. Dominique pour faire un tour à travers les bazars. Les marchands, sur le devant de leurs petites cases basses et sombres, travaillent ou attendent tranquillement la clientèle, au milieu de la cohue et de l'animation des passants. Ils travaillent patiemment ; l'un brode des étoffes, l'autre perce des tuyaux de pipe



TRANSPORT SUR KELLEK (d'après un bas-relief).

dont un troisième moule les fourneaux de terre qu'il fera cuire le soir.

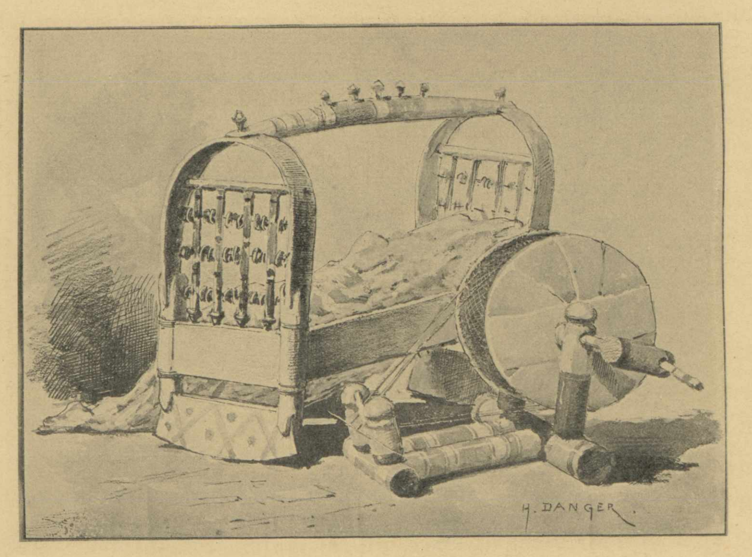
Un quartier est rempli de cordonniers qui tous font les mêmes chaussures rouges ; plus loin, c'est un étalage de pots en terre; puis ce sont des étoffes, la plupart européennes ; dans un autre quartier, ce sont les bouchers; les essaims des mouches sont si nombreux que la viande paraît couverte de grosses taches noires; plus loin, dans une autre ruelle, ce sont les bijoutiers, accroupis devant leurs petits fourneaux ; ils soufflent dans leurs chalumeaux et martellent leurs feuilles d'or et d'argent.

Chemin faisant, nous arrivons à la maison du marchand Abdellah Scheker qui, sur la garantie de M. Siouffi, veut bien nous escompter une traite de mille francs sur Baghdad.

Cet honorable banquier, déduisant son escompte, nous paye en livres turques, en roupies indiennes qui ont cours ici et en une monnaie fort

curieuse, en pièces à l'effigie de Marie-Thérèse, d'une valeur approximative de cinq francs. Ces pièces, périmées en Europe, ont pourtant cours sur tout le méridien, depuis Madagascar, le Zanguebar, Zanzibar, Aden, les côtes d'Égypte, l'Arabie, Baghdad, jusqu'à Mossoul. On en frappe même encore en Autriche pour les écouler ici.

Aussitôt rentrés, comme j'apprends qu'un courrier part demain pour Baghdad par la voie de terre et arrivera avant nous, j'écris à M. de Sarzec, notre consul, quoiqu'il soit déjà prévenu de notre arrivée et par



ROUET ET BERCEAU.

Mgr Altmayer et par des lettres d'un de mes amis de Paris qui le connaissait. Je désire éviter une surprise semblable à celle qui nous est arrivée chez les Pères. Je prie M. de Sarzec de donner toute confiance au correspondant du banquier, s'il vient demander des renseignements sur notre solvabilité, et, comme je ne veux pas être indiscret en lui demandant l'hospitalité, je le prie en même temps de nous faire retenir une maison où nous pourrons nous loger à notre arrivée.

15 octobre.

Aussitôt levés, nous allons voir notre kellek, sur lequel le charpentier des Pères achève de fixer le petit abri que nous lui avons fait

construire. De retour à la communauté, nous nous occupons des provisions et des préparatifs de départ.

Il y a de tout sur le kellek : fruits, légumes, charbon, fourneaux, cages avec des oies et des poules, pain, riz, tabac, thé, lanternes, bougies, cartouches, etc. Il y a cependant encore bien des petites choses qui manquent, et la construction même du radeau n'est pas terminée. Nous craignons de ne pouvoir pas partir ce soir. Cette inquiétude nous trouble un peu. C'est demain vendredi, et jamais les musulmans ne consentiront à se mettre en route le jour sacré qui, chez eux, correspond à notre dimanche. M. Siouffi nous a assuré que les zapetiés seraient exacts; le Père Duval a retenu deux kellekjis (rameurs pour diriger le bateau, le maintenir au milieu du fleuve et dans le fort du courant). Je fais emballer le mieux possible nos objets de collection, de crânes, vêtements et ustensiles de ménage, que j'espérais pouvoir envoyer de Baghdad à nos musées. Quant à nos objets personnels, nous les entasserons pêle-mêle au moment de partir.

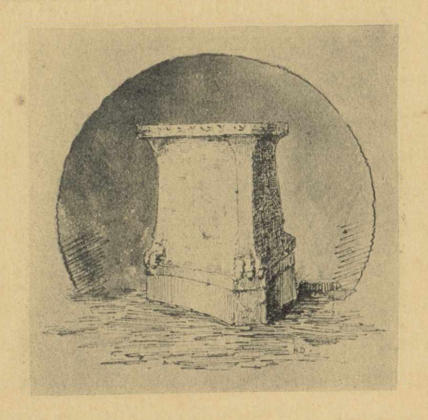
Après le déjeuner, tandis que nous fumons au divan, quelques personnes viennent nous voir et nous dire adieu, entre autres M. Schester, ingénieur bavarois, envoyé à Mossoul pour la construction de la route. Le malheureux est ici depuis sept à huit mois ; dans les commencements, en homme consciencieux et travailleur, il cherchait à remplir la mission qui lui était confiée, écrivait lettres et dépêches à Constantinople pour qu'on lui envoyât ce qui lui était nécessaire pour ses travaux. Il ne reçut aucune réponse. Un de ses amis lui fit alors observer que, s'il continuait à tracasser le gouvernement, il se ferait destituer. « Vous n'êtes là que pour la montre. La Turquie veut seulement avoir l'air de s'occuper des travaux. Touchez vos appointements et laissez en paix le gouvernement ; les fonctionnaires ont déjà émargé les travaux que vous êtes censé avoir faits [1]. » Depuis il n'a plus rien osé dire.

Nous allons une dernière fois au consulat présenter nos hommages

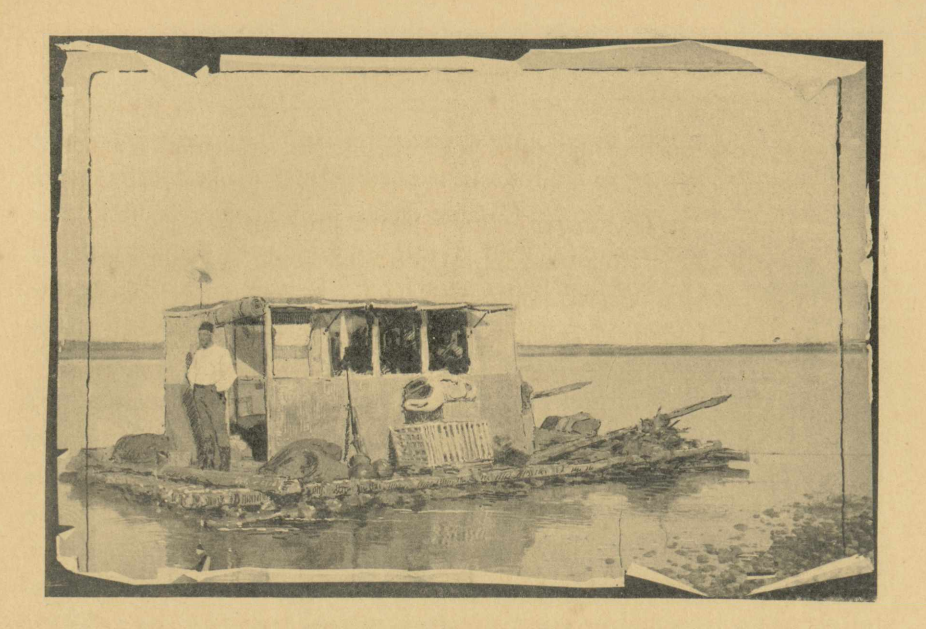
1. Ceci peut sembler extraordinaire, comparé à l'honnêteté de nos administrations européennes. Voici deux faits que j'emprunte au voyage de M. Dieulafoy : « Un petit fonctionnaire du gouvernement, avec la complicité de ses chefs, a bâti, brûlé, reconstruit et incendié à nouveau un monument public qui n'a jamais existé. » Les chefs militaires n'en font pas moins de leur côté : « Dernièrement ils ont laissé écraser dans une embuscade un corps d'armée qui n'avait jamais quitté Baghdad. Cette défaite avait été imaginée pour épurer une comptabilité défectueuse et couvrir les ventes clandestines d'armes et de munitions, et le renvoi dans leur foyer de soldats, indûment portés par les officiers sur les états de solde. »

à Mme Siouffi et remercier notre obligeant consul. Nous revenons à notre demeure à cinq heures du soir; tout est à peu près terminé. Il nous faut vingt porteurs pour transporter au bateau toutes nos provisions, nos caisses et notre matériel. Le cawas du consulat et de la communauté ouvre la marche devant nos domestiques et les zapetiés surveillent la troupe bizarre de nos portefaix, chargés de l'amusante variété de nos colis.

Deux Pères dominicains nous accompagnent au bateau. Nous mettons à peu près vingt minutes à traverser la ville et à arriver au fleuve où se trouve le radeau ; un petit drapeau français flotte au-dessus de la tente ; il faut tout caser et mettre en place et l'espace n'est pas grand. A six heures nous quittons la rive.



TRIPODE.



NOTRE KELLEK.

CHAPITRE IX

DE MOSSOUL A BAGHDAD

DU 15 AU 25 OCTOBRE

Le kellek. — Sa disposition. — Routes de terre de Mossoul à Baghdad. — Sources de naphte. — Hammam-Ali. — Nimroud. — Exploration des fouilles; les palais enfouis. — Coiffure des hommes. — Fraîcheur des nuits. — Passage d'une cascade. — Notre nouvel interprète. — Embouchure du Grand-Zab. — Soldats cuisiniers. — Attaque nocturne. — Kalaat Shergat. — Retraite des dix mille. — Champs sur les bords du Tigre. — Comment les récoltes sont préservées. — Djebel Hamrin. — Un vapeur échoué. — Tekrit. — Prix d'un mouton. — Imam-Dour. — Samarra. — Kouffehs. Caravanes persanes. — Premiers palmiers. — Tel-Mahassi. — Sindia. — Howeish. — Les treuils. — Kadhimein. — Arrivée à Baghdad.

L'embarcation s'avance lentement; le courant seul nous entraîne, le tirant d'eau est très faible; une légère brise contraire, appuyant sur la tente, retarde encore la marche. Les rameurs ne peuvent que maintenir le radeau dans le courant; les coups d'aviron ne le feraient pas avancer.

C'est à peine si en une heure nous avons parcouru un kilomètre. La nuit est déjà tombée, mais le clair de lune nous permet de prolonger notre marche quelque temps encore. Comme on ne peut naviger la nuit sans danger, à cause des roches à fleur d'eau, des rapides et des courants, il faut s'arrêter sur le bord du fleuve et attendre le jour. Je voudrais camper le plus loin possible des environs peu sûrs de la ville, bien que nous ayons alors à redouter les incursions des Arabes.

Notre kellek forme un rectangle de huit mètres vingt centimètres de long sur cinq mètres quarante de large. Il est composé de deux rangées croisées de troncs d'arbre sciés en deux et reliés par des lianes et des branchages. Au-dessous sont attachées de la même façon cent cinquante outres gonflées d'air, qui maintiennent au-dessus de l'eau ce plancher branlant. Au milieu se trouve la petite tente que nous avons fait installer ; elle a trois mètres vingt sur deux mètres quarante-cinq ; elle est composée d'une carcasse en bois à peine équarri, sur laquelle sont tendus des feutres dans le bas et de la toile dans le haut. La partie supérieure est composée de châssis qui peuvent s'ouvrir et donner de l'air ; la porte se trouve du côté opposé à l'espace réservé pour les hommes.

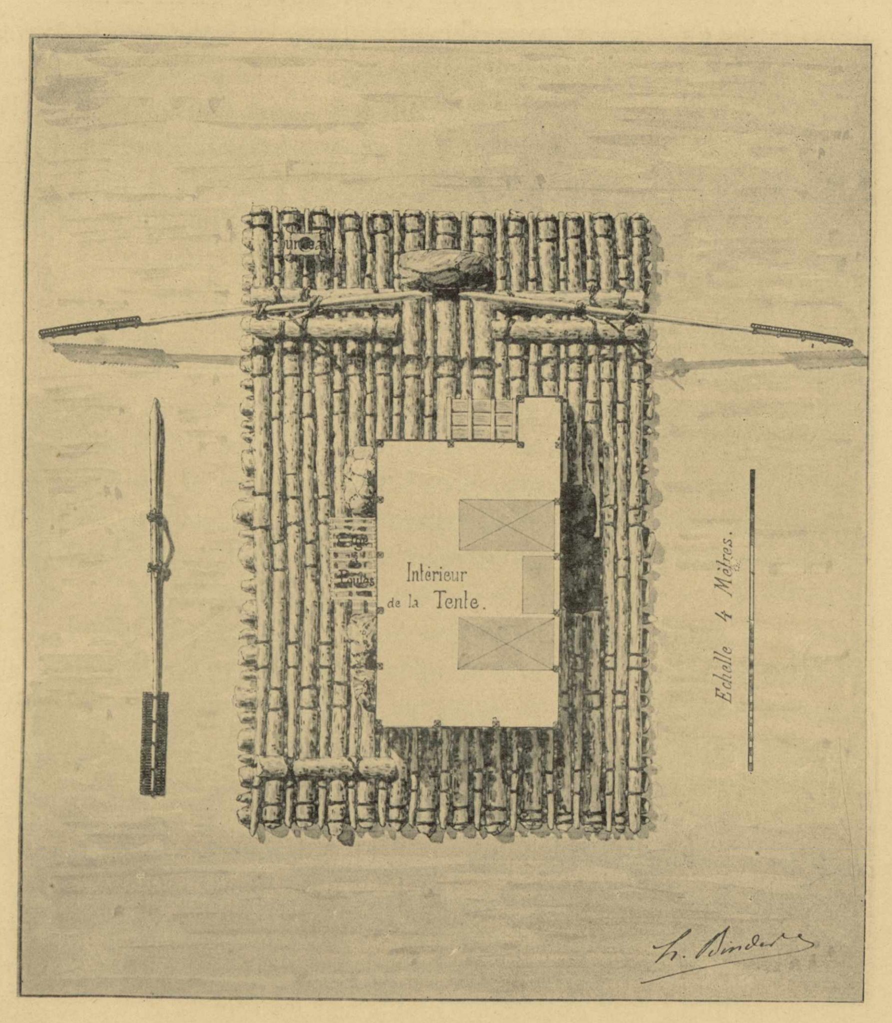
A l'intérieur, nous avons placé une petite table, de chaque côté de laquelle sont nos lits de camp ; tous nos bagages nous entourent, sauf les caisses rangées à l'extérieur de la tente. Les hommes sont derrière la tente ; les deux rameurs sont assis sur des sacs. Les soldats accroupis passent leur temps à rêver, à fumer, et, pour employer l'expression du pays, à faire leur kief. Le fourneau est installé près d'eux, dans le coin de gauche ; c'est une simple caisse en fer de vingt centimètres de large et de profondeur sur quarante centimètres de long ; le fond n'est pas percé à jour, afin d'éviter de mettre le feu au kellek et de brûler les outres.

Les rames ne sont qu'un long bâton droit, comme un boulin de maçon aminci du bout que l'on tient à la main ; à l'autre bout, pour servir de palettes, des morceaux de roseau de vingt centimètres de long et coupés en deux sont mis en travers, sur un mètre de long environ.

Nous avons laissé à Mossoul Simon, notre ancien interprète ; il est venu nous accompagner jusqu'au radeau, et il doit regagner Van avec la première caravane qui se dirigera de ce côté [1]. Nous l'avons remplacé par un employé de l'imprimerie des Dominicains, dont le père est à Baghdad,

1. J'ai reçu depuis mon retour une lettre de notre malheureux interprète : il est reparti pour Van en même temps qu'une caravane par la route de Saïrd et de Diarbékir. Dans cette

et qui désirait autant voir l'auteur de ses jours que trouver un emploi ; il espère en découvrir un magnifique, parce qu'il connaît un peu la langue française ; il se nomme Petros.



PLAN DE NOTRE KELLEK.

L'obscurité ne nous permet pas de continuer et nous nous arrêtons sur le bord du fleuve ; une grosse pierre au bout d'une corde en paille nattée sert d'ancre. Je laisse les zapetiés s'arranger comme ils veulent

ville, il a été pris pour un espion russe et enfermé pendant trois jours en prison. Il a eu toutes les peines du monde à prouver son identité et à se faire relâcher.

pour leur tour de garde. En plus du riz et des pastèques, j'avais emporté à leur intention du tabac; ils semblent fort satisfaits de la surprise. Après le dîner, nous nous enfermons dans notre tente pour passer la nuit.

La voie du Tigre est assez dangereuse pour les voyageurs; le fleuve est naturellement pour les nomades et les pillards un point de repère; ils y trouvent l'eau indispensable à la vie et le gibier fort abondant. Malheur au radeau qui ne serait pas sur ses gardes! Les Arabes auraient vite fait de crever les outres pour le faire couler et le dépouiller ensuite.

La route de terre de Mossoul à Baghdad n'est ni meilleure ni plus sûre; elle s'écarte de la vallée du fleuve et, pour éviter les tribus turbulentes de Bédouins, suit le pied des montagnes du Kurdistan. Souvent coupée par des ruisseaux qui, grossis des fontes de neige, retiennent des caravanes plusieurs jours, elle a été rendue plus dangereuse encore par des actes de négligence du gouvernement turc. Beaucoup de villages, qui offraient autrefois aux voyageurs l'abri et les ressources dont ils avaient besoin, sont maintenant abandonnés [1]. Une ancienne loi turque, une loi respectée par presque toutes les tribus tartares, rendait responsable un gouverneur local des vols à main armée commis sur les voies de communication placées sous sa juridiction. Cette responsabilité a été enlevée, et aucune compensation n'a été apportée par le gouvernement turc pour protéger le voyageur ou le commerçant indigène. Il serait insensé de réclamer auprès du gouvernement ou d'un tribunal contre les tribus nomades qui défient le Sultan et sont, la plupart du temps, de connivence avec le juge et le gouverneur.

La route par le désert ne serait pas plus longue et serait infiniment meilleure. Il suffirait, pour la rendre parfaitement sûre, de quelques postes de soldats le long du fleuve, un grossier chemin de charrettes et un léger encouragement aux tribus agricoles qui viendraient s'établir sur les rives. C'est le peu de sécurité et le mauvais vouloir de la Porte, c'est son parti pris d'hostilité à tout progrès qui empêchent les compagnies étrangères de construire une ligne de chemin de fer qui mènerait rapidement aux Indes; le golfe Persique est absolument sûr pour les bateaux, et une ligne ferrée serait des plus faciles à établir de Bassora à Baghdad,

1. Cette route n'est suivie que par les caravanes remontant au Nord, car le Tigre n'est pas navigable en remontant le courant. Le courrier la prend aussi, même en descendant, car il peut aller plus rapidement par terre. La route passe par Erbil (Arbelles des Grecs), Altunkeupri, Kerkouk, Kifri, Bakoubah.

Mossoul, Alep et Alexandrette. Quelques bateaux à vapeur ont essayé de remonter l'Euphrate, mais ils ont dû y renoncer.

Vendredi 16 octobre.

Le soleil se lève à six heures, à notre grande joie, car la nuit a été très fraîche ; nous avons dû recourir à nos manteaux. Ce matin, le thermomètre est descendu à +4° ; dans la journée, il dépasse +30°.

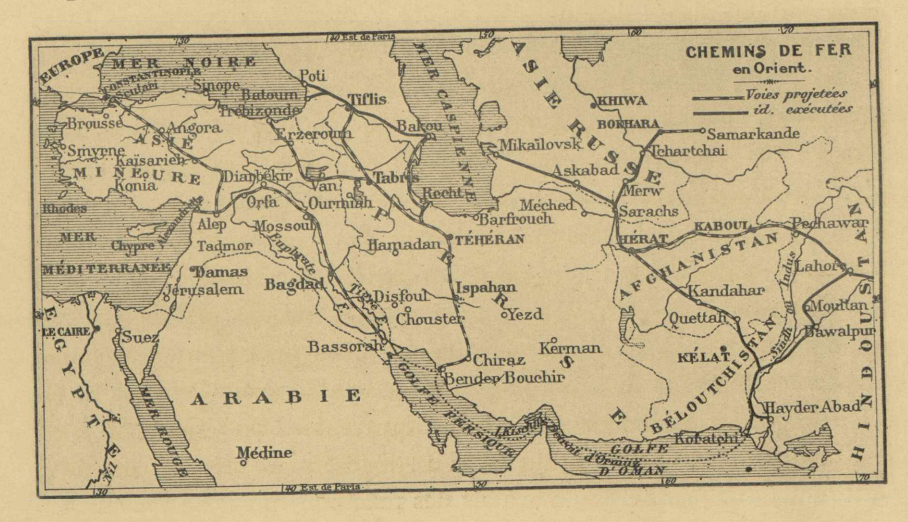
Le Tigre, sur son parcours en Mésopotamie, reçoit en de nombreux endroits des sources de naphte qui surgissent le long de ses rives. Plusieurs de ces sources sont sulfureuses et quelques-unes réputées pour guérir des maladies. *Hammam-Ali,* que nous atteignons à neuf heures, est un petit village précisément renommé pour ses sources. Nous nous arrêtons pour les visiter ; pendant ce temps, Yovan commencera le massacre de notre basse-cour. Le village, tout ruiné, est composé de quelques ruelles dont les maisons démolies, sans toits, ne sont plus représentées que par des tronçons de murs en pierres superposées sans ciment et au milieu desquels viennent camper les malades pendant la saison habituelle. Nous arrivons à la source qui sort d'un rocher et se déverse goutte à goutte dans une piscine noirâtre avec des reflets brillants du plus dégoûtant aspect. Quelques misérables s'y baignent. L'un d'eux est épouvantable, scrofuleux à la dernière limite : son corps n'est qu'un squelette sur lequel est restée la peau et où pullulent les chancres ; ses pieds, ses mains n'ont plus de forme. Le zapetié qui nous accompagne nous invite à tâter l'eau, pour remarquer sa chaleur ; inutile de dire que nous nous en abstenons : le spectacle que nous avons sous les yeux est trop horrible.

Tout en cheminant, nous remarquons, à notre droite, un petit monticule sur lequel on semble avoir commencé quelques fouilles ; mais on ne voit aucune ruine. Nous nous hâtons de regagner notre bateau, que les zapetiés ont beaucoup de peine à préserver contre quelques individus qui voudraient y monter.

Les rives sont plates et monotones ; à droite et à gauche, c'est le désert ; quelques monticules cependant, semblables à ceux qui cachent Ninive et Khorsabad. Tranquillement étendus sur nos lits, en fumant, nous nous laissons aller à ce charmant farniente, délicieusement portés par le calme courant.

Vers une heure, nous arrivons à un petit village d'où l'on peut gagner Nimroud et les ruines fameuses du palais de Sardanapale.

Je laisse au radeau Yovan, les soldats et les deux kellekjis, et, accompagné d'Hamelin, de Petros et d'un zapetié, je vais au village. Je crois que nos armes, portées en évidence, inspirent une religieuse terreur aux habitants, qui paraissent assez mal disposés pour nous. Cependant, j'obtiens qu'on nous prête des chevaux qui nous porteront



jusqu'à Nimroud; la distance est courte, mille à quinze cents mètres; mais la chaleur est accablante.

Le Tigre, comme je l'ai déjà dit, est un des fleuves les plus capricieux; il a transporté son lit souvent à deux et trois kilomètres. A l'époque où le palais était habité, il coulait certainement au pied de la butte qui en cache les ruines.

Nous nous promenons à travers les buttes de terre qui recouvrent déjà les excavations des fouilles abandonnées. Nous commençons par la grande butte nord-ouest, que l'on suppose être le tombeau de Sardanapale [1].

Dans les tunnels et les tranchées qui le traversent de part en part, on distingue des murs en pierre d'une épaisseur inouïe, percés de distance en distance, comme par des entrées de couloirs qui viendraient y déboucher, mais qui n'ont pas été visités. Du haut du monticule, assez

1. Le lecteur suivra facilement notre promenade sur le plan, p. 277.

élevé, on embrasse l'ensemble des ruines. Elles occupent une surface de six cent cinquante mètres de long environ, du nord au sud, sur trois cent cinquante mètres de large, de l'est à l'ouest. Sur cet espace s'élevait une plate-forme construite en briques et en terre, entourée d'une maçonnerie solide. On peut distinguer les restes de neuf bâtiments différents. Au pied du tombeau sont deux petits temples dédiés aux dieux assyriens.

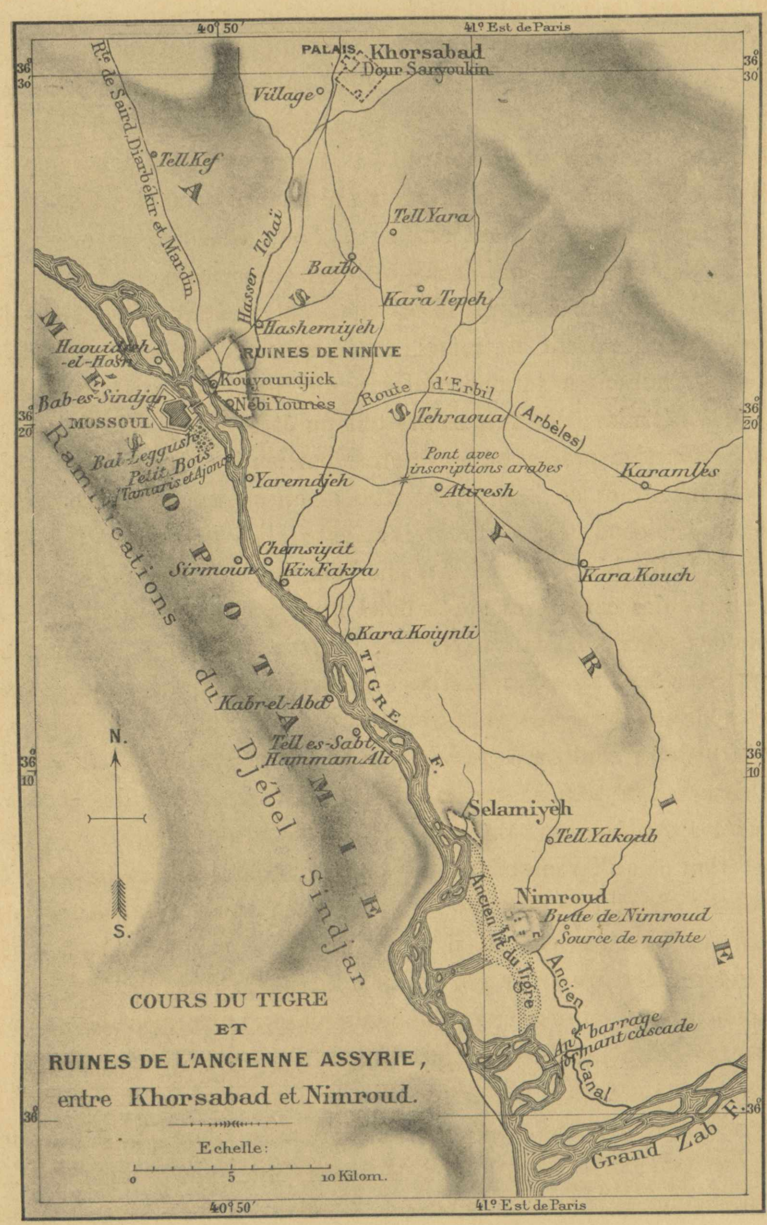
Quittant le tombeau et suivant la face ouest, nous traversons un profond vallonnement; il semble avoir été l'emplacement d'un escalier ou d'un plan incliné conduisant au fleuve. Nous rencontrons ensuite les ruines du palais principal, qui devait s'élever en terrasse sur le Tigre. La grande entrée, suivant Layard, faisait face au tombeau, c'est-à-dire face au nord. L'entrée était autrefois ornée, comme à Kouyoundjick, de sphinx et d'immenses taureaux ailés; une partie de ces magnifiques restes a été détruite; des fragments ont pu être transportés à Londres.

La destruction présente un caractère particulier; les pierres que l'on frappe s'effritent et se brisent, comme si elles avaient été soumises à l'action du feu et de l'eau successivement; elles présentent à l'œil ce même aspect. En bien des endroits, l'action semble avoir été si violente que les traces des caractères sont seules apparentes. On voit encore sur le champ des pierres les trous où s'enfonçaient sans doute des barreaux de fer, et dans les coins, les marques des grappins qui les attachaient; les angles droits des coins sont souvent formés d'une pierre taillée en équerre. Plusieurs sculptures paraissent avoir été brisées intentionnellement. Ces actes de vandalisme n'ont pas été commis par des barbares, mais par les Anglais eux-mêmes, lors de leurs fouilles. Ne pouvant emporter tout ce qu'ils mettaient au jour, ils préféraient briser une pièce intéressante, plutôt que de laisser un autre en profiter[1]. L'Anglais ne comprend pas les choses d'art, il ne les apprécie pas, et s'il cherche à remplir des musées, c'est par pur esprit d'imitation et par orgueil.

Continuant toujours dans la même direction, nous trouvons un autre ravin semblable au précédent, et qui devait aussi être un des abords de

1. M. de Rivoyre, dans son voyage à Babylone, constate les mêmes actes de sauvagerie : « Lorsqu'à Hillah (Babylone), les fouilles mettent à découvert quelque frise trop lourde, quelque bas-relief trop volumineux pour être empaqueté à destination de *London,* savez-vous ce qu'il en advient? Rien de plus simple. Toujours hantés par le spectre des rivalités voisines et des supériorités éventuelles, de peur que de plus adroits s'en emparent, nos aimables concurrents brisent tout bonnement sur place l'objet à coups de marteau. De cette façon, si John Bull ne l'a pas, personne autre ne pourra l'avoir non plus... » (D. de Rivoyre, *les Vrais Arabes et leur pays.*)

la terrasse. Encore une autre trace d'escalier ou de plan incliné, et nous



COURS DU TIGRE ET RUINES DE L'ANCIENNE ASSYRIE, entre Khorsabad et Nimroud.

sommes au coin sud-ouest, où s'élevait le palais d'Essarhaddon. Le feu l'a si complètement détruit qu'il a été fort difficile d'en retrouver les

grandes lignes et d'en reconstituer le plan. Le palais d'Essarhaddon était moins élevé que celui de son petit-fils, situé à l'angle sud-est, et dont les ruines sont encore moins apparentes ; il en était séparé par un autre ravin, plan incliné ou escalier plus large que les autres, et qui devait être l'entrée principale de la plate-forme générale.

En face de cet accès, au milieu de la plate-forme, se trouvent encore quelques ruines d'un édifice attribué à Teglath Phalazar. Selon Layard, il aurait été détruit par Essarhaddon, qui aurait employé les matériaux à la construction de son propre palais.

Il n'y a aucune trace de fortification, ni de murs, des côtés nord et est[1] ; les édifices auraient été sans défense de ce côté. Dans les remparts de terre qui formaient le mur d'enceinte de Nimroud, on voit encore les traces d'une cinquantaine de tours sur la façade nord et autant sur la façade est, mais beaucoup moins bien indiquées. Au sud, le rempart a presque disparu ; mais, comme le niveau de l'enceinte est beaucoup plus élevé, il ne serait pas impossible qu'elle eût été autrefois baignée par le Tigre, et qu'un profond fossé, rempli d'eau, ne servît alors de défense.

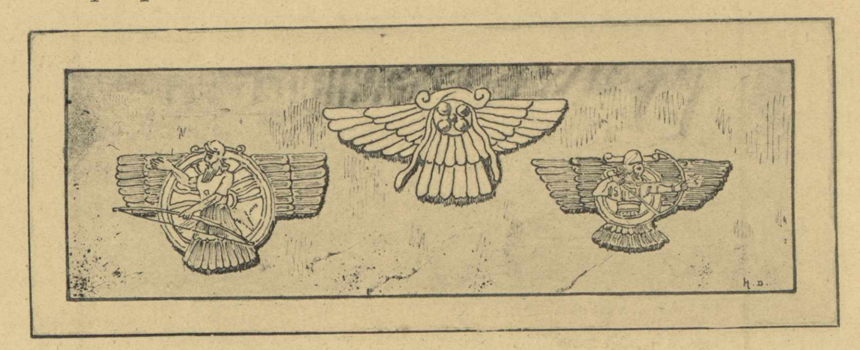
Nous revenons à la butte principale, au tombeau de Sardanapale. Tandis que nous nous promenions dans le petit temple situé au pied est de la butte, un éboulement de terre met à jour une pierre qui me semble fort curieuse. Elle a soixante-dix centimètres de longueur sur cinquante de largeur; sur cette pierre est sculpté en relief un autel, en forme de trépied, surmonté du signe de la divinité. De chaque côté, deux individus, sans doute des prêtres, tiennent un poisson ; au-dessous, quatre ou cinq lignes d'inscription en caractères cunéiformes ; la pierre a à peu près huit centimètres d'épaisseur, non compris le relief des sculptures ; le grain en est assez fin et les sculptures très nettes. En retournant cette pierre, nous voyons qu'elle est gravée. La première ligne est composée de cartouches ovales dans lesquels sont des caractères un peu cabalistiques gravés en creux. Au-dessous, une ligne représentant des personnages et une dizaine de lignes d'inscription, en caractères plus fins que sur l'autre face. Nous sommes près d'une heure à nettoyer cette pierre. Le chef du village voulut d'abord m'empêcher de l'emporter; mais quelques cadeaux eurent vite raison de ses scrupules. Il déclara que, puisque je ne touchais pas à Mahomet, il consentait même à m'aider. Le transport et l'embar-

1. La façade Est semble n'avoir eu qu'un seul accès.

quement furent difficiles ; il nous fallut confectionner à grand' peine un traîneau et le faire traîner par dix hommes jusqu'au kellek. Nous voyions déjà cette pièce dans un musée ; nous comptions sans la Turquie, sans la mauvaise foi et la duplicité des fonctionnaires de Baghdad.

Depuis la butte jusqu'au fleuve, il y a des restes de chaussées; en plusieurs endroits, il y a des traces d'enduit, semblable à du bitume, mais beaucoup plus dur. Était-ce une digue, un barrage ou un quai?

La moitié du village nous escorte à pied et à cheval ; nous traversons les quelques cabanes en terre du hameau. Devant la porte de l'une



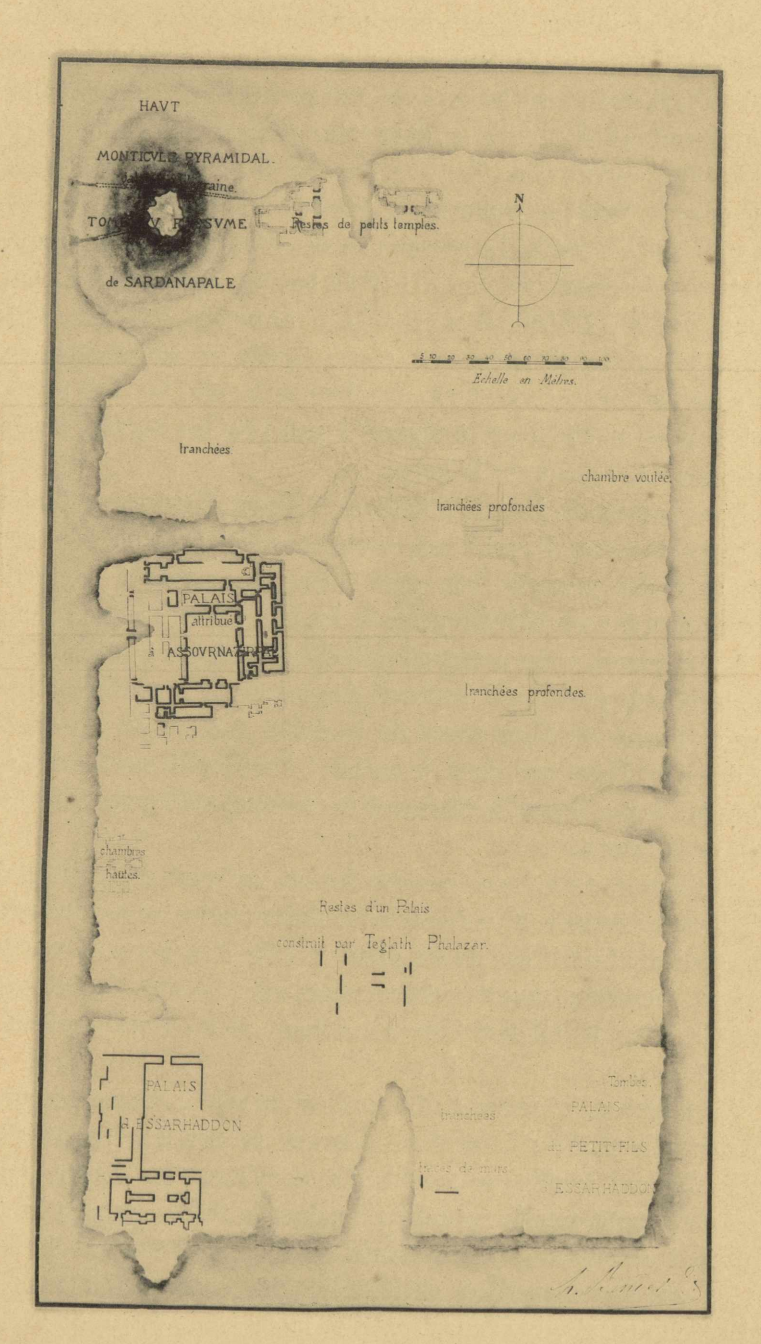
EMBLÈMES DE LA DIVINITÉ.

d'elles, un mari et une femme, jeunes encore, sont assis par terre, l'un devant l'autre, une espèce de terrine entre eux, remplie d'une eau savonneuse. Le mari, nu jusqu'à la ceinture, penche sa tête au-dessus de la terrine, et sa femme lui lave les cheveux avec le plus grand soin. Les hommes laissent pousser leur chevelure, qu'ils roulent en chignon ou laissent pendre sous leur burnous ; quelques-uns aussi se font deux nattes qu'ils ramènent en avant, du bas de la nuque sur les épaules.

Il est tard lorsque nous nous remettons en route. Pour nous reposer de nos fatigues, nous prenons un bain suivant le radeau à la nage. Après le dîner, nous fumons le kalioun. La nuit est calme ; les étoiles brillent, rien ne trouble la tranquillité du désert. A neuf heures, nous nous arrêtons.

Samedi 17 octobre.

La nuit a encore été fraîche; le thermomètre est descendu à + 3° à quatre heures du matin; les hommes qui couchent hors la tente n'ont pas



PLAN GÉNÉRAL DE LA BUTTE ET DES PALAIS DE NIMROUD.

dû avoir chaud. A huit heures, nous passons une petite cataracte de cinquante centimètres de hauteur de chute; c'est sans doute un ancien barrage ruiné; il serait bien facile, avec quelques cartouches de dynamite, de faire un chenal qui faciliterait ce dangereux passage; mais on se garde bien de faire une œuvre utile. Tous les bagages et toutes les provisions sont réunis dans la tente au moment du passage. Le courant nous entraîne; nous voilà sur l'obstacle. Le radeau penche, crie, tout semble craquer; les bibelots se renversent, on touche le fond par un coin du radeau, qui s'est présenté de biais. L'obstacle est passé! De rectangle, le kellek est devenu un losange; quelques liens sont cassés, quelques outres sont crevées, mais nous flottons encore. Nous abordons à la rive la plus proche; les kellekjis passent une heure à réparer à peu près les dégâts; pendant ce temps, nous marchons sur la berge.

Nous passons la journée à flâner et à fumer. Notre nouvel interprète nous satisfait assez; il est doux, complaisant et nous regarde bonassement, avec des yeux de bon gros chien; il prépare à merveille les kaliouns, ce qui nous évite la peine de les faire; il est propre et soigneux.

A dix heures, nous passons devant l'embouchure du Grand-Zab. Ses eaux, bleues et pures, qui arrivent des montagnes, marbrent les eaux grises et jaunes du Tigre avant de se mêler à elles. Le Grand-Zab se jette dans le Tigre par deux branches; l'une est à sec à cette époque de l'année. A une heure, le thermomètre marque + 31°; une différence de 27° en neuf heures.

De temps à autre, nous passons devant quelques petits villages dont les habitants regardent curieusement flotter notre tente blanche; les chiens aboient. Tantôt la rive est plate et s'étend à perte de vue dans le désert sablonneux; tantôt quelque monticule, contre lequel vient se heurter le courant, lui fait faire un détour, et les rives tombent à pic dans le fleuve.

A six heures, au moment du coucher du soleil, nous avons un spectacle merveilleux. Le ciel est d'un bleu pur, un peu doré par les derniers rayons. Pas un souffle ne trouble l'atmosphère. Le fleuve, large et majestueux, coule sans la moindre ride; dans le fond, comme pour donner de la vie à ce tableau, une caravane de chameaux traverse le fleuve à gué; les cris des chameliers excitent les bêtes, un peu inquiètes. La dernière bête passée, le silence renaît et la caravane disparaît lentement à l'horizon.



CASCADE DU TIGRE PRÈS DE NIMROUD.

Yovan nous tire de notre extase en nous demandant si nous comptons dîner. Quel agrément que d'être servis par de tels domestiques ! On croirait être seul. Le musulman est parfait sous ce rapport; soldats, rameurs, domestiques, on n'entend pas une voix, pas un cri, pas un rire; accroupis à une place qu'ils ne quittent pas de la journée, ils sont pensifs et rêveurs. Les soldats, cependant, aident de temps à autre à la cuisine; en parfaits mahométans, ils ne mangeraient pas de la viande qu'ils n'auraient pas tuée, et, pour pouvoir profiter de nos restes, ils m'ont demandé la faveur spéciale d'être les bourreaux de la basse-cour.

A huit heures, la nuit est venue; on s'est arrêté près de la rive. Enfermé sous la tente, je lis quelques brochures emportées de Mossoul[1].

Nous étions endormis depuis deux heures à peine; il pouvait être onze heures, quand j'entends remuer et parler, puis Petros entre comme un fou. Nous sautons, Hamelin et moi, sur nos fusils toujours chargés, et nous nous précipitons dehors. Une quinzaine d'Arabes criaient, gesticulaient, et trois ou quatre d'entre eux, le couteau dans les dents, se jetaient à l'eau pour crever nos outres. Un des zapetiés coupe la corde qui nous retient à la terre. Nous nous étions malheureusement trop approchés du rivage; le kellek portait sur le sable, et je crus que nous ne pourrions démarrer. D'un violent effort, cependant, nous nous écartons de la rive; quelques pillards se mettent à la nage. Les soldats tirent, et je décharge moi-même toutes les cartouches de mon Winchester. Effrayés par la fusillade, les nageurs regagnent le bord, et nous continuons lentement, avec précaution, car il ne faudrait pas échouer sur un bas-fond. La troupe nous suit sur la berge. Je recharge mon fusil, tire quelques coups; puis, ne voyant plus rien, je donne l'ordre de camper sur la rive opposée. Un des soldats monte la garde sur la terre, de façon à voir au loin; les autres, les rameurs et Yovan, veillent sur le fleuve, surtout en amont; car, pour nager sans bruit, les malfaiteurs ont l'habitude de se mettre sur une outre gonflée et de se laisser aller au fil de l'eau. Nous rentrons dans notre tente, et le sommeil nous fait vite oublier cette alerte.

1. Parmi les livres que nous lisions se trouvait un ouvrage anglais. En nous promenant à Vienne, nous avions vu chez un libraire un « Guide en Turquie d'Asie, en Arménie et en Perse ». Ce guide ne contenait que les itinéraires des principaux explorateurs sans aucun commentaire utile, mais une des premières phrases était celle-ci : « Il n'a pas été fait d'ouvrage sur les voyages en Mésopotamie et au Kurdistan, on n'a rien fait de mieux en ce genre que la *Retraite des dix mille* de Xénophon; je conseille au lecteur de s'y reporter. »

18 octobre.

Nous partons à six heures, quand le jour est bien levé, car il y a, à peu de distance, des rapides difficiles à passer. Au bout d'une demi-heure, nous arrivons, en effet, à un endroit où s'élèvent de grosses roches menaçantes, à fleur d'eau, au milieu d'un courant rapide.

Vers dix heures, nous passons près d'une petite bourgade d'Arabes.



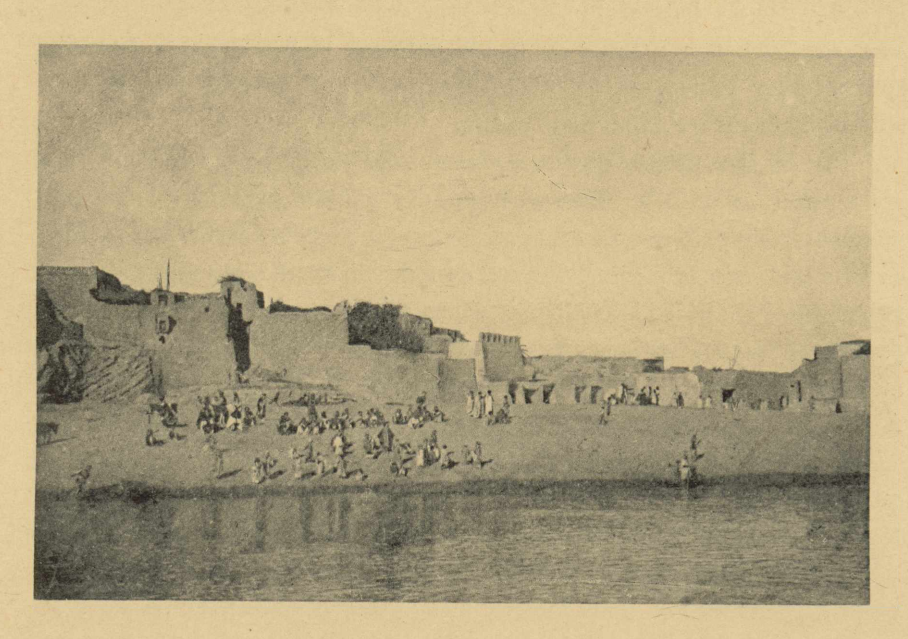
RIVES DU TIGRE.

Des hommes et des femmes nus, leurs vêtements attachés sur leur tête, traversent le fleuve; ils tiennent une outre gonflée entre leurs bras pour se soutenir et ne nagent que des pieds.

A quatre heures, nous passons près d'un monticule élevé sur la rive droite; c'est la butte de *Kalaat-Shergat,* où sont ensevelies les ruines de palais assyriens; c'est la plus grande butte connue; la plate-forme principale a plus de quatre kilomètres de circonférence; c'est l'emplacement d'une des plus anciennes villes d'Assyrie. Layard a découvert sur les monuments et les briques un nom de roi qui est aussi gravé sur les taureaux des entrées centrales de Nimroud. Il suppose qu'à l'emplacement de ces ruines devait s'élever Chalah, une des quatre cités primitives mentionnées dans la *Genèse;* d'autres ont prétendu que Ur, la ville

d'Abraham, s'élevait aussi en cet endroit. Ce qui est certain, c'est que cet emplacement fut celui de Cænes, ville disparue, près de laquelle Xénophon rapporte que les dix mille Grecs traversèrent le Tigre, quand, Cyrus mort près de Babylone, ils effectuaient leur retraite [1].

Le lit du fleuve est déjà plus large qu'à Mossoul; les affluents qu'il a reçus sur sa rive gauche, venant des montagnes du Kurdistan, l'ont sensiblement grossi. Vers le soir, nous voyons sur la rive droite de nombreuses compagnies de perdrix. De temps à autre, des sources sulfureuses



PLAGE DE TÉKRIT.

répandent une odeur insupportable d'œufs pourris. La soirée est aussi belle qu'hier; c'est le plus agréable moment de la journée.

Une heure après le dîner, nous nous arrêtons sur la rive opposée à un petit village où sont plantées de grandes melonnières; toute la nuit, on entend des coups de feu et les aboiements des chiens; ce sont les habitants

1. Plus loin ils atteignaient le Grand-Zab, dans les environs d'Abou Shita; ils traversent le fleuve, gagnent Larisse (Nimroud), Mespilée (Ninive), se reposent à Telkief, passent le Khabour près de Zakho et atteignent le Kurdistan (pays des Carnuques). Continuant leur route à travers les montagnes, ils franchissent le Teleboas, affluent de l'Euphrate, traversent le Phase (Arax), s'écartent à l'Est, traversent l'Harpase, reviennent à l'Ouest et arrivent à Trébizonde, d'où, longeant la côte, ils regagnent leur patrie.

qui chassent les sangliers; ces animaux pullulent dans le voisinage et viennent la nuit faire des dégâts considérables dans les melonnières.

19 octobre.

Quatrième jour de navigation. — Un de nos kellekjis, asthmatique au dernier point, me demande un remède contre la toux. Je ne puis que lui conseiller de changer de métier. Avec cette fâcheuse disposition, passant sa journée sur l'eau où il est souvent plongé jusqu'à mi-corps pour souffler dans ses outres et les regonfler, il marche au tombeau plus rapidement qu'Allah ne le désire.

Sur la rive droite, quelques champs de millet et de chènevis. En plein soleil, au milieu de ces champs, des gamins armés de frondes et montés sur un paillasson maintenu par quatre piquets écartent les oiseaux en leur lançant des pierres. On voit de temps à autre des nuées de passereaux qui doivent compter des milliers d'individus. A dix heures, nous passons devant l'embouchure du Petit-Zab. Dans l'après-midi, les mouches commencent à faire leur apparition; elles sont fort gênantes. A l'ombre, sous la tente, 35°.

A cinq heures, passage d'une large échancrure du Djebel Hamrin, qui s'étend presque jusqu'au Pouschti-Kou, dans le Louristan persan. Nous rencontrons encore des sources sulfureuses qui empoisonnent l'air.

Après le dîner, avec les deux lits de camp superposés que nous couvrons de couvertures, nous faisons une chambre noire pour changer les papiers sensibles des châssis de photographie. J'étouffe dans cet étroit espace, où je me trouve enfermé pendant plus d'un quart d'heure avec la lanterne à verre rouge qui augmente encore la chaleur.

Nous passons près de tentes d'Arabes qui ont fait de grands feux. L'eau est bien peu profonde; à certains endroits, on entend les outres frotter sur les galets; nous avions cent cinquante outres au départ; à peine en restera-t-il cent à l'arrivée.

A huit heures et demie, nous nous arrêtons près d'une berge un peu haute, couverte de broussailles; les traces de renards, de sangliers et de serpents y sont innombrables. Les hommes, qui se trouvent mieux à terre, font un grand feu. Je veille à ce qu'il y ait toujours une sentinelle sur le radeau, regardant le fleuve, et une sur la berge, surveillant la campagne.

20 octobre.

Rien de bien saillant aujourd'hui. — Dans la matinée, nous apercevons des milliers de passereaux qui émigrent en bandes. A onze heures, rencontre des restes échoués sur un bas-fond d'un petit vapeur anglais qui a bien témérairement essayé de remonter le Tigre, sans avoir fait de sondages. Rives plates et monotones.

Nous arrivons à *Tékrit* à dix heures du soir.

21 octobre.

Tékrit est regardée comme une oasis; mais il n'y pousse que quatre palmiers. Hier soir, à notre arrivée, la lune éclairait un de ces palmiers situés au milieu d'une petite place entourée de maisons basses, face au fleuve. Le coup d'œil, ce matin, est bien moins pittoresque.

Notre première occupation est de renouveler nos provisions. Nous achetons quelques poulets et un mouton que les zapetiés se chargent d'occire et de préparer, pendant que nous ferons une promenade dans la ville. Le mouton nous coûte vingt-sept piastres (5 fr. 40), et nous laissons aux zapetiés le bénéfice de la peau, que nous aurions pu revendre séance tenante cinq piastres (1 franc). Nous avons payé plus cher que n'aurait payé un indigène, et le cuisinier a dû avoir une commission.

C'est à Tékrit que naquit le sultan Salah-ed-dine (Saladin), célèbre à l'époque de la troisième croisade par ses exploits contre les chrétiens, qu'il combattit avec générosité et bravoure. Il vainquit Richard Cœur de Lion. La forteresse en ruines du côté de la vieille ville remonterait à Tamerlan, et Sapor aurait subi un échec devant ses murs. La ville est bien loin de sa splendeur passée. Sur la place, devant laquelle nous avons accosté, place sablée comme une plage, des marchands de melons et de pastèques ont étalé leurs marchandises et attendent patiemment les clients; d'un autre côté, des bouchers, qui ont tué un mouton, ont suspendu l'animal écorché par une patte et découpent au passant le morceau qu'il demande.

La ville contient environ deux mille maisons, sans compter les immenses ruines qui s'étendent en arrière, comme un faubourg abandonné ou détruit. Au sud, à deux cents mètres en aval de l'endroit où nous avons

abordé, s'élève à pic une colline; au nord, la berge est beaucoup moins élevée; la ville est légèrement en amphithéâtre entre ces deux monticules. Nous traversons les petites ruelles de Tékrit remplies de poussière blanche, résidus des murs des maisons en simple boue séchée, qui se désagrège au soleil. Arrivés à l'extrémité de la ville actuelle, nous dominons toute l'étendue de l'ancienne ville, d'où la nouvelle semble sortir comme un serpent de la peau dont il se débarrasse à la mue.



ARABES A TÉKRIT.

Nous passons devant la forteresse, en faisant un léger coude vers le sud. Ce n'est plus qu'un amas informe de débris de murailles construites avec un grossier béton de galets. Plus loin que les ruines sont les cimetières, au milieu desquels se détachent, sur l'horizon, deux ou trois mosquées, tombeaux de pachas ou de riches musulmans. Du côté nord, comme donnant entrée à une autre forteresse qui aurait dominé le monticule, les restes d'une porte avec de gros piliers construits en galets et ciment, à moitié détruits. Ils ne portent aucune trace de sculpture.

Côtoyant la rive, nous revenons au kellek et nous nous embarquons. Le Tigre est large; les rives sont basses; on voit de chaque côté à perte

de vue. Le soleil est brûlant. Les mouches sont insupportables; le thermomètre monte à 38°. Nous faisons la sieste. A trois heures, nous passons devant *Imam-Dour*. Un tombeau de forme carrée s'élève à cinq cents mètres de la rive; la coupole, dans le style arabe, est très gracieuse.

A la tombée du jour, spectacle habituel, même calme reposant à la fois l'esprit et le corps. Le fleuve est plus large; son cours, plus uni-



PALMIERS A HOWEISH.

forme et plus tranquille, s'harmonise davantage avec les immenses plaines qui le bordent.

A huit heures du soir, nous nous arrêtons près d'un petit campement d'Arabes agriculteurs. Quelque bien intentionnés qu'ils paraissent, nous campons sur la rive opposée; deux ou trois individus viennent nous apporter des pastèques et du lait qu'ils transportent sur leur tête en traversant le fleuve à la nage.

22 octobre.

Dans la matinée, nous passons devant *Samarra* et sa célèbre mosquée. Samarra, sous les califes, était une grande et florissante ville; c'était la résidence de prédilection du huitième calife Motassem Bellah, que le caractère turbulent des habitants de Baghdad poussa à changer le siège du gouvernement. Ce n'est plus qu'une bourgade sans importance.

La tour de Samarra est construite comme on a souvent représenté la tour de Babel : un chemin circulaire s'élevant en spirale autour du centre. La mosquée est un lieu de pèlerinage pour les Chiites. C'est là que serait enterré le dernier imam de la descendance d'Ali; c'est là que se cacherait le douzième prophète Mahdi, qui apparaîtra comme un autre Messie.

A huit heures, nous rencontrons toute une caravane de Persans qui passe le fleuve. Les quelques maisons qui sont sur la berge sont les demeures des bateliers qui se sont établis en cet endroit, où la route est coupée par le fleuve, pour transporter les voyageurs. Les bateaux sont fort curieux : ce sont de grands nids ronds en jonc tressé et recouverts de bitume; on les nomme des kouffehs. C'est le modèle employé dans toute la région. L'art de la navigation ne paraît pas avoir fait de grands progrès depuis l'époque assyrienne; on a trouvé des bas-reliefs dans les ruines de Nimroud et de Ninive représentant les mêmes bateaux, dirigés par la même rame qui les fait encore avancer en tournant (voy. p. 299); à côté de ces bateaux sont gravés des hommes à cheval sur des outres gonflées, comme nous en voyons à chaque instant. Les bagages, semblables à l'équipement des bohémiens, sont entassés pêle-mêle avec les femmes et les enfants; quelques-uns mettent les chevaux en bateau, d'autres les poussent à la nage. Plusieurs femmes se sont écartées du groupe et font leurs ablutions dans le fleuve; l'une se baigne, tandis que les autres, écartant leurs tuniques, cachent la baigneuse aux yeux des profanes.

Quelques palmiers donnent aux rives une apparence nouvelle. La chaleur augmente : 39°. Les mouches sont innombrables; le soir, elles sont remplacées par de petits papillons semblables aux mites des étoffes; les moustiques sont rares, nous n'en sommes pas piqués.

A onze heures, nous apercevons *Tell-Mahassi*, grande mosquée carrée et immense caravanseraï qui domine majestueusement la plaine. Située dans un repli du fleuve, nous la voyons pendant près de trois heures en tournant autour.

Le kellek se détraque et se disjoint petit à petit; les liens en jonc ont été cassés en plusieurs endroits, des outres sont crevées ou dégonflées. On peut à peine marcher sans l'ébranler; il frotte constamment contre les cailloux et les rochers; la cascade du deuxième jour l'avait déjà bien abîmé; il sera hors de service au terme du voyage. La viande du mouton commence à se gâter; j'en fais jeter une partie, à la grande désolation des hommes, dont l'odorat, sans doute moins fin que le nôtre,



TEKRIT.

ne se rend pas compte de la mauvaise odeur. Au coucher du soleil, nous passons près d'un campement de nomades. Les enfants nus se roulent au milieu des poules, des ânes et des bœufs, tandis que les femmes, devant les cabanes de branchages, préparent la pâtée du soir (bouillie de chènevis et de lait) et que les hommes, assis sur leurs talons, les contemplent silencieusement. Le courant est calme, le fleuve est plus profond; le clair de lune est splendide. Nous ne nous arrêterons pas ce soir et glisserons toute la nuit au fil de l'eau.

23 octobre.

Huitième jour de navigation. — Le courant est de moins en moins rapide; nous marchons avec une lenteur qui est presque l'immobilité. Nous ne sommes passés qu'à quatre heures ce matin à *Sindia,* où nous comptions être hier. A trois heures, à *Howeish*, nous voyons des jardins de palmiers d'une certaine importance. A cinq heures, le petit village de *Djedeida.*

De chaque côté du fleuve, des treuils en bois très primitifs sont installés pour monter l'eau dans des outres. Le système est ingénieux : des bœufs conduits par un enfant tirent l'outre qui s'est remplie dans le fleuve et se déverse d'elle-même dans une rigole en arrivant sur la berge. Là elle circule dans mille ruisseaux pour fertiliser les champs. Le grincement continuel des poulies de bois est insupportable, et ce bruit va nous poursuivre en augmentant jusqu'à Baghdad.

24 octobre.

Nous allons arriver à Baghdad aujourd'hui. A six heures, nous sommes à Kadhimein (*Kasmène* ou *Kazhmein*), bourgade à quelques kilomètres de Baghdad, célèbre par son pèlerinage chiite.

Des bateliers font exprès en passant de bousculer notre radeau avec leurs kouffehs ; une de nos caisses est près de tomber dans le fleuve, et ils ont l'air enchanté du tour qu'ils nous ont joué. J'avais à la main mon fusil; je leur envoie deux balles dans leur bateau, un peu au-dessous de la ligne de flottaison.

Près de Kadhimein se trouve un pont de bateaux; nous arrivons juste à l'heure de l'ouverture. Des bois de palmiers bordent le fleuve devenu fort large et tout à fait imposant, le site est de toute beauté.

Nous empaquetons toutes nos affaires disséminées; nous abandonnons notre tenue débraillée pour en prendre une plus correcte.

Le fleuve fait un détour; voici enfin *Baghdad.* De chaque côté du Tigre s'élèvent de majestueux palais dont les hautes murailles en briques sont baignées par le fleuve; des palmiers débordent entre les terrasses et s'avancent au-dessus des eaux ou dominent les maisons de leurs panaches verts. Dans le lointain, c'est la cité et l'entassement innombrable de milliers de maisons. De loin en loin, quelque belle coupole, un monument, une tour ou un minaret, recouverts de faïence aux éclatantes couleurs, s'élèvent au-dessus des jardins et de la ville, et détachent leurs élégantes silhouettes sur l'azur du ciel. Un soleil éclatant embellit le décor d'une lumière si vive que la ville paraît enchantée; le désert qui l'entoure, reflétant la lumière, la ceint comme d'une auréole et semble l'isoler du reste du monde. C'est bien là Baghdad, la ville des *Mille et une nuits.*

Il faut tout regarder en Orient par le gros bout de la lorgnette. La nature seule ici est idéale; en approchant, nous voyons que ces palais ne sont que des ruines au milieu desquelles sont plantées de misérables baraques en bois. Les débris de murs qui se sont écroulés en partie dans le fleuve sont en briques cimentées, épais et solides, de près d'un mètre d'épaisseur. A l'entrée de la ville, nous abordons la rive gauche sur une plage sablonneuse.



VASES ARABES.



KOUFFEHS A BAGHDAD.

CHAPITRE X

BAGHDAD

DU 24 AU 30 OCTOBRE

Arrivée au consulat. — L'hôtel d'Europe. — Nannu Nouri. — Le henneh. — Les Européens de Baghdad. — Les R. P. Carmes. — Les cloches et le Coran. — La tour de Babel. — Baghdad. Les environs. — Les remparts. — Tombes et mosquées principales. — Visite à Khashmein. — Le tramway. — La mosquée de l'Imam Moussa. — Fanatisme de la foule. — Dîner chez M. Asfar. — Les courriers à travers le désert. — Les Arabes Schammar et les Hamawans. — Expédition des colis; difficultés. — Le shah de Perse en visite à Baghdad. — Refus du gouverneur de nous donner des zapetiés. — Nos collections volées. — Départ de Baghdad.

Laissant le kellek à la garde de Yovan, des rameurs et des soldats, nous nous dirigeons vers le consulat. Un zapetié et Petros nous accompagnent. La route est assez longue. Nous franchissons d'abord une grande place ensoleillée, le Meidan, entourée de marchands de toute sorte ; puis,

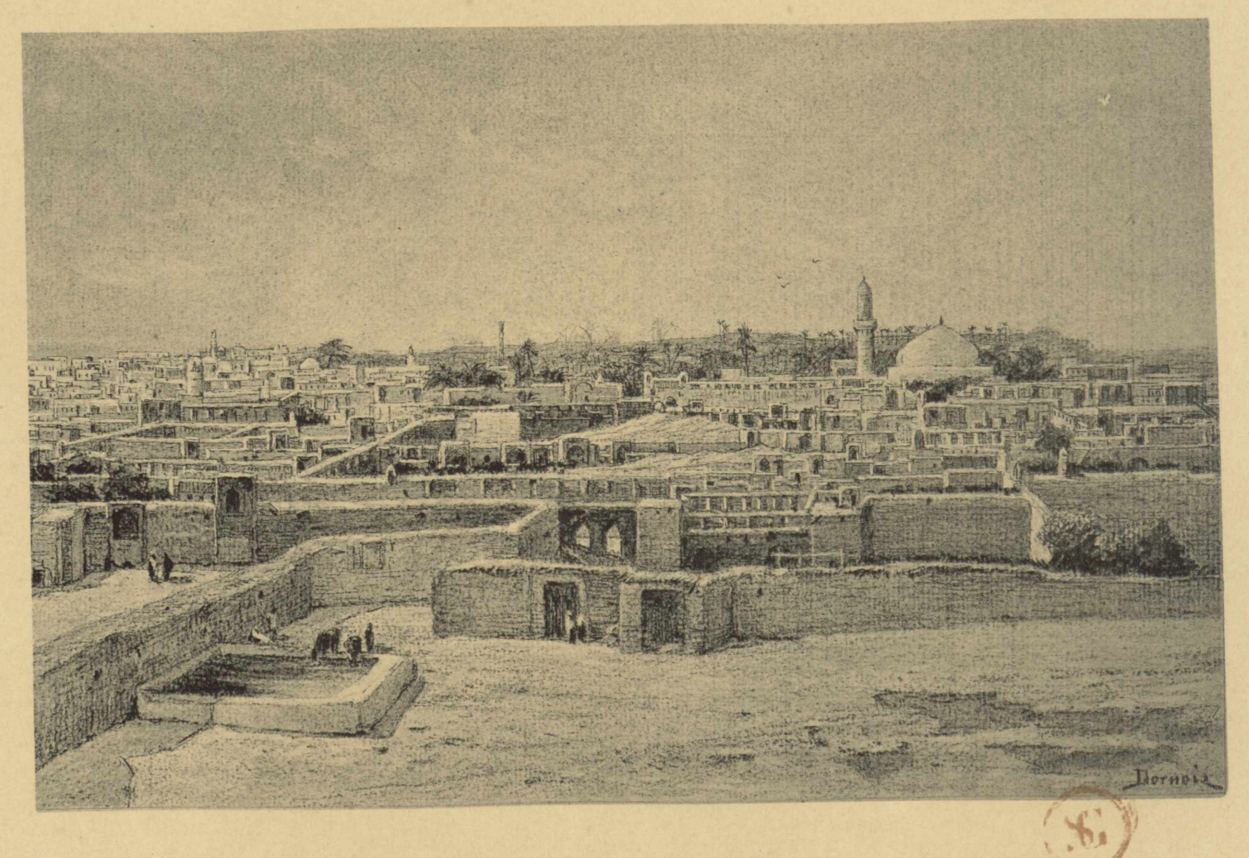
traversant la cour de la caserne d'artillerie, ornée d'un gros canon de bronze ancien, nous suivons les galeries du bazar qui nous conduisent au quartier chrétien, à travers un labyrinthe de rues dont la direction générale est à peu près parallèle au fleuve.

Nous arrivons au consulat. M. de Sarzec[1] paraît fort pressé de retourner à la campagne où il est en villégiature et que l'arrivée de Mgr Altmayer l'a forcé de quitter pour quelques jours. Il n'a pas pu s'occuper de nous trouver une maison où nous puissions loger. « Il y a, nous dit-il, un hôtel tenu par un Grec non loin d'ici, je vais vous y faire conduire. » Il nous remet les lettres arrivées pour nous au consulat et va aussitôt s'occuper de ses préparatifs de départ. M. de Sarzec paraît si pressé de partir que, craignant d'être indiscrets, nous prenons congé après une visite de quelques minutes. Il prie un des cawas de nous accompagner et ajoute en nous quittant : « Si vous avez besoin de quelque recommandation auprès des autorités, ne comptez pas sur mon intermédiaire. Je suis mal avec le gouverneur, le sous-gouverneur et tous les fonctionnaires. Tâchez de vous tirer d'affaire vous-mêmes avec des pourboires. » Nous nous retirons alors sans insister, mais bien étonnés d'un pareil accueil. En aucun pays je n'avais été aussi froidement reçu par un compatriote.

Nous nous faisons conduire au fameux hôtel qui, naturellement, a pris le titre d'hôtel d'Europe. Le propriétaire ne connaît que le grec et l'arabe; tout ce que nous arrivons à lui faire comprendre, c'est qu'il est une heure et que nous avons faim. Il se met à notre disposition avec complaisance et nous donne sa meilleure chambre.

Un Chaldéen vient nous demander à nous servir de guide et d'interprète jusqu'à Téhéran; il nous remet une carte du consul sur laquelle sont ces mots : « M. de Sarzec recommande à MM. Binder et Hamelin le nommé Nannu Nouri, porteur de la présente, s'ils ont besoin d'un interprète. » Dans le court entretien que nous avions eu avec M. de Sarzec, il nous avait en effet parlé de cet homme, qui prétend avoir été au service de M. Gauthier, un jeune voyageur lyonnais dont les Dominicains de Mossoul nous avaient parlé. M. Gauthier aurait été enchanté de lui, il

1. M. de Sarzec a succédé à M. Peretié dans le poste de consul à Baghdad; il a entrepris, non loin de Babylone, des fouilles, à Tell Ho, dont les curiosités lui auraient été signalées par un habitant, en reconnaissance d'un service rendu. Ces fouilles ont fait découvrir des pièces fort curieuses, portant des inscriptions hiéroglyphiques antérieures aux inscriptions cunéiformes.



BAGHDAD

lui aurait même donné un cheval en le quittant. Un seul point est douteux : pourquoi ce voyageur, continuant à parcourir le même pays, n'a-t-il pas gardé un si bon interprète ? Nannu prétend avoir été malade... A Bagdad, il ne faut pas être trop difficile et nous retenons Nannu aujourd'hui même, comptant sur lui pour nous aider dans le passage de nos colis à la douane de Baghdad.

Après le déjeuner, nous allons faire visite à Mgr Altmayer et aux Pères qui l'accompagnent. Ces messieurs ont mis deux jours de plus que nous à descendre le Tigre ; ils ont eu pendant trente-six heures un vent si violent, qu'ils ont été forcés de s'arrêter sur la berge en attendant que le vent fût calmé. Nous allons ensuite chez M. Koury, chancelier du consulat, qui nous reçoit fort gentiment; né à Damas et parent de M. Siouffi, il arrive du poste français de Zanzibar où le sultan le tenait en très haute estime.

Nous retournons à notre kellek, en traversant de nouveau les bazars et faisant un léger détour pour entrer en relations avec le banquier Asfar et le prévenir que demain nous lui demanderons un fort prélèvement sur notre lettre de crédit. Nous cheminons sur de grands ânes blancs, bariolés de bizarres dessins au henneh[1] ; on les loue à un prix très modéré; ce sont les fiacres de Baghdad. Trottinant d'une petite allure douce, bousculant l'un, bousculant l'autre, ils nous mènent au kellek. Là nous prenons avec nous nos objets les plus précieux et laissons le radeau descendre le fleuve, sous la garde de Yovan, de Petros et des soldats; il abordera plus loin, sur une petite plage de sable, au milieu de la ville, où nous le retrouverons. La visite de la douane se fait au pont de bateaux; Nannu s'y trouvera et donnera les pourboires indispensables pour éviter les ennuis.

Nous traversons de nouveau sur nos ânes les casernes où les troupes manœuvrent et font l'exercice à la française; ces casernes sont grandes, bien construites et donnent sur le Tigre; l'hôpital militaire est à côté; l'ensemble du plan paraît intelligemment conçu. Nous retrouvons notre kellek au rendez-vous convenu et des portefaix transportent tous nos colis à l'hôtel. Nous dînons en même temps que le maître d'hôtel et ses pen-

1. La teinture au henneh est une parure et une coquetterie tout orientale; les femmes se teignent les mains et se font des dessins sur le visage et le corps; les hommes se colorent les cheveux, la barbe et les ongles. Les animaux eux-mêmes sont bariolés de cette teinture dont les tons roux sont souvent fort beaux.

sionnaires, qui se composent de deux ou trois misérables épaves européennes dont on ne saurait trop dire la nationalité, et qui achèvent de traîner ici leur existence agitée.

Il n'y a que trois Français à Baghdad, dont l'un est M. Mougel, ingénieur des mines distingué, et attaché au service du gouvernement turc; l'autre dirige la fabrique des draps militaires; le troisième est un ancien capitaine de vaisseau.

25 octobre.

Décidément la moralité de l'hôtel d'Europe laisse à désirer; on y a joué toute la nuit. A six heures, en sortant de notre chambre, j'aperçois, par la persienne entre-bâillée d'une fenêtre qui donne sur le balcon, six individus, éclairés par une lampe fumeuse, attablés autour d'un tapis vert. Notre hôte est parmi les joueurs. Il est de nationalité grecque.

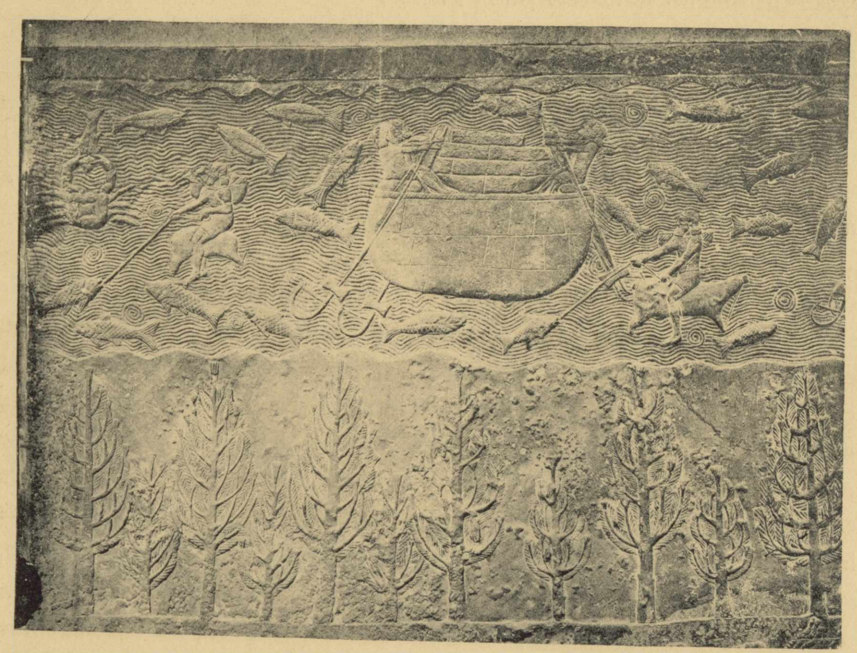
Dans la matinée nous allons rendre visite aux R. P. Carmes qui sont établis depuis fort longtemps à Baghdad, où ils ont succédé à des Capucins italiens. Les Pères nous racontent toutes les difficultés qu'ils ont eues à établir une église et surtout à placer une cloche dans leur minaret, comme disent les musulmans en parlant du clocher. Un article du Coran annonce que la fin de l'ère musulmane sera proche lorsque les cloches sonneront à Baghdad.

En sortant de chez les Carmes, nous entrons dans leur église, où l'on dit la messe. Il n'y a de chaises qu'à l'arrière du chœur; la plus grande partie, jusqu'à la balustrade de l'autel, est garnie de nattes sur lesquelles les fidèles viennent s'agenouiller, les hommes à droite et les femmes à gauche; celles-ci s'assoient bien alignées, et c'est un joli spectacle que de les voir, avec leurs grands voiles aux couleurs vives que les rayons du soleil, dardant à travers les fenêtres, rendent plus brillants encore.

Parmi les Carmes qui ont habité Baghdad, plusieurs ont eu une réelle valeur et, venant à Paris, y ont prêché avec talent. On raconte que l'un d'eux, parlant en l'église Notre-Dame-des-Victoires, fit un sermon si remarquable sur la confusion des langues et des religions des peuplades qui avoisinent la tour de Babel, que les paroissiens lui offrirent une statue de Notre-Dame. Le Révérend Père fait vœu de porter lui-même cette statue au sommet de la butte que l'on regarde comme la base de la tour

de Babel. Aussitôt de retour à Baghdad, il accomplit son vœu avec infiniment de peine et non sans courir de grands dangers.

Quelques années après, des gens du pays vinrent annoncer au consul de France qu'ils avaient découvert une pièce fort curieuse sur la butte de Babel. Le consul promit une récompense à celui qui apporterait la pièce en question. On lui apporta la statue dont il se rappela l'histoire.



BAS-RELIEF REPRÉSENTANT DES KOUFFEHS.

Il invita à dîner le Père qui habitait encore Baghdad, lui annonçant qu'il lui montrerait après le repas une pièce d'intérêt religieux trouvée sur la tour de Babel. Le pauvre homme reconnut sa statue ; mais, moins alerte, moins ingambe, il ne put la remonter à sa place.

Je n'insisterai pas sur la description de Baghdad. Elle a été faite très complètement par M. de Rivoire, en 1884 [1], et, cette année même, une relation en a été publiée dans le *Tour du Monde,* par Mme Dieulafoy qui visita cette ville deux années avant moi. Mme Dieulafoy avait eu la bonne fortune de s'y trouver pendant le consulat de M. Peretié, qui habitait

1. D. de Rivoire, *les Vrais Arabes et leur pays.*

Baghdad avec sa femme et ses filles. Par eux, elle avait eu tous les renseignements et toutes les informations désirables. Je me bornerai à raconter succinctement mes excursions dans Baghdad.

Bagdad est le grand centre de ravitaillement des caravanes et la tête de ligne des bateaux à vapeur naviguant sur le Tigre. La Turquie en a fait sa seconde capitale, avec un gouvernement militaire spécial, ne dépendant que du ministère de la guerre.

Baghdad n'est pas comparable à Constantinople comme centre, comme étendue, comme ville. C'est une grande oasis, une magnifique forêt de palmiers qui pousse en plein désert sur les bords du Tigre ; les sables l'entourent de tous côtés à plusieurs journées de marche : au nord et à l'ouest, le désert; au sud, les marécages du Chat-el-Arab; à l'est, à une grande distance, les montagnes du Louristan.

Après avoir longé les murs en terre qui bordent des jardins de dattiers, de grenadiers et d'autres arbres fruitiers, nous sortons des fortifications par une petite porte gardée par un poste de quelques soldats. Tournant à gauche, nous longeons l'extérieur des murailles ; elles sont hors d'état de défense ; les murs de terre et de briques s'effondrent dans les fossés presque comblés ; mais ce qui en reste donne une haute idée de l'importance de la ville à l'époque de sa gloire. Les angles principaux des murs sont flanqués de hautes tours, dont plusieurs portent des bandes où sont gravés, en relief, des versets du Coran. Un grand espace vide, comme une grande place d'armes, se trouve derrière cette partie des remparts. Par-ci par-là, des bouquets de deux ou trois palmiers abritent une petite mosquée, une tombe ; les cimetières sont pourtant en dehors de la ville, nous en avons traversé une assez grande étendue en sortant.

Nous arrivons devant la fameuse porte du Talim, par laquelle Amurat IV entra vainqueur dans Baghdad. La porte est murée ; c'était la coutume de murer la porte par laquelle un sultan vainqueur entrait dans une ville fortifiée.

Au loin, on aperçoit dans la ville le dôme aplati du tombeau d'Abd-el-Kader que fit reconstruire Amurat IV après la prise de Baghdad. Plus loin encore, la mosquée du cheik Omar et de la princesse Zobeïde, femme préférée du calife Haroun-al-Raschid, et qui eut une grande influence sur ce puissant calife. Longeant toujours les fortifications, nous traversons le quartier des grandes casernes de cavalerie et rentrons par la porte Nord. Nous cherchons alors à visiter les mosquées ou, au moins,



LE TIGRE ENTRE KHAZHMEIN ET BAGHDAD.

à en voir l'entrée, car il est impossible de pénétrer à l'intérieur. Nous passons successivement devant celles d'Abd-el-Kader, d'Abdel-Rahman et du cheik Yousouf. Construites en briques, elles sont revêtues de carrés de faïence bleus, noirs, jaunes et blancs, qui forment des dessins souvent fort jolis ; ces dessins donnent aux minarets une apparence légère et gracieuse.

26 octobre.

Nous renonçons à visiter Babylone. Il faudrait organiser une caravane spéciale et le temps que nous y passerions nous forcerait à sacrifier une partie de notre itinéraire dans le Kurdistan.

Nous nous promenons dans les bazars ; mais on nous fait des prix tellement élevés, que nous nous contentons de remarquer ce que nous désirons pour l'envoyer acheter par un tiers. A Mossoul, un juif, auquel je marchandais un vêtement brodé, répondit à l'interprète : « Je sais bien que cela ne vaut pas la somme que je demande; mais comme ces messieurs en ont envie, je double mon prix. »

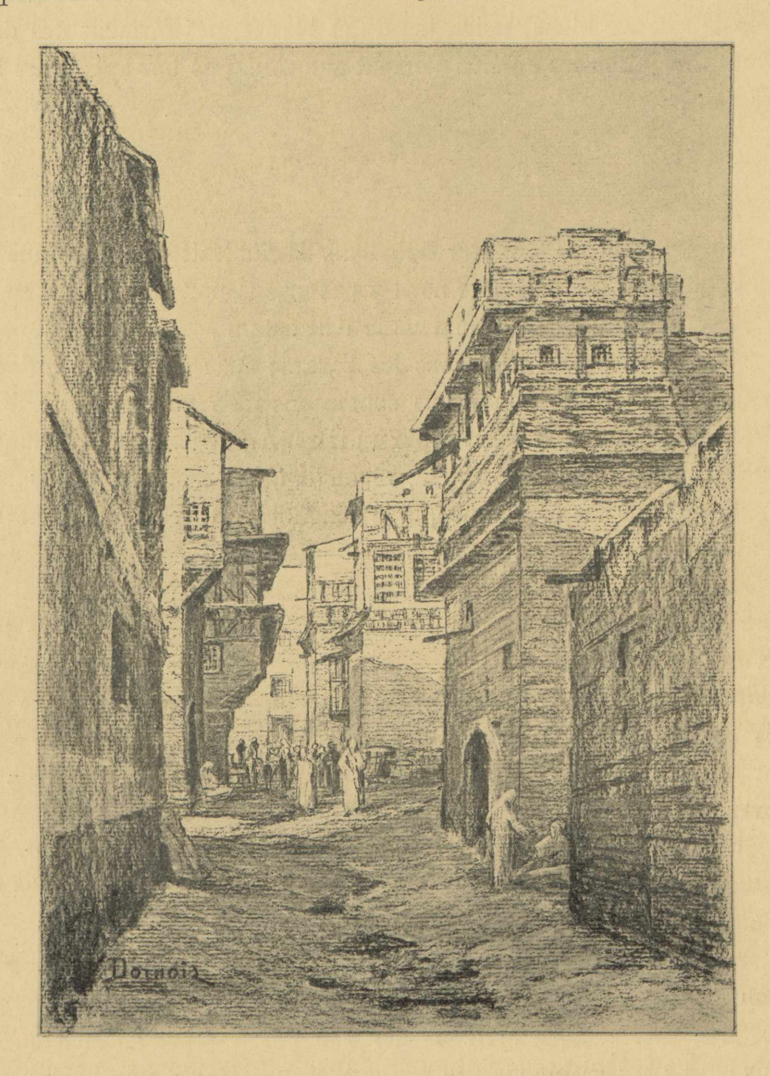
En rentrant à l'hôtel, je vois l'hôtelier furieux. Ce matin, étant rentré dans ma chambre pour y prendre un objet oublié, j'avais trouvé deux des domestiques fouillant dans mes affaires ; je les avais renvoyés à coups de pied. Ils s'étaient plaints à leur maître, disant que je les avais battus sans motif. M. Koury vint heureusement nous voir au moment où nous rentrions et put expliquer la vérité ; ce fut alors à nous de prendre en pitié ces pauvres diables et d'intercéder pour eux.

Nous devons dîner, ce soir, chez M. Asfar, notre banquier. Nous consacrerons notre après-midi à visiter Khazhmein et le tombeau de l'Imam Moussa (Moïse).

Après le déjeuner, accompagnés de Nannu, nous traversons le fleuve sur un pont de bateaux et, après quelques pas au milieu des sales ruelles de la rive droite, nous arrivons sur une petite place où se trouve un tramway. La misérable voiture ressemble aux vieux wagons abandonnés le long de la route, après un déraillement, et où de pauvres hères ont élu domicile. Les portes et les vitres n'existent plus ; quelques jalousies laissent passer par les lattes brisées les rayons du soleil ; les ressorts sont à moitié cassés.

Toutes les demi-heures, deux chevaux sont attelés et menés par

un cocher qui ne sait pas conduire; le conducteur cherche à nous passer de la fausse monnaie. La ligne suit quelque temps une rue assez animée, puis des murs en terre bordant des jardins. On quitte alors Baghdad.



UNE RUE A BAGHDAD.

On entre dans une plaine brûlante, avant-goût du désert, qui s'étend à l'ouest à perte de vue; à deux reprises on nous prie de descendre parce que les rails sont brisés sur une étendue de dix mètres, et que la voiture

enfonce dans une ornière à tel point que l'essieu traîne à terre. Voilà six mois que la voie est dans cet état, depuis un orage du mois de mai dernier. L'administration trouve plus commode de prier les voyageurs de descendre aux endroits difficiles que de faire les réparations. Plus loin, c'est la voie qui s'est enfoncée d'un côté dans la terre, et une équipe d'hommes est postée pour maintenir le véhicule et l'empêcher de verser.

La ligne a quatre kilomètres ; le trajet se fait en vingt-cinq minutes, malgré ces deux arrêts, car tout le reste du temps, sans se soucier des cahots, le cocher fouette les chevaux à tour de bras. Un peu avant d'arriver à *Khazhmein,* on suit les bords du Tigre et on traverse un ravissant bois de dattiers, où de nombreux treuils en bois, avec leur infernal grincement, sont mus par des bœufs et des chevaux.

Arrivé à l'entrée du bourg, le tramway s'arrête ; nous le quittons pour nous diriger vers le tombeau de la mosquée sacrée. L'imam Moussa, qu'on prétend enterré à Khazhmein, est le premier imam reconnu par les Chiites ; les douze précédents sont reconnus par les Sunnites. C'est un lieu de pèlerinage vénéré par les Persans ; ceux-ci composent presque exclusivement le village ; on y rencontre quelques juifs ; pas un Persan ne se rend à Kerbela sans faire ses dévotions à Khazhmein.

La mosquée est l'objet de la plus grande vénération, et, pour les Chiites, le regard même de l'Européen la souillerait. Nous étions arrivés sur le seuil et admirions déjà cette belle construction, quand, nous étant approchés de l'entrée, nous entendons des paroles malveillantes ; il était aisé de voir que c'était à nous qu'elles s'adressaient ; au bout de quelques instants, la rumeur augmente ; on nous entoure. Je cherche alors Nannu ; il s'est sauvé. Sachant à quelles extrémités peut se livrer le fanatisme musulman, nous nous éloignons, ayant grand'peine à éviter les bousculades de la foule.

La mosquée est très riante, toute couverte de faïences de nuances bleues, noires, blanches et rosées, représentant des roses, ornée de coupoles et de minarets dorés. L'édifice est une grande construction carrée, au fond d'une cour entourée d'arcades ; les murs d'enceinte de la cour se confondent à leur extrémité avec les murs de la construction. La plate-forme est surmontée de deux grosses coupoles dorées, en forme de champignon. Aux quatre coins, quatre minarets, dont le haut est doré. L'ensemble est beau et riche, les nuances sont fines et douces ; il m'a produit l'effet des beaux monuments de l'Inde.

Quand nous arrivons au tramway, il vient de partir, et ce n'est que dans une heure que le suivant quittera Khazhmein. Comme il se trouve des loueurs d'ânes auprès de la station, nous louons trois bourriquots qui vont nous remmener à Baghdad. Nous mettons trois quarts d'heure. On n'est pas trop mal sur ces grandes selles larges en tapis, sans étriers, les jambes pendantes. Arrivés à l'entrée du faubourg, nous quittons nos ânes, dont les pauvres petits gardiens nous ont suivis courageusement en courant; nous prenons un kouffeh pour passer le fleuve et le descendre jusqu'à l'endroit de la rive voisin de notre hôtel.

Après une toilette sommaire, car nous n'avons pas beaucoup de vêtements, nous allons chez Asfar. Son fils seul parle français; il a eu l'aimable attention d'inviter un M. Lazare, médecin autrichien, qui connaît un peu notre langue. Le dîner avait une prétention européenne; les plats se succédaient innombrables, accompagnés de simili-bordeaux et de simili-champagnes ou de bière. A un moment, nous eûmes toutes les peines du monde, Hamelin et moi, à garder notre sérieux. Dans mon verre, où restait un peu de bière, le domestique versa par mégarde du vin; s'apercevant qu'il s'était trompé de bouteille, il remit le contenu de mon verre dans la bouteille de vin. Quelques instants après, il versait ce vin aux convives. Le dîner commença par un singulier potage, auquel succédèrent un bouilli et trois rôtis (un de poulet, un de perdrix, un de francolins); puis vinrent des côtelettes et des sardines. Au dessert, chacun prit une grande assiettée de crème blanche sucrée, ayant un goût de loch, placée devant lui dès le commencement du repas. Des fruits (pas de dattes, c'eût été trop commun; nous espérions pourtant en manger de bonnes), des melons, des pastèques, des concombres, des grenades et quelques pommes. Après ce plantureux festin, nous passons au divan, où le café est servi dans des coquetiers.

M. Asfar nous raconte qu'il a été dupe du fameux M. Defournoux, qui a exploité tant d'Européens en Asie Mineure et en Perse; il lui a prêté une certaine somme, et cela pourtant, ajoute-t-il, sur la recommandation du consul qui l'avait hébergé.

27 octobre.

Nous allons à la poste dans la matinée, assez étonnés de ne pas recevoir de réponse aux dépêches envoyées il y a quatre jours. Il existe

deux manières d'envoyer les lettres en Europe : le courrier turc et le courrier anglais. L'un et l'autre prennent la route du désert; ils se rendent à Hit, sur l'Euphrate, d'où ils traversent le désert sur un chameau de course, et arrivent à Damas en douze jours. Ces deux courriers, les plus rapides, apportent des nouvelles relativement fraîches; mais la route est dangereuse, le courrier ne répond pas des valeurs. La répression des pillards serait impossible, et d'ailleurs le gouvernement n'est nullement disposé à protéger une institution européenne. Avec les sacs de dépêches et de lettres, l'animal porte les provisions du courrier et les siennes, grosses boulettes de farine qu'il avale et rumine tout en marchant.

Un autre courrier part de Baghdad, remonte à Mossoul, et, par Diarbékir et Mouch, gagne Erzeroum et Trébizonde; c'est le courrier du service intérieur et local. Reste un quatrième mode : les bateaux anglais. C'est le plus sûr pour les valeurs; mais la taxe est deux fois plus forte que par la voie turque, qui a dû accepter les tarifs de la convention postale.

Après le déjeuner, et malgré le temps menaçant, nous nous promenons encore à travers la ville et les bazars. Nous allons faire visite au consul de Perse, qui a habité longtemps Paris. M. Mougel, l'ingénieur français, n'est pas à Baghdad; nous la regrettons. En revanche, nous avons le plaisir de rencontrer M. Eberhardt, consul de Russie; il est dans son divan avec un docteur et le chargé des affaires indigènes. Il nous conseille de nous tenir sur nos gardes dans les premières étapes lorsque nous quitterons Baghdad. Les tribus des Arabes Shammars et des Hamawans, constamment en excursions, attaquent les caravanes, et, pour voyager dans le pays, il faut s'entourer des plus grandes précautions. Les chefs des brigands résident dans les villes frontières, Khanikin, Kasri-Shrin, prêts à passer de Perse en Turquie à la première alerte. Le frère du chargé d'affaires indigènes, ayant à voyager dans les régions fréquentées par ces tribus (Kirmanshah, Soleimaniah, Kerkouk), fit connaissance d'un des chefs. Celui-ci ne lui cacha pas les dangers qu'il courait et lui donna, comme serviteur, un gamin de quatorze ans, porteur du mot d'ordre. Le gamin ne suivait pas la route, mais galopait sur les hauteurs, de chaque côté. Jamais la caravane ne fut inquiétée. En cas d'attaque, à moins que la bande ne soit beaucoup trop nombreuse, ces messieurs nous conseillent de tirer; les brigands se sauvent.

Lorsque nous prenons congé de M. Eberhardt, il nous demande à quelle heure il aura quelque chance de nous rencontrer au consulat. Il est assez étonné en apprenant que nous sommes logés à l'hôtel d'Europe et non au consulat. Vis-à-vis des indigènes, rien ne fait un plus fâcheux effet que de ne pas être appuyé par le représentant de son gouvernement; ils vous soupçonnent et se défient de votre honnêteté.

Le soir, il n'y a rien à faire à Baghdad. On reste chez soi; on cause, on fume.

28 octobre.

Nous avons été réveillés en sursaut, cette nuit, par un bruit infernal. Un des nombreux rats qui pullulent dans l'hôtel, comme dans toutes les maisons de Baghdad, s'était fait prendre dans une ratière placée sur un meuble. L'animal avait fait tomber l'instrument de son supplice et se débattait plus fort encore qu'auparavant. Nous fûmes un instant fort intrigués.

Nous passons notre matinée avec un menuisier qui nous confectionne des caisses pour emballer les objets de collection que nous avions pu nous procurer sur notre route. Je vais trouver M. Asfar pour le prier, lui qui fait souvent des expéditions en Europe, pour la maison Asfar frères, de Marseille, de vouloir bien se charger de faire passer mes colis à la douane et de les expédier. Ces colis contiennent des objets de collection intéressants, et je serais fort contrarié de ne pas les voir arriver en France. Il voudra bien charger un de ses commis de donner tous les pots-de-vin nécessaires. M. Asfar nous rend ce service d'assez mauvaise grâce; quoique chrétien, il est toujours Turc et ne tient pas à obliger un Européen. Nous envoyons nos caisses chez lui [1].

Quant aux caisses qui contenaient les crânes de la vallée du Grand-Zab, les inscriptions de Nimroud, voici ce qu'elles étaient devenues. Dès le lendemain de mon arrivée à Baghdad, je vais à la douane avec ces colis. Un premier cerbère, moyennant un bakchich, m'assure qu'il pourra les faire passer sans autre visite; mais son supérieur, ayant appris ma

1. Ces caisses sont arrivées en France six mois plus tard, honteusement saccagées et pillées. Des objets de prix, des étoffes brodées, des émaux, des bijoux et des pièces d'ambre avaient été soustraits.

générosité, arrête les colis et cherche à en tirer aussi quelque bénéfice. Sur sa promesse formelle que les caisses seront le lendemain sur un bateau, je lui fais également un cadeau. Le lendemain, l'employé vient



DANS LE BAZAR A BAGHDAD.

m'annoncer, sans que je puisse démêler clairement ses paroles ambiguës, que le gouvernement a confisqué les caisses et demande à les ouvrir. Ses paroles, remplies de réticences, laissaient entrevoir cependant que je pouvais peut-être les revoir, moyennant un nouveau pourboire. Je promets une récompense si je les retrouve; mais je la donnerai seulement lorsque les caisses seront sur le bateau.

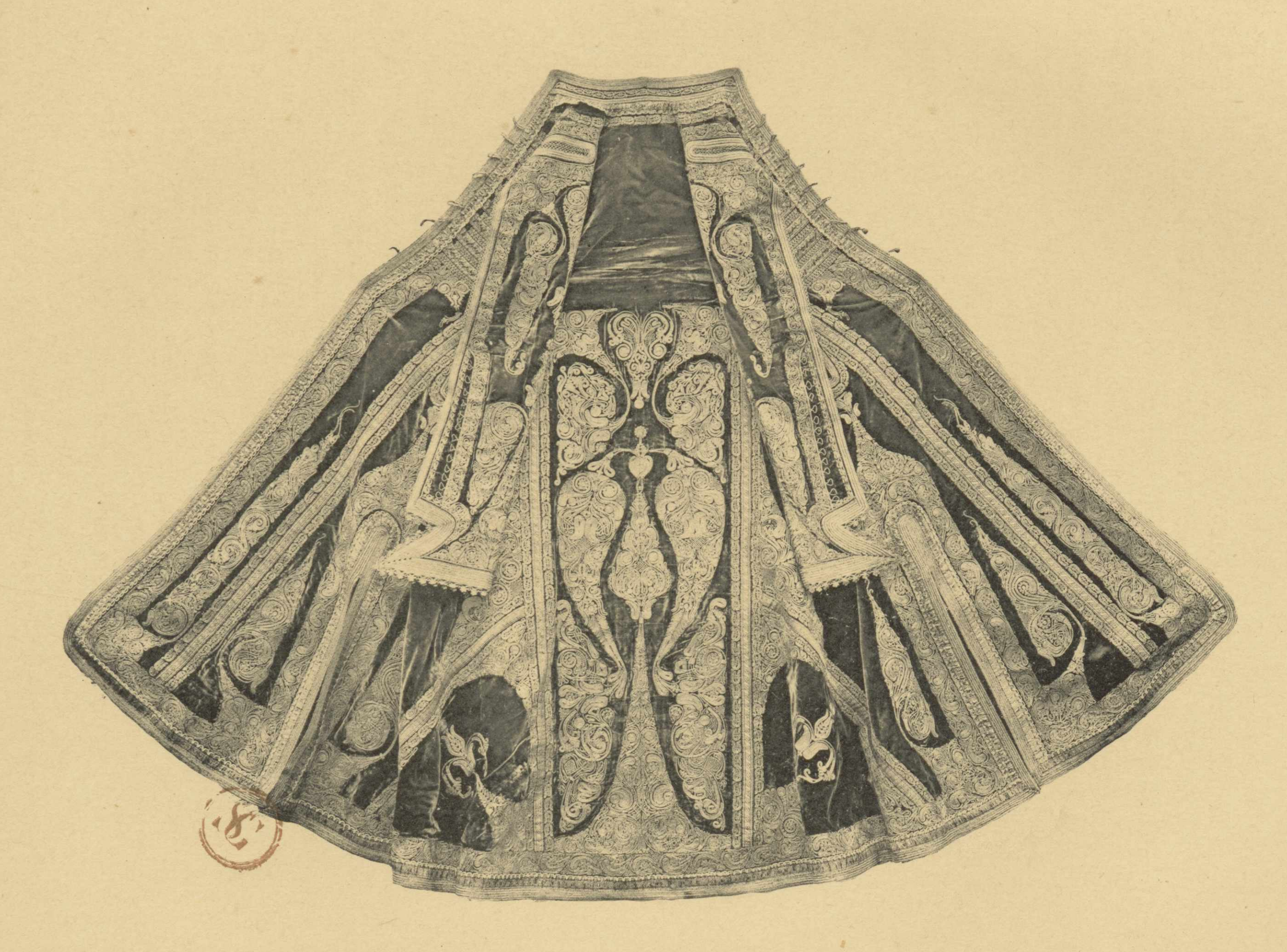
Le lendemain et les jours suivants, je perds des heures à la douane, où mon ignorance de la langue me cause un grand embarras.

Le jour de notre départ, l'employé de la douane, à qui j'avais promis une belle récompense lorsque mes caisses seraient embarquées, vient m'annoncer qu'elles sont sur le quai, prêtes à être chargées. Je vais m'en assurer. Ce sont bien en effet mes caisses. J'allais donner la récompense, lorsque l'idée me vint de les faire ouvrir. Je vis alors le bonhomme chercher à s'esquiver ; je le retiens par le bras; il tremble comme une feuille. Les caisses ouvertes, je m'aperçois que mes crânes, mes pierres, toutes mes curiosités sont remplacées par des plâtras. Sans Hamelin qui me retint, je crois que j'aurais tué le voleur.

Il n'y avait aucune ressource. Une réclamation ne pouvait m'attirer que de nouveaux tracas et de nouvelles escroqueries, sans chance de succès. Le consul nous avait dit de ne pas compter sur lui. Le mieux était de se résigner : « Allah l'a voulu ainsi, disait Hamelin, ne cherchons pas à lutter. »

Pendant que Nannu s'occupe d'organiser notre caravane, nous recevons la visite du consul de Russie et de son drogman. Ce dernier était délégué au service du shah de Perse pendant son séjour à Baghdad, et spécialement chargé de sa correspondance télégraphique. Lorsque le shah se prépara à quitter Baghdad, il lui présenta le règlement du service de la poste; le shah se refusa à payer, et, sur des instances pressantes, allégua que ses caisses étaient parties en avant et demanda qu'on l'accompagnât jusqu'à la frontière; là, il solderait. Le délégué fit mettre opposition sur ses bagages; le shah insista pour payer sur son territoire. « Impossible, Majesté, de condescendre à votre désir; si vous refusiez de « l'autre côté de la frontière, je n'aurais aucun moyen de vous con- « traindre. — Alors, voici un chèque sur Téhéran. — Je ne puis « l'accepter. » Le shah se décida alors à remettre un chèque sur Baghdad. On présenta le chèque au négociant persan sur qui il était tiré ; celui-ci ne voulut pas payer. « J'ai déjà bien assez avancé d'argent pour « le shah ; je suis las de payer toujours; je ne lui dois rien. »

Le drogman porta plainte au gouverneur; celui-ci fit venir le négociant, qui se refusa encore à verser la somme. Pourtant, après mûre réflexion, il revint le lendemain apporter les trois cents livres turques, préférant perdre cet argent plutôt que d'encourir une disgrâce. Le souverain a, paraît-il, l'habitude d'user à l'étranger de ses sujets riches, qui,



MANTEAU DE PRINCESSE CHALDÉENNE EN VELOURS BLEU SOUTACHÉ D'OR.

s'ils ne rendaient pas le service demandé, n'oseraient retourner ensuite chez eux dans la crainte de représailles. C'est un honneur d'être reçu par le shah lorsqu'il voyage; aussi n'accorde-t-il d'audience qu'à ceux qui lui présentent un joli sac d'argent.

29 octobre.

Nous comptions partir aujourd'hui. Au dernier moment, les muletiers, avec lesquels tout paraissait bien convenu, font surgir difficultés sur difficultés; d'abord, il leur faut un cheval de plus à nos frais pour porter les bâts de ceux qui porteront nos selles; autrement, ils ne pourraient effectuer de chargement pour le retour. Je fais cette concession; ensuite, ils demandent une livre de plus sur l'avance déjà faite, puis deux. J'accepte encore. Maintenant, ils veulent que le prix convenu de trente krans par cheval soit élevé à trente becheliks; une différence de trente-trois pour cent. Cette fois, je romps le marché; je reprends mes avances et aussitôt je dépêche Nannu au bazar, pour qu'il tâche de trouver d'autres muletiers avant que ceux-ci, mécontents, aient donné le mot à leurs confrères.

Pendant ce temps, nous déjeunons, et Nannu revient avec une bonne réponse. Je l'envoie chez le gouverneur pour demander des zapetiés qui nous accompagneront jusqu'à la frontière. Il ne revient qu'au bout de deux heures; le gouverneur refuse des soldats. « La route est trop dange-« reuse, dit-il; elle est infestée de brigands. Les Hamawans sont en « insurrection, et faire accompagner ces messieurs me rendrait respon-« sable de leur sécurité. Qu'ils prennent une autre route! » Laquelle? Nous ne pouvons pourtant passer par Bassorah, Bouchir et Chiraz! C'est trop en dehors de notre itinéraire. Nous nous décidons à faire à notre tête; et, puisque le gouverneur ne veut pas nous donner de soldats, nous partirons seuls et par la route que nous avons décidée. Après tout, ce que le gouverneur nous dit peut bien être un mensonge; il essaye peut-être de nous contrarier et d'entraver nos projets. Il ne faut que trois jours pour gagner la frontière persane, et là nous serons en sûreté; nous aurons enfin quitté cette Turquie mille fois plus vile, plus fausse et plus corrompue que la Perse.

Nous allons voir M. Koury, drogman du consulat; nous lui racon-

tons nos ennuis et lui apprenons notre décision. Au fond, il nous approuve de ne pas nous laisser impressionner par tout ce qu'on peut nous dire. Pendant notre visite, il nous montre une collection magnifique de lances, de boucliers et d'armes diverses qu'il a faite à Zanzibar ; il regrette son ancien poste.

Lorsque nous rentrons à l'hôtel, tout paraît bien disposé pour notre départ. Nous réglons avec l'hôtelier Dimitri Firos ; en somme, sa maison est peu respectable et peu confortable; mais il a été brave homme et nous a bien reçus.

M. Koury nous fait l'amitié de venir nous voir après le dîner. Tous les bagages préparés, nous dormons en attendant l'heure du départ.



JUIVE DE BAGHDAD.



CAMPEMENT D'ARABES PRÈS DE BAGHDAD.

CHAPITRE XI

DE BAGHDAD A KIRMANSHAH

DU 30 OCTOBRE AU 5 NOVEMBRE

Départ de Baghdad. — Le désert. — Le mirage. — Khan-Beni-Saad. — La Diyala. — Bakoubah. — Cafés; caravansérails. — Départ de Bakoubah. — Sherabad. — Nannu retourne à Baghdad. — Un ménage persan en voyage. — Départ à une heure du matin. — Marche de nuit. — Kizil-Robat. — Causerie turque. — Le kaïmagan. — Fausse alerte. — Khanikin. — Les bords du fleuve. — Le docteur Saad. — La frontière persane. — Les caravanes de morts. — Kasri-Schrin. — Le gouverneur; échange de politesses. — Une colère de muletier. — Le roi Chosroès. — La légende de Schrine et de Ferrhad. — Sheripoul. — Intérieur kurde. — Grandes caravanes. — Portes du Zagros. — Kerind. — Harounabad. — Défilé de Tchadzevar. — Mahidescht.

J'avais prié Nannu de se trouver à l'hôtel vers trois heures du matin; nous devions partir en même temps qu'une autre caravane. A cinq heures et demie, il n'est pas encore arrivé, et les muletiers sont là depuis quelque

temps déjà ; je suis obligé de l'envoyer chercher. Encore un qui paraît aimer ses aises et qui voudrait voyager sans se presser. Ne s'était-il pas mis en tête ces jours derniers de nous faire renvoyer notre fidèle Yovan, sous prétexte qu'il ne pourrait faire la route ? Je crois que le vrai motif était qu'il le trouvait trop honnête et que cette honnêteté le gênait.

Ce n'est qu'à six heures qu'on commence à charger les chevaux, chose peu commode dans cette rue étroite. Nannu s'est encombré de bagages d'une façon ridicule ; il lui faut un mulet de charge pour lui seul, sans compter tout ce que porte le sien ; il n'a pas voulu de l'équipement européen que nous avions ; il s'est fait un échafaudage de couvertures sur lequel il est monté ; je me demande comment il peut tenir sur tout cela.

Enfin, à sept heures, la caravane s'ébranle. M. Koury avait eu la complaisance de nous envoyer deux des cawas du consulat pour nous accompagner et nous faciliter la circulation à travers les bazars. Nous suivons la grande artère des bazars que nous avions prise à notre arrivée ; nous passons devant la caserne d'infanterie, traversons la cour de la caserne d'artillerie ; puis, au lieu d'incliner à gauche vers le fleuve, nous prenons à droite une rue assez large, bordée d'échoppes de marchands, et arrivons à la porte de la ville gardée par quelques soldats.

Les cawas nous quittent, nous entrons dans le désert. La plaine immense s'étend à perte de vue. Nous n'avons qu'à nous diriger tout droit, suivant les poteaux télégraphiques, dont l'alignement inflexible se perd à l'horizon. Au bout d'une heure, nous nous apercevons que nous sommes suivis par un zapetié, sans doute envoyé pour nous espionner. Le valy doit être fort mécontent que nous n'ayons pas tenu compte de ses conseils et que nous nous passions de lui pour voyager dans son vilayet.

Après trois heures de marche, à quinze ou seize kilomètres de Baghdad, nous rencontrons un ancien caravanseraï en ruines, dans lequel campent des bergers. Non loin de là, un canal d'irrigation auquel travaillent quelques Arabes ; il a deux mètres de large et à peine vingt centimètres de profondeur ; il semble se perdre à droite et à gauche dans les sables. C'est maintenant le désert dans toute son aridité. Nous voyons les effets de mirage les plus curieux. A deux cents mètres en avant, on croit apercevoir un lac, la mer et des îles ; derrière nous Baghdad paraît sortir de l'eau ; ses palmiers se reflètent dans le mirage ; arbres et monuments semblent placés au milieu d'un lac, dont les eaux reproduisent



LE KHAN BENI-SAAD.

leur image renversée. La route continue toujours sablonneuse, monotone ; de temps à autre quelques nuées de corbeaux s'abattent et se disputent les charognes et les ossements d'animaux morts en chemin.

A une heure de l'après-midi, nous arrivons au khan *Beni-Saad*, grand caravanseraï où les caravanes passent souvent la nuit à mi-chemin entre Baghdad et Bakoubah. Quelques marchands de pastèques, de thé et de café se sont établis alentour. Voulant atteindre Bakoubah ce soir, nous ne nous reposons qu'une demi-heure.

La caravane à laquelle nous voulions nous joindre ce matin s'est arrêtée là et a pris ses dispositions pour la nuit. Elle est fort nombreuse et se compose de plus de cent chevaux ; les bagages sont empilés au centre et les chevaux rangés autour en carré, face à l'extérieur. Devant eux sont étalés le fourrage et les sacs d'orge. On se plaint sans doute du peu de rapidité des grandes caravanes comme moyen de transport ; les caravaniers sont lents et peu pressés, mais ils ont un métier bien dur et bien fatigant ; un homme a souvent dix ou douze chevaux à surveiller et à conduire ; j'ai vu des caravanes de quarante chameaux, dirigés par trois hommes. Ces individus ont à décharger toutes leurs bêtes en arrivant à l'étape, à les nourrir, à les soigner ; ils ne s'occupent d'eux-mêmes qu'en dernier. Puis, toute la journée, que le soleil chauffe à plus de cinquante degrés, qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il gèle, ces pauvres gens marchent sous le même vêtement, nourris uniquement de pastèques ou de thé.

La température est des plus agréables, quoique chaude ; nous allons au nord-est et nous avons un vent du nord qui nous rafraîchit et chasse la poussière de côté sans incommoder l'arrière de la caravane.

On ne peut s'imaginer combien on se trompe dans l'appréciation des distances. Depuis une heure, depuis le moment où nous avons quitté le khan Beni-Saad, on apercevait au loin *Bakoubah* et nous nous en croyions à peine éloignés de trois heures de marche ; ce ne fut qu'à sept heures que nous atteignîmes l'entrée du village. La distance de Baghdad à Bakoubah doit être de soixante à soixante-dix kilomètres au moins[1].

Avant d'arriver à Bakoubah, nous côtoyons quelque temps la Diyala, affluent du Tigre, qui arrose une oasis de palmiers et de grenadiers renom-

1. On accuse huit farstaks ; mais à moins d'estimer le farstak à huit kilomètres, c'est une erreur ; nous avons marché pendant onze heures à un bon pas avec des chevaux frais. Le chemin était excellent, en droite ligne, sans montées ni descentes, et la température chaude n'avait rien d'excessif ; le minimum de notre marche ne devait pas être inférieur à six kilomètres à l'heure.

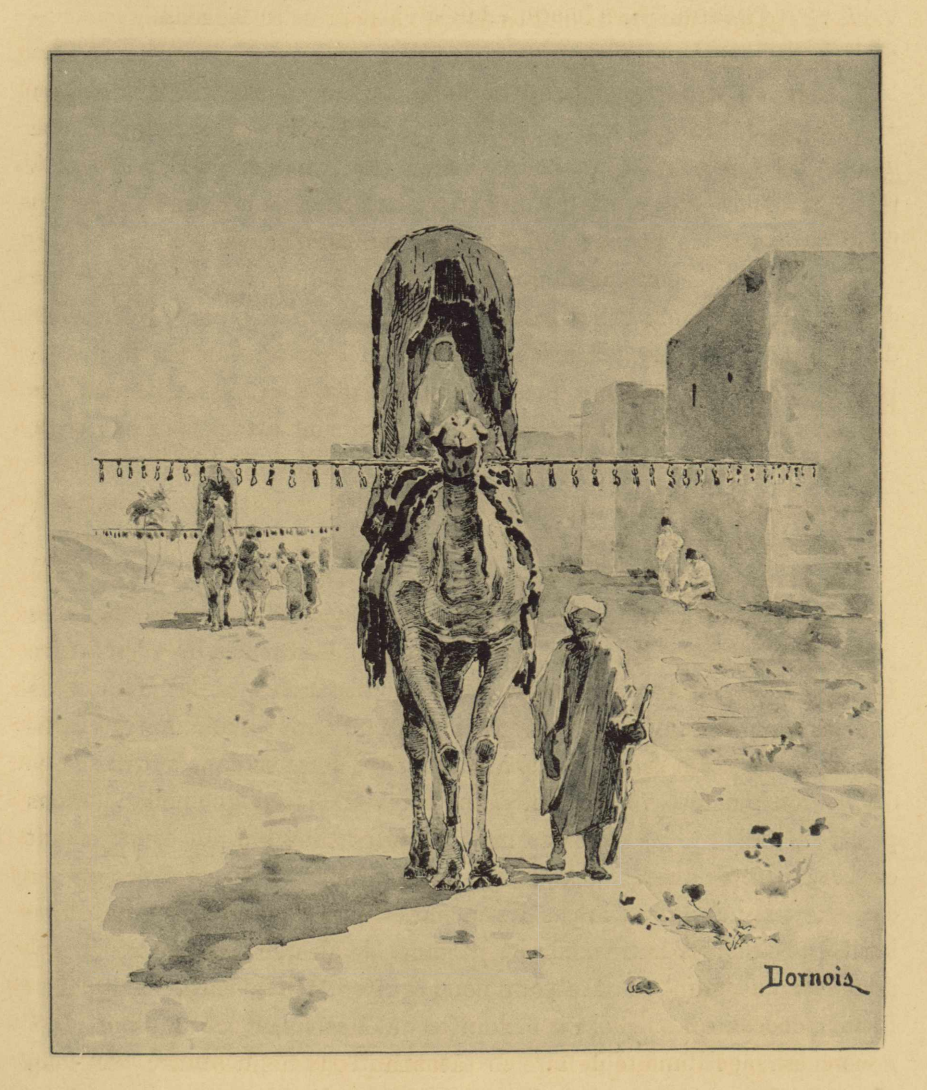
més ; les jardins s'étendent sur la rive opposée à celle où nous marchons. Dans le cours de la journée, nous avons rencontré de grandes caravanes d'ânes chargés des fruits de l'oasis qu'ils portent à Baghdad.

Après cette longue marche dans le sable on est heureux de voir ces bords verdoyants. Le fleuve, à cette époque de l'année, ne contient pas beaucoup d'eau ; les berges, élevées et à pic, portent des traces d'éboulements et sont fendues de profondes crevasses creusées dans la terre par les pluies torrentielles et les fontes de neige au printemps. La nuit est presque tombée lorsque nous arrivons à un pont de bateaux qui doit servir à traverser le fleuve. De l'autre côté, se trouve une petite maison en pierres, devant laquelle il faut passer pour continuer son chemin ; c'est la maison du péage. L'individu nous refuse trois fois des pièces de monnaie qui sont bonnes, mais en échange cherche à nous en rendre de mauvaises. Nous suivons une rue, entre les murs en terre qui bordent les jardins ; la lune qui brille à travers les palmiers donne un cachet tout particulier au paysage. Nous arrivons enfin à la ville et entrons dans les bazars, au son des trente-deux clochettes de nos chevaux et de nos mulets; les katerdjis en mettent à toutes les parties du harnais; c'est un bruit insupportable, mais ils aiment cela; ils se trouvent bercés par ce tintement monotone.

Les bazars sont plus grands que je ne pensais. Bakoubah a une certaine importance; c'est une ville de quatre à cinq mille habitants. La plupart des boutiques sont fermées; cependant des marchands de grains et de fruits, éclairés par des chandelles fumeuses dans des verres de couleurs, ou par de primitifs lampions, débitent leur marchandise aux passants attardés; nous voyons aussi de grands cafés remplis de consommateurs qui font tranquillement le kief, en fumant le narghilé; ils sont entassés sur des divans de paille tressée qui se touchent; il serait impossible de circuler entre eux; des lampions et quelques lampes à pétrole les éclairent à demi. Ces masses blanches, immobiles comme des poupées, sont silencieuses ou causent à voix basse dans un nuage de fumée; cette scène est bien l'image de la vie orientale. Tous ces hommes nous regardent, mais sans se déranger, comme les bœufs dans la campagne s'arrêtent de brouter pour voir les rares passants; quelques enfants nous suivent.

Nous circulons quelque temps dans ce milieu étrange, car nous frappons à la porte de plusieurs caravanseraï avant d'en trouver un qui nous puisse recevoir; l'un manque de place, l'autre n'abrite pas les chrétiens. Enfin nous découvrons un caravanseraï où nous pourrons avoir

au premier une pièce large et assez confortable. Une grande ouverture grillée de barreaux de bois donne sur la rue; la porte ferme à peu près;



CHAMEAU DES HAMAWANS.

par terre, une natte convenable. Le gardien est fort complaisant; il nous aide à desseller nos chevaux et à monter tout notre équipement qui courrait bien des risques en bas. Il va prévenir un marchand de café voisin (cawaji), qui apporte un samovar et nous fait du thé, pendant que

Yovan pour notre dîner fait bouillir dans de l'eau avec des pommes de terre un poulet qu'il a pu se procurer avec quelques grenades. Un individu, vêtu d'une tunique à boutons dorés, vient prendre des renseignements de la part du kaïmagan sur les voyageurs européens qu'on a vus traverser le bazar; ces renseignements pris, il commence à fouiller dans nos affaires; je le mets brusquement à la porte et m'occupe de panser la jambe d'Hamelin qui souffre beaucoup. La cheville est fort enflée; il peut à peine marcher; est-ce une piqûre? un effort? Hier nous avons essayé des frictions sans succès; nous allons essayer un cataplasme.

L'individu à boutons d'or revient en nous disant que le kaïmagan désire nous voir, nous et nos passeports. Je lui envoie Nannu, le chargeant de dire que je ne me dérange pas, mais qu'il peut venir s'il désire me parler. Après le dîner nous nous endormons au bruit assourdissant des mille clochettes rivées au cou des animaux qui sont attachés dans la cour.

31 octobre.

Nous avons à parcourir aujourd'hui et demain les deux passages les plus dangereux de la route de Baghdad à Kirmanshah. C'est entre Bakoubah et la frontière turque que les Schammars et les Hamawans exercent le plus souvent leur brigandage et pillent les traînards des caravanes. J'avais bien recommandé à Nannu, qui dormait dans une des cases du rez-de-chaussée avec Yovan, de nous réveiller pour que nous pussions partir en même temps que des marchands persans qui passaient la nuit en bas. Blotti dans les couvertures, les matelas et les oreillers qu'il a emportés, il ne se réveille pas lui-même et je ne suis réveillé que par le bruit que font les marchands en partant. Je descends aussitôt, mais il nous faut une grande heure pour nous équiper; il fait encore nuit noire; la lune et les étoiles, quelque brillantes qu'elles soient, ne suffisent pas à nous éclairer; il faut tout faire en tâtonnant. Hamelin souffre beaucoup de sa jambe et c'est à peine s'il peut s'occuper de lui-même. Quand nous quittons le caravanserai, il est quatre heures; nous partons seuls.

La nuit est resplendissante; comme hier nous suivons près d'un quart d'heure les murs en terre qui entourent les jardins de Bakoubah, de l'autre côté de la ville. Nous voilà dans le désert, suivant la piste des caravanes précédentes. La matinée est fraîche et pendant quelque temps

nous marchons en tenant nos montures par la bride. Vers dix heures, après avoir passé les ruines de *Karastel,* nous rencontrons de grandes caravanes chargées de tapis, de ballots de coton, etc. On aperçoit au loin quelques oasis et la terre paraît cultivée; des gens même labourent un champ avec la grossière charrue formée d'un simple crochet de bois.

Nous suivons un canal bordé de talus élevés, couverts d'herbes et de broussailles; des tranchées profondes, par lesquelles l'eau est menée aux champs, coupent continuellement la route et forment des mares de boue; on risque fort en les traversant de tomber dans un trou; cela arrive à un de nos chevaux de charge.

Nous apercevons Sherabad, où nous devons nous arrêter ce soir. La route fait un grand coude. Le terrain forme de longs vallonnements à peine sensibles. Les poteaux télégraphiques ne suivent pas la ligne droite; je ne puis m'expliquer ce fait que par la nature des terrains dont l'aspect noirâtre me fait supposer qu'au printemps, lors de la saison des pluies, ils se transforment en dangereux marécages. Dans le lointain, la chaîne du Djebel Hamrin que coupe le Tigre, près de Kalaat-Shergat.

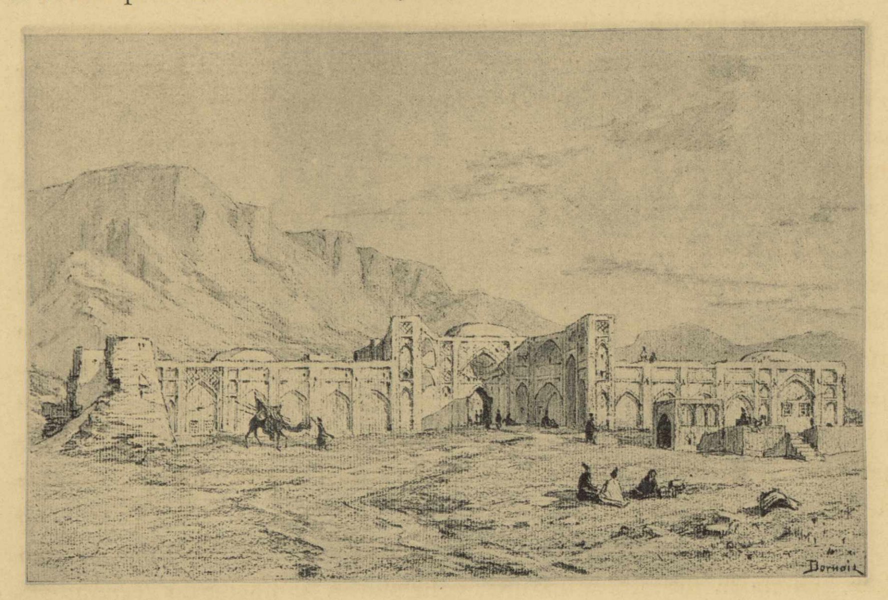
Cela devait arriver! Nannu tombe de son mulet. Perché sur un matelas, des sacs et des couvertures, il ne pouvait maintenir son équilibre qu'à condition que sa bête glissât au lieu de marcher; mais un gros serpent étant sorti brusquement d'une touffe de broussailles, presque sous les pas de la mule, l'animal eut peur, partit au galop, et Nannu, avec ses sacs, son bât et son matelas, roula par terre. Pendant que les muletiers courent après la bête effrayée, je vais au secours du pauvre diable; il est mal tombé; la crosse de son revolver lui a frappé le côté et il dit souffrir beaucoup; il a quelques égratignures à la tête. Il remonte sur sa bête et nous continuons notre route. Il est plus d'une heure; il fait très chaud et nous avons hâte d'arriver.

Enfin nous atteignons *Sherabad,* autrefois entouré de ravissants jardins qui ont été détruits par des invasions de sauterelles. Les caravanseraï sont pleins; tous les marchands partis avant nous s'y sont logés; nous ne trouvons de place que dans un fort médiocre où nous nous installons; Hamelin s'étend aussitôt arrivé. Nannu pleure comme un enfant, il n'a pas la moindre énergie.

Tout autour sont des marchands, juifs, arabes, turcs, persans. Plusieurs paraissent fort aisés; assis sur de beaux tapis, ils fument dans de riches kalians, en faisant leur kief, et nous regardent béatement. Quel-

ques-uns ont des bagues de prix, mais ils n'en sont pas orgueilleux et fiers envers leurs inférieurs ou les malheureux; ils traitent avec la même déférence apparente l'homme en guenilles et le riche.

A côté de nous est un juif; la barbe, les cheveux et les cils sont teints au henneh, d'une magnifique nuance de roux; quelques poils gris se voient pourtant dans sa barbe; il est vieux et laid; il voyage avec son



EXTÉRIEUR D'UN CARAVANSÉRAÏ (d'après un dessin de Flandin).

domestique et sa femme que j'ai fini par voir, quelque soin qu'elle prît à se cacher; elle est jeune et fort avenante : un joli teint bronzé, des yeux noirs et vifs, de belles dents bien plantées; elle est souriante et gracieuse dans ses mouvements. Elle passe sa journée, la figure tournée vers le mur, fumant le narghilé et faisant la cuisine de son seigneur et maître.

Hamelin souffre toujours, le guide ne va pas du tout ; il se retourne sur sa couche en geignant. A cinq heures il me dit qu'il préfère retourner à Baghdad plutôt que de continuer. Cela me contrarie un peu; mais, d'un autre côté, je ne suis pas fâché de tenter l'aventure et de chercher à me tirer d'affaire tout seul, sans le secours d'un interprète. Je règle Nannu qui a déjà dû se faire un joli bénéfice par la vente des débris de notre kellek et ne nous a pas rendu grand service en échange.

Une scène d'un autre genre vient changer nos idées. Yovan avait

acheté deux poulets pour quatre piastres (0 fr. 15) à un gamin. Quand le petit bonhomme vit que ses poulets étaient destinés à des Européens, il voulut défaire son marché et nous les vendre six piastres.

1er novembre.

C'est le jour de la Toussaint. Rude et dure journée! — Nannu est parti hier. A partir de neuf heures et demie du soir, il nous a été impossible de dormir; nous avons été assaillis par une bande de chats qui sont venus attaquer nos provisions jusque sous nos lits de camp et mettre le désordre dans tout notre attirail.

Il avait été convenu qu'à minuit on commencerait à donner l'orge aux chevaux et que l'on partirait à une heure. A minuit, les caravandjis dorment profondément. Je cherche à les réveiller, mais ils ne comprennent point ou font semblant de ne pas comprendre ma mimique. Yovan y met plus de bonne volonté, mais il ne comprend rien non plus. Je passe près de trois quarts d'heure, éclairé par un triste fanous, à faire avec mon dictionnaire français-turc les quelques phrases dont nous pourrons avoir besoin. Faire des thèmes turcs à une pareille heure, après deux journées de voyage à cheval!

Yovan me comprend un peu mieux. A une heure, je finis par me faire entendre des katerdjis qui se lèvent et donnent l'orge. A deux heures, rien ne remuait encore dans le caravanseraï; nous étions à peu près préparés. Tout à coup, comme par enchantement, dans chaque case on se lève et on prépare les bêtes; un changement à vue. Tout le monde est prêt en dix minutes et cette cour silencieuse, où l'on n'entendait que le remuement des bêtes, est animée par le brouhaha du départ.

La nuit est beaucoup moins claire qu'hier; c'est avec la lanterne qu'il faut seller et bâter les chevaux. Quoique ayant commencé bien avant tout le monde, nous ne sommes pas les premiers prêts. Pourtant nous prenons la tête de la caravane pour éviter la poussière des autres. Nous sommes en plein désert; on parle peu quand il fait sombre; on n'entend que le pas des bêtes et quelques murmures à demi-voix.

Il fait frais et je marche quelque temps pour me réchauffer, mais je dors en marchant et remonte à cheval, car après cette nuit sans sommeil je tombe de fatigue. Ce supplice dure près de trois heures. Dès que le ciel commence à se teinter du côté du levant,

l'engourdissement se dissipe, la clarté me réveille et la fatigue s'en va.

A sept heures, nous traversons le Djebel-Hamrin, accidents de terrain peu importants, mais d'une aridité et d'une désolation bien typiques ; puis une longue plaine pierreuse, suivie de champs quelque peu cultivés et on atteint le village de *Kizil-Robat*. Le village est traversé par un ruisseau qui va se perdre dans le désert ; nous arrivons en le côtoyant et nous entrons par une porte en pierre placée au milieu du bazar long de cent mètres et en demi-cercle. En cinq minutes nous atteignons le caravanseraï qui est à l'autre extrémité du village.

Il est neuf heures et demie, et nous préférons aller plus loin plutôt que de passer une journée à flâner dans ces grandes baraques ; les katerdjis ne tiennent pas à partir ; la route, disent-ils, est mauvaise et dangereuse. Je demande si quelqu'un dans le village parle une langue européenne quelconque, et on me conduit au bureau du télégraphe. Hamelin, pendant ce temps, surveille le reste de la troupe.

Le télégraphiste ne connaît de notre langue que les caractères alphabétiques ; c'est donc à coups de dictionnaire que je lui pose des questions auxquelles il n'a à me répondre que par oui ou non. Le résultat de ses réponses est que la route est peu sûre, mais qu'il va me conduire au kaïmagan pour me faire donner des soldats. Je vais à pied avec le disciple de Volta jusqu'à la maison de terre du kaïmagan. Il se trouve sous la voûte de sa porte d'entrée, dont il a fait son divan ; tous les notables l'entourent ; ils sont quinze environ. Phryné devant l'aréopage n'excitait pas plus d'admiration que je n'éveille d'étonnement et d'indiscrétion. On me tâte, on me touche, l'un regarde mon chapeau, l'autre mes bottes, un troisième mon fusil. Le kaïmagan me prie de m'asseoir et fait apporter du café. La scène devient amusante, mais un peu longue; j'explique avec mon dictionnaire et avec force gestes que mon interprète est resté en route, que je retourne en Perse et voudrais des soldats pour m'accompagner parce que la route est dangereuse. Le télégraphiste cherche dans le dictionnaire le mot turc qui peut donner une réponse et me le montre du doigt. Je vois que je vais avoir non seulement des zapetiés, mais de vrais soldats [1]. En remerciement, je me laisse regarder

1. L'escorte des soldats a beaucoup plus de valeur que celle des zapetiés ; outre que les soldats sont mieux armés, ils peuvent se servir de leurs fusils à la première attaque. Les zapetiés ne peuvent répondre que par une arme semblable à celle de l'assaillant, bâton, pierre ou couteau ; ils ne peuvent se servir d'un fusil que si l'adversaire a lui-même une arme à feu.

et tâter encore quelque temps ; je montre mon winchester, dont le mécanisme et la rapidité de tir étonnent tous les assistants. Mon caravanier, craignant que je ne me plaigne de lui, arrive la figure souriante et m'embrasse les genoux et les cuisses. Le kaïmagan, me voyant pressé, vient avec moi jusqu'au dépôt du poste pour faire hâter le départ des soldats.

Il est onze heures quand nous repartons, laissant derrière nous la fraîcheur du ruisseau et l'ombre des dattiers. Le soleil est brûlant, la terre vous renvoie la chaleur qui vous cuit la figure et les mains ; les chevaux n'ont pas mangé l'orge ; nous-mêmes, depuis une heure du matin, n'avons pris qu'une tasse de café. J'achète pour les hommes quelques pastèques, et nous déjeunons à cheval de trois gâteaux de manne et de deux verres d'eau-de-vie. Après deux heures de marche dans les sables de la plaine, nous atteignons le pied du Louti-Baghtché, grand plateau dont le centre est creusé en vallée. Il doit avoir un débouché au sud-est pour les eaux pluviales qui vont alors se jeter dans le Kanikhend.

Arrivés en haut de la première crête, nous voyons avec effroi l'étendue de cette plaine ardente. A mi-chemin nous rencontrons deux Persans assis au bord de la route, accompagnant une caravane de quelques ânes ; ils avaient vu rôder un homme à cheval et cinq piétons armés à l'entrée du défilé par où nous allions sortir et attendaient une caravane pour ne pas se risquer seuls dans un passage de rochers et de mamelons faits pour les embuscades. A peine avons-nous atteint le pied de la colline, que nous voyons à cinq cents mètres sur le côté un homme à cheval qui rôde en maraudeur. Les soldats chargent leurs fusils et galopent sur lui. Je prends la tête de la caravane. Nous sommes vite rassurés. C'est un zapetié escortant une caravane venant en sens inverse et qui avance en éclaireur, en fouillant les hauteurs qui avoisinent la route.

Lorsque nous sommes en haut du col, toute la vallée de l'Abi-Elwend, affluent de la Diyala, s'étend devant nous. L'oasis de *Khanikin* nous apparaît sur les bords du fleuve ; mais à mesure que nous descendons la côte, elle disparaît derrière une colline avoisinant le fleuve et dont nous mettons deux heures et demie à atteindre la base.

Du faîte, nous apercevons le village qui s'étend à nos pieds. Nous avançons et bientôt atteignons des jardins de grenadiers semés d'habitations semblables à de petits pavillons.

Le village s'étend de chaque côté du fleuve, éclairé par les derniers rayons du soleil. A notre droite, l'Abi-Elwend, torrent aux eaux bouil-

lonnantes, d'une trentaine de mètres de large, sort d'une forêt de palmiers, encaissé entre deux berges à pic ; les troncs rapprochés s'entre-croisent et avancent jusqu'au-dessus des eaux leurs magnifiques panaches de verdure, où pendent des régimes de dattes semblables à d'immenses grappes d'or. Les ruines d'un petit pont dont les piles sont écroulées dans le torrent semblent lutter avec le remous. En face de nous l'Abi-Elwend, subitement élargi, a calmé ses eaux. Sur la rive opposée, des arbres d'essences diverses, des grenadiers, figuiers, citronniers, entremêlés de lianes et de ronces sauvages, s'étendent jusqu'à la rivière, dont ils ne sont séparés que par une petite plage. Un peu plus loin, à notre gauche, toujours sur la même rive, une scène ravissante au bord du fleuve : les maisons sont étagées en pente douce, une colonnade est baignée par les eaux, reste d'un petit temple ou d'un maison de bains, d'un barrage ou d'un petit quai. C'est la fin du jour ; chacun fait un dernier travail. Quelques femmes viennent puiser de l'eau ; d'autres lavent du linge pendant que les enfants se baignent à côté d'elles ; des hommes mènent boire des chevaux, des bœufs, des ânes, des chameaux. Tous se donnent rendez-vous près du fleuve après la chaleur du jour.

Il faut passer la rivière ; le gué est très profond et nous ne voudrions pas exposer les bagages à être mouillés juste au moment où nous allons nous en servir. Suivant une des rues du village, car on ne peut côtoyer la berge, nous descendons le cours du fleuve pour chercher un endroit plus aisément guéable. La population n'a pas l'air d'aimer les Européens ; les femmes nous insultent et de petits enfants nous jettent du sable. Nous ne trouvons pas de gué ; nous revenons au point de départ où un kouffeh fait le service de bac. Nous y mettons tous nos bagages ; les chevaux passent et ont de l'eau par-dessus le poitrail. Sur l'autre bord nous rechargeons les courgines et gagnons le caravanseraï en quelques minutes.

Hamelin souffre de plus en plus; j'apprends qu'il y a ici, comme dans toutes les villes frontières sur les routes principales, un docteur sanitaire européen. Je me fais mener chez lui; par bonheur, il parle français. C'est un Allemand, il a fait ses études dans le duché d'Oldenbourg et se nomme M. Saab. Je dois dire à sa louange qu'il a montré toute l'obligeance possible; il n'eût pas été plus aimable pour un compatriote.

Il était huit heures quand je me présentai chez lui; il finissait de dîner; il me fit introduire et m'offrit d'abord un verre de vin; depuis

seize heures que j'étais à cheval, n'ayant pris pour toute nourriture qu'un gâteau de manne et un verre d'eau-de-vie, ce vin me sembla du nectar. Nous retournons ensemble au caravanseraï où il examine Hamelin; il craint un abcès à la cheville; il fait continuer les cataplasmes et recommande de les garder en marche si c'est possible. Comme nous allons au pas, il sera facile de tenir la jambe enveloppée avec de la grosse toile.

Le docteur est depuis un an à Khanikin, où il se trouve fort isolé;



INTÉRIEUR D'UN CARAVANSÉRAÏ.

les habitants sont des plus fanatiques, et, malgré les soins qu'il prodigue, le plus souvent gratuitement, il n'a pu réussir à s'attirer leurs sympathies; il ne peut se promener seul sans être armé; plusieurs fois, en revenant le soir de chez des malades, il a failli être assassiné; la nuit venue, il ne peut sortir qu'à cheval, accompagné de deux domestiques. Lorsqu'il va à la chasse, deux soldats l'accompagnent avec ses serviteurs.

2 novembre.

A trois heures, je me lève, et nous partons à cinq. Quatre soldats dont un brigadier sont à nos ordres. Le docteur Saad avait eu la complaisance

de faire les démarches nécessaires pour nous procurer une bonne escorte, il avait même envoyé un de ses domestiques pour s'assurer que nous ne manquions de rien. La nuit est vite dissipée. Le paysage n'offre rien de particulier : c'est toujours le désert, mais ce n'est plus la plaine; nous franchissons les premiers soulèvements du gros massif du Kurdistan persan.

A huit heures, nous sommes à la frontière; elle est gardée par un poste de zapetiés et de douaniers, logés dans un petit fort; ces postes sont échelonnés sur une certaine étendue, de cinq cents mètres en cinq cents mètres, pour surveiller et empêcher de passer les caravanes de contrebandiers. Notre garde nous quitte et nous continuons seuls. Terre aride et inculte, rochers déserts, route rocailleuse. Au loin, les montagnes présentent l'aspect curieux de couches de terrains parallèles, de nuances variant du rose au vert. Nous rejoignons le cours de l'Abi-Elwend, auprès duquel s'élèvent de petits villages de quelques maisons, construites en paillassons et en paillottes de roseaux.

Tout à coup, nous sommes empestés par une odeur épouvantable, qui augmente à mesure que nous avançons. Nous ne tardons pas à tomber au milieu d'une immense caravane de morts. Les Persans s'imaginent qu'il suffit, pour pénétrer au paradis, d'être enterré près du tombeau d'un saint, soit d'Hossein, soit d'Ali. Le plus grand scélérat, s'il peut, après sa mort, laisser de quoi payer son voyage, est plus sûr de son entrée au paradis que le plus honnête homme qui serait enterré dans son pays. C'est par milliers souvent que des caravanes organisées dans ce but transportent des cadavres, des coins les plus reculés de la Perse. Placés dans de petits cercueils en bois, ou simplement roulés dans des paillassons ou des tapis, les corps sont attachés par deux, trois ou quatre sur le dos d'un cheval. Par ce soleil brûlant, on comprend l'insupportable odeur qui doit se dégager de ces corps, au terme d'un voyage de plusieurs semaines. Les cadavres sont chargés et déchargés, à chaque étape, comme de véritables colis. Ces caravanes stationnent rarement à moins de cinq ou six kilomètres des villages qu'elles empoisonneraient ; quand elles ont campé quelque part, la place est infectée jusqu'au soir.

A onze heures, nous arrivons à *Kasri-Shrin*, et nous y serions restés si le caravanseraï n'avait pas été si sale. Il était de bonne heure; nous nous décidâmes à faire encore une étape.

Nous sommes maintenant en Perse, et, quoique habité par les Kurdes, le pays est relativement sûr; les habitants sont toujours guer-

riers et sauvages, mais honnêtes. Autant les Kurdes du nord-ouest, les Kurdes turcs, sont durs et cruels, autant les Kurdes du sud-est, les Kurdes persans, sont doux et tolérants. Beaucoup sont de la secte des Ali Allahi, et, pourvu que vous les laissiez faire ce qu'ils veulent, ils vous laissent faire ce que vous voulez; ils ont la tolérance religieuse la plus large. Cependant, les esprits sont toujours bien montés contre les Européens, et, dans cette ville frontière, à deux pas de la Turquie, on se ressent, plus encore que dans le reste de la Perse, de cette haine invétérée. Les habitants ne nous regardent pas d'un air sympathique; ils ont un air moqueur qui énerve.

Pendant qu'Hamelin est au caravanseraï où les bêtes se reposent, je vais chez le gouverneur. Sur une hauteur qui domine la ville au sud-est, le gouverneur fait construire une nouvelle habitation; elle est de la même forme et de la même pierre grise que les maisons de ce genre que nous avons déjà remarquées dans le Kurdistan turc, chez les Hakkiaris. C'est une construction carrée, d'une vingtaine de mètres de longueur, sur dix à quinze de largeur; une seule porte d'entrée, des meurtrières pour toutes fenêtres, une terrasse comme toit et une cour intérieure. Ces palais, ces maisons portent le nom de *khans*. Celui-ci est admirablement situé pour se défendre contre les attaques des brigands; il est solidement construit sur une petite hauteur escarpée et difficile à franchir.

Le gouverneur, sur la présentation de mes lettres, qu'il n'a, je crois, pas pu lire, mais sur lesquelles il a reconnu les sceaux officiels, me reçoit fort bien et m'accorde ce que je lui demande à grand'peine, par l'intermédiaire de Yovan et de mon dictionnaire français-turc. Ce doit être un spectacle amusant que de me voir, tenant mon cheval par la bride, embarrassé de mes armes et de mon fouet, feuilleter mon dictionnaire pour accoucher d'un mot qui, le plus souvent, est incompréhensible.

Je retourne au caravanseraï. Quelques minutes après, je reçois de la part du gouverneur un plateau contenant des fruits, du fromage blanc, du lait et quelques feuilles de lavash. En remerciement, je lui envoie aussitôt ma carte avec quelques cadeaux, un couteau, une boussole et des images d'Épinal. Il nous donne un soldat pour nous accompagner.

Je donne l'ordre du départ. Le chef katerdji refuse de seller mon cheval et veut rester ici. Je dis alors à Yovan de seller l'animal. Il avait à peine posé la selle, que le muletier l'arrache et la jette par terre avec rage; puis il tire son couteau et, comme une brute, veut éventrer son

propre cheval, pour que nous ne partions pas. Je n'ai que le temps de sauter sur lui pour l'empêcher de commettre cette folie; d'un coup de poing, je l'envoie rouler dans le fumier. La scène devenait piquante, la foule s'amassait. Je saisis mon homme par un bras et je le traîne chez le gouverneur. Le malheureux tremble comme une feuille, car il sait qu'il



PAYSAN DES ENVIRONS DE KIRMANSHAH.

n'en sera pas quitte à moins de vingt-cinq coups de bâton. Nous n'avons pas fait cent pas qu'il se met à genoux, m'embrasse les pieds et me supplie de pardonner. Je me laisse toucher. Nous revenons au caravanseraï; en dix minutes, tout est prêt et nous nous mettons en route.

En traversant les rues du village, nous rencontrons sur un superbe cheval un beau cercueil posé en travers; il est accompagné de cavaliers richement vêtus et de quelques soldats. C'est quelque grand seigneur que ses amis mènent après sa mort à Kerbéla où il a demandé à être enterré. Combien d'amis en France accompagneraient un camarade jusqu'au

cimetière, s'il fallait, pour l'atteindre, faire un voyage de plus d'un mois à cheval !

Kasri-Shrin est un pauvre hameau de la frontière persane; quoique traversé par l'Abi-Elwend, il est triste et stérile, et on n'y voit aucune végétation. Nous traversons en sortant du village les ruines de l'ancienne ville, qui fut construite par Shrine, princesse d'une beauté remarquable et femme du roi Sassanide Chosroès-Parvis, qui régnait de 590 à 628 (après Jésus-Christ). Le palais devait être considérable et semble avoir été construit avec une grande magnificence[1]. Un mélange de pierres bleuâtres assez communes dans les montagnes voisines, de briques, de pierres noires et blanches, devait lui donner un caractère tout particulier. Les voûtes, les murailles se sont effondrées; c'est à peine si l'on retrouve la disposition des pièces principales. Les ruines de la ville sont un peu plus loin; le tout est à demi enseveli; l'herbe et les broussailles recouvrent les blocs de pierre et les murs écroulés. Nous voyons deux restes de pans de murs, plus hauts et plus solides que les autres, qui devaient former la porte de la ville. A droite et à gauche s'étendent les restes de l'ancienne enceinte. Laissant marcher en avant le gros de notre caravane, nous nous arrêtons, Hamelin et moi, pour jeter un coup d'œil sur les ruines de l'ancien aqueduc qui amenait l'eau de l'Abi-Elwend jusque dans la ville. Il ne reste plus grand'chose de cette construction. Sur un mur d'environ deux mètres d'épaisseur, formant un plan incliné au-dessus des inégalités du sol, on avait percé un long conduit carré dans de gros blocs de la même pierre bleuâtre qui avait servi à la construction du palais; tous ces blocs s'emboîtaient les uns dans les autres avec la plus grande précision et formaient une canalisation merveilleuse. Un des travaux les plus difficiles de cette grande entreprise fut le percement de la montagne, au travers de laquelle devait passer l'aqueduc. On rapporte à ce sujet une légende curieuse.

Un sculpteur fameux, nommé Ferhad, s'était épris de la belle Shrine. Comme sculpteur et comme architecte, sa réputation était

1. *Chosroès*, selon la tradition, fut un prince magnifique dont les trésors étaient immenses. Son sérail contenait douze mille femmes; il entretenait quinze mille musiciens, à la tête desquels était le célèbre *Barbend*. Ses chevaux étaient au nombre de cinquante mille; il avait plus de douze cents éléphants; il ne sortait à cheval qu'accompagné de deux cents personnes, portant des cassolettes où brûlaient des parfums. Mais la poésie orientale s'est surtout évertuée à chanter les charmes de *Shrine*, dont *Chosroès* était éperdument amoureux, pour laquelle il étalait un luxe sans pareil et bâtissait des palais, où son caprice l'arrêtait. (De Lycklama, *Voyage en Perse*.)

universelle. Aujourd'hui, il n'est pas de merveilles qu'on ne lui attribue; son nom, en Perse, est resté légendaire. Chaque jour, il venait au palais apporter quelque œuvre nouvelle; il y vit la belle Shrine, la favorite du roi, et en devint éperdument amoureux. Chosroès, pour éloigner Ferhad, le chargea de construire l'aqueduc de Kasri-Shrin. Le malheureux architecte, désolé de se voir séparé pour toujours de celle qu'il adorait, répondit au roi qu'il ne consentirait à entreprendre ce travail gigantesque que s'il lui promettait de lui donner Shrine le jour où l'aqueduc serait terminé. Le roi promit.

Chosroès avait mis à la disposition de l'architecte deux mille ouvriers, dont les uns enlevaient la terre, les autres extrayaient et taillaient les blocs de roches bleues. Ferhad, plein de son amour, avait sculpté sur le roc poli, au haut de la montagne et dominant son œuvre, le portrait de Shrine et le sien dans un même médaillon. L'aqueduc se construisait, mais la brèche ne se creusait pas; la montagne aux roches de granit semblait résister à tous les efforts. Ferhad, découragé, reprenait de nouvelles forces en regardant l'image de la reine. Cependant, à force de patience, l'œuvre allait être achevée. Chosroès, désolé de perdre sa favorite, rassembla ses ministres et ses prêtres pour étudier les moyens d'éluder sa promesse. Une de ses femmes, jalouse de la belle Shrine, lui conseilla de répandre le bruit de la mort de la reine. Aussitôt, tout le monde prit le deuil; les animaux eux-mêmes furent couverts de cendres. Ferhad, atterré en voyant s'échapper son bonheur, qu'il croyait si proche, jeta en l'air son pic, qui lui retomba sur la tête et le tua.

Quand nous quittons Kasri-Shrin, il est deux heures. Quelques voyageurs isolés se joignent à nous pour ne pas voyager seuls.

Plus de palmiers depuis ce matin; nous n'en rencontrerons plus sur notre route. Le chemin est poussiéreux, et un léger vent qui souffle derrière nous augmente et maintient à notre hauteur l'épais nuage de poussière que soulèvent nos chevaux; on ne se voit plus, on étouffe. L'eau qu'on nous avait apportée au caravansérail était tellement mauvaise (un chien n'en avait pas voulu) que Yovan nous avait conseillé de ne pas en boire. Nous faisons une halte de quelques minutes près de l'Abi-Elwend, et nous nous désaltérons avec un plaisir infini. Nous rencontrons beaucoup d'ânes et de bœufs chargés de roseaux fraîchement coupés sur le bord de la rivière, et destinés à la construction de cabanes. La bonne humeur des katerdjis se ralentit; ils restent en arrière. Les soldats, en



CARAVANE DE MORTS.

revanche, sont très complaisants et les talonnent; ils courent à droite et à gauche comme des chiens de chasse, grimpent sur des mamelons, tirent des coups de fusil avec les cartouches du gouvernement. Ils ont de bons chevaux et sont mieux équipés que les soldats des environs de Tauris.

Ce n'est qu'à sept heures et demie que nous apercevons *Sheripoul.* Nous avons quelque peine à traverser plusieurs gués de ruisseaux descendant des montagnes qui bordent la route à gauche.

Le village est petit et pourtant renferme un grand et beau caravansérai. On nous en ouvre la porte; il est plein de monde. Pas une case vide; les animaux sont pressés dans la cour. Je demande aux soldats s'ils ne connaissent pas quelque habitant qui pourrait nous loger; l'un d'eux a précisément ici un parent; il nous mène à sa demeure, au milieu de petites constructions en roseaux. C'est une maison en terre, composée de trois pièces. Dans la première se trouve toute la famille, qui déménage pour nous. Une poutre, au milieu, soutient le plafond en roseaux recouvert de terre gâchée. Un berceau d'enfant, espèce de boîte en bois garnie de chiffons et de sable, est suspendu par deux cordes au mur d'un côté, à la poutre de l'autre; il est ainsi aisément à portée de la mère, qui est accroupie auprès du feu. La cheminée est marquée par deux bourrelets de terre au milieu du mur; au-dessus, un trou est percé dans le toit pour laisser échapper la fumée. A droite, une autre pièce où ceux qui nous ont cédé leur chambre vont s'étaler sur de la paille et des roseaux. Au fond de la pièce où nous sommes, en face de l'entrée, une ouverture donnant sur la troisième pièce, sorte d'étable où les zapetiés se mettent avec leurs chevaux. Pendant que nous nous installons, la femme du logis nous fait du *lavash.* En quelques minutes, elle a pétri sa farine et a étalé la galette sur la plaque chaude.

3 novembre.

Nos soldats ne retournent à Kasri-Shrin que ce matin; ils nous aident à mettre en route nos muletiers, toujours aussi peu empressés. Nous quittons Sheripoul (Sar-i-poul) à sept heures. Le village est situé sur un mamelon peu élevé, au pied d'une colline stérile et escarpée. En le quittant, nous traversons la rivière sur un petit pont, auprès duquel campent des caravanes. Les femmes ne sont pas voilées; plusieurs ont

d'assez jolis traits. Notre chemin se prolonge au pied de la colline escarpée qui forme le versant droit. Cette colline est fendue et laisse un passage, taillé à pic comme une brèche gigantesque, qui donne accès dans la vallée adjacente et sert de passage à l'Abi-Elvend. Quelques maisons en ruines ont dû faire partie du fort qui défendait ce passage.

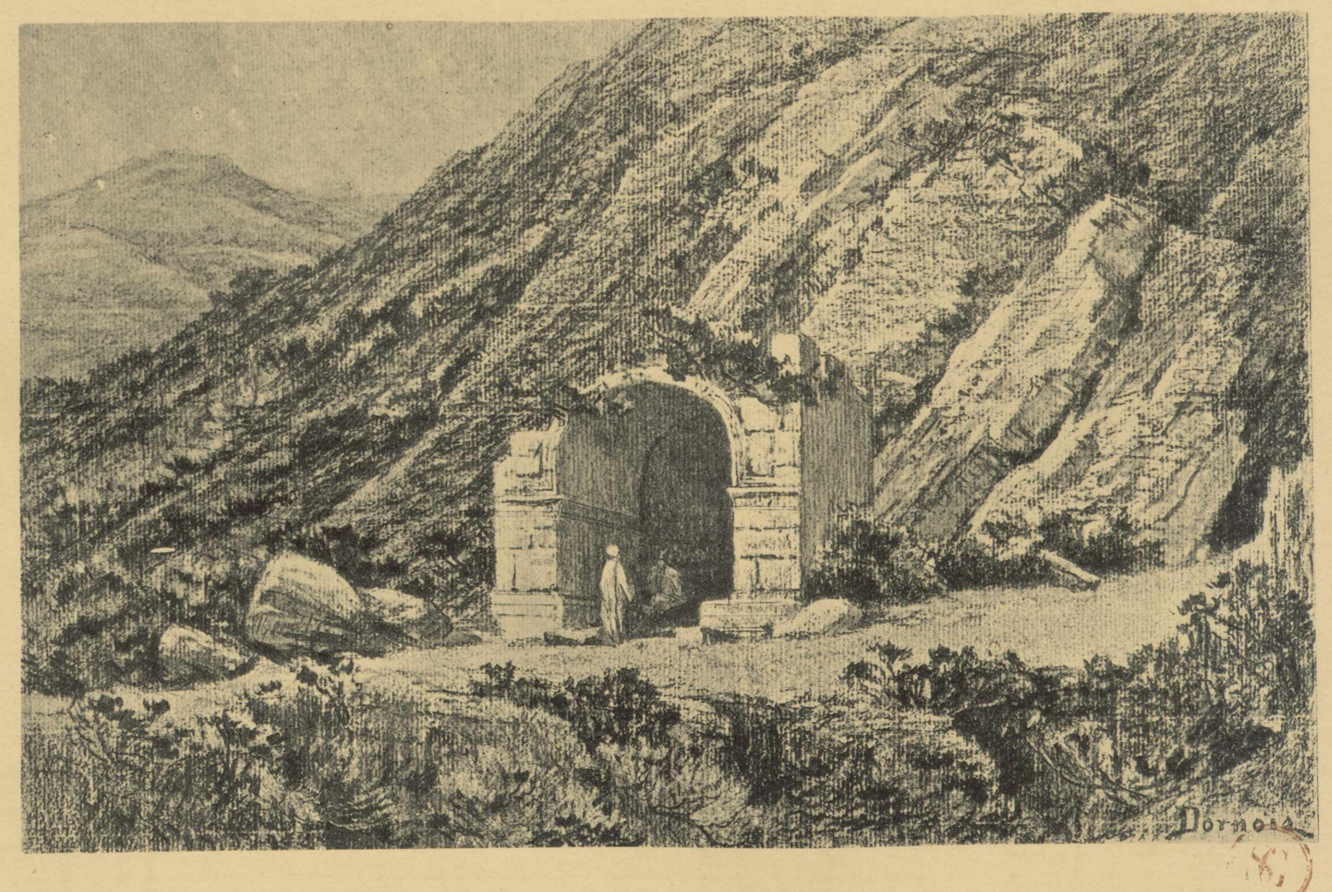
Nous rencontrons d'immenses caravanes de sept à huit cents nomades qui déménagent avec leurs tentes, leurs bestiaux et tous leurs ustensiles; fuyant les froids de l'hiver, ils viennent chercher des climats plus doux et de nouveaux pâturages pour leurs troupeaux. Quelques caravanes aussi de pèlerins, avec leurs morts dans des cercueils à peine fermés, brisés même pendant le voyage, laissent derrière elles leur épouvantable odeur.

A neuf heures, nous nous trouvons au pied de l'endroit où l'on gravit la montagne. Le flanc de la montagne semble déchiré par une griffe gigantesque, et c'est à travers un sentier escarpé, sur le bord des précipices, au milieu des rochers, que l'on fait l'ascension de ce splendide passage. Ce sont les fameuses portes du *Zagros*[1]; par là on passe définitivement des plaines arabes dans les plateaux élevés de l'Iran. Le village auquel nous arrivons ce soir est de mille mètres plus élevé que celui que nous avons quitté ce matin.

Au bas de la côte est un village autour duquel sont groupées quelques ruines. Son caravansérai ressemble à un petit fort. Ce village se nomme *Paï-tagt*. Nous commençons une ascension des plus pénibles par un sentier difficile, rempli de pierres qui roulent sous les pieds et font butter les chevaux.

Il faut plusieurs fois mettre pied à terre et faire passer successivement chaque cheval en le tenant par la bride. Les ronces et de grosses pierres, contre lesquelles leurs charges viennent se heurter, augmentent encore la difficulté. A mi-côte à peu près, à un endroit où le sentier est plat, s'élève un petit monument qui paraît un temple grec. Quoique rien ne dénote particulièrement un caractère sacré, il semble avoir été construit dans un but religieux. On s'étonne de ne pas trouver, sur les deux ou trois grandes dalles qui en forment le fond, quelque autel, quelque

1. La montagne était, paraît-il, infranchissable, et c'est Sémiramis, la première, qui y aurait fait frayer un sentier pour livrer passage à son armée : Μετὰ δὲ ταῦτα ἐπ' Ἐκβατάνων τὴν πορείαν ποιησαμένη παρεγένετο πρὸς ὄρος τὸ Ζαρκαῖον καλούμενον· τοῦτο δ' ἐπὶ πολλοὺς παρῆκον σταδίους καὶ πλῆρες ὂν κρημνῶν καὶ φαράγγων μακρὰν εἶχε τὴν περίοδον. (Diod. Sic., II, 13.)



MONUMENT DE STYLE GREC DANS LES DÉFILÉS DU ZAGROS.

niche ou quelque emblème. Ce temple n'est qu'une simple voûte formée de pierres régulièrement taillées. Sur la corniche sont sculptés des ornements fort abîmés, mais dont on distingue encore les gracieux dessins; dans l'intérieur, une bande sur laquelle sont représentées des fleurs, dans un style simple et pur qui atteste le goût de l'artiste.

De ce point, on domine toute la gorge, toute la vallée. Après une demi-heure de marche, nous entrons dans un petit bois de chênes semblables à ceux que nous avons rencontrés entre Djoulamerg, Amadiah et Mossoul. Les chevaux, habitués à marcher en plaine, s'égarent sous les arbres à droite et à gauche; les charges sont arrachées par les branches les plus basses.

Vers deux heures, nous atteignons un petit hameau disséminé sous les arbres; il se nomme *Miyan-Tagt*. Nous suivons toujours, au milieu des chênes, des hêtres et des figuiers sauvages, le ravin de l'Abi-Elvend. De nombreuses compagnies de perdrix s'envolent devant nous. Nous rencontrons aussi quelques loups; mais ils n'osent s'approcher.

Quelques centaines de mètres encore, et nous arrivons au col par où nous passons de la vallée de l'Abi-Elvend dans celle de l'Abi-Kerind. Les bois ont cessé, et de vastes plaines d'un terrain marécageux, couvertes d'herbes, leur ont succédé. Le fond de l'air est très frais; nous avons beaucoup monté; le baromètre marque une élévation de 1,700 mètres au-dessus du niveau de la mer. A notre gauche, de petits villages construits sur le flanc de la montagne, au débouché de petites vallées tributaires. Suivant le thalweg de notre nouveau ravin, nous arrivons enfin à *Kerind*. Ici, nous sommes en plein automne : les arbres sont dépouillés de leurs feuilles; les feuilles mortes jonchent le sol; les sarments des vignes sont maigres et dénudés. Comme nous sommes loin des palmiers de Khanikin! Les petits jardins ressemblent à ceux de nos pays, avec leurs champs de vigne bordés de murs en pierres sèches superposées. Les habitants paraissent plus obligeants; ils nous indiquent le chemin du village.

En arrivant, mon premier soin est de faire demander le kaïmagan; mais on ne me comprend pas; kaïmagan est un mot turc, et cette fonction n'existe pas en Perse. Ne sachant comment me faire entendre, je montre à tout hasard la lettre du velyed de Tauris. L'un des assistants me fait signe qu'il a compris. Je laisse Hamelin dans la cour de la maison d'un habitant qui m'avait offert l'hospitalité, et je vais voir le chef du village.

Je reste à cheval à sa porte, pendant qu'il lit les lettres dont je suis porteur; puis il me fait entrer. Il est au fond d'une pièce, assis sur des nattes, entouré de ses fonctionnaires. Il me prie de m'asseoir à côté de lui; deux soldats retirent mes bottes, car je ne pouvais le faire seul, et j'essaye, toujours à l'aide du dictionnaire, de lui dire quelques mots. Je regrette de ne pouvoir causer plus facilement, car il paraît bien disposé. Il me fait offrir trois perdreaux et un petit sac de riz. Ne voulant pas être en reste de politesse, je décroche la boussole que je portais en breloque et la lui offre. Je prends congé et vais retrouver Hamelin.

Le Kurde qui nous a donné l'hospitalité est des plus complaisants; il nous aide dans notre installation.

Autour de la cour, assez petite, sont les écuries. A droite, au fond, un escalier qui mène à la terrasse sur laquelle est construite l'habitation. C'est une chambre sans mur sur la façade; au fond de la chambre, de chaque côté, deux portes menant à deux cabinets noirs; au milieu du mur de droite, une cheminée. Le plancher est en terre battue; l'apparence est propre, pas de poussière, pas de toiles d'araignée. Toute la famille couchera sur la terrasse pour nous laisser libres.

La ville de Kerind est assez importante; elle a près de douze cents maisons groupées en gradins de chaque côté d'une grande crevasse de la montagne, fendue comme par un formidable coup de hache. Le rocher de la paroi de gauche, en grès gris d'une teinte uniforme, présente un aspect des plus imposants. Sur le sommet, une source claire et limpide sort de terre dans une vasque naturelle et descend à travers la crevasse pour arroser la ville. La pente de la montagne est fort escarpée; le pied d'une maison est à la hauteur du toit de celle qui est au-dessous. L'une des plus hautes que nous voyions de notre demeure, sur le versant opposé, était en plâtre blanchi à la chaux; elle avait un étage au-dessus d'une colonnade de cinq ou six voûtes; les fenêtres étaient garnies de balcons peints en vert.

4 novembre.

Nous quittons le village à six heures. Les zapetiés que j'avais demandés n'arrivent pas. Je les envoie chercher; ils ne viennent pas davantage. On ne me comprend probablement pas. Nous partons seuls.

La route passe d'abord au milieu de plaines et de prairies. A neuf

heures nous atteignons le village de *Khosrobad*, à peine composé d'une dizaine de maisons entourées de petits vergers dont les feuilles jaunes, tombées à terre, répandent une odeur d'automne. Nous cheminons alors au milieu d'un terrain rocailleux. Quelques paysans, dans les rochers, marchent en s'abritant derrière de grands boucliers de toile brune, et tirent avec des flèches des perdrix dont ils approchent ainsi plus aisément. A midi, nous sommes à *Harounabad*. Le village se distingue à peine de loin ; les petites masures sont construites sur des rochers de pierres grises, avec les débris mêmes de ces rochers. Un haut mamelon artificiel en terre, de huit à dix mètres d'élévation, supporte une tour ; un soldat monte la garde ou plutôt dort paisiblement enroulé dans son manteau, en attendant qu'un autre vienne le remplacer. Une maison blanche, demeure du gouverneur, se détache des autres ; les arcades du rez-de-chaussée, élevées d'un pied ou deux au-dessus du sol, supportent un étage avec fenêtres extérieures. A l'extrémité est du village, les ruines d'un château fort, d'un palais ou du moins d'une construction importante. Nous traversons le village. Les maisons de l'entrée sont en terre. Les habitants viennent nous demander de loger chez eux et nous offrent leur demeure avec un empressement que nous n'avons pas rencontré jusqu'ici.

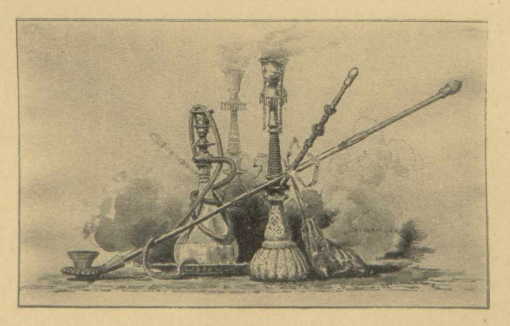
A peine avons-nous quitté la ville, que le temps se couvre et la pluie tombe fort. Le chemin fait un coude brusque ; nous cessons de suivre le cours du fleuve, et quittons cette grande plaine marécageuse pour entrer dans une vallée fertile et bien cultivée. Nous longeons les poteaux télégraphiques, dont la ligne suit à peu près le chemin ; en tout cas, ils se dirigent sûrement vers Kirmanshah.

La route monte à partir du hameau de Harounabad et devient un sentier des plus difficiles au milieu des rochers et des cailloux. Arrivés au faîte, il nous faut descendre par un chemin plus difficile encore, un ravin plein de roches éboulées. Du sommet, la vue s'étend sur une cuvette immense en forme d'hippodrome gigantesque qu'il faut traverser. La piste des caravanes précédentes teinte d'une nuance plus grise le vert de la prairie. A l'extrémité, la montagne est coupée par une brèche immense, si régulière qu'on dirait un travail humain. La descente est très dure et demande trois quarts d'heure. Au milieu de la plaine coule un petit ruisseau près duquel s'élève un village de quelques cabanes. Nous mettons plus de deux heures à traverser cette plaine ; puis le chemin reprend au milieu des rochers, presque aussi difficile que la montée de tout

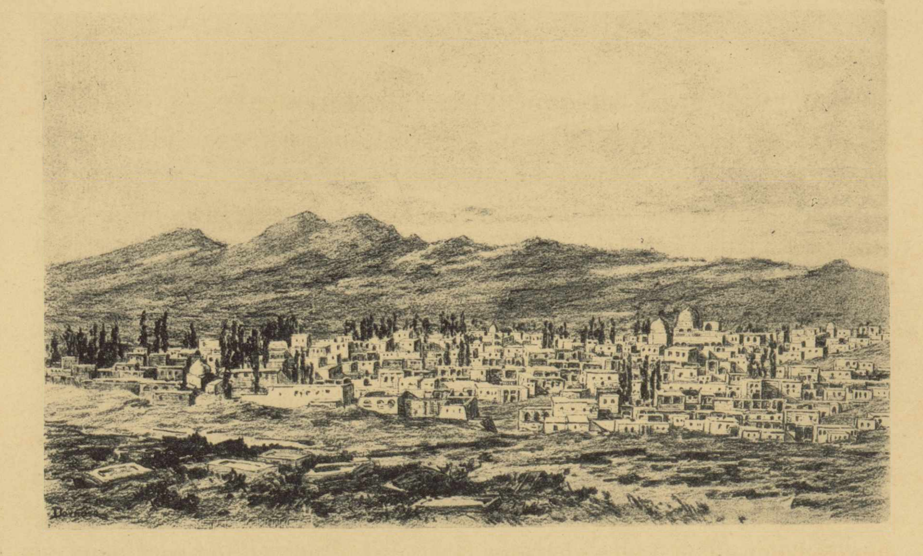
à l'heure. Au haut du défilé (défilé de *Tchazevar*), la vue s'étend sur la grande plaine de *Mahidescht :* ce petit hameau, notre lieu d'étape, ne s'aperçoit au loin que comme un point blanc.

La nuit tombe et, par cette nuit sans lune, je craignais que nous ne nous perdissions ; nous ne savions ce qu'étaient devenus les muletiers qui étaient restés en arrière. En passant près d'un groupe de quelques maisons, au sortir du défilé, je demande si quelqu'un veut me servir de guide ; à peine ai-je prononcé le mot bakchich que deux ou trois personnes se présentent, parmi lesquelles le chef du village choisit pour nous.

La descente est dure et difficile. A six heures et demie, la nuit est si noire qu'on ne peut distinguer le cavalier qui vous précède. La route est plate ; le fond de la plaine est humide et marécageux ; on traverse d'immenses flaques d'eau ; les chevaux fatigués buttent et tombent deux ou trois fois dans la boue ; il faut allumer le fanous pour les relever et rétablir leurs charges. La pluie continue à tomber et est dans toute son intensité quand nous arrivons à *Mahidescht*. Plus de place au caravansérai ; nous demandons l'hospitalité dans une maison particulière. On nous offre un grand hangar qui sert de passage à une écurie ; nous ne serions pas trop mal sans les fuites du toit à moitié détrempé. Nous faisons un grand feu de fagots pour nous réchauffer et nous sécher. Yovan, qui a plumé à cheval des perdreaux que j'ai tués chemin faisant, les fait rôtir au-dessus de la braise, embrochés sur une baguette de fusil. Notre hôte nous apporte des fruits. — Demain nous serons à Kirmanshah.



KALIOUNS, CHIBOUKS ET NARGHILÉS.



VUE GÉNÉRALE D'HAMADAN.

CHAPITRE XII

DE KIRMANSHAH A TÉHÉRAN

DU 5 AU 13 NOVEMBRE

Arrivée à Kirmanshah. — Le docteur Vaume. — Maison persane. — Kirmanshah; son histoire. — Place du Meïdan-I-No. — Fanfare quotidienne. — Heure orientale. — Agar-Hassan. — Vie et mœurs des paysans kurdes. — Visite aux grottes de Takt-i-Bostan. — Le palais d'Imadieh. — Dîner chez Agar-Hassan. — Départ de Kirmanshah. — Bisoutoun; les inscriptions. — Sahna. — Kengover. — Asadabad. — Arrivée à Hamadan; attaque; le Tchaparkhaneh. — M. Karapett. — Hamadan; son histoire. — Tombeau d'Esther et de Mardochée. — Tombeau d'Avicenne. — Les bazars. — Les cardeurs de coton. — Les fêtes du Pourim. — Départ d'Hamadan. — Caravanseraï de Melaguird. — Zerré. — Merek. — Nobaran. — Le Reza-Tchaï. — Samambe. — Saveh. — Khanabad. — Robat-Kérim. — Arrivée à Téhéran.

En sortant de Mahidescht, nous achevons de traverser la grande plaine marécageuse au milieu de laquelle se trouve le village. Après deux

heures de marche, une suite de collines pierreuses, puis une vallée fertile, au bout de laquelle nous apercevons les premiers jardins de *Kirmanshah*.

Nous sommes aux portes de la ville. Je savais qu'un Français, le docteur Vaume, habitait Kirmanshah, comme médecin sanitaire du gouvernement. Je demande à plusieurs passants s'ils connaissent l'adresse du *doctor frengui;* personne ne peut me répondre. Je me décide à aller au télégraphe, où on pourra, je pense, me l'indiquer. Nous traversons le bazar rempli de monde, où règne une grande animation, puis une place; nous faisons quelques détours au milieu des murs nus des ruelles tortueuses, et nous sommes au télégraphe; un employé complaisant veut bien m'accompagner chez le docteur.

Le soleil de la science, comme disent les Persans, est tout étonné de voir arriver un Français et m'en témoigne toute sa joie. Il ne veut pas que nous descendions ailleurs que chez lui, et il envoie son domestique chercher la caravane que j'avais laissée au télégraphe. Le docteur met à notre disposition une grande salle vide, dans laquelle sont déposés nos bagages ; comme il n'a pas de lit à nous offrir, nous passerons la nuit sur des tapis dans son salon. La maison est bien le type de la maison persane. Je demande au docteur la permission d'en relever le plan. (Voy. p. 354.)

Kirmanshah partage avec Sinah, situé plus au nord, le titre de chef-lieu du Kurdistan persan. La ville, située sur le versant d'une colline arrosée de nombreux ruisseaux tributaires du Kara-Sou, est le centre d'un pays des plus fertiles; les plaines et les montagnes sont d'égales sources de richesses; on y cultive les céréales, l'opium, le coton. Les pâturages et les herbes des montagnes sont excellents pour les troupeaux. La ville fut fondée, selon les uns, par un certain Kirman qui lui aurait donné son nom; suivant d'autres, par Sapor II, au IVe siècle. Nadir-Shah, en 1730, la fit fortifier; mais les murs et les remparts se sont détruits et effondrés; il n'en reste plus de traces. Feth-Ali-Shah, en 1831, donna le gouvernement de la province à son fils, Mehemet-Ali-Mirza, qui, dans l'espoir de s'assurer la succession au trône, à la mort de son père, se rendit populaire par ses bienfaits. Le prince mourut avant son père, et la province tomba aux mains de l'émir Meub-Ali-Mirza, homme ignorant et cruel. Il la tyrannisa par des vexations et des impôts excessifs, à tel point que beaucoup d'habitants émigrèrent.

Nasr-ed-Dine-Shah, quelque temps après son avènement, le fit rem-

placer par le prince Imad-ed-Dauleh, son oncle. Celui-ci rétablit un gouvernement sage et juste; il rendit à la ville son commerce et son industrie, à la province ses exploitations déchargées d'onéreux impôts.

La ville compte plus de trente mille habitants; ils travaillent l'or et l'argent et font de belles pièces d'orfèvrerie; on les voit dans les bazars exécuter des fourneaux de kalians merveilleux de dessin et de fini; ils font aussi mille petits objets en cuivre qu'ils étalent au milieu d'articles europeens, calicot de Birmingham et sucre de Marseille.

Le docteur nous mène au palais du gouverneur, sur la place de Meïdan-I-No, où se trouve le poste télégraphique. L'employé parle anglais; il nous fait monter sur la terrasse de la maison, d'où nous avons une vue assez complète de la ville et des environs. La place est fort animée; des cafés tout autour ornés de peintures qui bariolent les murs.

A notre gauche, au loin, la longue montagne de Bisoutoun, terminée par le rocher de Bisoutoun. Cette montagne majestueuse, que le soleil couchant éclaire d'un reflet rosé, borde une plaine immense baignée par le Kara.

Sur la face sud de cette place, à notre droite, se trouve une petite cabane dominant les terrasses et ornée de naïves peintures. Tous les soirs, au moment du coucher du soleil, cinq ou six musiciens y montent pour témoigner au soleil tout le chagrin qu'éprouvent les hommes en le voyant partir et le désir qu'ils ont de le revoir le lendemain. La musique commence par un solo de tambourin; la grosse-caisse l'accompagne ensuite; puis ces instruments cèdent la place aux airs calmes d'abord, puis extra-fantaisistes d'une clarinette; enfin ces instruments chantent ensemble. De longues trompettes droites viennent mêler leurs sons, semblables à des mugissements, à ce concert infernal. La musique cesse, les trompettes poussent trois dernières plaintes, un coup de canon, et le dernier rayon de soleil a disparu; les clairons du régiment sonnent la fanfare du gouverneur. Le jour suivant commence, et si, nous autres Européens, nous sommes encore au 5 novembre, les Orientaux, Turcs et Persans, sont au 6. Cette mode orientale nous a souvent trompés; comptant à l'européenne, nous nous trouvions en retard d'un jour.

Il était trop tard pour que nous rendissions visite au riche Agar-Hassan, le gros bonnet de Kirmanshah, celui avec lequel comptent les gouverneurs. Il représente au besoin les puissances étrangères qui n'ont pas de consuls. M. Bernay avait eu la complaisance de nous remettre un mot pour lui. Il nous aurait offert l'hospitalité, comme il le fait à tous

les Européens qui viennent à Kirmanshah, si M. Vaume ne nous avait si aimablement exprimé son désir d'héberger des compatriotes.

En rentrant à la maison, je raconte au docteur les ennuis que nous avons eus avec notre guide Nannu. Comme il a eu l'occasion de voir M. Gauthier, je lui demande si notre compatriote a été aussi content que Nannu le prétend. M. Gauthier en a, au contraire, été peu satisfait et l'a renvoyé, après s'être aperçu de plusieurs friponneries.

Les Kurdes de la province de Kirmanshah sont doux et faciles; ils appartiennent à la secte des Ali Allahi, qui est la plus tolérante. Dans certains villages, ils se sont mélangés avec les chrétiens, qui se montrent beaucoup moins tolérants. Dans plusieurs de ses tournées, M. Vaume, arrivant avec ses serviteurs, a vu les chrétiens enfermer leurs femmes, tandis que les Kurdes laissaient les leurs libres.

Les femmes ne sont pas voilées; elles portent un costume des plus bizarres : quelques-unes ont une vraie crinoline en cerceaux de jonc, un jupon rouge et une camisole. Je ne sais ce qu'elles portent en dessous.

Pour occuper la soirée, le docteur me donna quelques renseignements fort intéressants qui complétèrent mes notes sur la vie des paysans kurdes. En voici le résumé :

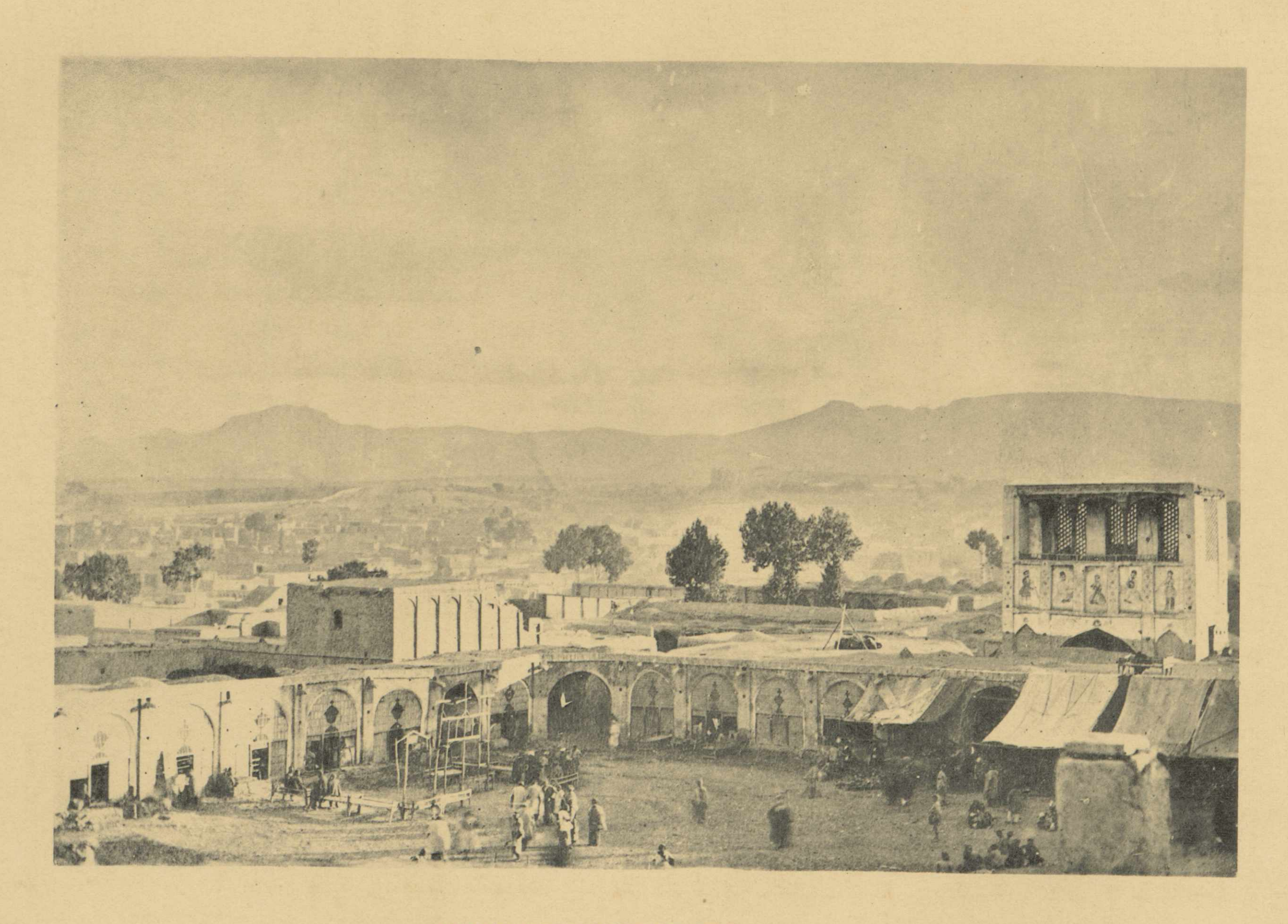
Le village de Homermelle, situé sur la route de Sinah, est bien le type exact des villages du Kurdistan; il peut servir d'exemple.

Le village compte deux cent cinquante maisons pour douze cents habitants, la plupart Kurdes, de la religion shiite, appartenant aux tribus de Kerind, de Gourahm et de Kelhourd, et d'anciens nomades fixés.

Leurs biens s'élèvent à trois cents têtes de gros bétail, treize cent cinquante moutons et chèvres, trois cents ânes. Les bestiaux paissent sur les terres en repos du village ou sur les hauteurs, propriété de l'État. Comme terrains agricoles, le village possède toute la surface que peuvent labourer soixante paires de bœufs avec un gros crochet de bois comme charrue (4 ou 5 hectares par paire). Sur cet espace, on sème d'abord cinq arvars de blés, soit cinq cents batmans[1] (le batman est de 3 kilogr. 120), puis un peu d'opium, de l'orge et quelquefois du coton.

Le blé rapporte cinq cents pour cent. L'arvar de blé se vend douze

1. La valeur du *batman* varie, en Perse, suivant certaines régions : elle est différente à Téhéran, à Ispahan, à Boushir. A Tauris, la valeur du batman s'élève à plus de six kilos.



PLACE PUBLIQUE DE KIRMANSHAH.

krans, l'arvar d'orge quinze krans. L'année dernière, on a récolté quarante-cinq batmans d'opium, qui se sont vendus huit tomans[1] le batman.

Le village possède aussi des vergers où l'on récolte en quantité des abricots, des prunes, des pommes, des amandes, des pêches, des grillotes. Dans les potagers, on cultive des pommes de terre (qu'on ne mange pas), des pois chiches, des oignons, des fèves, de l'ail, des aubergines, des melons, des courges et des pastèques; on récolte aussi les noix et les baies des frênes.

Le village appartient à Hadji-Mohammed-Ali, sujet ottoman, qui donne aux Kurdes le droit de s'établir sur ses terrains, moyennant une redevance du tiers des produits. Cette taxe exagérée ruine le village, qui est exténué de misère et de maladie. C'est une terrible chose que cette suzeraineté des puissants et des riches lorsqu'ils oppriment aussi brutalement le peuple. Au lieu de faciliter au pauvre le payement de sa dette, ils l'écrasent en exigeant des remboursements excessifs et injustes.

Certains riches propriétaires arrivent à posséder ainsi des portions notables de provinces. Dans la province de Kirmanshah, sur deux cent cinquante villages, Agar-Hassan en possède plus de cent; cela peut devenir un monopole dangereux pour le gouvernement.

Passons maintenant à la vie intime de l'habitant. Les maisons sont construites en pisé, autour d'une cour commune à deux maisons; elles servent à la fois aux gens et aux bestiaux. Une seule ouverture, qui tient lieu de porte, donne le jour et la lumière dans la chambre. Un trou dans la terre, au milieu de la pièce, sert de four et de foyer; un jour est laissé au-dessus de ce trou dans le plafond formé de branchages, recouvert de terre gâchée. Dans cette pièce se trouvent quelques vases en terre, un berceau primitif, une petite roue en fer et bois pour filer la laine et un lit de grossiers feutrages. En face de l'entrée, une autre ouverture conduit à l'étable, où en hiver hommes et bêtes vivent ensemble; le sol de l'étable est sans inclinaison et saturé d'urine.

J'ai mesuré deux de ces pièces. Dans l'une ($3^{m},50$ de long, 3 mètres de large, 2 mètres de haut), habitaient un homme, deux femmes et deux ânes. Dans l'autre (5 mètres de long, 3 mètres de large, 2 mètres de haut), un homme et sa femme, son gendre, sa fille, deux enfants, plus une paire de bœufs, deux ânes et quatre moutons. Ils vivent dans la

1. Le kran vaut actuellement quatre-vingts centimes; le toman, huit francs.

saleté la plus repoussante et n'en semblent pas plus malheureux.

Comme chauffage, ils emploient la bouse de vache pétrie en gâteaux, avec de la paille hachée, par les femmes et les enfants; la provision est empilée dans un coin ou à la porte de la maison.

L'eau est amenée de la montagne par un kanot. La voirie est complètement nulle; les animaux crevés sont jetés à trente pas du village; les chiens, les chacals et les corbeaux les font disparaître lentement. Les déchets d'abatage pourrissent devant les maisons.

Le pain est la base de l'alimentation; il est fait de blé, de maïs et de ballotas (sorte de glands). La farine, formée en feuillets, est placée sur des plaques de tôle et cuite; mais la pâte est mal pétrie, mal fermentée et, par conséquent, lourde et indigeste. Les hommes ne mangent guère plus de sept cent cinquante grammes de pain par jour.

On recueille le lait de vache et de chèvre dans des vases de cuivre; lorsque ce lait est caillé, on en fait du beurre. Les paysans se nourrissent du yourte (lait caillé); ils ne conservent que le sérum et vendent le reste.

Ils vendent aussi les poules et leurs œufs, qu'ils mangent rarement. C'est de concombres, de courges, d'oignons et d'ail qu'ils accompagnent le pain qu'ils nomment tchemek (et non lavash). Le riz, sous la forme de pilaw, est un plat extra, qu'ils ne mangent que les jours de fête.

Tous les jours, le village tue un mouton de vingt-deux kilogrammes environ. Chaque famille en achète un demi-batman, environ deux cents grammes par tête et par semaine.

Le costume des hommes se compose d'une chemisette en coton s'arrêtant au nombril, d'un pantalon large, quelquefois serré à la cheville, d'une grande robe croisée en cotonnade rayée blanche et bleue ou rouge, serrée à la taille par une ceinture. Comme souliers, des espadrilles (guivets) ; comme coiffure, une calotte en feutre, soit bombée, soit pointue, autour de laquelle est roulé un mouchoir.

Les femmes portent une chemisette s'arrêtant aux fausses côtes, une longue chemise comme les paysans d'Égypte, une grande draperie fixée à la tête servant de coiffure et retombant sur les épaules comme un châle.

Tous ces êtres sont naturellement sales, en lambeaux et ont une fort mauvaise odeur. Cela sent la misère. Le type est pourtant beau : hommes et femmes, quoique vivant dans des conditions déplorables d'hygiène, sont bien bâtis et robustes; les femmes ont de jolis traits, les chairs

fermes et sont fort séduisantes. Les hommes se marient de vingt à vingt-cinq ans, les filles vers douze ans.

Dans deux villages, j'ai obtenu la moyenne suivante de mortalité des enfants : à Fetah, sur sept enfants nés viables, six mouraient avant cinq ans. A Cheragalli, sur six enfants, quatre mouraient avant dix ans.

Depuis deux ans, des écoles ont été établies dans divers petits villages; sur cent cinquante enfants, quatorze fréquentent l'école (un peu moins du dixième). L'ignorance des habitants est absolue; douze par village peuvent lire, deux peuvent signer.

Il ne faudrait pas juger des grandes villes de la Perse par cette triste description des petits villages. Dans les grandes villes, on trouve beaucoup d'individus intelligents qui rehaussent la moyenne, mais on est trop porté à juger du pays par la moyenne seule des villes. A mon avis, les Persans sont certainement, comme intelligence et finesse, supérieurs aux Turcs. Si les Persans occupaient sur le globe la place qu'occupent les Turcs, notre civilisation se répandrait plus facilement chez eux. Avec leur esprit dégénéré, leur fanatisme, les Ottomans luttent de parti pris contre tout ce qu'il peut y avoir de bon dans les idées nouvelles.

6 novembre.

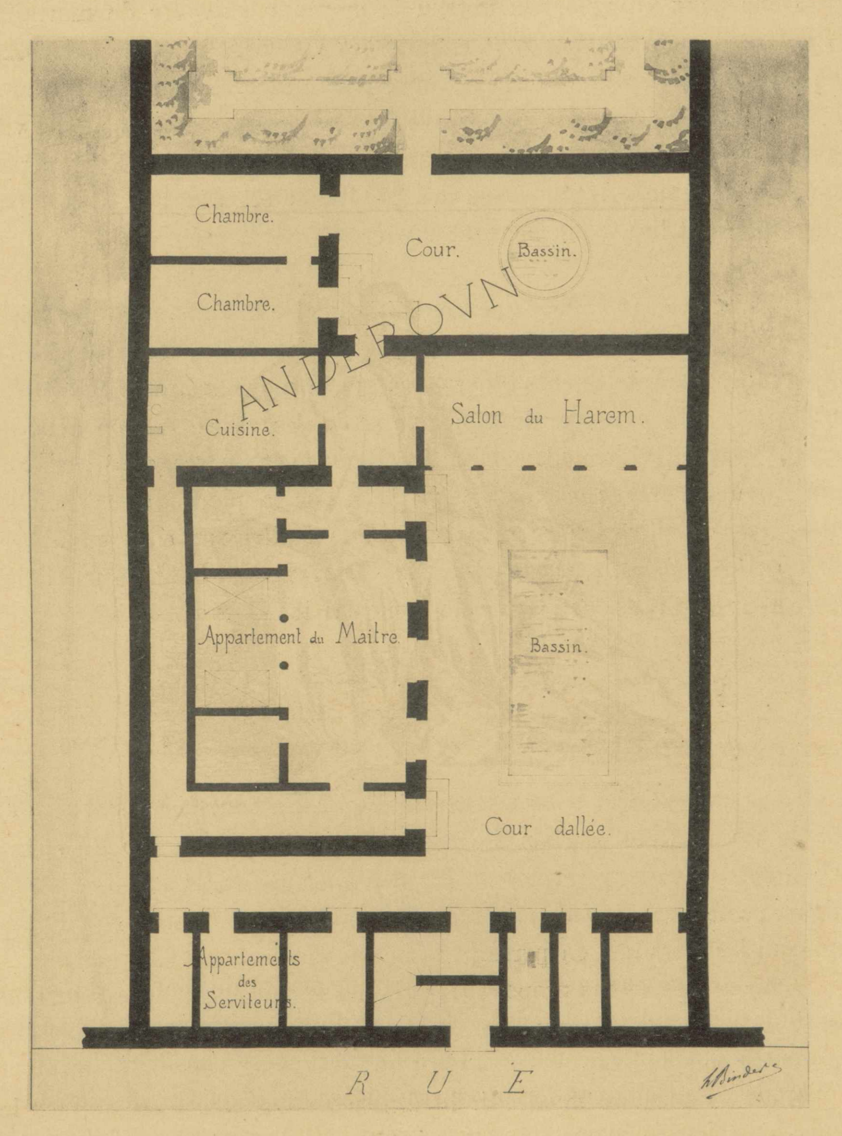
Dans la matinée, nous allons voir Agar Hassan. Il ne sait pas un mot de français ni d'anglais. La conversation est difficile, car M. Vaume ne connaît pas mieux le persan que nous-mêmes; mais son domestique bulgare parle turc. M. Vaume traduit nos paroles en bulgare à son domestique qui les retraduit en persan.

Agar Hassan nous propose très gracieusement sa voiture pour nous mener cet après-midi aux grottes de Takt-I-Bostan et nous invite à dîner pour ce soir.

C'est aujourd'hui vendredi, le dimanche des musulmans; tous les bazars sont fermés, il n'y a rien à voir.

A une heure, nous nous mettons en route; nous allons chercher la voiture d'Agar Hassan aux portes de la ville, dans laquelle elle ne peut entrer à cause du peu de largeur des rues. C'est un landau de Birmingham. Je me demande comment il a pu arriver jusqu'ici. Il est attelé

de quatre chevaux en daumont, les Persans ne sachant pas conduire du siège; deux piqueurs à cheval nous accompagnent, caracolant à droite et



PLAN DE LA MAISON DU DOCTEUR VAUME.

à gauche. La route passe à travers des plaines et de petits bois d'arbres fruitiers. Les cochers savent peu mener; en arrivant près d'un ruisseau, ils détellent, font passer les chevaux, puis la voiture, et rattellent ensuite.

Nous atteignons le Kara-Sou, qu'il faut passer à gué. Le fleuve est large et le courant assez rapide; le passage doit en être bien difficile, sinon impossible, au printemps. Nous entrons dans le courant et nous sommes peu rassurés, en voyant l'eau entrer par le fond de la voiture; elle monte jusqu'aux banquettes sur lesquelles nous sommes assis.

Sur les bords du fleuve s'élève un magnifique palais construit par le gouverneur de Kirmanshah, Imad-ed-Dauleh, (petit-fils de Feth-Aly-



FEMMES DU LOURISTAN.

Shah), et nommé par lui Imadieh; le jardin, planté de beaux arbres, est clos d'un vrai mur de défense. Deux pavillons ornent les deux angles de la partie qui longe le fleuve[1]. La construction est considérable ; elle a l'apparence d'un château fort avec ses quatre tours aux angles; les bâtiments sont bien aménagés, les écuries sont belles et spacieuses; il y a une grande orangerie, des salles de bains, des appartements nombreux pour

1. Ces pavillons se nomment, en persan, *kolah frengui* (chapeau européen), à cause de leur ressemblance avec le chapeau à haute forme.

les femmes et même une petite mosquée. Le palais est maintenant désert. Le jardin n'est plus qu'un lieu de promenade pour les habitants de Kirmanshah.

Du palais, une route carrossable en fort bon état, que l'on doit aussi à Imad-ed-Dauleh, mène en passant par le village de *Shaabad*, jusqu'au pied des rochers de *Takt-I-Bostan*, où le même Imad-ed-Dauleh avait fait construire une résidence d'été. La route était autrefois bordée d'arbres depuis le jardin d'Imadieh; ils ont été détruits dans toute la première partie du chemin, mais la seconde, sur une longueur d'un kilomètre, est encore bordée de chaque côté d'une double rangée de saules.

Nous quittons la voiture à l'extrémité de l'allée et arrivons à un grand étang factice de cinquante mètres de côté environ. Construit en pierres et en briques au pied de la montagne qui s'élève comme un immense rocher à pic, ce bassin recevait l'eau des sources de la montagne et le trop-plein s'en allait en ruisseau jusqu'au fleuve. Les murs de l'étang sont à demi brisés; il y a peu d'eau et le fond, à moitié comblé, n'est plus qu'une mare. Du bord de l'étang qui fait face au rocher, on aperçoit l'ensemble des grottes et des sculptures; les deux côtés latéraux sont bordés d'arbres. Une tête de colonne grecque et un buste d'homme brisés gisent de chaque côté d'un banc de pierre. C'est de là que nous prenons une vue de l'ensemble.

J'emprunte la description technique des grottes au rapport de MM. Flandin et Coste; elle est plus exacte que je ne pourrais le faire et mes photographies aideront, je crois, à la comprendre :

« Les deux grottes, de dimensions inégales, sont creusées toutes deux dans la masse de la montagne, formée d'une roche calcaire, de couleur grise, qui ne laisse prise à aucune espèce de végétation. La façade de la plus grande est ornée de sculptures : elle présente une archivolte entourée d'une guirlande de feuillages, terminée à ses extrémités par des rubans flottants; au sommet de cette archivolte un croissant, d'où partent également des rubans; dans les tympans sont placés, les ailes déployées, deux génies qui, les bras étendus vers le croissant, tiennent d'une main une couronne de perles avec nœuds de rubans, de l'autre une coupe qui paraît pleine de perles. Ces figures se présentent de face, vêtues d'une tunique flottante; un bandeau retient leurs cheveux bouclés; leurs ajustements et leurs poses leur donnent une analogie frappante avec les renommées grecques. — A gauche, le rocher s'est rompu et dans sa chute

a entraîné une notable portion de l'archivolte et de la figure de ce côté. — A la partie inférieure de chaque côté de l'entrée sont des rinceaux terminés par un groupe de fleurs. Cette façade est couronnée par des créneaux à redans qui bordent une terrasse à laquelle on arrivait autrefois par un escalier maintenant détruit.



AGAR HASSAN.

« Les parties intérieures de cette grotte sont ornées de sculptures. Dans un cadre formé par deux colonnes cannelées, sans bases, à chapiteaux ornés de feuilles et de rosaces qui supportent une tablette en encorbellement, et sur un petit socle, repose une statue équestre ; elle est exécutée en ronde bosse, mais adhérente au mur par derrière. La tête du cavalier est couverte d'un casque auquel s'attache une cotte de mailles qui recouvre son visage et la partie supérieure de son corps. Par-dessous passe une jupe descendant sur les jambes et chargée d'ornements d'une déli-

catesse remarquable. Sur l'épaule droite de ce guerrier repose une lance à demi brisée, ainsi que le bras qui la tenait. La main gauche porte un bouclier ; au côté droit pend un carquois rempli de flèches. Le cheval, massif et court, a son encolure et son poitrail défendus par une cuirasse formée de petites lames réunies par des clous et ornée de gros glands. La croupe est nue et ne pose que sur la jambe gauche, la droite a été brisée, ainsi que l'extrémité inférieure de la tête du cheval et le bas de la jambe du cavalier. »

Le caractère distinctif de cette sculpture, comme de toutes celles que l'on trouve en Perse, réside dans de grandes masses simples opposées à des parties chargées de détails qui se font remarquer par la pureté et l'adresse de l'exécution. Dans cette sculpture on remarque avec quelle minutie sont traités la queue du cheval, dont les crins sont rendus dans chaque mèche, la cotte de mailles dont tous les anneaux sont indiqués, les barbes des flèches dans le carquois, les ornements de la robe, les détails de l'armure qui couvre le devant du cheval, par opposition à la croupe et aux jambes traitées avec la plus grande simplicité.

Cette statue équestre a fait aussi donner à ce lieu le nom de *Takt-I-Roustam*[1]. Au-dessus de cette statue et sur la tablette en encorbellement qui domine le cadre sont placées trois figures d'inégales hauteurs; celle du milieu semble, autant par la supériorité de sa taille que par la richesse de ses ajustements, représenter un roi, ce qu'indiquerait aussi le croissant qui surmonte sa coiffure et au-dessous duquel flottent les deux bouts d'un ruban, sans doute le bandeau royal; les cheveux, longs et bouclés, descendent sur ses épaules; la robe est semée de grosses perles et serrée à la taille par une ceinture de perles plus petites. Un ceinturon semblable retient une épée dont la poignée est dans la main gauche et dont le fourreau est également orné de perles et de pierres précieuses. Les pieds sortent d'un ample pantalon, la main droite levée s'appuie sur une couronne de perles que tient le personnage qui est à sa gauche. Celui-ci porte un costume beaucoup plus simple, un manteau recouvre ses épaules; un trou dans sa main gauche paraîtrait avoir reçu autrefois une canne. La statue de gauche a subi le sort des deux autres : son visage a été brisé;

1. Ce *Roustam* est le héros favori des Persans; ils lui attribuent les actes les plus extraordinaires. Les travaux d'Hercule, les combats de Roland ne sont rien à côté des contes fabuleux qui retracent la vie de Roustam. Mais il est fort probable qu'il en est de cette sculpture comme de beaucoup d'autres qui portent à tort le même nom : elle ne représente pas Roustam, mais bien le héros qui se retrouve partout dans les autres bas-reliefs de cette grotte, *Chosroès le Grand* ou *Nouchir Van,* vulgairement appelé par les Persans *Khosro.* (Flandin, *Voyage en Perse.*)



GROTTES DE TAKT-I-BOSTAN.

mais, à en juger par ce qui reste et par les vêtements qu'elle porte, on doit penser qu'elle représente une femme; sa tête, couverte d'une calotte d'où s'échappe une longue chevelure, est surmontée d'une petite sphère formée de perles. Les plis d'un large manteau bordé de perles tombent sur une robe ample et traînante; cet ajustement a quelque chose du style grec observé pour les génies de la façade; ce personnage tient une urne de chaque main; celle qui est dans la main gauche est renversée et semble laisser couler de l'eau ; la main droite en tient, au-dessus de l'épaule, une autre de laquelle pend une large banderole.

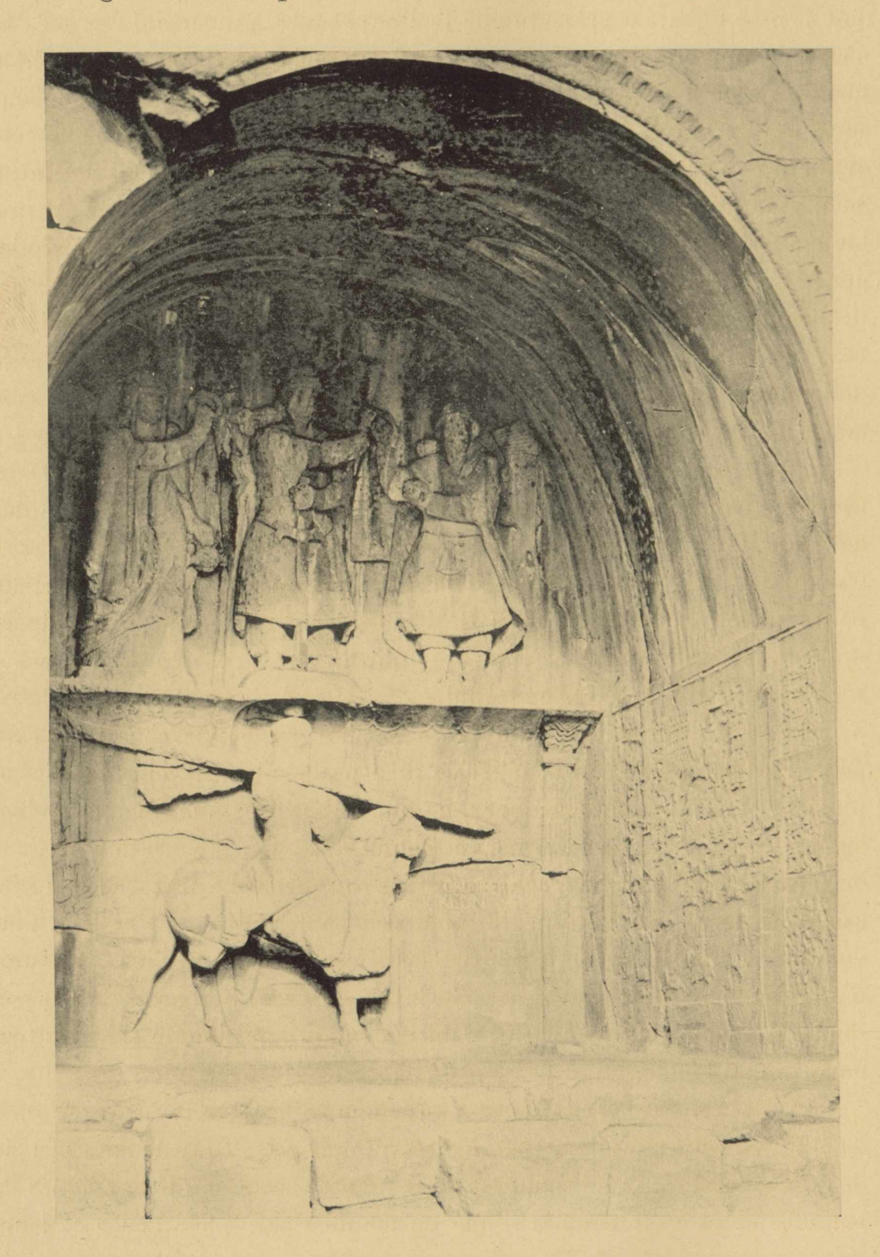
Sur les parois latérales de cette salle, deux grands cadres représentant des chasses. A gauche on voit un parc qui entoure un marécage indiqué par des plantes aquatiques, des poissons et des canards; une multitude de sangliers, traquée par des éléphants montés, tombe sous les coups d'un personnage armé d'un arc et placé au centre du tableau. Dans plusieurs barques se voient d'autres personnages qui semblent être des femmes. Les plus petits détails des animaux ou des personnages sont traités avec une finesse inouïe. Si la dureté du rocher a secondé l'artiste pour rendre avec délicatesse des détails infinis, on est étonné de sa patience et de la perfection des instruments qu'il lui a fallu employer pour achever un travail que le temps et les intempéries de l'air n'ont pas trop altéré.

Le cadre qui fait face au précédent renferme une chasse au cerf. Toutes les parties de ce bas-relief ne sont pas également bien terminées, plusieurs ne sont que dégrossies, ce qui fait penser que quelque événement aura empêché de terminer ce monument.

Au dire des Persans, ces sculptures se rapportent au monarque sassanide, Khosro-Parviz. Dans le groupe qui surmonte le cavalier, il faut voir, selon eux, Kosro, la princesse Shirin et le vizir Ferhad, au ciseau duquel seraient dus les bas-reliefs et les sculptures de la grotte; dans son criminel amour pour la maîtresse de son roi, il aurait voulu lui plaire en créant là un lieu de repos pendant la chasse.

A côté de cette grotte s'en trouve une seconde plus petite et sans aucune liaison avec elle. Deux figures y sont gravées, différant peu de pose et de costume : elles ont les deux mains appuyées sur la poignée de leurs épées et sont coiffées d'une espèce de tiare. Leur barbe et leurs cheveux sont frisés. Leurs vêtements se composent d'une veste serrée par une ceinture passant sous les bras et d'un large pantalon formant beaucoup de plis. Ces sculptures sont beaucoup inférieures à celles de la

première grotte. De chaque côté se trouve une inscription pehlvi traduite



LA GRANDE GROTTE DE TAKT-I-BOSTAN.

par M. de Sacy, et qui nous apprend que la figure de droite représente le

roi Sapor II, fils d'Hormuzd, et celle de gauche le roi Bahram, fils du précédent. Près de cette voûte, sur l'escarpement du même rocher, un cadre dans lequel sont sculptées trois figures debout, et une quatrième étendue sous leurs pieds. Ce groupe semble représenter deux rois se donnant la main et faisant alliance sur le corps d'un ennemi vaincu. Le personnage de gauche paraît symbolique: sa tête est au centre d'un large soleil; il tient de ses deux mains, du côté de la figure du milieu, un instrument inconnu; ses pieds reposent sur une fleur semblable à un lotus épanoui. Ce personnage doit être Zoroastre, d'après ce que les Guèbres disent de ses attributs. Les Parsis restés fidèles aux dogmes de l'antique religion de leur pays disent que Zoroastre était toujours représenté avec une couronne de rayons. Cette sculpture a très peu de saillie; de toutes celles de Takt-I-Bostan, elle est la plus imparfaite.

A côté de ces grottes se trouve un petit palais élevé par le prétentieux gouverneur Imad-Ed-Dauleh. La résidence doit être des plus agréables pour celui qui y habite pendant les chaleurs de l'été; le site d'abord en est ravissant, les pièces bien aménagées, bien aérées, et du rocher même qui forme le fond du vestibule jaillit une source abondante qui sort de la montagne.

Nous revenons à Kirmanshah, par la route que nous avions prise pour venir. La voiture nous conduit à travers des ruelles où elle passe à peine jusqu'à la place Meidan-I-No où nous la quittons, puis nous nous rendons chez Agar Hassan pour le dîner. Agar Hassan nous reçoit dans son bureau, grande pièce carrée ornée de tapis. Un moucharabi, entouré de glaces et de verres de couleur, donne sur un jardin. Agar Hassan est assis par terre; il a devant lui tous ses papiers sur une petite table éclairée par des bougies. Son fils, beau et solide garçon d'une trentaine d'années, nous tient compagnie. Assis autour d'une table, sur des chaises de jardin, nous causons à l'aide d'un vocabulaire persan-anglais en attendant l'heure du dîner. Du thé, du café et des sirops comme apéritifs.

Nous montons par un petit escalier dans une pièce située au-dessus de celle où nous nous trouvons. Le couvert est mis. Toujours des chaises de jardin, modèle des Champs-Élysées ou du bois de Boulogne. Nous sommes chez des musulmans : pas de femmes par conséquent; ce serait une insulte pour nous. Nous causons par la série de traductions déjà expliquée. Je n'énumérerai pas la longue suite de plats qui nous furent servis : une soupe étrange où je crus pourtant reconnaître des œufs,

puis du riz, sous toutes ses formes : riz frit, riz grillé, riz bouilli, du lièvre au riz, des côtelettes au riz, du poulet grillé sur du riz, etc. Comme boisson, de l'eau sucrée dans des carafes, du lait et, pour nous, par faveur



PRINCE PERSAN.

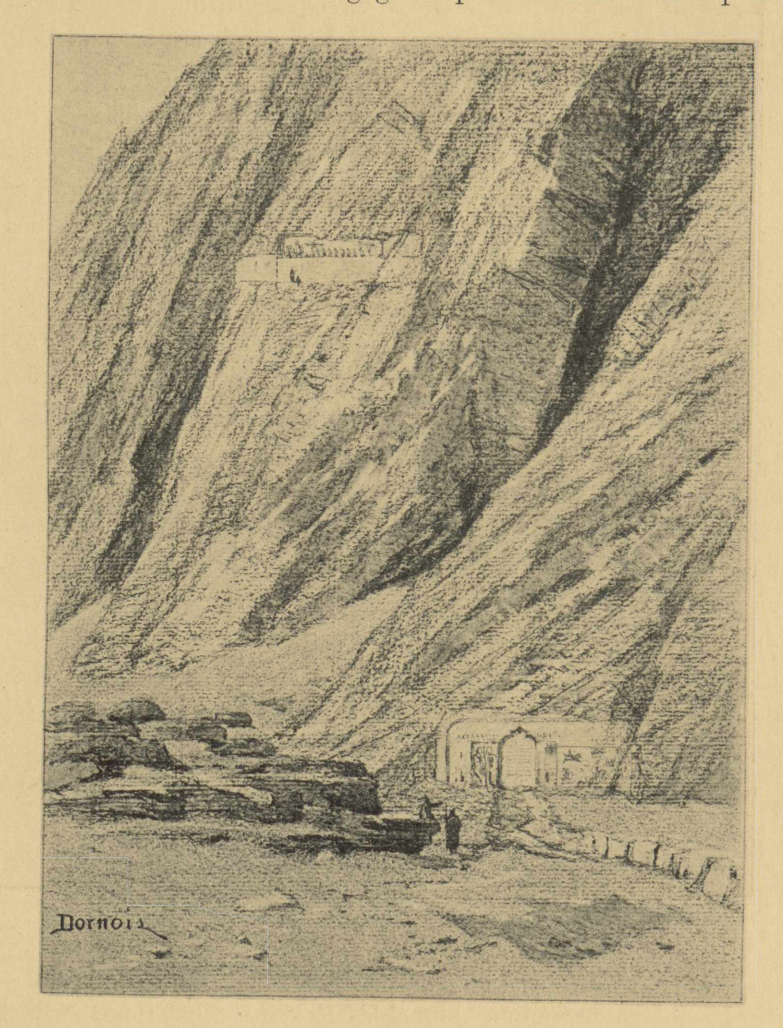
spéciale, du vin détestable, auquel les fervents musulmans se gardèrent bien de toucher. Après le dîner, du thé, du café, des sirops, comme digestifs. Nous nous retirons de bonne heure.

Agar Hassan a dû faire donner des ordres à la poste pour que nous puissions avoir demain matin des chevaux de tchapar. Nous avons réglé

nos katerdjis et préférons beaucoup ce mode plus rapide, quoique plus fatigant et plus coûteux.

7 novembre.

Nous avons réduit notre bagage au plus strict nécessaire pour ga-



INSCRIPTIONS DE BISOUTOUN.

gner Téhéran rapidement; un cheval de charge nous suffit. Notre petite troupe se compose de cinq chevaux, quatre cavaliers, Hamelin et moi,

Yovan et le tchaparji; l'ordre est facile à maintenir et nous enlevons en trois heures et demie les sept farstaks (quarante-deux kilomètres) de l'étape. Les chevaux sont légèrement fatigués en arrivant à *Bisoutoun*, mais nous allons en avoir d'autres; le maître de poste se fait tirer l'oreille, toutefois l'exhibition de nos lettres lui rend toute sa complaisance.

Pendant que Yovan surveille le changement, nous allons avec Hamelin examiner les inscriptions et les bas-reliefs célèbres de Bagistan (nom ancien de Bisoutoun ou Behistoun).

C'est Rawlinson qui, le premier, osa prendre l'empreinte des inscriptions, gravées dans le roc à une hauteur telle que la plupart des voyageurs avaient reculé. L'inscription est gravée sur une partie de roc de quarante mètres de longueur sur trente mètres de large environ; les inégalités avaient été soigneusement bouchées de ciment et la surface avait été recouverte d'une couche de vernis siliceux pour préserver le roc.

Cette inscription contient mille lignes en trois colonnes; elle rapporte les hauts faits de Darius, fils d'Hystaspes, à son retour de Babylone, gravés en caractères cunéiformes en trois idiomes différents. C'est elle qui a mis Grotefend et Burnouf sur la voie du déchiffrement des caractères cunéiformes. Le texte des inscriptions corrobore et confirme les récits historiques d'Hérodote en tous points. Une autre inscription grecque, au-dessous de laquelle se trouvaient quelques bas-reliefs dont les dessins abîmés sont à peine reconnaissables, a été honteusement mutilée par un gouverneur, Hadji-Ali-Khan. Il fit creuser et polir une partie du rocher sur laquelle était l'inscription même pour en graver une autre en caractères arabes modernes. Dans les quelques lignes qui sont restées de l'ancienne inscription, on a retrouvé le nom du satrape Gozartes.

Quant à l'inscription de Sémiramis en caractères assyriens mentionnée par Diodore de Sicile, il n'en reste plus de traces[1].

1. Selon cet historien, Sémiramis, qui se dirigeait sur la Médie avec une grande armée, s'arrêta quelque temps près d'une grande montagne nommée Bagistan; elle fit polir une partie de rocher sur laquelle elle se fit représenter, entourée de cent gardes du corps; au-dessous elle aurait fait graver en caractères assyriens : « Sémiramis fit l'ascension de cette montagne en empilant les unes sur les autres les charges des bêtes de somme. » Οὗ τὸ κατώτατον μέρος καταξύσασα τὴν ἰδίαν ἐνεχάραξεν εἰκόνα, δορυφόρους αὐτῇ παραστήσασα ἑκατόν· ἐπέγραψε δὲ καὶ Συρίοις γράμμασιν εἰς τὴν πέτραν ὅτι· « Σεμίραμις τοῖς σάγμασι τοῖς τῶν ἀκολουθούντων ὑποζυγίων ἀπὸ τοῦ πεδίου χώσασα τὸν προειρημένον κρημνὸν διὰ τούτων εἰς τὴν ἀκρώρειαν προσανέβη. » (Diod. de Sic., II, 13.)

On a généralement traduit le mot Συρίοις par *Syriaques;* je crois qu'il signifie plutôt *Assyriens;* d'après Hérodote, ces deux mots auraient le même sens : « Οὗτοι δὲ ὑπὸ μὲν Ἑλλήνων ἐκαλεῦντο Σύριοι, ὑπὸ δὲ τῶν βαρβάρων Ἀσσύριοι ἐκλήθησαν. » (Hérodote, VII, 63.)

Les bas-reliefs sont en mauvais état; le plus important représente un roi suivi de neuf individus, les mains liées derrière le dos, et attachés



MARCHANDS AMBULANTS.

les uns aux autres par le cou. Au-dessus de chaque indi vidu se trouve une petite inscription gravée en caractères cunéiformes; au-dessous encore de nombreuses lignes d'inscriptions.

Nous revenons au tchaparkhaneh. Rien n'avait été préparé; il fallut

nous fâcher pour obtenir des chevaux; le maître de poste n'en avait pas, je crois, suffisamment, car on dut nous laisser les mêmes pour Yovan et les bagages.

Aussitôt après avoir tourné le pic et traversé les ruines de la grande cité qui s'élevait jadis à cet endroit, nous passons le Gamas-Ab sur un pont de trois arches, en dos d'âne, comme tous les ponts orientaux, et peu commode pour les chevaux. Les rives sont bordées de roseaux et de plantes marines au milieu desquelles on aperçoit de nombreuses cigognes.

Jusqu'à *Hossein-Kalah,* les plaines se succèdent. Sur un mamelon élevé, isolé dans la plaine, un majestueux portail de caravanseraï se dresse fièrement: le soleil qui l'éclaire projette son ombre sur la pente du mamelon. Notre allure est rapide; nous côtoyons la rivière qui serpente au milieu de cette grande plaine dans un large lit où des bancs de galets indiquent l'importance que son cours doit avoir au printemps. L'horizon, à une distance peu éloignée, est fermé par de hautes montagnes, couvertes de neige; ce sont les ramifications de l'Elwend.

Notre marche se ralentit. Le fleuve est bordé de rochers par-dessus lesquels il faut passer à grand'peine ; c'est pourtant la voie habituelle. La roche a été polie par le passage des caravanes et rendue d'autant plus glissante. Nous rentrons bientôt dans la plaine; des champs de coton, de ricin, d'opium et de pavots bordent la route. Nous approchons de *Sahna* qui apparaît au loin dans une touffe de verdure. Nous y arrivons à cinq heures. Sans compter notre promenade à Bisoutoun, nous avons fait depuis ce matin soixante-treize kilomètres en sept heures. Faire deux farstaks à l'heure, c'est la plus grande rapidité que l'on puisse atteindre.

L'entrée dans Sahna est des plus champêtres; le chemin est bordé de jardins remplis d'arbres fruitiers de toutes espèces et où s'élèvent de magnifiques noyers, dominant tous les autres arbres; des ruisseaux coulent sur des cailloux répandant la fraîcheur.

Nous atteignons le village même. La première maison est un immense caravanseraï, d'où sort une bande de chevaux, d'ânes et de mulets, débarrassés de toute bride et de tout harnachement, couverts encore de la poussière d'une longue route; ils vont à l'abreuvoir accompagnés par quelques enfants.

Le tchaparkhaneh est à l'autre extrémité de la ville, par delà des quartiers ruinés. Il se voit de loin avec son balakhaneh au premier étage, qui domine toutes les autres constructions. Nous y passons la nuit.



BAZAR D'HAMADAN.

8 novembre.

Nous entrons dans la série des jours courts. A six heures, nous quittons Sahna et le jour commence seulement à poindre. La première partie de notre première étape est, paraît-il, difficile et dangereuse ; il nous faudra passer au milieu de défilés, de cols et de mamelons où les brigands se cachent facilement et attendent les caravanes.

Nous n'avons pas été attaqués; mais, une demi-heure avant d'arriver à l'étape, le cheval de charge tomba du haut d'un rocher dans un fossé profond et brisa en mille endroits les cordes et les courroies qui fixaient sa charge. Les objets qu'il portait ne furent pas endommagés ; mais impossible de refaire la charge; le tchapardji et Yovan, après avoir posé le mieux possible tous les paquets sur le dos de la bête, marchèrent au pas de chaque côté, maintenant l'équilibre. Hamelin court au relais pour qu'on prépare les chevaux pendant ce retard forcé. Aussitôt arrivés, Yovan va au bazar acheter de nouvelles sangles et des cordes de rechange.

Nous aurions bien voulu voir les restes du fameux temple de Diane que signale M. Flandin ; il était déjà à moitié enfoui sous des décombres à l'époque de son voyage ; il n'en reste plus de traces intéressantes aujourd'hui. Les habitants ont trouvé dans la plate-forme un soubassement commode pour leurs maisons, et un appui dans les tronçons de fûts de colonnes; le temple est enfoui sous un des quartiers.

Nous quittons *Kengover* à onze heures et demie. Nous côtoyons la plaine à mi-côte, sur le versant Sud-Est d'une colline aride; puis, franchissant un défilé rocheux, nous arrivons à une autre plaine au bout de laquelle on aperçoit Asadabad.

De nombreux ruisseaux traversent cette plaine fertile et cultivée, parsemée de malheureux hameaux de quelques maisons peuplées de pasteurs ou d'agriculteurs. Des chiens aboient furieusement en nous voyant passer. L'un de ces hameaux, *Minderabad,* abandonné maintenant, était entouré d'un mur crénelé en terre ; au milieu sur un mamelon, s'élevait une mosquée fortifiée en terre également. Tout cela s'effrite à la chaleur du soleil et fond sous les pluies ; d'ici peu, il n'en restera plus rien.

A trois heures et demie, nous sommes à *Asadabad.* Nous demandons d'autres chevaux ; vingt-six kilomètres nous séparent d'Hamadan et nous voulons y arriver ce soir.

Nous quittons Asadabad à quatre heures passées. L'étape n'est pas longue, mais elle est difficile : il nous faut franchir une importante ramification de l'Elwend. La montagne s'élève à pic au-dessus de la ville ; le sentier est des plus rapides. Au sommet on est au point culminant de l'étape. De là, la vue s'étend fort loin : par un beau temps nous verrions même Kengover; mais le temps, qui menaçait au départ, est épouvan-



MARCHANDS DE KHEBAB (d'après Flandin).

table ; la pluie, le vent, la nuit qui commence à venir, tout nous empêche de voir et rend la marche difficile. Yovan est ivre comme je ne l'ai jamais vu et s'égare. Hamelin et le muletier le recherchent, pendant que, resté auprès des bagages, j'allume la lanterne comme point de repère. Enfin, on le retrouve et nous nous remettons en route ; le muletier indique le chemin, Hamelin surveille Yovan et moi le cheval de charge.

A dix heures et demie, nous arrivons à la porte d'*Hamadan;* nous devions entrer par l'Est, nous entrons par l'Ouest. Notre tchapardji s'était trompé. Nous traversons la ville dont chaque quartier est fermé par des portes, gardées par un poste. A chaque porte ce sont de nouvelles diffi-

cultés pour se faire ouvrir. A l'une d'elles un garde refuse de nous laisser passer, si nous ne lui donnons pas un pourboire d'avance ; le pourboire donné, il demande le double. Je lui reprends le tout et me fais conduire par un habitant au tchaparkhaneh qui est sur la limite extérieure de la ville.

Nous allions sortir, nous étions déjà aux dernières maisons et allions traverser un pont. (Le muletier marchait en avant, suivant l'homme qui nous guidait et tenant le cheval de bagages; je venais ensuite, puis Hamelin et Yovan le dernier.) Quatre individus nous barrent le passage. Ils laissent passer le muletier. L'un deux saute à la bride de mon cheval et, me tirant par la jambe, essaye de me jeter à terre. Je le frappe d'un grand coup de fouet à la tête et il tombe à moitié étourdi. Pendant ce temps les trois autres, armés de couteaux, cherchaient à couper les sangles du cheval de bagages. Hamelin et moi nous nous précipitons sur eux; mais, nous voyant ainsi résolus, les brigands s'écartent. Nous passons. Yovan est resté en arrière; il est tellement gris, qu'il n'a rien compris à la scène et en me retournant pour voir ce qu'il devient, j'aperçois deux individus qui cherchent à le renverser. Je cours à lui et les hommes se sauvent. Nous avançons à travers ces mauvais quartiers avec la plus grande précaution et atteignons enfin le tchaparkhaneh à minuit. Le maître de poste, pour le frère duquel Agar Hassan m'avait donné un mot, nous reçoit fort bien. Tous nos bagages sont montés dans la chambre où nous faisons un grand feu. Nous avons fait aujourd'hui quatre-vingt-dix-huit kilomètres.

9 novembre.

A sept heures, nous sommes réveillés par des moineaux qui ont l'habitude de loger dans la chambre et semblent tout étonnés de la voir occupée. J'écris un mot au frère du maître de poste, M. Karapett, qui parle anglais, pour lui demander s'il ne connaîtrait pas quelqu'un parlant français ou anglais, pour nous accompagner dans la ville. M. Karapett joint à ses nombreuses et lucratives fonctions, celle de maître d'école; il reçoit du gouvernement britannique une rétribution pour enseigner sa langue et vanter les vertus de la Grande-Bretagne.

L'origine d'Hamadan est fort ancienne. La ville occupe la place d'Ecbatane qui remonte à la fondation de l'empire médique.

Vers 780 avant Jésus-Christ, Arbacès, satrape de Médie, poussa sa

satrapie à la révolte contre le joug des rois assyriens. Il battit Sardanapale, qui périt dans l'embrasement de sa capitale et de son palais, et se fit nommer roi. A la mort d'Arbacès, les Mèdes voulurent être gouvernés par une république ; mais la liberté dégénéra en une telle licence, qu'au bout d'une trentaine d'années, ils reconnurent la nécessité du régime monarchique. Déjocès, un des juges, fut nommé roi (733 ou 710 avant J. C.). Il rétablit l'ordre et, autour de son palais, fonda Ecbatane, qu'il entoura d'une septuple enceinte de murailles élevées. La ville était construite sur une hauteur et les murailles paraissaient aller en croissant. Sous Phraorte, fils de Déjocès, elle fut prise et pillée par Saosduchin, roi de Ninive. Cyaxare, fils de Phraorte, la reprit et



TOMBEAU D'ESTHER ET DE MARDOCHÉE.

assiégea à son tour Ninive qui tomba en entraînant par sa chute la ruine de l'empire assyrien. Astyage, fils de Cyaxare, celui que l'Écriture nomme Assuérus, embellit beaucoup la ville. A partir de Cyrus, Ecbatane se partagea la résidence des souverains avec Suse, Babylone et surtout Persépolis, qui était la résidence d'hiver, tandis que Ecbatane, située au pied des montagnes, était un séjour plus agréable pendant l'été. Alexandre le Grand, après avoir pris les trois grandes villes de l'empire, marcha sur Ecbatane (330 av. J.-C.) où s'était réfugié Darius Codoman, vaincu à la bataille d'Arbelles. Il y trouva des trésors immenses qu'il augmenta encore de tous ceux qu'il avait conquis dans sa marche victorieuse.

Depuis, les historiens ne font plus mention d'Ecbatane que comme résidence d'été des souverains. Les Séleucides gaspillèrent la plus grande

partie de ses richesses et détruisirent ses monuments. Des sept murailles, du magnifique temple du Soleil, il ne reste que des débris informes.

Actuellement la ville d'Hamadan, florissante sous les Sophis, n'a plus qu'une importance fort secondaire ; elle a environ trente mille habitants, dont la plupart sont juifs.

Le monument le plus curieux est le mausolée qui renferme, dit-on, les tombeaux d'Esther et de Mardochée. Ce monument, qui n'est pas incontestable, est des plus simples et ne paraît pas remonter à plus de onze ou douze siècles. Il aurait été construit par un israélite, nommé Ismaïl, pour abriter les restes d'Esther et de Mardochée, transportés de Suse à Hamadan. L'intérieur se compose de deux pièces ; aucune fenêtre à l'extérieur. On entre par une petite porte découpée dans une grosse pierre, dont deux extrémités sont taillées de manière à former les gonds. Un trou au milieu sert à passer la main pour l'ouvrir. L'ouverture est très basse ; il faut se baisser. On se trouve dans une première pièce, où, sur quelques planches, sont des lampions de suif, allumés les jours de fête. Pour pénétrer dans la pièce à côté, il faut passer par une ouverture plus basse et plus étroite encore ; ce n'est qu'à genoux et en rampant qu'on peut y entrer. Là, se trouvent les tombeaux : deux catafalques en bois noir, de deux mètres de long sur un mètre de large et un mètre cinquante de haut, couverts d'inscriptions en caractères hébraïques.

Hamadan renferme aussi le tombeau d'Abou-Ibn-Sina, plus connu sous le nom d'Avicenne, médecin et philosophe fort célèbre, qui vivait au commencement du XIe siècle après Jésus-Christ, et celui du poète mystique Feryd-Ibn-Assar (XIIe siècle après J.-C.).

Hamadan est un lieu de pèlerinage pour les israélites de l'Orient. C'est autour du tombeau d'Esther qu'ils célèbrent la fête du Pourim, ou Parim, instituée selon les uns en souvenir de l'indépendance qu'ils recouvrèrent sous les Macchabées, selon les autres en mémoire de la tyrannie d'Aman, dont Esther sut les délivrer en fléchissant et séduisant Assuérus par sa douceur et sa beauté.

Après avoir visité ces divers monuments, nous parcourons les bazars fort animés et bien assortis, où nous achetons différents objets de fabrication locale : bonnets, chaussures, etc., que nous voyons faire sous nos yeux. Des individus circulent à travers la foule vendant des fruits et des sucreries sur de grands plateaux de cuivre étamés, ornés de dessins et d'arabesques gravés. Ici, comme dans tous les bazars d'Orient, chaque quartier

a sa spécialité. Un passage est consacré aux cardeurs de coton, dont les singuliers instruments produisent un bruit étrange. Sur un morceau de bois courbé en forme d'arc, ou plus réellement de harpe, on tend une corde, autour de laquelle le coton est enroulé. Le cardeur frappe avec un maillet de bois la corde, dont les vibrations séparent parfaitement les fils.

Nous terminons notre promenade par une visite à l'école de M. Karapett qui nous traduit, en persan, une dépêche que nous désirions envoyer



TOURNEUR DE KALIOUNS AU BAZAR.

à Téhéran pour annoncer notre arrivée. De là, nous allons chez le gouverneur qui nous a invités à une collation. Il nous sert des fruits, du thé, du café, des confitures, des sirops et un plat persan que je n'avais pas encore goûté, sorte de sucre râpé en forme de filasse.

A six heures, nous sommes de retour au tchaparkhaneh.

10 novembre.

Nous quittons Hamadan à cinq heures et demie. Le jour n'est pas levé et il fait très froid ; la neige est tombée en abondance sur l'Elwend.

A six heures, nous traversons le village de *Scheverin,* faubourg d'Hamadan, un peu plus élevé que cette ville, d'où l'on voit toute l'étendue de la



CARDEURS DE COTON.

plaine. Le massif de l'Elwend s'élève au sud-ouest, dominant la ville. *Sourkhabad*, que nous rencontrons ensuite, contraste par son aspect riant avec la sécheresse qui l'entoure ; le hameau se compose d'une centaine de maisons. A onze heures, nous sommes au relais de *Melaguird.* Le maître de poste nous offre du pain, du raisin et une espèce de

raisiné ou de miel assez agréable. Au moment de partir, quand je règle ce que je dois pour l'étape précédente, il refuse d'accepter la monnaie d'or russe que je lui donne et qui a cours à Téhéran, à Hamadan, à Kirmanshah et dans toute la région. Comme je n'ai pas d'autre monnaie, il faut qu'il s'en contente. Les chevaux sont sellés, nous sommes prêts à partir ; il refuse d'ouvrir la porte de la maison, me montrant toujours la pièce qui ne lui plaît pas. Il ne veut pas céder et il faut en finir. Je brise la porte, dont la mauvaise serrure en bois, quoique grosse, n'offre pas grande résistance, et nous partons au galop.

La route s'étend au milieu de prairies immenses où paissent des troupeaux ; dans la prairie, de grandes taches blanches de dépôts salins. Nous atteignons *Hamikessé,* village désolé, près duquel s'élèvent, sur un monticule, les ruines d'une forteresse en terre ; un petit ruisseau encaissé dans des berges de deux mètres de haut traverse le village. Une heure de galop dans la plaine, et un nouveau village, *Koushnabad,* où sont quelques maigres vergers de grenadiers et de citronniers. Au milieu, une large place avec un caravanseraï. A deux heures et demie, nous sommes à *Zerré.* Le village est situé au fond d'une dépression et nous ne le découvrons que lorsque nous sommes sur le bord du ravin. La plaine s'étendait au loin devant nous et nous nous croyions très éloignés de l'étape.

Sur la petite place de ce misérable hameau (cent maisons environ) quelques individus jouent à un jeu qui ressemble à notre bouchon. Une heure après notre arrivée, nous repartons. Notre tchaparji est sans doute pressé, car il pousse les chevaux qui sont excellents ; jamais nous n'avons été aussi vite. En une heure trois quarts, nous avons fait cinq farstaks (32 kilomètres). Il est cinq heures et demie. Nous avons parcouru quatre-vingt-cinq kilomètres depuis ce matin. Nous sommes à *Merek.* Quelque misérable que soit ce lieu d'étape, nous nous y arrêtons pour y passer la nuit.

Merek ou Moubarkin (village de la mort) est complètement abandonné ; pas un être vivant dans les soixante ou quatre-vingts maisons. Le tchaparkhaneh seul est habité par le maître de poste, lié par un contrat. Ce village est situé au milieu de rochers, de collines de pierres. Pas la moindre végétation ; je n'ai jamais rien vu d'aussi triste et d'aussi désolé. Il fait froid et le balakhaneh est inhabitable. Nous nous logeons dans une des petites chambres sans fenêtres, qui sont de chaque côté du couloir d'entrée. Pas de bois pour faire du feu. Je promets à un individu qui se trouve là un bon pourboire s'il nous en rapporte.

Il revient au bout d'un quart heure avec un poteau télégraphique.

A peine suis-je couché que mon lit se brise. Notre matériel commence à se fatiguer.

11 novembre.

Nous partons à six heures. Le ravin desséché, rempli de squelettes et de charognes, complète l'aspect sinistre de ce lieu de désolation. Un cheval tombé dans le ravin depuis quelques jours gît à moitié déchiqueté par les corbeaux et les oiseaux de proie.

Les chevaux que nous avons sont mauvais, ils buttent et tombent. Deux fois nous avons toutes les peines du monde à relever le cheval de bagages. La route n'offre aucun intérêt; de temps à autre on rencontre quelque caravanseraï ruiné, élevé on ne sait pourquoi au milieu du désert, des caravanes de chameaux et d'ânes chargés de cloches et de clochettes emboîtées les unes dans les autres; c'est un bruit assourdissant.

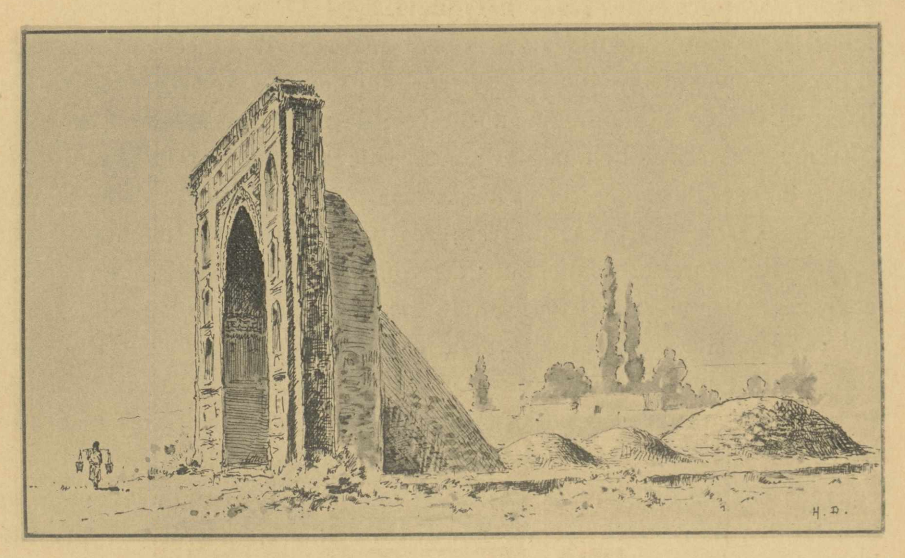
A dix heures et demie, nous arrivons à *Nobaran,* entouré de vergers et traversé par un large ruisseau, le Reza-tchaï, affluent du Kara-tchaï, qui va se perdre dans les déserts et les marais salés au sud de Téhéran. Les chevaux sont pires encore que ceux de ce matin; l'un d'eux, celui des bagages, a deux ou trois plaies béantes qui répandent une fort mauvaise odeur. La route suit le versant nord de la vallée du Reza-tchaï; elle est souvent coupée de torrents desséchés que doivent remplir les pluies si abondantes dans cette région. Parmi les cailloux, on voit une quantité de pierres vert d'eau, couleur de turquoise. La pluie tombe, et quoiqu'il ne soit que deux heures et demie quand nous arrivons à *Samambeh* (Tchemerin), nous nous y arrêtons. Le village, d'une trentaine de maisons, est précédé d'une forteresse en terre d'apparence majestueuse.

Au tchaparkhaneh, c'est à peine si nous pouvons nous loger; les chambres ont fondu sous la pluie. Le maître de poste nous cède sa chambre, ou plutôt sa pièce, uniquement garnie de deux nattes et d'un tas de grenades. La terre séchée du plafond tombe sur nous avec la pluie. Nous passons la soirée à réparer nos vêtements.

12 novembre.

La pluie a tombé toute la nuit; le temps paraît s'élever ce matin.

La route est insignifiante. Nous gagnons *Saveh* en deux heures de galop. La ville paraît vivre dans la richesse et l'abondance; quoique située au milieu d'un désert, ses jardins sont florissants; les grenadiers y poussent en grand nombre et les fruits en sont renommés. Pourtant, ceux de Bakoubah nous ont semblé beaucoup meilleurs. L'aspect de Saveh est tout particulier. Les premières maisons, au milieu des touffes d'arbres, ont toutes un petit pavillon au premier étage, semblable au balakhaneh des tchaparkhaneh et orné de petites colonnes. C'est un luxe relatif. Le cimetière a aussi un certain caractère; plusieurs tombeaux ont un dôme



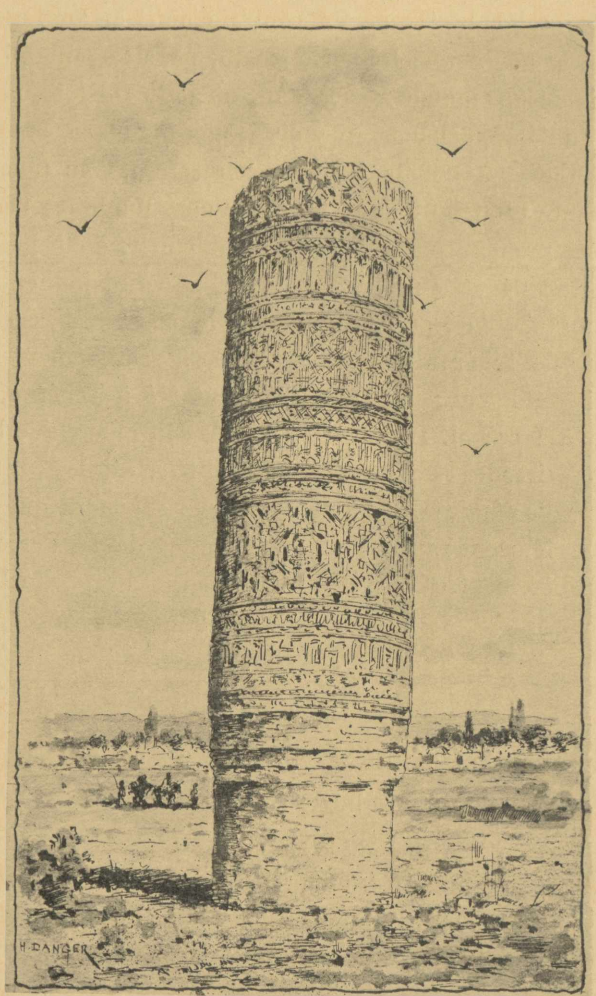
RÉSERVOIR A SAVEH.

en briques soutenu par quatre colonnes. Les larges pierres et les dalles de nos tombes sont remplacées par des plates-formes en briques.

Nous rencontrons une singulière construction. De loin, on ne voit qu'un grand portail, entrée d'escalier qui descend sous terre et semble conduire à une source. Deux petits dômes et un autre plus grand sont sur l'alignement du portail. Ce sont des bains et des réservoirs.

Le tchaparkhaneh est immense; il y aurait place pour cent cinquante chevaux; mais le maître de poste n'en a que douze. Pendant que Yovan court au bazar pour chercher quelques provisions, nous allons faire un tour dans la partie sud de la ville, toute ruinée et délabrée, mais contenant encore les restes curieux d'une très belle mosquée. Les minarets

à demi brisés, conservent encore des débris de faïences émaillées de toute beauté; les dômes sont également garnis de plaques de faïence fort belles. Saveh a dû, jadis, être bien plus importante; toute cette partie de



MINARET RUINÉ A SAVEH.

la ville conserve les traces d'une grandeur disparue. Il y a deux siècles, Chardin, en la visitant, signalait ses ruines comme déjà anciennes.

Nous quittons Saveh à midi. Le temps est lourd et le soleil fort chaud. Nous gravissons au trot, pendant plus d'une heure, la pente fort douce d'une grande vallée. Nous nous désaltérons auprès d'un ruisseau

et assistons à un combat d'aigles, de corbeaux et de chiens qui se disputent sur la route le corps d'un âne à peine mort. Une heure de galop pour passer le col à travers de petits mamelons, et nous descendons dans la grande plaine de l'*Hezardere,* qu'il ne faut pas moins de trois quarts d'heure, à une très vive allure, pour traverser. Les villages semblent fuir devant nous : *Zerend, Mamounieh.* De loin, on les prend pour le lieu de l'étape; et puis on y arrive, on les passe, et le tchapardji va toujours. Enfin, à quatre heures nous sommes au tchaparkhaneh. L'étape suivante est trop longue pour que nous puissions l'entreprendre ce soir. Nous prenons place dans le balakhaneh, dont les murs sont couverts de dessins et de plaisanteries plus ou moins spirituelles en persan, en anglais, en français. La route, depuis Saveh, est fort suivie. C'est la route de Téhéran à Ispahan. Elle est relativement facile; il est peu de touristes, hommes et femmes, ayant été à Téhéran, qui n'aient poussé jusqu'à Ispahan. Le maître de poste sait mieux que les autres ce que peuvent désirer les Européens. L'eau du pays est des plus malsaines.

Au loin, on admire les montagnes de l'Elbourz, qui séparent le Ghilan et le Mazanderan des plateaux arides de la Perse, et le pic neigeux, régulièrement conique, du Demavend, qui rappelle la régularité du Fusi-Yama.

13 novembre.

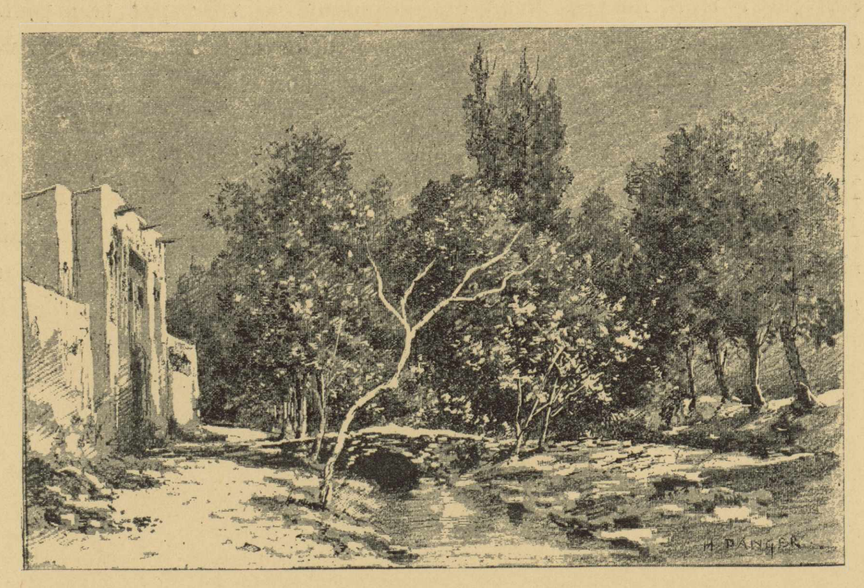
Nous quittons le tchaparkhaneh de *Khanabad* à cinq heures. De ce côté du village, de grands champs de coton et de ricin bordent la route. Un paysage plus accidenté succède à une longue plaine, et, au milieu d'un terrain dénudé et inculte, nous rencontrons l'Abhar-tchaï, que nous passons à gué. Là, nous rattrapons un autre voyageur seul avec son tchaparshagir [1]. Malgré son apparence européenne, nous le croyons Persan; un Européen ne voyagerait pas ainsi. Tout son bagage tient dans des courgines placées sur son cheval et celui du tchaparshagir.

Nos chevaux, que nous avons pressés dans la première partie de l'étape, n'en peuvent plus; celui de charge est tellement fatigué que, pour l'entraîner, j'attache la longe de son licol au pommeau de ma selle.

La route est excellente; une grande plaine, légèrement sablée,

1. Depuis Saveh, c'est le nom que j'entends donner aux courriers qui accompagnent les voyageurs en poste.

descend en pente très douce. *Robat-Kérim* apparaît enfin. L'oasis ne ressemble pas à celles que nous avons vues jusqu'ici; au lieu de verdure, c'est une chevelure brune de feuilles jaunies et dorées par l'automne. Les eaux sont abondantes; un grand ruisseau à l'entrée, et dans plusieurs ruelles de nombreux canaux; dans la rue que nous suivons, c'est un vrai cours d'eau de plus de deux mètres de large, bordé d'arbres, de figuiers et d'érables magnifiques. Un petit pont en troncs d'arbres recouverts de branchages et de terre, en face du tchaparkhaneh, donne accès à la mai-



RUE ET TCHAPARKHANEH A ROBAT-KÉRIM.

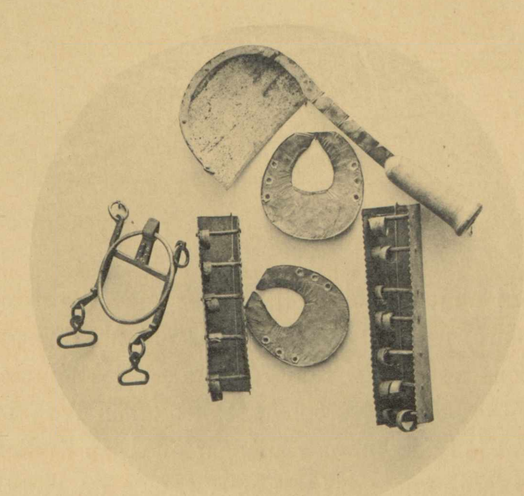
son de poste, qui n'est pas en meilleur état que ses voisines. Nous nous reposons une heure, pendant que l'on nous prépare d'autres chevaux.

Quoique nous approchions de Téhéran, où les femmes musulmanes sont peut-être encore plus sévèrement tenues qu'en Turquie, des laveuses, accroupies devant le ruisseau, ne ramènent que bien mollement leur voile sur le visage, tandis que nous passons. Quant au reste, bras, jambes, épaules, elles ne songent pas à le cacher. Elles sont fort jolies.

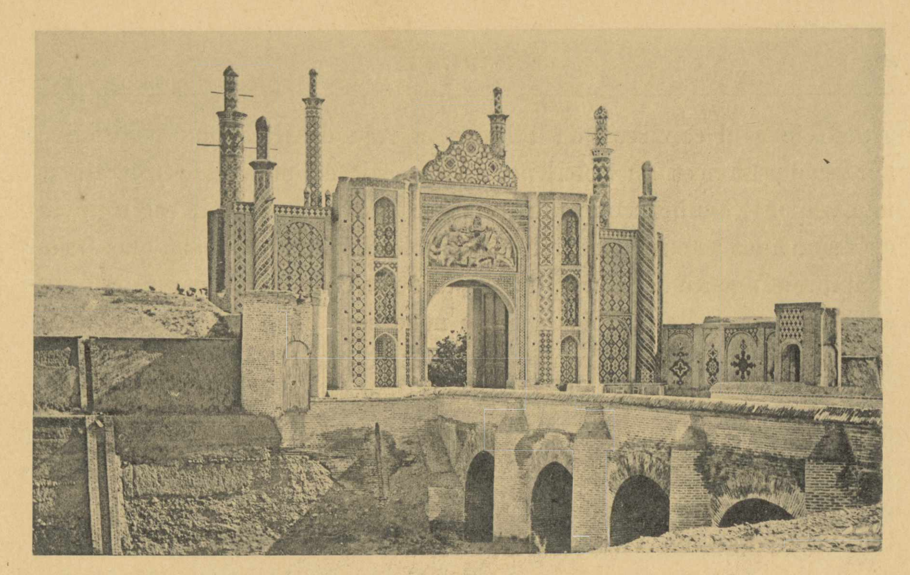
Le voyageur que nous avons rencontré ce matin est arrivé presque en même temps que nous. Il déjeune de son côté et fume le kalian; c'est décidément un Persan. Il ne dit pas un mot que nous puissions comprendre. Nous repartons donc sans savoir d'où il vient ni où il va.

A la sortie du village, les champs sont coupés de canaux d'irrigation qui forment des marais boueux. La plaine est semée de nombreux villages entourés de champs et de vergers; la culture est plus activement poussée. Nous passons ainsi *Nasrabad, Salon, Tchebardoun.* Nos costumes, nos personnes ne sont plus des objets d'étonnement; on se sent proche de la capitale. Nous passons le Keredj sur un pont à peu près entretenu, chose extraordinaire.

La pluie commence à tomber quand nous apercevons *Téhéran.* Nous arrivons à trois heures. Nous entrons dans la ville par une porte ornée de faïences bleues, jaunes, noires, blanches et d'un dessin baroque au-dessus du portail. Les rues sont larges, bordées de maisons basses d'un seul étage. Nous traversons une grande place sur laquelle donne l'entrée du palais du shah, et dont toutes les issues ont des portes. Nous sommes dans le quartier européen. Nous descendons à l'hôtel Prévôt. Enfin, nous voilà au terme de cette entreprise qui nous semblait si difficile et si périlleuse. Nous sommes allés de Baghdad à Téhéran, sans guide, sans interprète et ignorant la langue.



USTENSILES D'ÉCURIE.



UNE PORTE A TÉHÉRAN.

CHAPITRE XIII

TÉHÉRAN

DU 13 AU 21 NOVEMBRE

L'hôtel Prévot. — M. de Vauvilliers. — L'ambassade de France. — Le docteur Tholozan. — Un salam. — Les pensionnaires de l'hôtel. — Les ambassades. — Caravanes du Turkestan. — Les Susmanlis ; leurs danses. — La peste et le choléra. — Les quarantaines. — Le festin du shah. — L'administration intérieure. — L'école militaire. — Les fils du shah : Mozaffer-ed-Dine-Mirza ; Zelleh-Sultan. — M. Lemaire ; la musique du shah. — La grande route de Téhéran à Rescht et de Kaswin à Tauris. — Moustofi-el-Memalek. — L'ark ou palais du shah. — Visite du palais. — Le trône des Paons. — Le tekieh. — Les théâtres en Perse. — Promenade du shah. — Son escorte. — Les bazars. — Les fortifications. — Les environs : Tochan-tepeh ; Echeret-Abad ; Kasr Kadjar ; Tadjrich. — Départ de Téhéran.

Nous sommes reçus par Mme Prévôt. Notre télégramme d'Hamadan lui était bien parvenu ; mais, n'ayant pas jugé à propos de nous préparer notre chambre d'avance, elle maugrée maintenant d'être obligée de se presser. M. Prévôt, qui est, en même temps que l'unique hôtelier, le

grand, le seul confiseur de Téhéran, a reçu du shah la décoration de l'ordre du Lion et du Soleil pour avoir fait en nougat le portrait du monarque. Il est beaucoup plus aimable que sa femme; il est souffrant en ce moment; nous le regrettons doublement. Nous avons une bonne chambre; l'agence Ziegler, qui a expédié nos caisses de réserve de Tauris à Téhéran, nous les envoie de suite; nous pouvons donc quitter nos vêtements en loques et prendre une tenue plus correcte.

A peine sommes-nous installés qu'on nous annonce la visite de M. de Vauvilliers. Notre ami de Tauris ne nous avait pas oubliés. Guettant notre arrivée, qu'il savait proche, il avait voulu être le premier à nous souhaiter la bienvenue à Téhéran.

Notre première visite est pour l'ambassadeur de France. M. de Balloy, en ce moment à Paris, est remplacé pendant son absence par M. F. Souhart, chargé d'affaires. L'accueil de notre compatriote est aussi aimable que nous pouvions l'espérer. Nous causons longtemps avec lui et M. Audibert, drogman-chancelier de l'ambassade. Ces messieurs nous retiennent à dîner. Sur ces entrefaites arrive M. Roqueferrier, premier drogman.

Quelle n'est pas notre surprise, quand nous reconnaissons en lui le voyageur qui nous avait tant intrigués ce matin! Il revenait d'une excursion à Ispahan. La connaissance est promptement faite; ces messieurs nous remettent une longue correspondance d'Europe que nous attendions avec impatience et sur laquelle nous jetons un rapide coup d'œil, pendant qu'ils terminent leurs travaux.

14 novembre.

Nous allons, dès le matin, rendre visite au docteur Tholozan, que nous n'avions pu voir hier. Le docteur n'est pas chez lui. Médecin et confident du shah, il venait d'être appelé par Nasr-ed-Dine.

Toute la ville est en émoi; c'est aujourd'hui la fête du shah, qui, à cette occasion, donne un *salam* ou réception officielle. M. Souhart nous en avait prévenus hier; il regrettait vivement que nous fussions arrivés trop tard pour pouvoir nous y faire assister d'une façon officielle. Nous essayons néanmoins d'approcher en curieux.

Descendant la rue de l'hôtel, nous débouchons sur la grande place du Meïdan-I-Topkhaneh. En face de nous, une grande porte ornée d'arabesques, de tours et de tourelles en plâtre décorées de faïences et de

peintures, donne entrée sur l'avenue des Diamants (*Chiavan almas*) qui conduit à l'Ark ou palais du shah.

Les abords du palais sont encombrés de monde; nous voyons sortir le personnel des ambassadeurs qui vient de présenter ses hommages au Grand Roi. Nous rencontrons M. Souhart, M. Roqueferrier et M. Audibert qui ont la complaisance de nous prêter un de leurs goulhams; il nous mènera dans le palais à un endroit d'où nous pourrons apercevoir, sinon le shah lui-même, du moins le défilé des officiers.

Nous traversons quelques cours dallées, bordées d'arbres et de fleurs, où des jets d'eau jouent dans de grandes vasques, et nous arrivons à une pièce, au premier étage, d'où nous voyons tout le cortège.

Les troupes ont des uniformes bien bizarres. Quel singulier assemblage de couleurs! Des tuniques vert d'eau avec des pantalons oranges, garnis de bandes violettes, des brandebourgs énormes, des épaulettes démesurées. Ce sont de maladroites imitations des costumes militaires européens. Les cosaques seuls ont un uniforme convenable. La musique, pendant le défilé, joue des airs d'opérettes d'Offenbach et de Lecocq.

Après avoir assisté à une partie de la cérémonie, nous revenons déjeuner à l'hôtel. A table, nous sommes seuls avec un correspondant du *New-York Herald*, envoyé ici pour transmettre à son journal des nouvelles de l'Orient. Un autre personnage, un Français, habite aussi l'hôtel. Hier il nous avait obligeamment aidés à notre arrivée. Ce matin, il m'annonce qu'il fait partie de la suite de Zelleh-Sultan, le fils du shah, gouverneur d'Ispahan, avec lequel il est en fort bons termes; il me donne des renseignements intimes sur la vie du prince, ses habitudes et finit par me dire qu'il est son chef de cuisine.

Vers deux heures, nous faisons un tour dans la ville. Dans notre rue sont toutes les ambassades. L'ambassade de France est dans une rue latérale; la maison, de style gréco-italien, est précédée d'une cour arrangée en jardin à la française, et ornée d'un bassin. L'ambassade d'Angleterre possède une entrée majestueuse donnant sur un jardin planté de beaux arbres. L'ambassade turque a une grande porte blanche, décorée de dessins bleu de ciel et or. L'ambassade d'Allemagne est sombre et austère. Le consulat des États-Unis est d'une simplicité républicaine : une petite boutique dont la porte est surmontée de l'écusson.

De grandes caravanes de chameaux arrivent du Turkestan; les bêtes sont fort grandes et richement ornées de glands, de franges et de houp-

pettes de laine de toutes couleurs; elles en ont partout, sur la tête, au cou, sur les charges et jusqu'au-dessus des genoux, comme des jarretières; les clochettes sont mélangées aux ornements. Les chameliers, avec leurs costumes sauvages de peau de mouton, tantôt sont perchés sur une de leurs bêtes, tantôt tiennent l'une d'elles par son licou.

Rentrés à l'hôtel à trois heures, nous ne savions que faire quand un



CHAMEAU DU TURKESTAN.

individu nous proposa de nous faire voir des Susmanlis qui campaient aux portes de Téhéran. Les Susmanlis, dont la tribu habite dans la région du Kurdistan voisine de Kirmanshah, fournissent les bayadères les plus réputées et les plus célèbres. C'était une visite intéressante. N'ayant pas passé par Ispahan et Shiraz où les danses sont le plus en honneur, nous n'étions pas fâchés d'assister à ce spectacle, avant de quitter la Perse.

A un quart d'heure de la ville, l'individu nous fait entrer sous une tente, où nous sommes reçus par un vieillard qui nous fait asseoir; nous sommes accroupis sur des tapis. Il nous offre du thé, du café. Un quart d'heure après, trois musiciens arrivent et prennent place en face de nous;

l'orchestre se compose d'une sorte de musette, d'un tambourin et d'une grosse-caisse. Une première bayadère se présente. La musique est d'abord lente et le rythme calme; la danse est une succession de poses et de mouvements de torse, du ventre et des reins, fort gracieux. Le costume de la danseuse est brillant : une longue jupe de cotonnade cache ses jambes; mais, comme elle n'a pas de jupons, les formes se dessinent. Le corsage rose, avec des broderies d'or, ajusté par-dessus une chemise en mousseline transparente, ne cache pas grand'chose du buste; la poitrine et les épaules



DANSE DES SUSMANLIS.

sont presque nues. La tête est recouverte d'un voile qui pend en arrière et que la danseuse ramène constamment devant la figure et sur les yeux.

Une deuxième bayadère succède à la première. Le costume et la danse sont à peu près semblables; puis la musique précipite la cadence et le rythme, tout en devenant plus bruyante; la première bayadère se joint à la seconde; les poses et les mouvements sont des plus gracieux, quoique fort indécents au fond; la grâce et le charme véritablement artistique des danseuses font pardonner une lascivité qui, sans eux, serait grossière et intolérable. Deux autres bayadères viennent se mêler aux premières.

J'étais réellement étonné. Dans plusieurs voyages aux Indes, en Chine, en Océanie, j'avais assisté à des danses de ce genre; elles n'avaient pas ce caractère artistique et leur grossière indécence n'était qu'une

abominable duperie. Les Susmanlis, au contraire, ont une véritable disposition pour cet art qui est le plaisir favori des jeunes filles et des jeunes gens. Le spectacle se termine mal. Aux danses de ces jolies jeunes femmes, succède une autre, bien plus goûtée des Orientaux, mais qui nous répugne et nous désenchante. Les danseuses sont remplacées par des danseurs, vêtus de costumes de femmes; leurs longs cheveux noirs tressés retombent sur leurs épaules, et le soin efféminé de leur toilette, la mollesse de leur chair, les feraient prendre pour de véritables femmes. Ils sont trois, leur danse a tout de suite un caractère animé; mais elle devient bientôt d'une grossièreté révoltante. Tout le charme de la première partie est gâté.

Récompensant largement les acteurs de cette petite fête donnée pour nous seuls, car je ne compte pas la foule amassée devant l'entrée, je reçus les plus chaudes démonstrations d'amitié et des éloges pompeux. Comme la nuit était presque tombée, on voulait même nous reconduire avec des torches. Nous priâmes notre obligeant cicerone d'intervenir pour qu'on nous laissât partir sans cette pompe.

Nous rentrons à l'hôtel, regrettant bien d'être arrivés un jour trop tard à Téhéran pour être invités à la grande bombance qui se donne au palais à l'occasion des fêtes du shah; il y aurait eu sans doute de bien amusantes études à faire et des scènes originales à observer.

15 novembre.

Nous allons chez le docteur Tholozan, et nous avons enfin la bonne fortune de le rencontrer. Nous restons chez lui plus de deux heures.

Voici plus de trente ans que le docteur habite la Perse et prodigue les soins les plus dévoués au *Shah des Shahs,* au *Roi des Rois,* à *l'Ombre de Dieu;* il est aimé de tous les pauvres auxquels il a bien souvent fait des visites, emportant dans sa poche le médicament nécessaire. La conversation tombe sur les quarantaines qui, comme moyens préventifs, semblent au docteur d'une utilité bien maigre et bien relative. A l'appui de ce que nous dit le docteur, je ne citerai que les deux faits suivants, les plus importants parmi ses nombreuses observations sur le choléra et la peste, les deux fléaux qui ont ravagé la Perse.

« En 1877, une épidémie de peste se déclare dans la ville de Rescht ;



CHIAVAN-ALMAS.

tous les quartiers de la capitale du Ghilan sont infestés; beaucoup d'habitants quittent leurs demeures, s'établissent hors de la ville, dans les villages qui l'entourent; les plus effrayés partent pour les pays voisins. On s'attendait au transport de la maladie. Le mal ne franchit pas les portes de la ville. C'est cependant une des contrées les plus disposées à la propagation de la maladie : climat chaud, sol bas et marécageux, eaux stagnantes, population mal nourrie, mal vêtue et très pauvre. Si le gouvernement persan avait établi un cordon sanitaire autour de la ville, il aurait pu dire qu'il avait étouffé le fléau dans son foyer originel. Malgré cette localisation, sans qu'on eût employé de moyens préventifs, on voulut attribuer à la peste de Rescht celle de Vetlianka en Russie. Or même en admettant que les germes du mal, passant par-dessus la Caspienne et le cours inférieur du Volga, eussent laissé indemnes Lenkoran, Bakou, Derbent, Astrakan, pour s'arrêter et se développer à Vetlianka, petit village de pêcheurs sur la rive droite du Volga, sans communications directes avec la Perse, rien ne prouverait que les cordons sanitaires appliqués par le gouvernement russe eussent sûrement limité la maladie à Vetlianka, puisque à Rescht la maladie s'était arrêtée d'elle-même. »

Cette observation à propos de la peste s'est répétée maintes fois à propos du choléra. « En 1865, le choléra éclate à la Mecque et en Égypte. Tous les ports de la Méditerranée sont contaminés. En 1866, malgré les quarantaines établies dans tous les ports de l'Europe, la plus grande partie, le centre même de l'Europe, est atteint. Le mal ne parvient en Perse que deux ans plus tard. Si le gouvernement persan, à l'instar de l'Europe, avait établi des quarantaines en 1865 et 1866, on aurait pu dire qu'il s'était garanti pendant ces deux années.

« Par le golfe Persique, la Perse est en communication non interrompue avec l'Inde et particulièrement avec Bombay, foyer persistant de choléra. Les trois ports principaux, Bender-Abbas et Bouchir sur le golfe, Mohammera sur le Chat-el-Arab, sont tous trois dans les climats les plus chauds et les plus humides du monde ; ils réunissent toutes les conditions voulues pour le développement du choléra. Il n'y a jamais de quarantaines dans ces localités; cependant, depuis 1821, on n'a pas eu un seul exemple de l'introduction du fléau en Perse par cette voie. Si une quarantaine avait été instituée en 1822, on pourrait croire que, pendant soixante-trois ans, ce moyen a préservé la Perse du fléau indien[1]. »

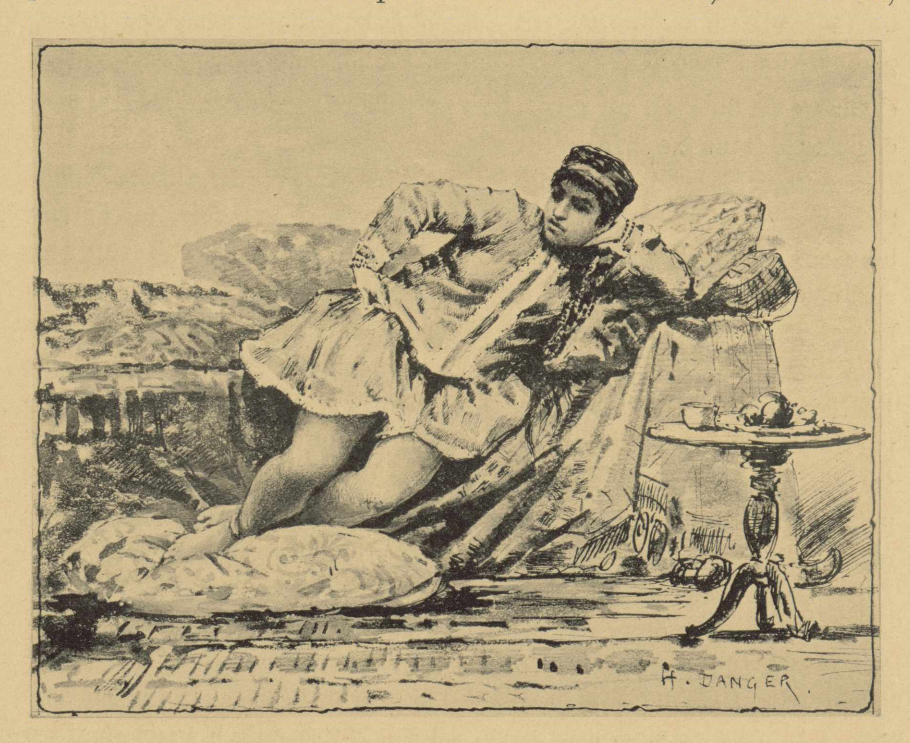
1. J.-D. Tholozan, *Compte rendu de l'Académie des sciences,* 24 août 1885, *passim.*

Un M. Charles, colonel du télégraphe (les Européens ne peuvent dignement accepter ici un titre au-dessous de général ou de colonel), vient rendre visite au docteur. Il assistait au grand dîner d'hier. Ce magnifique festin, organisé à l'européenne, finit à la persane. Le repas terminé, le shah se leva et donna, en sortant, le signal du départ. Les invités n'étaient pas tous sortis que colonels, majors, généraux même, toute la foule des dignitaires, tous en grand uniforme, chamarrés de galons, d'ornements et de décorations, se précipitèrent dans la salle, se jetant sur les débris du repas qu'ils empilèrent dans un sac, une serviette qu'ils avaient apportés, dans des rideaux même arrachés à la hâte d'une porte ou d'une fenêtre.

Le shah manque d'énergie; ses idées ne sont que des caprices d'enfant gâté, des bizarreries qu'il cherche à satisfaire ; rarement, maintenant surtout qu'il vieillit, il sait prendre quelque décision utile et sage. Sous prétexte de copier l'Occident, il ne prend que les petits côtés de nos grandes innovations. Il a abandonné son magnifique costume pour ne plus porter que des vêtements européens, de coupes plus ou moins seyantes. Il gaspille sa fortune dans des dépenses inutiles et se laisse voler par ceux qui savent profiter de ses caprices. Un jour, l'idée lui vient de faire construire un pied-à-terre dans la campagne, un pavillon de chasse. Une fois les plans acceptés, les fournisseurs lui conseillent d'ajouter une aile à droite, une aile à gauche. Le shah s'y installe, s'y trouve bien et fait venir ses femmes ; mais il n'y a plus de place pour lui et, en attendant qu'on ait construit un autre pavillon, il loge sous la tente. Enfin l'œuvre est achevée ; mais Sa Majesté a eu le temps de se dégoûter de la résidence qu'elle abandonne pour passer à un autre caprice.

Un autre jour, le shah apprend que les Anglais ont inventé pour la pêche des perles un appareil qui leur permet d'aller à des profondeurs que les plongeurs persans, qui ont le monopole de la pêche, ne peuvent atteindre. Vite, il faut acheter un bateau et des canons pour surveiller les côtes. On vote une somme, on commande le vaisseau à Brême ou à Hambourg (car le vent est à l'Allemagne); le vaisseau arrive enfin et passe six mois dans le golfe Persique, où les chaleurs ne tardent pas à le détériorer. Or on n'a songé ni à son entretien ni à la solde du personnel ; il s'abîme de plus en plus ; maintenant, pour qu'il pût servir, il faudrait le retourner en Allemagne ; mais personne n'ose se risquer sur la coque endommagée.

Tout va à la débandade dans ce pauvre pays, et tout est fait sans ordre. A Téhéran cependant, une école bien dirigée enseigne aux jeunes gens le français, le russe, l'anglais, le calcul, la physique, la chimie, la géographie, la musique et l'art militaire. Cette dernière science est enseignée par des officiers allemands de peu de valeur. Le fils du shah, Nahib Saltané,



UNE PERSANE CHEZ ELLE.

ministre de la guerre, pour perfectionner ses soldats dans l'art militaire, a eu l'idée très louable de fonder une école militaire secondaire ; mais, sans s'occuper des premiers principes inculqués aux jeunes gens par les officiers allemands de la première école, il fait diriger l'école supérieure par des officiers autrichiens qui n'ont ni la même méthode ni la même tactique que les Allemands.

Nasr-ed-Dine Shah est assez doux, par mollesse peut-être. Il laisse un peu tout faire ; il menace bien de couper les têtes, mais n'en fait rien. On prétend qu'une ancienne favorite, à laquelle le roi aurait laissé son franc parler, femme intelligente et patriote, lui aurait dit un jour : « Sire !

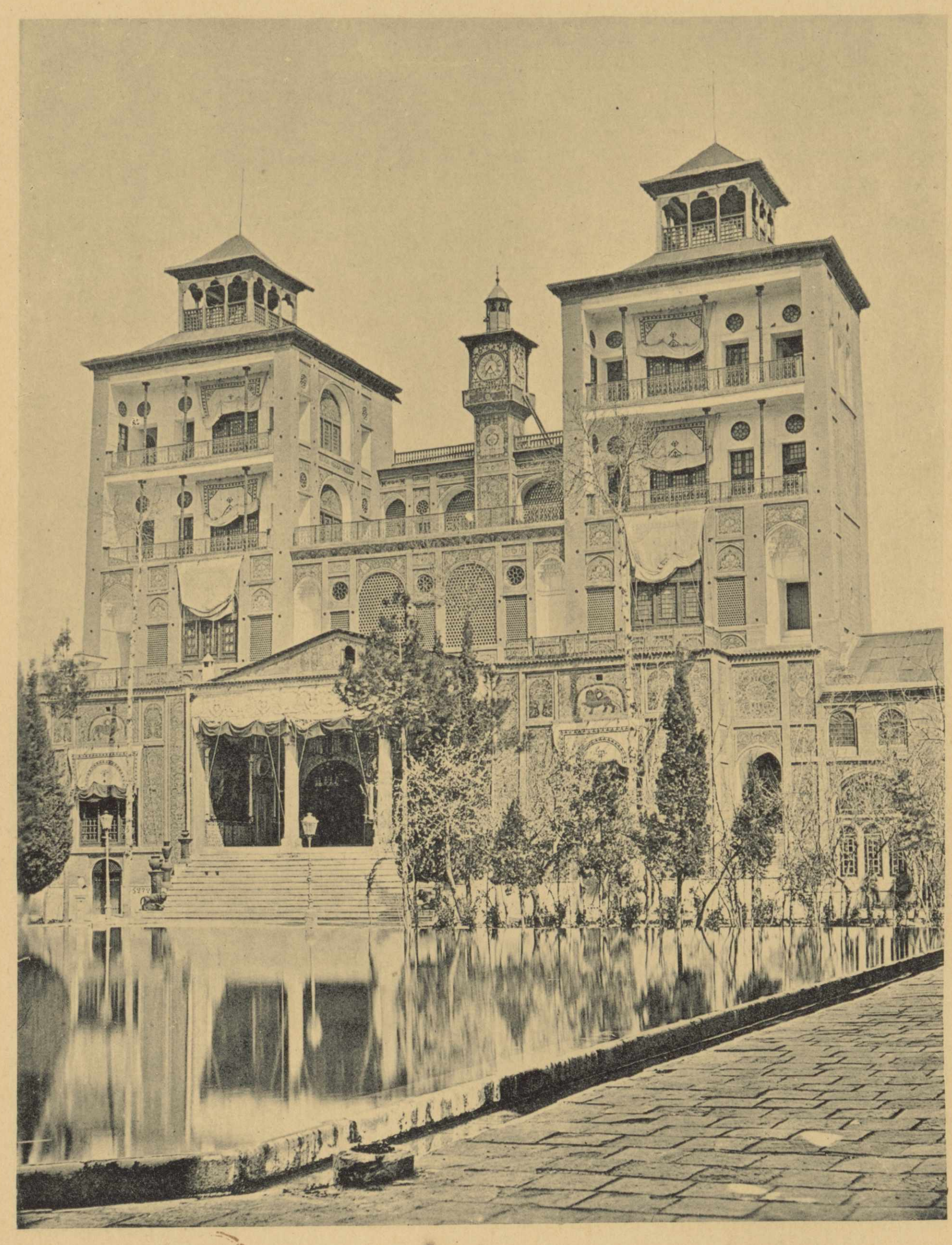
vous oubliez que vous êtes roi. » Les femmes ont généralement une assez grande influence dans l'intérieur persan, et le maître ne méprise pas leurs conseils. Il en est de même dans l'anderoun royal. Bien des personnes (je ne parle pas des Européens) ont obtenu des places, des dignités, soit par leur intermédiaire direct, soit par l'entremise des eunuques.

Le shah, outre son fils, gouverneur de Tauris que nous connaissons déjà, héritier légitime de la couronne, a un fils aîné, Zelleh-Sultan (l'Ombre du Sultan), qui voudrait se prévaloir de son droit d'aînesse pour disputer le trône à son frère.

Autant Mozaffer-ed-Dine-Mirza est doux et tranquille, autant Zelleh-Sultan est actif et plein d'ardeur. Celui-ci, cruel autrefois, est devenu beaucoup plus juste ; si maintenant encore il ne regarde pas à couper un nez, une oreille, une main ou quelque membre, ce n'est jamais sans que le patient l'ait réellement mérité. Il est gouverneur d'Ispahan et régit les plus belles provinces du sud de la Perse, le Kousistan, le Farsistan, le Louristan, etc. Très énergique, il a su faire rentrer les impôts et tirer parti du territoire qui lui est confié. Aussi, maintenant, commence-t-il à tenir tête à son père qui doit compter avec lui. Nasr-ed-Dine lui réclama un jour des impôts qu'il tirait de sa région. « Je ne puis rien vous donner, répondit-il à son père; vous avez désiré une armée, des soldats, des canons, il faut payer tout cela; si vous voulez l'argent, venez me le prendre. Mon armée est plus forte que celle de mon frère ; mes sujets me sont dévoués ; je n'ai rien de trop si je veux m'acquitter envers tous. »

En ce moment les rapports entre le père et le fils sont un peu tendus. A la suite de je ne sais quelle affaire, Zelleh-Sultan avait réuni ses ministres et leur avait fait la déclaration suivante : « Je commence à être vieux, je suis las du pouvoir et je songe à me retirer ; je désire que vous soyez fidèles à mon successeur, comme vous me l'avez été; j'ai été content de vous, j'espère que vous l'avez été de moi. Continuez à faire votre devoir. » La déclaration fut imprimée et publiée. La surprise du shah en la lisant fut extrême ; il fit supprimer le journal et appela son fils auprès de lui. On attend anxieusement le résultat de l'entrevue.

Dans l'après-midi, nous faisons quelques visites, puis une promenade qui est fort écourtée par le vilain temps ; il pleut et il fait froid. Nous allons dîner chez le docteur Tholozan. Nous sommes cinq à table : le docteur, M. de Vauvilliers, M. Lemaire, Hamelin et moi. M. Lemaire est le chef des musiques militaires du shah, ancien prix du Conservatoire de



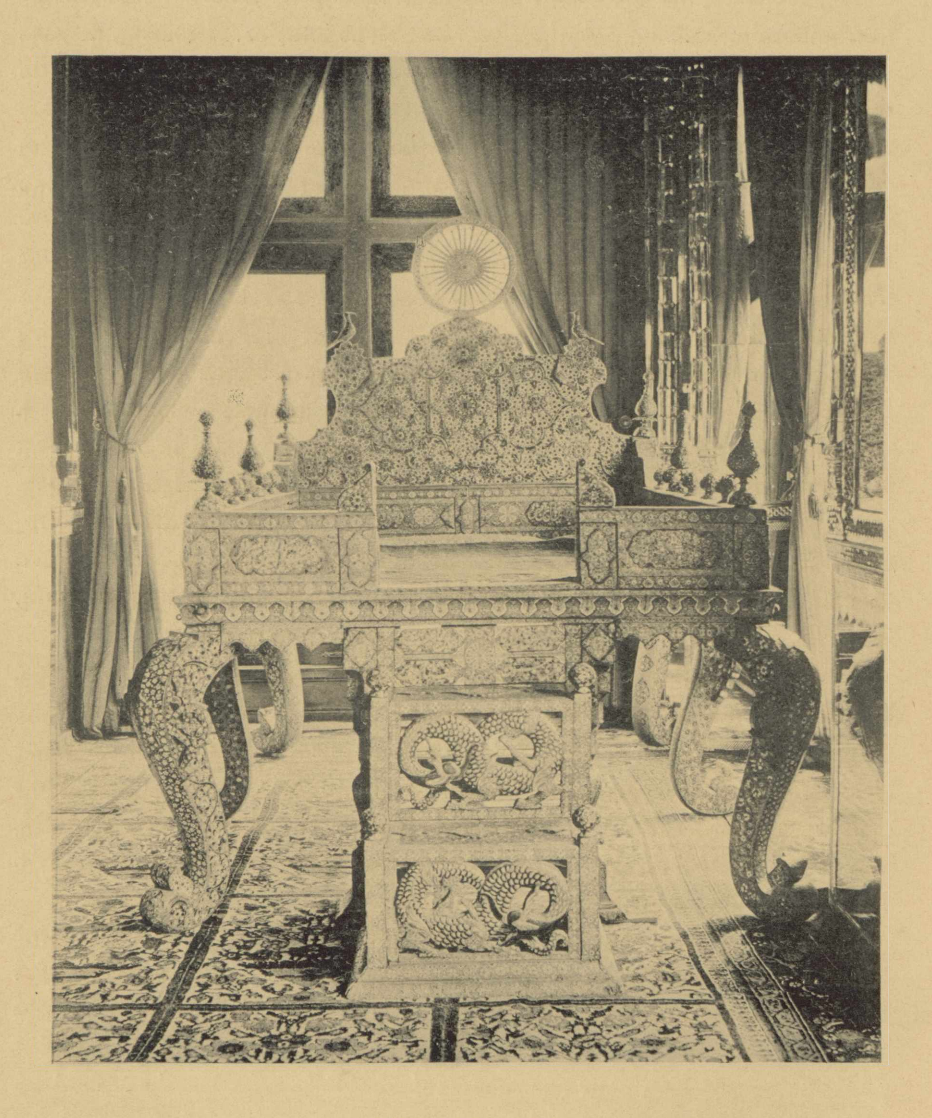
CHEMS-EMARET.

Paris, ancien chef de musique des voltigeurs. Lorsqu'il arriva en Perse, on lui offrit pour cette fonction le grade et le titre de général. Sa besogne n'est pas mince, car les élèves ont fort à faire pour acquérir une éducation musicale, dont les principes leur semblent inutiles. Beaucoup de mes lecteurs connaissent la marche impériale que *le Figaro* publia dans un de ses suppléments, mais ils ne savent pas par quel tour de force cette marche fut composée. C'était la veille de la fête du shah. Un courtisan donna à entendre au monarque qu'il devrait avoir une marche nationale : il n'en existait pas; c'était un malheur pour l'armée et la nation persane. « En effet, dit le shah, il faut une marche nationale ; qu'on aille me chercher le chef de mes musiques ! » M. Lemaire arrive. « C'est demain ma fête, lui dit le shah, je veux être salué par l'air national persan : faites-en un. » M. Lemaire objecte que le temps est bien court pour un pareil travail ; en admettant même qu'il passe la nuit à composer et à orchestrer une marche, les musiciens ne pourront jamais la savoir. Peu importe au monarque ; il n'a pas fait venir un chef de musique de Paris pour qu'à sa première demande, il se retranche derrière un mauvais prétexte. Notre compatriote rentre chez lui et se met hardiment à la besogne. Il est huit heures. A minuit, les deux reprises et le trio sont achevés. Tous les musiciens sont appelés, copient leur partie, la travaillent ; on répète dans la nuit et, ainsi qu'il l'a souhaité, le shah des shahs est réveillé le matin par l'hymne national.

Le docteur, pour nous être agréable, nous fait servir plusieurs plats persans. Il y a trois plats de riz, préparés des trois manières persanes : d'abord le riz bouilli, servi en pâtée dure; le *chillau* ou riz naturel, bouilli légèrement, puis cuit à l'étuvée, l'eau une fois jetée ; le *pillau*, ou riz accommodé avec du mouton grillé (*khebab*) et coloré de safran.

M. de Vauvilliers nous parle de ses travaux ; il s'occupe en ce moment d'une route carrossable entre Téhéran et Tauris que l'on continuera *plus tard* jusqu'à Djoulfa. Quant à la route de Rescht, elle a été à peu près laissée de côté. Quand le shah fit ses premiers voyages en Europe, il revint pénétré d'admiration pour nos routes ; il voulut joindre Rescht à Téhéran par une voie qui égalerait nos plus belles routes nationales. Le crédit fut voté et accepté pour la première partie de la route jusqu'à Kaswin; la seconde se ferait l'année suivante. On traça la route presque droite, sur une largeur de quinze mètres ; elle fut nivelée et sembla si belle ainsi aux entrepreneurs qu'ils jugèrent inutile de faire une chaussée macada-

misée et se partagèrent le boni. La route se défonce maintenant et s'abîme; comme toujours, on n'a pas pensé au budget d'entretien. Quant à la



TRÔNE DES PAONS.

seconde partie de la route, de Kaswin à Rescht, elle n'est pas commencée; il suffirait, pour rendre le chemin praticable à des chariots, de dépenser une centaine de mille francs; le shah, sous prétexte de ne pas faire

une chose à demi, veut dépenser vingt millions qu'il ne peut trouver; l'affaire est toujours remise à l'année suivante.

Le shah aime beaucoup la géographie; il possède dans son palais une sphère terrestre en or, dont les mers et les continents sont indiqués en pierres précieuses [1]. N'eût-il pas mieux fait d'employer les sommes follement dépensées pour ce travail à faire relever la carte de son pays, dont des parties entières et des plus importantes n'ont jamais été tracées? Le Karaghan, aux portes de Téhéran, région des plus peuplées, est indiqué sur toutes les cartes comme un désert inhabité et inconnu.

Je ne voudrais pas être accusé de parti pris contre la Perse. Je ne rapporte que ce que j'ai vu ou appris de source certaine; ces récits, quelque fantastiques qu'ils puissent sembler, sont donc scrupuleusement vrais. Je suis convaincu que le pays marche à la ruine, faute d'être suffisamment gouverné. Avec un gouvernement actif, honnête et intelligent, la Perse serait devenue une grande nation. Pour le moment, c'est à qui, parmi les fonctionnaires, cherchera à spolier l'État. Sous prétexte de zèle, un courtisan propose au shah de créer un emploi pour surveiller les dilapidations. On le nomme dans cet emploi; il fait condamner de puissants personnages; mais il n'y avait pas un mois que la charge lui avait été confiée, qu'il était disgracié pour abus du même genre.

Au milieu de cette cour, dont les personnages sont indignes, se distingue cependant un homme qui, au dire de tous, représente le véritable type noble de l'ancienne aristocratie persane. C'est le Moustofi-el-Memalek, grand vizir et premier ministre. Comme tous les Persans, il fait payer ses services; nul ne peut obtenir de lui place ou décoration sans un cadeau proportionnel; mais, en revanche, il fait travailler beaucoup de monde et, chaque jour, fait de larges distributions aux pauvres. Plusieurs autres personnages, élevés en Europe, où ils avaient fait de brillantes études, tentèrent d'amener de sages réformes; leur zèle sincère, au lieu d'être apprécié, leur valut la disgrâce, souvent l'emprisonnement.

16 novembre.

Dans la matinée, je fais venir un tailleur arménien et lui commande

1. Les mers sont en émeraudes, la France et l'Angleterre en brillants, l'Afrique en rubis, la Perse en turquoises, la Chine en topazes, l'Inde en améthystes. Le diamant qui indique Téhéran fut pris, dit-on, sur le cadavre du dernier roi afghan et offert à Shah Thamasp II.

un gros vêtement pour terminer mon voyage ; l'hiver commence à se faire sentir, et il fera grand froid. Il prend à peine trois ou quatre mesures et prétend que le vêtement sera mieux fait qu'à Paris. Nous déjeunons à l'ambassade et rentrons à l'hôtel, où le docteur Tholozan a la complaisance de venir nous prendre pour nous faire visiter le palais du shah.

Descendant la rue du quartier européen, nous arrivons sur la place du Meïdan-i-Topkhaneh. Cette place est fermée par six portes, qui donnent accès aux six grandes avenues principales de la ville. Elle est ornée d'un bassin flanqué de quatre canons et de piles de boulets. Deux des portes sont remarquables et donnent une idée du goût architectural persan. L'une, celle de Nasr-ed-Dine, ouvre sur le Chems-Amarath, avenue conduisant au bazar ; l'autre, Dervash-i-Topkhaneh, ouvre sur le Chiavan-Almas (porte des Diamants). C'est cette dernière que nous prenons pour nous rendre au palais. On passe devant le ministère de la guerre [1] (Othagh Nizam, palais de l'Ordre). C'est un gracieux pavillon au milieu d'un jardin planté d'arbres émondés très haut, pour que l'air circule librement sous ce majestueux parasol de verdure. Presque en face se trouve une petite porte par laquelle nous entrons dans l'Ark.

L'Ark, ou palais du shah, n'est pas formé d'un seul édifice ; c'est un ensemble de constructions au milieu de cours dallées, de jardins et de pièces d'eau. Après avoir traversé une première cour plantée d'arbres et un passage sous un premier bâtiment, nous nous trouvons dans une autre cour dallée, bordée d'arbres, au milieu de laquelle est un grand bassin. En face est le *talar* ou salle du Trône, pièce immense, ouverte sur la cour, et dont l'entablement est soutenu par deux colonnes torses, en albâtre, ornées de fleurs peintes avec grande finesse. Au milieu de la pièce, se trouve le trône (takht-i-mermer) en marbre sculpté ; douze cariatides supportent la grande table de marbre à environ un mètre de hauteur ; autour, une balustrade en marbre découpé à jour et un dossier sculpté plus finement encore. Les jours d'audience solennelle, le shah s'assied sur de riches tapis placés sur le trône ; tous les grands dignitaires se prosternent autour de lui. On lève alors les velums immenses qui fermaient la salle : le roi des rois apparaît dans toute la majesté d'un dieu à la foule prosternée dans la cour, et écoute les requêtes. Autour de la

1. L'armée persane se compose de 80,500 hommes, 70,000 hommes d'infanterie divisés en 27 bataillons ; 2,500 hommes de cavalerie ; 8,000 hommes d'artillerie avec 200 canons. Il y a en plus une cavalerie irrégulière et une milice chargée des services intérieurs, de 70,000 hommes environ.

salle, d'anciennes peintures représentent Feth-Ali-Shah (grand-père du roi actuel) dans plusieurs phases de sa vie ; il est facilement reconnaissable à sa grande barbe noire dont il était très fier.

A côté de cette cour est un grand jardin, nommé *Gulistan* (pays des roses). De grandes allées droites dallées sont bordées de petits canaux en faïence où coule abondamment une eau limpide et fraîche. Des massifs de beaux arbres, formant, comme dans le jardin de l'Othagh Nizam, un dôme élevé de verdure, garantissent des rayons de soleil et tamisent la lumière. Des bassins, des jets d'eau donnent de la vie et entretiennent la fraîcheur ; de petits ponts en fer, des kiosques aux verres de couleur complètent l'ornementation. C'est le jardin du shah.

Tout autour, les murs sont garnis de faïences représentant des rangées de soldats en grandeur naturelle, avec de singuliers costumes ; des pantalons roses ou jaunes, des tuniques bleues ou vertes, garnies de brandebourgs ; le bokharaï noir surmonte leurs figures roses et réjouies, auxquelles des moustaches en croc et des sourcils terribles, bien noirs, ne réussissent pas à donner un air féroce ; ils sont chaussés d'escarpins et ne posent pas sur le sol; l'artiste n'a pas songé à le dessiner.

L'entrée du palais proprement dit donne sur ce jardin. Une porte en verre ouvre sur un bel escalier, orné de bronzes de goût douteux. Nous montons l'escalier et arrivons à la chambre du Conseil. C'est une grande pièce carrée où tout ce qui n'est pas européen est splendide ; les lambris et l'architecture intérieure sont en facettes de verre et glacettes, genre de décoration dans lequel les Persans excellent. Par terre, un tapis d'Hérat de toute beauté, et, dans un coin, le *trône des Paons,* pris à Delhi, en 1740, par Nadir-Shah au grand mogol Ahmed-Shah. Ce trône est d'une valeur inestimable ; il est recouvert entièrement d'un placage d'or incrusté des pierreries les plus riches et les plus rares. Le dossier est surmonté d'une étoile en diamants [1]. Le reste de la pièce est décoré de lustres de Venise, de jardinières en faïence, de fauteuils en bois doré, de pendules en cuivre sous des globes de verre; sur ces pendules on a laissé l'étiquette verte indiquant le prix (13 fr. 90 ; 15 fr. 65), qui faisait bon effet sur le jaune du cuivre; puis des fleurs artificielles dans des vases de foire.

Nous descendons l'escalier en passant devant la bibliothèque qui renferme de curieux manuscrits. Il serait trop long d'énumérer toutes

1. Un mouvement d'horlogerie, fixé derrière cette étoile, la fait tourner pendant les cérémonies, pour augmenter l'éclat des brillants.

les pièces que nous traversons; elles n'ont, du reste, aucun caractère particulier; quelques-unes sont parquetées avec grand soin[1]. La pièce où le sultan se tient le plus habituellement est une grande chambre carrée, ornée de cinq lustres en verre de Venise. Les murs sont tendus de papiers peints, représentant, dans des médaillons, des portraits de femmes en chromos de sucre de pommes; par terre, un magnifique tapis à fond blanc recouvert de carpettes sur lesquelles s'assied le shah; les fauteuils et les chaises ne servent à personne. De cette salle, nous passons dans l'Orangerie, au milieu de laquelle coule un ruisseau entre deux lignes d'orangers plantés dans des bacs. Dans cette pièce se trouve la fameuse porte des Voluptés, fermée à tous les hommes; c'est celle qui conduit à l'anderoun du roi, aux appartements de ses femmes.

Nous sortons de ce corps de bâtiment et, traversant le jardin, nous arrivons devant le *Palais du Soleil* ou le *Soleil des Palais* (Chems Emaret). Au haut d'un large escalier, bordé d'anciens bronzes persans fort beaux, est une pièce semblable au talar, mais un peu plus petite et dans laquelle sont placées les deux fameuses tapisseries des Gobelins offertes par Louis-Philippe à Mohammed-Shah, père de Nasr-ed-Dine.

A côté d'objets persans de grande valeur, sont placés des objets européens de la plus mauvaise exportation. Dans un coin, une immense pendule mécanique, offerte par l'Angleterre. Lorsque l'heure sonne, un paon fait la roue et crie, tandis qu'une pagode chinoise s'élève et que des ruisseaux de cristal se mettent en mouvement. Cette pièce était d'abord destinée à l'empereur de Chine. Elle était en route en 1866, lorsque la guerre éclata. L'Angleterre, ne voulant pas voir son cadeau perdu, arrêta alors le colis à mi-chemin et l'offrit au shah de Perse.

Quoi qu'il en soit, ce palais, qui n'est sans doute pas en rapport avec nos goûts et nos idées sur le beau en architecture, peut passer pour une des brillantes œuvres de l'art persan.

Le shah aime passionnément, ainsi que je l'ai déjà dit, la géographie en général. Dans un petit bâtiment où il se retire souvent, plusieurs pièces sont tendues de cartes. Le shah a tous les goûts et toutes les habitudes d'un nomade; il ne couche ni ne mange jamais dans la même pièce. Ses grands plaisirs sont la chasse, l'équitation, la vie en plein air;

1. M. d'Orsolles, dans son livre *Au Caucase et en Perse,* a fait une description très détaillée des appartements du shah.

il aime à quitter la ville pour aller s'établir ou camper quelques jours avec toute sa suite dans quelque coin sauvage.



INTÉRIEUR D'UN HAREM D'APRÈS UN TABLEAU PERSAN.

En face du Chems-Emaret, est un très grand bassin où le shah s'amuse souvent à canoter, soit seul, soit avec ses femmes. Il y a quelques mois, il commanda un tricycle à Londres ; l'instrument arrivé, il en fit

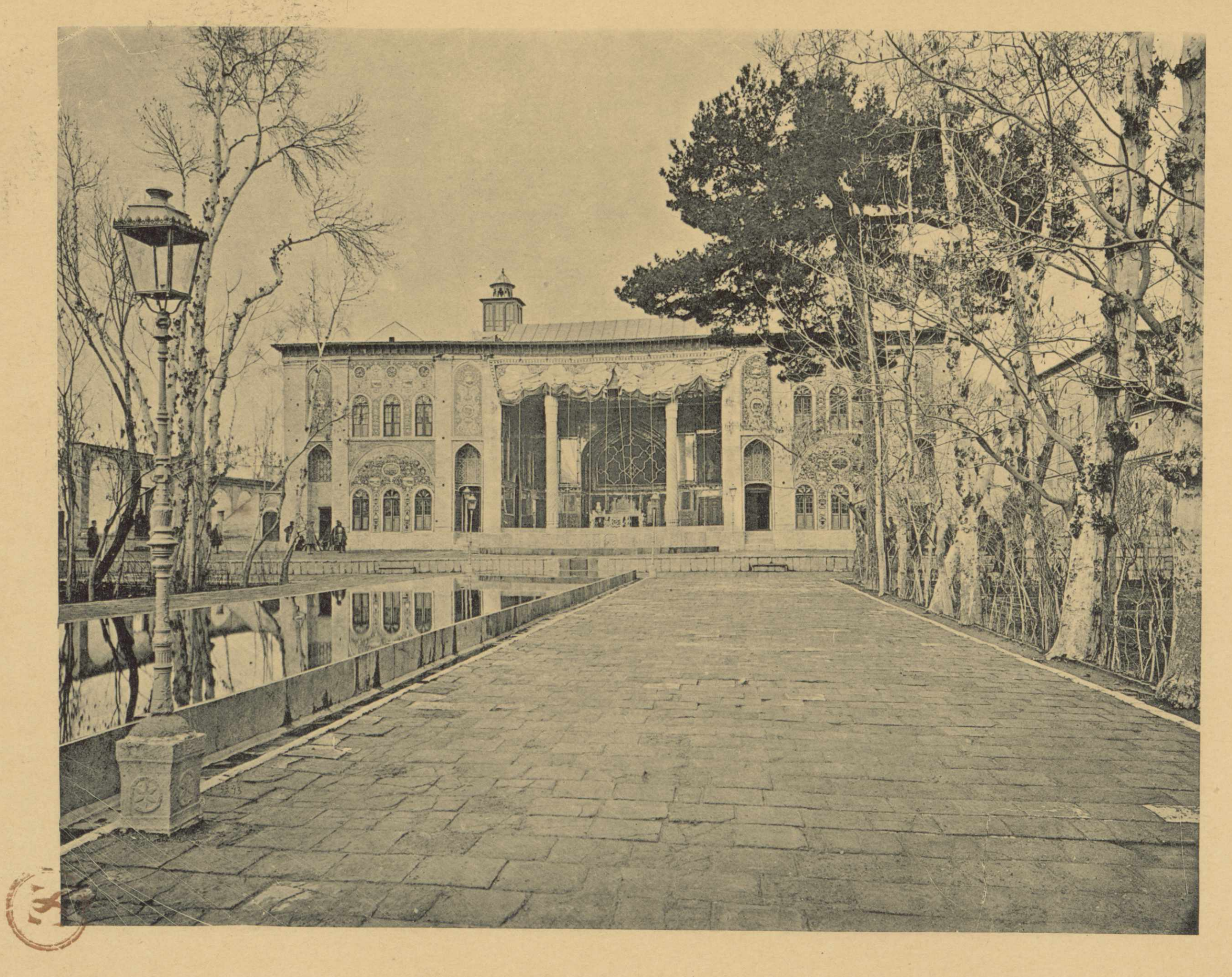
faire l'essai par un de ses ministres sur les dalles qui entourent le bassin. Le malheureux, complètement ignorant dans ce genre de sport, tomba dans le bassin avec le vélocipède, après deux tours de roues. Tout l'anderoun, derrière les fenêtres grillées, assistait au spectacle; pour qu'il durât plus longtemps, le shah ne permit d'aller au secours de son ministre que lorsqu'il fut sur le point de se noyer. Ces dames s'amusèrent, paraît-il, beaucoup. Nous visitons encore la sellerie royale : le shah possède de fort belles selles et de riches caparaçons.

Dans le palais se trouve un tekieh (le tekieh est un théâtre persan). Il a la forme d'un cirque; tout autour sont trois étages de loggias en briques et en bois; au bas de ces loggias, des gradins réservés aux femmes. Au milieu, une plate-forme surélevée, nommée *sakou,* qui constitue la scène; deux plans inclinés y donnent accès [1]. Dans un coin, au haut d'un escalier, une petite estrade sur laquelle se tient le prêtre, directeur des cérémonies et des chants de la représentation. Des cintres, des traverses supportent de grands velums pour garantir du soleil.

De même que les mystères, origine de notre théâtre, les taziehs (c'est ainsi que se nomment les représentations) retracent les épisodes religieux des commencements de l'Islam. Ils roulent principalement sur les épisodes de l'origine du schisme. Toutefois on ne peut absolument les comparer à nos mystères dénués de toute poésie et vulgaires. Dans les taziehs, au contraire, la poésie déborde et on n'y découvre pas la moindre vulgarité. Les représentations ont lieu à l'époque du Moharem et sont fort goûtées du public, qui ne pense à autre chose plus de quinze jours avant les fêtes. Le shah lui-même y assiste avec une grande partie de ses femmes. Cependant les prêtres et les chefs de la religion condamnent les taziehs, car, dans l'organisation matérielle de la représentation, plus d'un détail contredit ouvertement et l'esprit et la lettre du Coran. Représenter un tazieh est toutefois une œuvre pie; chacun espère, grâce au concours qu'il apporte à la cérémonie, gagner plus ou moins de bonheur en paradis.

Avant que la représentation commence, il se passe quelquefois deux heures en préparatifs, pendant lesquels des processions, des danses et des chants se succèdent. On fait circuler dans la foule des rafraîchis-

1. Les tekiehs sont souvent très grands; souvent aussi ils ont la forme d'un parallélogramme; ils contiennent trois à quatre mille personnes; à Ispahan, l'un d'eux peut contenir, dit-on trente mille spectateurs.



COUR DU TRÔNE.

sements servis gratuitement par les jeunes gens des plus riches familles; des vieillards, des mirzas se promènent au milieu des pauvres et des gens du peuple, tenant à la main des fioles d'eau de rose qu'ils versent sur les mains et les barbes. Les pages du roi, les majors de l'armée, le dos chargé d'un ravyah de cuir, distribuent l'eau à la ronde en souvenir de la soif dont les martyrs ont souffert à Kerbela. Des kalians d'or et d'argent passent d'un soldat à un portefaix. Ce qui est le plus étonnant, c'est l'ordre parfait, la tranquillité polie qui règnent au milieu de ce peuple.

Tout à coup un roulement de tambours, un sifflement de fifres, des éclats de trompettes et de clairons interrompent les discours et les processions; la voix pompeuse des *kernas* [1] résonne et annonce l'arrivée des acteurs et le commencement de la pièce.

Pas de décors, dans le sens où nous l'entendons; le récit avertit les spectateurs qu'ils sont dans un camp, dans une plaine, dans une chambre, à Médine ou à Kerbela. C'est à leur imagination de suppléer au décor. Il arrive même que, sur le sakou, plusieurs lieux, en réalité éloignés, se trouvent réunis. Cela ne choque personne. La convention théâtrale est poussée à ses plus extrêmes limites. S'agit-il de représenter le Tigre? On place au milieu du sakou un grand bassin de cuivre. Mais si les décors manquent, tous les autres accessoires, tout ce qui a un rapport direct et immédiat avec l'action est rigoureusement donné. Une loge soutenue par un échafaudage appliqué contre le mur, à une quinzaine de pieds de hauteur, est une annexe du sakou, elle se nomme *tagnuma;* les acteurs vont et viennent du sakou à la loge où se tiennent les personnages qui doivent être mis en évidence. A l'exception du sakou, de la loge et d'un espace de trois à quatre pieds que l'on s'efforce de conserver libre autour de la plate-forme, tout le reste appartient au public qui s'assied où il veut, où il peut. L'ensemble à coup sûr n'offre pas un aspect de beauté classique, mais c'est d'une magnificence somptueuse et imposante; chacun a envoyé ce qu'il a de plus beau et de plus riche pour décorer le théâtre, le sakou, habiller les acteurs et harnacher les chevaux.

Les acteurs forment une classe estimée; le peuple a une prédilection pour les hommes qui lui procurent le plus goûté de ses plaisirs. Les

1. La kerna est une longue trompette droite en cuivre, de cinq à six pieds de long, dont le son s'entend de fort loin et ressemble à celui d'une cloche. Inventée par Djemshyd, les rois et les princes ont seuls le privilège de la faire sonner; les tazichs, étant consacrés aux Imams, ont le même privilège.

Seïds eux-mêmes ne se font pas scrupule d'afficher une opinion contraire à celle des mollahs et embrassent la profession d'acteurs. Le public les en applaudit davantage et trouve un plaisir et une émotion plus vifs encore à voir les malheurs des martyrs de Kerbela représentés par les propres descendants de ces martyrs. Les acteurs lisent généralement leur rôle, mais souvent ils le savent par cœur, et cela est fort apprécié. Ils ne se préoccupent pas de la vérité du costume et n'ont aucune idée de convention scénique; ce qui importe, c'est que les ajustements soient le plus riche possible, pour relever la pompe du spectacle et marquer plus de respect aux individualités mises en jeu. Personne ne songe à se demander si c'est ainsi que s'habillait la famille du Prophète, dans laquelle l'austérité et la pauvreté étaient pourtant des vertus notoirement affichées.

La tenue en scène n'est l'objet d'aucun calcul, d'aucune règle; l'acteur est vu de tous côtés, il se présente comme il peut, simplement, avec sa dignité ou sa maladresse naturelle. Mais comme l'acteur est, aussi bien que le public, pénétré de l'importance de l'acte qu'il accomplit, qu'il se respecte dans son personnage et joue de tout son cœur, il en résulte aussi des effets tout particuliers. Souvent la situation l'emporte; il est le personnage qu'il représente avec une telle vérité, un oubli si entier de lui-même, qu'il arrive à une réalité tantôt sublime et tantôt effrayante.

Un accessoire indispensable du tazieh, c'est un tas de paille hachée où les acteurs puisent à pleines mains pour en porter à l'endroit où ils vont réciter leur rôle. Cette paille représente le sable du désert de Kerbela. Si l'acteur oubliait par hasard de se fournir de cet accessoire indispensable, le directeur de la troupe ne l'oublierait pas. Pendant le cours de la représentation, le directeur se tient sur le sakou, toujours présent, toujours agissant. Le manuscrit de la pièce en main, il indique à chacun ce qu'il doit dire. Quand un héros, au moment d'aller livrer un combat sans espoir, doit, suivant l'usage oriental, s'envelopper dans son linceul, le directeur est à côté de lui, le linceul à la main, et le lui attache. Si le héros doit mettre le sabre au clair, le directeur le lui tire du fourreau, tandis qu'il récite, et le lui remet. Il lui tient l'étrier pour le faire monter à cheval. Il prend par la main les plus jeunes acteurs et les place là où ils doivent réciter. Il se mêle de tout ouvertement; il a son rôle indispensable dans le développement du drame. Comme le chorège grec chez les Athéniens, le directeur persan est un personnage sacré par ses fonctions. Au milieu de l'action, il lui arrive de parler au public. Il n'est pas

seulement l'organisateur de la fête, il est souvent l'arrangeur, quelquefois l'auteur du poème. On le nomme simplement l'*Oustad* (patron), pourtant on le considère avec respect; quand la représentation produit un effet extraordinaire, le personnage éminent de l'assistance, séance tenante et sans interrompre les acteurs, honore l'Oustad d'une récompense éclatante.

Disons un mot maintenant des épisodes que représentent ces taziehs. Aly, cousin et gendre du Prophète, fut une des natures les plus nobles, mais aussi des plus malhabiles qui furent jamais. Ses partisans poussèrent l'admiration jusqu'à le considérer de son vivant comme un dieu ; ses ennemis réussirent longtemps à l'exclure du rang suprême que tout lui donnait le droit d'occuper. Il y parvint cependant après Aboubekr, Omar et Osman; mais, impuissant à maîtriser les éléments qui s'agitaient sous la couverture de l'Islam, il périt assassiné dans la mosquée de Koufa. Yézyd s'empara du pouvoir.

Hussein, l'un des deux fils que laissait Aly, avait épousé la dernière fille du roi sassanide, Yezdedjerd, et vivait à Médine avec son frère Hassan, sa sœur Zeyneb et les enfants de ce frère et de cette sœur, en somme, tout ce qui restait du sang du Prophète. A la mort d'Aly, on représenta à Hussein comme un devoir de prétendre au khalifat; il se laissa persuader, malgré ses goûts, et entra dans une sorte de conspiration qui n'attendait pour éclater qu'un moment favorable. On crut l'avoir bientôt trouvé. Les habitants de Koufa, honteux et repentants du crime sacrilège qui s'était consommé dans leur mosquée sur la personne d'Aly, avaient fait dire à son fils qu'ils étaient prêts à le proclamer khalife et à le soutenir contre les troupes syriennes de Yézyd. Hussein était alors à Médine; il eut le tort de croire trop légèrement à ces protestations, il prit congé de son frère Hassan et s'achemina avec toute sa famille (que le langage religieux appelle les Gens de la Tente) vers Koufa. Yézyd lança aussitôt une nombreuse cavalerie à la poursuite de son rival, s'assura de la ville de Koufa qui, dans l'angoisse de la peur, rompit la foi jurée. Les Gens de la Tente, au nombre de quatre-vingts environ, furent soudainement entourés par des forces irrésistibles, en plein désert, à une petite distance du Tigre. Ce désert, c'était la plaine de Kerbela, que les Chiites, dans leurs pèlerinages, vont encore arroser de leurs larmes.

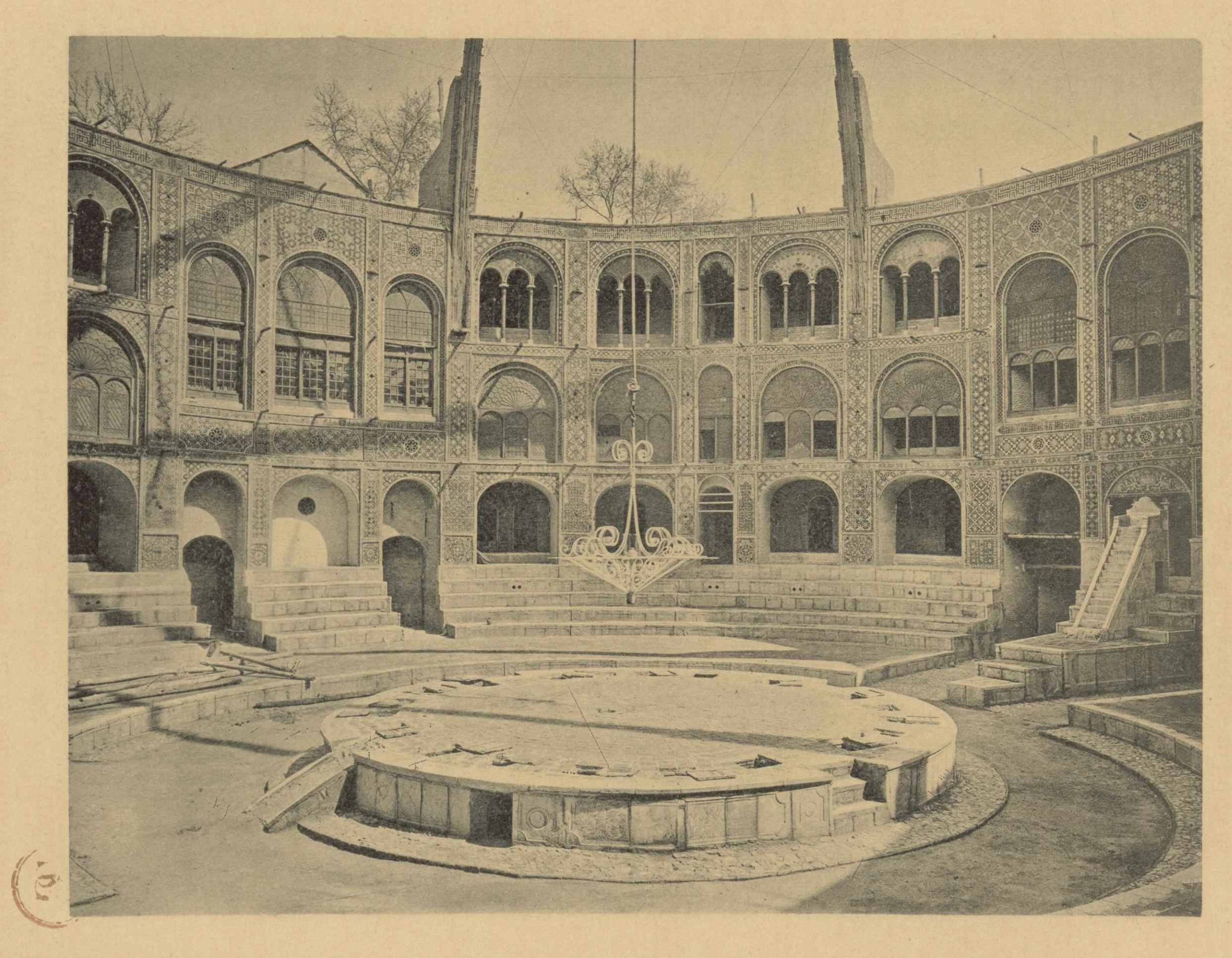
Hussein, aussi indécis que son père, était, comme lui, intrépide dans l'action; les agresseurs, les généraux de Yézyd, hésitèrent à l'assassiner; ils cernèrent les proscrits et essayèrent de parlementer avec eux.

Hussein, fier de sa naissance et de son rang, fort de son droit, demeura inflexible dans ses prétentions. Les ordres du khalife devenant pressants et sanguinaires, les chefs, pour tout accorder, resserrèrent l'investissement des tentes et refusèrent de laisser sortir personne.

Dans ces malheureuses tentes, il y avait plus de femmes et d'enfants que d'hommes. L'eau vint bientôt à manquer, la chaleur était dévorante. L'imam Abbas, oncle paternel de Hussein, vit les petites filles, pleurant de souffrance, venir jeter à ses pieds une outre vide. Il se leva, monta à cheval et voulut, avec l'outre, aller au fleuve; on le repoussa. Il tenta, le sabre en main, de se frayer un passage. Un Arabe lui abattit la main droite. Prenant son sabre de la main gauche, il se rejeta dans la mêlée; on lui abattit l'autre main. Il tomba et fut massacré. Ce fut le commencement. Aly-Ekber, un enfant, s'échappa des bras de sa mère et courut au fleuve; haché de coups de sabre, percé de flèches, il expirait quand l'imam Hussein sortit du camp. La foule recula à sa vue. Il saisit son neveu et ne le ramena que pour le voir expirer au milieu des siens. Tous périrent ainsi : Hussein et les femmes furent arrêtés; on les battit, on les insulta et on les mena à Yézyd, qui fit égorger l'imam et réduisit les femmes en esclavage. Ainsi finit la famille du Prophète, sauf un seul enfant, l'imam Zeyd-Alabeddin, martyrisé plus tard.

Parmi les différentes pièces tirées de ces événements, qui excitent le plus l'enthousiasme du public, il faut citer *les Noces de Kassem.* Kassem, fils aîné de Hassan et neveu de Hussein, doit épouser Zobeydeh, fille de Hussein, d'une beauté éblouissante, une véritable Juliette. Il meurt tué par les Syriens, dans un combat, le jour même de ses noces. Puis *le Jeu de la Terre,* scènes de l'enfance de Hussein; *la Mort d'Abbas, la Mort d'Aly,* etc. Parmi quelques autres sujets je voudrais indiquer, pour finir, une singulière conception où l'idéalité n'a pas de limite dans ses élans. La pièce dont je veux parler est intitulée *la Fille chrétienne.*

Par une innovation digne de remarque, le sakou est, avant la représentation, caché aux yeux des spectateurs. Des ferrashs enlèvent l'enceinte de toile qui dérobe la vue de la plate-forme, quand les fanfares se font entendre. Le sakou représente la plaine de Kerbela, après le désastre; il ne reste rien que des tombes; une épaisse jonchée d'herbes vertes couvre les sépultures, de manière à ne rien cacher qu'à demi. On voit donc dans les tombes les corps des martyrs, avec les blessures dont ils sont morts : l'un est percé d'une flèche, à l'autre il manque un bras, à l'autre la tête,



TEKIEH DU SHAH.

et ces cadavres remuent, car ce sont les acteurs eux-mêmes qui sont couchés là. Au bout du sakou, un tombeau plus vaste est élevé; c'est celui de l'imam Hussein; on voit le saint, couvert de plaies, étendu dans sa tombe. Le spectateur perçoit et ce qui est sur la terre et ce qui est dessous. Des sabres, des lances, plantés près des fosses, rappellent le combat. Des bougies allumées figurent la gloire céleste qui environne les Imams. Voilà la scène au début de la pièce.

Une caravane entre dans le tekieh. Sur un cheval caparaçonné d'or est une Européenne, suivie de sa servante et de ses soldats[1]. La jeune dame chrétienne descend de cheval avec sa servante et ordonne de faire dresser ses tentes, car elle ignore le lieu où elle se trouve. Le domestique obéit. On apporte un piquet; mais, en l'enfonçant, un long jet de sang jaillit de la terre, du sang véritable, qui tache les herbes dont le sol est couvert. Le chef des ferrashs cherche à enfoncer son piquet dans d'autres endroits; partout le sang jaillit. L'Européenne, épouvantée, renonce à s'établir dans ce lieu, monte dans le tagnuma, où elle se couche et s'endort. Alors, le Christ[2] entre dans le tekieh, monte sur le sakou, raconte à l'étrangère le drame de Kerbela et se retire. A ce moment, un Arabe du désert se glisse dans le tekieh avec les allures d'un voleur; il fouille avec rage la tombe sacrée de Hussein. Le misérable frappe les restes du martyr. Le sang, qui coule à flots, rougit ses mains, tache sa tunique. Soudain un cri terrible le rappelle à lui, et, lançant en l'air une main rouge qu'il vient de détacher du cadavre, il fuit pour ne plus reparaître. Alors entrent dans le tekieh les anges, les prophètes, Mahomet, Jésus-Christ, Moïse, les Imams, les Saintes Femmes. Toute cette foule voilée, au désespoir, élève les bras et court à Hussein en pleurant.

Telle est l'action sommaire de ce drame bizarre, qui, dans l'émoi des sensations les plus idéales et les plus matériellement sauvages, dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Il va sans dire que la fille européenne, éclairée par le Christ, son propre prophète, se fait chiite[3].

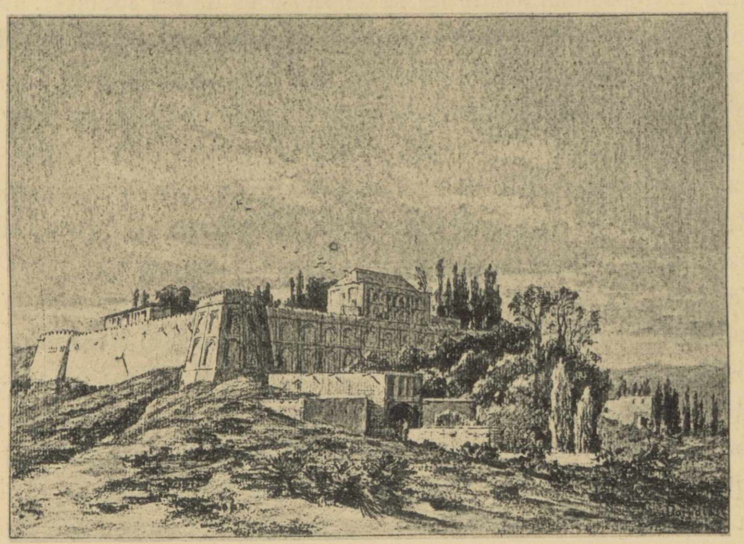
1. Le rôle de la fille chrétienne, raconte un spectateur, était rempli par un jeune garçon. Il portait une robe de satin vert à grandes fleurs brodées; un petit châle de l'Inde croisé sur sa poitrine à la façon de nos paysans; un chapeau de paille à larges bords entouré d'un ruban de velours noir avec un nœud sur le côté; et de grandes bottes noires. Tout cela paraissant un peu pauvre, la jeune femme avait mis un *agdrou* (cordon de perles avec pendants d'émeraudes et de rubis qui s'attache aux tempes, entoure le bas du visage).

2. Pour les Musulmans le Christ est un prophète.

3. Voir de Gobineau, *Religions et philosophies* (*passim*).

Le tekieh royal que nous visitons devait avoir un dôme; mais les fondations n'ayant pas été faites d'une façon assez solide, le dôme n'en put être construit, et on se borna à établir de grands cintres et des tringles de fer pour soutenir des velums.

Comme nous rentrions à l'hôtel en passant par la place Meïdan, nous rencontrâmes le shah qui revenait de promenade. Ses femmes, ou du moins celles qui l'avaient accompagné, ouvraient la marche, précédées de coureurs (shaters) armés de baguettes, entourées d'eunuques à cheval

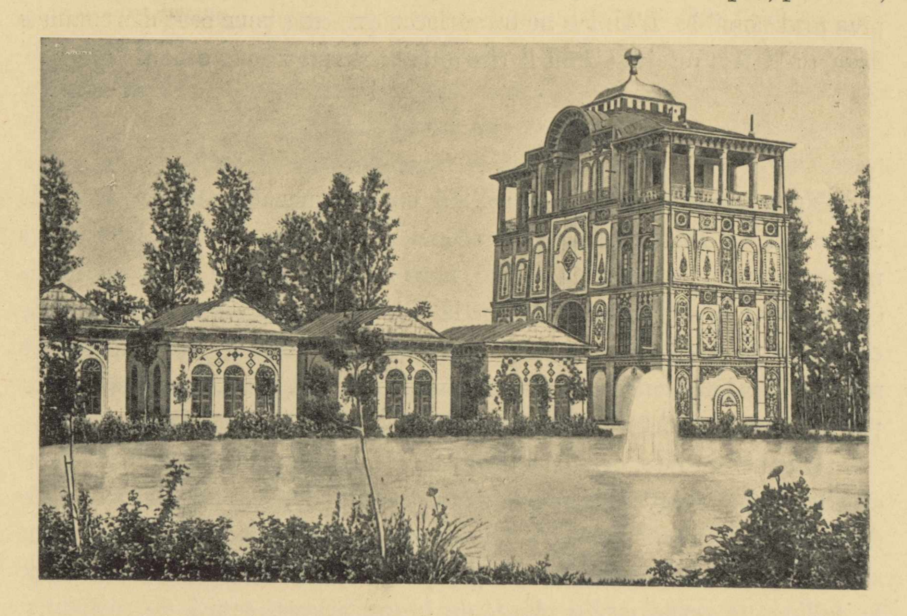


KASR-KADJAR.

et à pied courant autour des équipages; elles sont entassées dans quatre ou cinq voitures se suivant comme dans une noce; landaus, berlines, il y en a de toutes formes et de toutes nuances; des domestiques sont accrochés derrière, comme des singes. Les femmes sont vêtues, comme toutes les autres Persanes, du *tadjer* et du *rou-bende;* l'une d'elles, la favorite (*Aniseh-ed-Daouleh,* Amour de l'Empire), reconnaissant le docteur qui la salue avec nous, fait signe au premier eunuque, qui vient le complimenter de la part de la princesse. Puis vient le shah, dont les shaters portent encore la coiffure des Abbassides; le reste de leur costume est une tunique jaune et rouge, une culotte rouge et des bas blancs; ils ont à la main une canne de tambour-major à pomme d'argent. Le shah est seul, dans une voiture de gala traînée par six chevaux blancs dont la

queue est teinte en rose, et qui sont montés par trois postillons. Nous le saluons, il nous rend notre salut. Derrière sa voiture, le grand bourreau (nasakhjibachi), tout vêtu de rouge, entouré de ses aides. Un piquet de cosaques et ses officiers ferment la marche.

Chemin faisant, nous rencontrons le premier intendant, secrétaire du shah, dont il a épousé une fille. Cette princesse, qui a reçu une certaine instruction, est fort intelligente; elle écrit, peint et sculpte, paraît-il,



ECHERET-ABAD.

avec le meilleur goût. Comme fille du shah, elle jouit du privilège de ne pas avoir de rivale. Toute fille de sang royal ne peut être qu'unique épouse légitime. Son mari ne peut s'asseoir devant elle et ne peut entrer dans son lit que par les pieds, en soulevant le bout des couvertures.

17 novembre.

M. Lemaire a fait atteler sa voiture pour nous conduire aux bazars. Nous y passons plus de deux heures. Ils sont larges, spacieux, et la circulation y est relativement facile. C'est toujours la même disposition : sous de longues arcades voûtées, en briques, éclairées par des jours venant d'en

haut, des cases régulières et toutes semblables, à quatre-vingts centimètres du sol, s'alignent de chaque côté de ce passage. L'air y est frais, et l'on s'y promène volontiers à l'abri de la chaleur du jour; les marchands se groupent par industrie et par profession.

Nous dînons à l'ambassade. Après le dîner viennent plusieurs invités, entre autres le général du télégraphe indo-européen et le général des postes. Ce fonctionnaire ne paye ce qu'il doit à l'Union postale que le plus tard possible. L'Union ne lui réclame que cinq pour cent des sommes dues, qu'il fait valoir et dont il tire quinze et vingt pour cent[1].

18 novembre.

Nous avons projeté aujourd'hui une promenade aux environs de Téhéran, avec MM. Souhart, Roqueferrier, Audibert. A deux heures, les uns en voiture, les autres à cheval, nous sortons par une porte au nord-ouest. La ville est entourée de fortifications construites à l'imitation de celles de Paris. Elles sont en terre gâchée, comme les maisons, et les remblais fondent sous les pluies et comblent les fossés. Ces remparts sont percés de douze portes ornées de faïences, à peu près semblables.

Une belle route, droite et bien alignée, en bon état, sans doute parce qu'elle est peu fréquentée, conduit à un monticule, *Tochan-Tepeh* (colline du lièvre), sur lequel le shah a fait construire un petit pavillon. Il y vient souvent passer l'après-midi avec quelques femmes et sa suite. Au bas de la colline, un grand jardin planté de beaux arbres, ccupé de ruisseaux, orné de bassins et qui renferme une ménagerie superbe de lions et de tigres. Le shah y avait autrefois un rhinocéros qu'il aimait et auquel il avait fait une rente de six mille francs. A la mort de l'animal, plusieurs personnages briguèrent sa pension; car ici les pensions passent sur une autre tête à la mort du titulaire et ne sont pas retirées du budget; les méchantes langues prétendent même que les fortes pensions hâtent la fin des titulaires. Celle du rhinocéros passa sur la tête d'un chat, au grand désespoir des compétiteurs.

Nous allions arriver au pavillon, but de notre promenade, quand nous vîmes, près d'un ruisseau, une vingtaine de cavaliers lavant leur linge, apporté par leurs femmes dans de grandes corbeilles. L'un d'eux

1. Le taux légal de l'escompte est de 12 °/₀, payable 1 °/₀ par mois. L'usure ne commence qu'à 70 °/₀ et 80 °/₀.

était de faction, un autre gardait les chevaux. C'était la garde du shah, s'occupant pendant le repos du maître. Le shah était dans son pavillon; nous devions donc renoncer à le visiter.

Tournant bride, nous nous dirigeons vers un autre pavillon nommé *Echeret-Abad* (palais du plaisir). Le jardin, comme tous les autres, est composé de deux allées principales en croix; au milieu de chaque allée, un ruisseau encaissé dans un long canal de pierres. Au bout de l'allée principale se trouve un grand bassin rond, autour duquel sont rangées douze maisonnettes semblables, pour les femmes du shah; deux maisonnettes à gauche, en retour, pour les eunuques; à droite, un pavillon à trois étages pour le roi. Le pavillon royal se compose, à chaque étage, d'une pièce; il est surmonté d'un belvédère flanqué de deux terrasses, et dont le toit est soutenu par des colonnes. Le rez-de-chaussée et le deuxième sont meublés à l'européenne, tendus de papiers peints. Le premier étage est une merveille de l'art persan, un véritable bijou. Sur les murs, recouverts de glaces, sont appliqués des dessins de plâtre de la pâte la plus fine, simulant de riches dentelles. Le plafond et les angles, formés de petits morceaux de verres disposés en coupoles à facettes *(Medias-najanras)*, augmentent encore l'effet par l'éclat de leur miroitement. Un lustre en verre de Venise dépare un peu la pièce. Toutefois, le soir, à la lumière, les mille feux reflétés des bougies donnent à cette chambre l'aspect des palais de diamants imaginés par les poètes des *Mille et une nuits*. En sortant, le jardinier nous apporte un bouquet.

De là, nous nous dirigeons vers une autre résidence du shah, le *Kasr-Kadjar*. Celle-ci est plus grande et plus majestueuse; l'habitation est un véritable château construit en pierres et en briques; plusieurs ornements et faïences rappellent l'architecture arabe. Le jardin est en pente, sur le flanc d'une colline; il s'étend au pied du château, d'où l'on domine l'immense plaine de Téhéran jusqu'aux ruines de Raï (Rhagès). Le roi possède plusieurs autres châteaux, où il demeure plus volontiers qu'à Téhéran : Sultanet-abad, dont il fait sa résidence d'été; Nedjef-abad, Daoudieh, Nioberan.

La campagne du nord de Téhéran, dans laquelle sont situés ces palais, se nomme le *Shimram*. Arrosée par de nombreux torrents, la végétation y est plus belle; les arbres y poussent vigoureusement, et le séjour en été y est fort agréable. Les ambassades européennes s'y transportent pendant les chaleurs d'été, insupportables à Téhéran. Le shah a donné à

la Russie le village de Zergendeh et à l'Angleterre celui de Goulahek. Les habitants sont de la nationalité de leurs maîtres, Russes et Anglais. L'ambassade de France possède à Tadjrick une fort belle résidence, la plus belle peut-être.

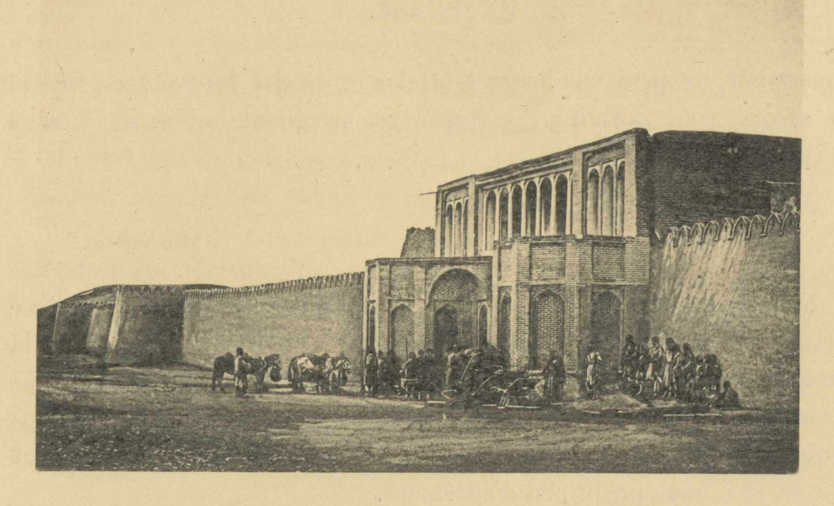
21 novembre.

Nos deux derniers jours ont été employés à nous promener dans la ville et aux environs. Ce matin, nous sommes tout à nos préparatifs. Nous allons quitter Téhéran aujourd'hui pour regagner l'Europe. M. Souhart a eu la complaisance de nous faire parvenir tous les papiers nécessaires pour avoir des chevaux aux relais et de faire viser nos passeports. Nous déjeunons à l'ambassade, d'où nous rentrons à l'hôtel en passant par la maison du docteur Tholozan.

Nous donnons congé à notre brave Yovan, qui nous a si fidèlement servis. M. de Vauvilliers cherche un domestique ; nous sommes doublement heureux de le savoir immédiatement placé chez un bon maître et de voir à notre ami un serviteur honnête et dévoué, chose si rare en Orient.



NASR-ED-DINE-SHAH.



UN RELAIS SUR LA ROUTE DE KASWIN.

CHAPITRE XIV

DE TÉHÉRAN A RESCHT. — ENZÉLI. — LE GHILAN

DU 21 NOVEMBRE AU 3 DÉCEMBRE

De Téhéran à Kaswin. — Kaswin. — Mazerah. — Le col de Kharzan. — Patchinar. — Le Shahroud. — Mendjil. — Les oliviers. — Le Sefid-roud. — Le pont de Mendjil. — Rustemabad. — Le Ghilan. — Les marécages. — Koudoum. — Les Ghilanis. — Rescht. — M. Vlassow. — Climatologie du Ghilan. — Rôle de la Caspienne. — Ressemblance du pays avec le Japon. — Départ de Rescht. — Piri-bazar. — Le Mourd-ab. — Enzéli. — Départ d'Enzéli.

A quatre heures, nos deux voitures sont devant la porte de l'hôtel, un fourgon pour nos bagages et une tarantass russe pour nous. M. Lemaire et M. de Vauvilliers ont tenu à assister à notre départ. Mme Prévot, malgré sa voix aigre et son mauvais caractère, nous présente une note d'amie plutôt que d'hôtesse.

Entre Téhéran et Kaswin, il y a six stations, six relais; chaque station, de vingt-quatre kilomètres, se parcourt en deux heures; mais, à

chaque relais, on perd une heure à atteler et dételer les voitures. On est trop secoué pour dormir; les étapes se succèdent uniformes et sans incident.

22 novembre.

Nous avons passé la nuit en route. A sept heures et demie, cinquième et dernier relais; le soleil se lève, il nous réchauffe et nous rend toute la force et l'entrain que le froid de la nuit nous enlevait. Nous rencontrons un Autrichien qui arrive de Rescht. Il a eu dans le Ghilan un temps épouvantable; pendant huit jours, une pluie torrentielle; les chemins sont défoncés, et il nous prédit peu d'agrément.

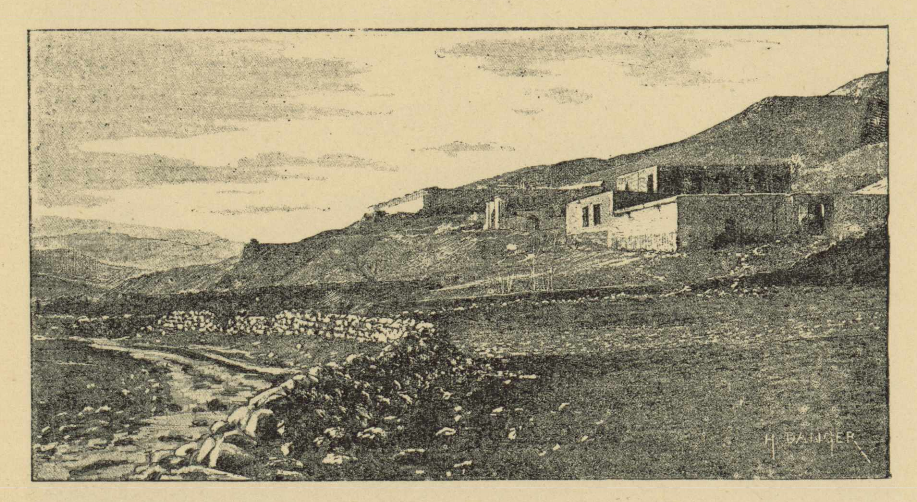
A peu près à mi-chemin de la dernière station, le cheval du milieu de notre attelage, effrayé, prend le mors aux dents et s'emballe. Hamelin, le conducteur et moi, nous tirons si vigoureusement sur les guides qu'elles cassent; les chevaux partent de plus belle. L'arceau de bois tombe sur le dos du cheval du milieu et retombe sur lui à chaque temps de galop; il s'affole. Heureusement, se jetant sur le côté de la route, les chevaux entraînent la voiture dans le fossé, où elle verse. Nous nous relevons couverts de poussière et de boue, mais sans aucun mal. Nous rajustons à peu près l'attelage déjà malade, et nous nous remettons en route.

A neuf heures et demie, nous entrons dans *Kaswin* par une porte recouverte de faïences et semblable à celles de Téhéran. Une longue et large allée bien droite, faisant suite à la route, nous conduit à la maison de poste, grande construction que l'on prendrait pour un casino.

Notre intention n'est pas de nous y arrêter. Puisque les voitures ne vont pas plus loin, nous demandons des chevaux de poste pour continuer notre route en tchapar. A onze heures et demie, nous sortons du tchaparkhaneh et chevauchons dans une grande allée bordée de grands arbres qui conduit au bazar. La ville est située au milieu d'une plaine; tout autour, des champs cultivés et des vignes qui donnent un vin assez renommé. A deux heures, nous passons au petit village fortifié d'*Aghbaba*, dont les remparts et les murailles en terre sont ruinés. A partir de là commence la pente accidentée de la chaîne de l'Elbrouz, qui sépare le Ghilan et le Mazandéran du reste de la Perse; des ruisseaux et de longs vallonnements rendent la marche plus pénible. A quatre heures, nous

sommes à *Mazerah,* situé sur la source du principal affluent de l'Abhar-tchaï. C'est un pauvre et misérable hameau de quelques maisons, plus le tchaparkhaneh; de même que Mianeh, il est renommé pour ses terribles punaises (*anas persica*), dont la morsure est des plus dangereuses [1].

Voici plus de vingt-quatre heures que nous cheminons sans nous arrêter et sans dormir. Le col de *Kharzan* est réputé pour son passage difficile. Le ciel se couvre de nuages, la nuit tombe rapidement, et nous



CARAVANSERAÏ DE PATCHINAR.

nous enfonçons de plus en plus dans les montagnes. A mesure que nous montons, le brouillard s'épaissit; nous côtoyons des ravins dont il nous empêche de sonder la profondeur. Bientôt le vent souffle avec fureur et nous fouette au visage une pluie glaciale; c'est à peine si nous pouvons nous diriger; nous sommes transis, nous ne nous voyons pas les uns les autres. Enfin, au bout de trois quarts d'heure de ce pénible chemin, nous arrivons au col.

Redescendant alors la montagne, nous sommes abrités de la tempête; le brouillard seul reste aussi dense. Le bruit de nos pas est étouffé par la boue du terrain. Le calme est absolu; nous marchons dans un brouillard lumineux, diffusant les rayons de la lune, et où semblent se dessiner de grandes ombres. Nous ne distinguons ni le ravin, ni le ruis-

1. Le docteur Tholozan eut l'occasion d'étudier un cas dans lequel le malade avait tous les symptômes d'une violente fièvre typhoïde.

seau qui coule à côté de nous, et dont nous entendons le murmure.

A huit heures, nous arrivons au caravanseraï d'*Ismaïlabad,* où nous nous reposons quelques minutes. Le brouillard est maintenant au-dessus de nous; nous sommes descendus de plus de cinq cents mètres. Nous repre-



COL DE KARZAN.

nons notre route et descendons toujours. Le temps est beau maintenant. Nous longeons le versant sud (rive gauche) du Shah-roud, à mi-côte. La vallée est immense; en face de nous est le fameux pic de Takht-i-Soleiman (Trône de Salomon), qui a près de cinq mille mètres.

Pendant deux heures, nous suivons le flanc de la vallée, descendant doucement à travers des rochers; puis, après une descente très rapide, nous apercevons *Patchinar*, à quelques centaines de mètres. Nous passons un ruisseau, affluent du Shah-roud, et frappons à la porte du tchaparkhaneh. Il est plein de voyageurs. Nous obtenons à grand'peine une chambre où nous serons seuls. Nous venions de faire, sans nous arrêter, en trente heures, deux cent quatorze kilomètres, cent quarante-quatre en voiture, suivis de soixante-dix à cheval.



PORTE DE KASWIN.

23 novembre.

Quand nous sellons nos chevaux, la cour est pleine de monde et d'animaux; c'est une confusion inouïe. Le maître du tchaparkhaneh est pour nous d'une complaisance toute particulière.

Nous suivons quelque temps l'affluent du Shah-roud jusqu'au confluent. Une centaine de mètres plus loin, sur le fleuve, un singulier pont; il n'y a pas deux arches de même dimension; elles vont en grandissant, de façon que le pont arrive au niveau de la berge opposée, beaucoup plus élevée que celle que nous suivons. Nous traversons. De l'autre côté du fleuve, quelques villages qu'on aperçoit à peine; aucun arbre ne les abrite, et leurs constructions en terre se confondent avec le sol.

Le fleuve est presque à sec, et nous pouvons suivre son lit; cela nous évite les mille accidents de la route. A onze heures, nous sommes à *Mendjil,* où apparaissent les premiers bois d'oliviers. Cent mètres plus loin, le Shah-roud se mêle au Kizil-Ouzen; les deux cours d'eau se rencontrent dans le même plan vertical et forment le Sefid-roud, qui se dirige perpendiculairement au nord-est. Nous le traversons sur un pont bien entretenu. Le fleuve coule dans une gorge resserrée aux flancs escarpés. Le vent est souvent si violent dans cet étroit couloir qu'il est impossible de franchir le pont; des animaux avec leurs charges ont été enlevés et jetés dans le fleuve.

Nous longeons la rive gauche par un chemin fort accidenté, taillé dans le roc. Nous rencontrons deux voitures que l'on transporte à Téhéran par cette route impossible. Chaque voiture nécessite un convoi de cinquante hommes en deux escouades qui se relayent et la portent avec d'énormes poutres et des cordes. De temps à autre, les escouades doivent se réunir et la voiture est maintenue en l'air au-dessus du précipice.

La vallée, toujours aussi sauvage, devient plus verdoyante; quelques petits villages bordent le fleuve, entourés de bois d'oliviers, de figuiers, de noyers et de grenadiers; des sources abondantes coulent de la montagne et traversent le chemin, mais l'eau est fort mauvaise.

Nos bagages plus considérables, le chemin plus difficile ne nous permettent pas d'enlever des farstaks comme entre Kirmanshah et Téhéran. A six heures seulement, nous arrivons au tchaparkhaneh de Rustem-

abad. Nous y sommes fort bien, et c'est notre dernière nuit en route. Nous quitterons sous une bonne impression ces tchaparkhanehs qui nous ont si souvent abrités.

24 novembre.

La lune seule nous éclaire quand nous partons à cinq heures. Nous suivons toujours le fleuve sur une route bordée de rochers. Nous sommes



PONT SUR LE SHAH-ROUD.

dans le Ghilan. La végétation diffère entièrement de celle du reste de la Perse. Bientôt la route devient mauvaise; le terrain a été détrempé par les pluies continuelles du Ghilan et du Mazanderan. De grandes caravanes de chevaux et d'ânes, avec des charges énormes, venant en sens inverse, gênent beaucoup notre marche en démolissant en passant les charges de nos bêtes. Nous descendons dans le lit du fleuve et marchons sur les galets. Bientôt les eaux trop hautes nous obligent à regagner la berge. Nous traversons un gué fort profond; le cheval de bagage, qui porte justement toutes mes photographies, effrayé par l'eau qui lui monte au-dessus du ventre, s'écarte dans le fleuve. Je vois le moment où il va être entraîné par le courant. Sans penser que je puis me noyer moi-même,



PONT DE MENDJIL.

j'enfonce mes deux éperons dans les flancs de mon cheval et arrive juste à temps pour ramener l'animal dans le gué.

Maintenant nous chevauchons sous bois. Partout des marécages; la boue des fossés qui bordent la route répand une odeur épouvantable de vase marécageuse; c'est le pays de la pourriture végétale. L'herbe, la mousse et les champignons poussent partout; on se sent imprégné d'une buée humide. Le *Ghilan* est décidément bien nommé; c'est le *pays de la boue.* C'est aussi le pays des animaux féroces: panthères et tigres pullulent dans ces parages; ce dernier animal atteint la taille de ses confrères redoutés des Indes. Le gibier y est également en grande abondance.

A onze heures, nous arrivons au relais de *Koudoum,* triste maison au milieu des marécages, dans un délabrement complet. La mousse et la moisissure poussent jusque dans l'intérieur des pièces; la cour est un marais. Nous ne nous attardons pas au milieu de ces exhalaisons pestilentielles. Le chemin n'est pas meilleur; un paysan qui marchait devant nous tombe et disparaît dans une fondrière : il en sort couvert de boue; il a l'aspect d'une maquette de glaise.

Les habitants, hommes et femmes, marchent presque tous nu-pieds ou chaussés d'une simple semelle en paille nattée; leurs jambes sont nues bien au-dessus du genou; ils sont vêtus de cotonnade bleue. Les femmes passent leur vie dans les rizières, piétinant la graine au moment des semailles ou soignant la plante pendant sa croissance. Elles font tous les travaux pénibles; les hommes restent à la maison et s'occupent du ménage; ils exécutent des broderies sur drap assez renommées et d'un genre spécial. Quoique moins exposés que les femmes aux exhalaisons des marais, ils sont plus sujets au mal. Ils sont maigres et chétifs, tandis que leurs femmes sont fortes et paraissent saines; tous cependant ont les yeux creux et brillants de gens minés par la fièvre. Le climat est pour beaucoup dans la paresse des hommes, car les Ghilanis, si fainéants ici, font en Russie, sur les bords de la Caspienne, d'excellents ouvriers.

Enfin la forêt devient un peu moins touffue; quelques maisons de paysans émergent au milieu des rizières, des champs et des touffes d'arbres. Nous arrivons à *Rescht.* Nous franchissons un pont d'une seule arche fort élevé; ce pont est couvert d'une herbe qui pousse jusque dans les rues de la ville; l'humidité a une odeur de caveau qui vous glace. Nous traversons les bazars et nous sommes au cœur de la ville. M. Ziegler de Téhéran nous avait remis une lettre pour un Arménien, Mirza Youssouf,

qui devait nous donner l'hospitalité. Impossible de le trouver; personne ne peut nous comprendre. Je me fais conduire au consulat de Russie. M. Vlassow nous exprime ses regrets de ne pouvoir nous recevoir chez lui; les appartements qu'il met à la disposition des Européens sont occupés par M. de Giers, fils du ministre des affaires étrangères de Russie, qui



UNE ROUTE DANS LE GHILAN.

est de passage à Rescht, se rendant avec sa famille à Téhéran, où il a été nommé premier secrétaire de l'ambassade russe. M. Vlassow nous invite à venir dîner avec lui ce soir. La demeure où Mirza Youssouf héberge les étrangers est très confortable. L'appartement qu'il nous offre se compose de deux chambres et d'un salon meublés à l'européenne.

A sept heures, nous nous rendons chez M. Vlassow. Comme les rues sont fort boueuses, et que l'on ne peut aller chez le consul autrement qu'à pied, nous chaussons nos grandes bottes, emportant sous notre bras nos souliers vernis, que nous mettons sous le vestibule du consulat.

M. Vlassow nous reçoit dans son cabinet, avec M. de Giers. Nous prenons le zakouska, puis les dames nous rejoignent et nous passons dans la salle à manger. Mme de Giers est souffrante et ne peut venir à table. Après le dîner, pendant lequel on a parlé français, nous passons au

salon meublé artistement, moitié à la française, moitié à la persane. La peau d'un tigre à long poil de toute beauté, tué par M. Vlassow non loin de Rescht, s'étend au milieu de la pièce; les tigres sont si nombreux dans les environs qu'en hiver ils viennent jusque dans les premières maisons de Rescht.

25 novembre.

Nous ne savons pour combien de temps nous sommes à Rescht; les vapeurs de la compagnie Caucase et Mercure n'ont pas de service régulier en hiver, et souvent, par surcroît de désagrément, la mer est si mauvaise que l'on ne peut s'embarquer sur le navire en rade d'Enzéli; les bateaux repartent même parfois sans avoir pu débarquer le courrier.

Rescht est dans l'intérieur des terres, à environ trois heures de la mer Caspienne. De Rescht on atteint Piri-bazar en deux heures, et là on s'embarque sur de petits bateaux qui vous mènent, à travers des canaux et le bassin du Mourd-ab (Eau morte), jusqu'à Enzéli. Bon gré mal gré, il nous faut donc rester à Rescht jusqu'à ce que le bateau vienne nous délivrer. Notre hôte, Mirza Youssouf, doit s'informer à Enzéli; d'un autre côté, M. Vlassow est toujours averti des arrivées et des départs.

Mirza Youssouf a la complaisance de se promener avec nous. Je suis frappé de la ressemblance de cette ville avec les cités japonaises : petites maisons basses de chaque côté d'une rue qui n'est, en somme, qu'un bazar découvert. Les paysans portent leurs fardeaux, comme les Japonais, dans deux sacs en paille suspendus à l'extrémité d'un long bâton flexible en bois de fer, posé sur l'épaule. De loin, les échoppes des bazars ressemblent aussi aux boutiques japonaises; mais ce n'est plus la propreté exquise et raffinée du Japonais; on n'a devant soi que l'horrible saleté de l'Asiatique.

Quelques mois avant notre passage à Rescht, au mois de juillet, la ville avait été ravagée par un incendie terrible qui avait éclaté dans le centre des bazars. Vingt et un caravansérails, où se trouvaient réunies les denrées de plus de mille marchands, furent brûlés et entièrement détruits. Les pertes s'élevèrent à 300,000 tomans (plus de 2,400,000 francs). L'humidité est telle que les ruines sont couvertes de mousse et d'herbe, comme si le malheur datait de plusieurs années.

Rescht est une ville de quinze cents maisons, peuplée de vingt-cinq mille habitants encore bien fanatiques, quoique radoucis depuis que les

Européens se rendent à Téhéran par Rescht. Les femmes, lorsque nous passons près d'elles, s'écartent et se rangent comme si elles craignaient que nous ne les salissions.

En rentrant, Mirza Youssouf nous offre un dîner magnifique; mais tout est assaisonné à l'orange : soupe, poulet, faisan, salade.

Parmi les industries du Ghilan, la magnanerie tenait une place considérable. Une maladie des vers à soie a fait un grand tort à cette



TCHAPARKHANEH DE KOUDOUM.

industrie, et les soies du Ghilan et du Mazanderan sont beaucoup moins recherchées maintenant [1]. Le bois de buis, qui pousse aussi en grande quantité, est exploité par la maison grecque Kousis Prophyllactos.

La mer Caspienne joue un rôle important dans la météorologie du Ghilan et du Mazanderan. Sans la présence de cette vaste nappe d'eau, on peut dire que tout le nord de la Perse serait un désert. Pendant les étés brûlants, cette mer donne naissance à une masse considérable de vapeurs. La plus grande partie de celles-ci, poussée par les vents du nord, se précipite en pluie sur le versant septentrional de l'Elbrouz et entre-

1. Une des causes qui empêche aussi beaucoup les commerçants européens de s'adresser aux industriels persans, c'est l'impossibilité de faire avec eux des contrats durables.



PONT DE RESCHT.

tient les grandes forêts, les pâturages et les fertiles cultures du Mazanderan et du Ghilan.

La vallée du Séfid-roud, à l'angle sud-ouest de la Caspienne, à l'entrée du Ghilan, entre les petites villes de Mendjil et de Roudbar, est une des localités où ce phénomène est le plus saillant. Le Séfid-roud traverse l'Elbrouz dans un étroit défilé, comme nous l'avons vu, et à une



UNE RUE A ENZÉLI.

altitude de quatre cents mètres. Nulle part ce massif de montagnes ne présente une entaille aussi profonde. Nulle part ailleurs la chaîne n'est coupée dans son ensemble par un cours d'eau venant des hauts plateaux de la Perse. C'est là que le vent humide a toute sa force; les sommets des montagnes voisines se couvrent de nuages sur une étendue de trente, quarante et même cinquante kilomètres de chaque côté du défilé. Il pleut alors le plus souvent dans le Ghilan, et la température de tous les districts voisins s'abaisse notablement. Ce grand courant atmosphérique s'étend à l'ouest sur le haut plateau de Sultanieh, le dépasse et va répandre la fertilité dans le district de Guerrous et jusque dans la partie orientale du Kurdistan.

Pourtant, on observe assez souvent dans le Ghilan un vent de terre

chaud et d'une extrême sécheresse. Les particularités de sa marche ne sont pas faciles à saisir. Les phénomènes de déshydratation et de réchauffement se passent à une certaine distance du sol, car on ne les observe ni dans les vallées ni sur les montagnes. Quand le vent chaud règne dans le Ghilan, on n'observe à Mendjil, à l'entrée de la vallée, qu'une légère brise de terre. Dans le Ghilan, le mouvement atmosphérique est tourbillonnant : il paraît descendre verticalement des régions élevées de l'atmosphère. Le vent a, du reste, tous les caractères du fœhn tel qu'on l'observe dans quelques régions montagneuses de l'Europe. C'est un mouvement tempétueux de l'air qui couvre le ciel de nuages, fait disparaître en quelques heures les neiges, dessèche les boues et les marais du Ghilan et assainit sous ce rapport le pays, plein souvent d'une humidité insupportable. Les charpentes des maisons et les meubles ressentent ses effets : ils craquent et se fendent; les habitants sont obligés de prendre les plus grandes précautions pour se préserver des incendies. Il a son maximum d'intensité au village de Koudoum, à vingt-quatre kilomètres de la ville de Rescht. Il se fait sentir le plus souvent à l'automne. Il se montre dans tout le Ghilan et dans la partie occidentale du Mazanderan. Quelquefois il règne au milieu de la forêt, à Koudoum, et ne se montre que plusieurs jours après à Rescht. Il souffle quelquefois sur le golfe du Ghilan et sur le lac d'Enzéli, où son mouvement giratoire gêne beaucoup la navigation [1].

26 novembre.

Nous rendons visite à M. Vlassow, très occupé du départ de M. de Giers, qu'il a tenu à recevoir le mieux possible et auquel il a voulu éviter toutes les corvées des préparatifs de départ. Il nous retient à déjeuner. Aussitôt après nous montons à cheval et allons visiter avec Youssouf les environs de Rescht. Les petites maisons de thé le long des routes, les arbres de bois de fer, les paysans, jambes nues, portant des paniers à chaque extrémité d'un bâton flexible placé sur l'épaule, nous font trouver encore plus d'une ressemblance avec le Japon, et je ne suis nullement étonné d'apprendre de Youssouf que ç'a été aussi l'avis de plusieurs voyageurs.

1. J.-D. Tholozan, *Compte rendu de l'Académie des sciences*, 2 mars 1885 (*passim*).

Nous rentrons en ville par les faubourgs, au grand galop, éclaboussant les passants, à la grande joie de Youssouf. Nous traversons une grande place, Sarza Meïdan (place Verte), ornée de beaux arbres et d'un grand tapis vert, promenade habituelle du *high life* et des commerçants, à quatre heures, une fois les boutiques fermées. Sur une autre place nous voyons une foule énorme ; nous nous approchons ; c'est un tazieh que l'on joue, un tazieh tout à fait populaire. Les acteurs n'ont aucune richesse dans leurs costumes, mais les gémissements et les plaintes des assistants n'en sont pas moins sincères.

Nous dînons chez M. Vlassow et nous nous retirons vers onze heures.

27 novembre.

Youssouf nous réveille en sursaut ; un bateau, nous dit-il, part ce soir à sept heures ; il vient de recevoir une dépêche qui le lui annonce. Vite nous faisons nos préparatifs, et prenons congé de M. Vlassow.

Pendant que nous déjeunons, les bagages, chargés dans des cacolets, partent en avance sous la conduite d'un domestique qui nous retiendra une barque à Piri-Bazar.

Nous montons à cheval à midi. La première partie de la route est dans un état déplorable, la seconde est aussi bien pavée et aussi propre que le meilleur chemin de France. En trois quarts d'heure, nous arrivons à un grand caravanseraï où sont déposés mille ballots de marchandises qui viennent d'être débarqués et attendent que des caravanes les prennent pour les conduire dans l'intérieur.

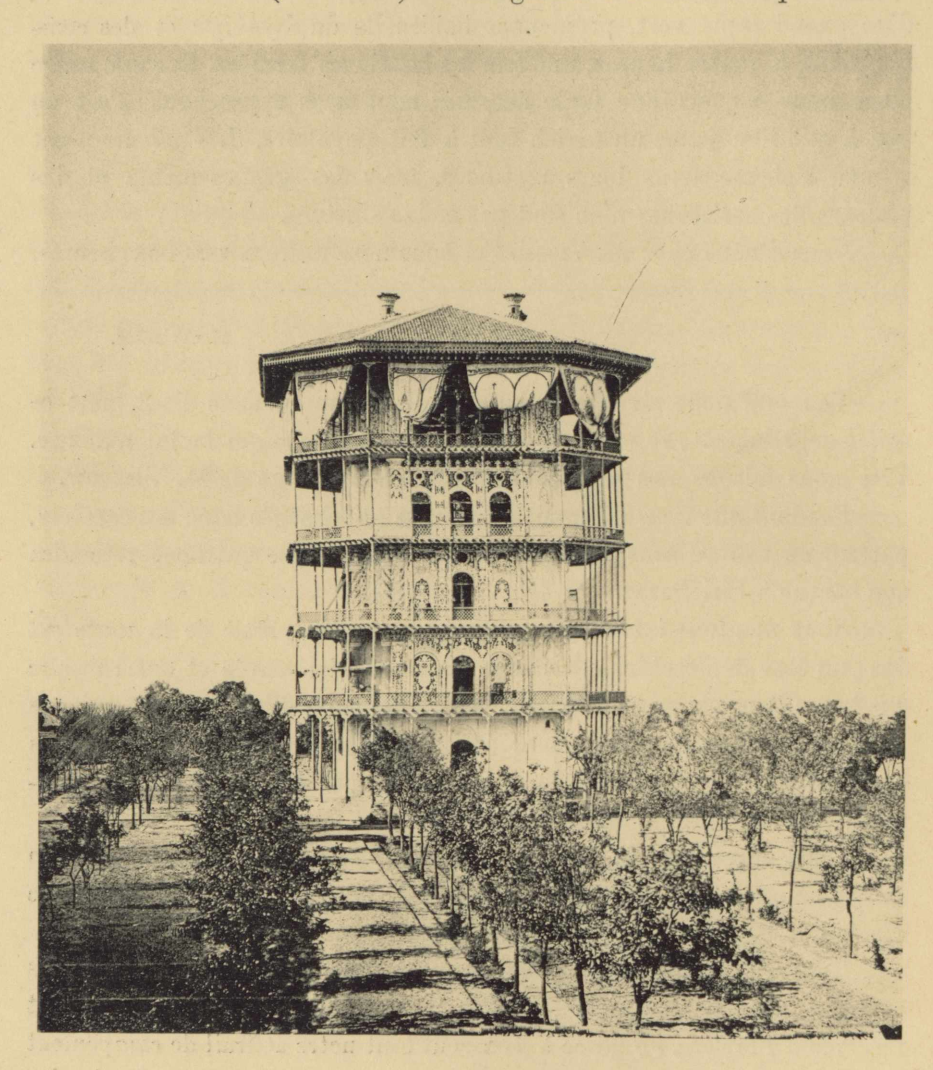
Nous traversons la cour et nous nous trouvons sur la berge d'un arroyo de quelques mètres de large, sur le bord duquel stationnent une dizaine de longues barques munies de mâts.

Toutes nos caisses sont déjà rangées dans une de ces barques ; les rameurs sont à l'avant, une petite tente et des coussins nous sont réservés à l'arrière. Je laisse à Youssouf tout notre attirail de campement et de harnachement. Nous démarrons. Le cours d'eau est étroit ; les rameurs préfèrent haler le bateau du rivage ; ils le traînent en courant ; de temps à autre on rencontre une barque allant en sens inverse.

L'aspect du paysage est absolument celui des terres basses de la Cochinchine et du Tonkin ; les rives sont bordées de buissons et de halliers auxquels succèdent bientôt d'immenses champs de roseaux. Les rives

vont disparaître sous l'eau, nos rameurs remontent dans la barque et nous débouchons presque aussitôt dans le Mourd-Ab.

Le Mourd-Ab (eau morte) est une grande étendue d'eau qui ne com-



PAVILLON DU SHAH A ENZÉLI.

munique avec la Caspienne que par un étroit chenal sur le bord duquel est situé Enzéli ; le fond est tantôt insondable et tantôt à fleur d'eau. Après quatre heures de navigation, nous arrivons à *Enzéli*. Nous sommes très étonnés : pas de bateau en rade.

Mirza Youssouf nous avait remis une lettre pour un Arménien de ses amis, Karapet Nerserov, qui, disait-il, connaissait très bien le français, mais qui, en réalité, ne sait pas un mot de notre langue. Heureusement le directeur du bureau de poste parle un peu le français. Nous apprenons alors qu'il n'y a pas de bateau en partance; celui qu'on avait annoncé à Youssouf était parti la nuit dernière; c'était la confusion de l'heure persane et de l'heure française qui avait trompé Youssouf.

Il fallait donc songer à trouver un logement. Grâce à la complaisance de l'employé de la poste, on nous donne une pièce où les insectes ne seront pas à craindre, elle sert à faire sécher des feuilles de tabac.

Nous ne pourrons peut-être pas partir avant quinze jours.

3 décembre.

Nous avons passé à Enzéli une semaine fort ennuyeuse; presque tout le temps il a plu et nous ne pouvions sortir de notre séchoir à tabac. Trois fois nous eûmes la surprise de voir au loin la fumée d'un vapeur qui approchait, mais tous venaient de Bakou et faisaient le tour de la Caspienne dans le sens opposé à celui que nous devions suivre.

Enzéli est une pauvre petite ville de deux à trois cents maisons. Elles sont entourées de jardins, de vergers, clos de palissades en roseaux très serrées, de sorte qu'on ne peut voir ce qui se passe à l'intérieur ; beaucoup de maisons ont des toits en roseaux; ces habitations basses, recouvertes de chaume, entourées de vergers, ont l'aspect de petites fermes normandes. Le shah a fait construire à Enzéli un pavillon où il se repose lorsqu'il va en Europe. C'est une superposition de cinq étages, avec une pièce à chaque étage entourée d'un balcon circulaire, soutenu par des colonnes. L'ameublement et la décoration intérieure sont atroces et dans le plus triste état ; le mobilier est pitoyable ; il n'y a pas deux sièges qui aient leurs quatre pieds.

Le shah possède aussi à Enzéli un petit vapeur à roues, si détérioré maintenant, que je doute fort qu'il puisse se risquer en haute mer. Ce malheureux bateau fut un jour capturé par un navire de la marine russe, pour s'être permis de naviguer sous pavillon persan. La Caspienne est considérée comme lac russe et aucun bateau ne peut la parcourir sous un autre pavillon que le pavillon russe. Le yacht fut rendu au shah ; depuis il n'est pas sorti du lac d'Enzéli.

La barre d'Enzéli, à l'entrée du chenal, est fort dangereuse, et l'embarquement est difficile. Le chenal est profond, mais les bas-fonds qui en bouchent l'accès sont infranchissables pour les grands bateaux. L'arrivée en Perse par cette voie est fort belle : on a devant soi une campagne luxuriante et au fond la chaîne majestueuse de l'Elbrouz.

Le bateau devait arriver aujourd'hui 3 décembre. A cinq heures il n'est pas encore signalé. Hovannès, le chef du bureau de poste, nous dit d'un air plein d'assurance qu'il n'y faut plus compter pour aujourd'hui. Tous nos paquetages étaient faits ; nous les défaisons pour mieux passer la nuit. A peine dormions-nous depuis une heure, que Karapet vient nous annoncer en toute hâte que le bateau de la compagnie Caucase et Mercure vient d'arriver et ne restera qu'une heure en rade. Nous refaisons nos paquets, pendant que Hovannès va retenir une barque qui nous mènera au bateau. Le vent est violent, la mer fort agitée ; la petite barque saute comme un volant. L'embarquement n'est pas commode, le gros bateau danse autant que la barque.



FEMME AVEC LE ROU-BENDE.



ENZÉLI : ENTRÉE DU MOURD-AB.

CHAPITRE XV

BAKOU, TIFLIS, VLADI-CAUCASE, PARIS

DU 6 AU 17 DÉCEMBRE

La compagnie Caucase et Mercure. — Lenkoran. — Bakou ; les puits de pétrole. — Pèlerinage guèbre. — Tiflis. — La route militaire de Tiflis à Vladi-Caucase. — Retour.

La compagnie Caucase et Mercure n'est pas spécialement aménagée pour le transport des passagers ; aussi l'installation laisse-t-elle beaucoup à désirer. L'équipage est aussi réduit que possible, les bateaux sont chauffés au pétrole ; le service des machines est très simplifié : un seul mécanicien et son chauffeur suffisent.

Nous arrivons à onze heures à *Lenkoran*, petit port russe, et, comme le temps est beau, on en profite pour embarquer un chargement qui serait resté si la mer eût été mauvaise. C'est quatorze heures de retard que nous

coûte le beau temps. Nous restons en rade la nuit du 4 au 5 et toute la journée du 5. Des officiers et des fonctionnaires russes montent à bord; le salon est transformé en tabagie; le capitaine met à notre disposition le salon des dames.

6 décembre.

Toute la nuit on a bu, joué et fumé; les comptes se faisaient sur le tapis vert, à la craie. A onze heures du matin, nous sommes à *Bakou.* Le chef des douaniers russes auquel je m'adressai fut très complaisant; sur la présentation de mon passeport diplomatique et de ma lettre de mission, il ne nous fit ouvrir qu'une seule caisse pour la forme.

Bakou est la ville du pétrole par excellence; partout on le sent, partout il déborde et suinte; la mer elle-même est recouverte d'une couche d'huile à laquelle on met le feu de temps à autre pour l'empêcher de devenir trop épaisse. Cette opération se fait le soir et le spectacle est magnifique; les bateaux voguent sur une mer de feu, sans courir, paraît-il, le moindre danger. Aussitôt après avoir déjeuné, nous louons une voiture qui nous conduit aux établissements d'extraction. J'avais eu l'occasion d'étudier les puits de Californie, au commencement de l'année, et la comparaison m'intéressait. L'opération se fait sur une grande échelle. Les puits, au lieu de se trouver, comme en Amérique, au milieu d'un terrain accidenté, sont creusés dans une plaine unie sur laquelle les grands échafaudages noirs se dressent, serrés comme les arbres d'une forêt.

Tout, à Bakou, se fait au pétrole, chauffage des poêles, cuisine, éclairage; les forges elles-mêmes et les fours d'usines métallurgiques n'ont pas d'autre combustible. Cette abondance de matière inflammable sortant de terre fit autrefois de Bakou un lieu de pèlerinage renommé des Guèbres, adorateurs du feu; ils y élevèrent un temple. Il reste encore de cette époque un cimetière ou *tour du Silence* (dakmeh).

Le 7 décembre, à trois heures, nous prenons le train pour Tiflis.

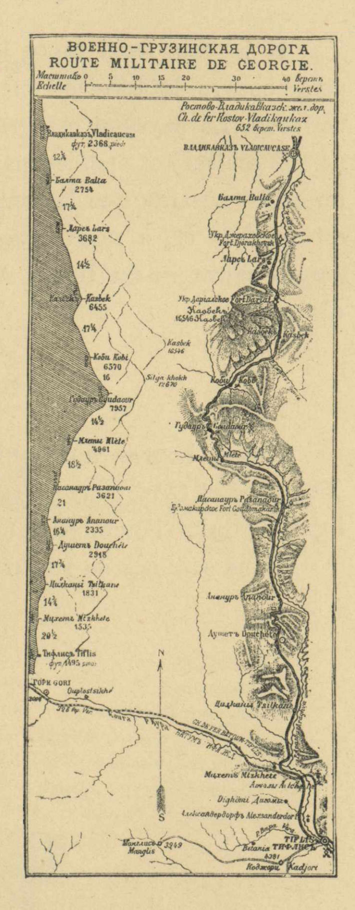
8 décembre.

Nous arrivons ce matin à *Tiflis,* notre point de départ. Nous descendons à l'hôtel Martin. Le propriétaire de l'hôtel de Londres ayant cédé sa maison à un Allemand, nous préférons descendre chez un compatriote.



VUE DU KASBECK.

Nous nous empressons d'aller rendre visite à M. Meyer. Il nous apprend que notre expédition a inquiété la Turquie à tel point que des télégrammes ont été échangés avec Tiflis. On a prétendu qu'à Van nous avions comploté avec le consul de Russie. On voulait arrêter notre marche à quelque prix que ce fût. Si nous avions voyagé avec la lenteur habituelle, nous n'aurions jamais pu parcourir toute cette région; mais les ordres arrivaient dans chaque localité quand nous l'avions quittée. M. Meyer ne nous donne pas sur ces complications les détails que j'aurais pourtant souhaité de connaître, soit qu'il n'ait lui-même que peu de renseignements, soit que ce qu'il nous raconte lui semble plus intéressant. En sortant du consulat, nous passons au palais du prince Dondoukow; il n'est pas à Tiflis en ce moment. Nous rentrons à l'hôtel; il ne nous reste plus qu'à nous préparer à partir demain et à retenir une voiture et des chevaux pour traverser le Caucase.



9 décembre.

Nous passons notre journée à courir la ville et les bazars, achetant différentes choses et surtout ces fameuses fourrures que tout voyageur traversant la Russie ne manque jamais de remporter.

A cinq heures du soir notre voiture nous attend; c'est un grand coupé de voyage à six chevaux. La route de Tiflis à Vladi-Caucase est de deux cents verstes, divisées en douze étapes; elle se fait généralement en vingt heures, mais le chemin a été rendu tellement glissant par la neige récemment tombée et gelée, que nous mettons trente-six heures à le parcourir. Cette route est admirablement entretenue; c'est une voie stratégique des plus importantes, la seule par laquelle la Russie pourrait envoyer, par terre, des troupes dans le Caucase; il faut donc qu'en

toute saison, malgré la pluie, malgré les neiges, elle soit praticable aux armées.

10 décembre.

Il a fait froid toute la nuit ; nous avons beaucoup monté, la neige couvre la terre et on est obligé de remplacer la voiture par un traîneau. Le paysage est grandiose. Nous passons le col de Goudaour (2,852 mètres) et apercevons le Kasbeck (5,515 mètres). Nous reprenons un coupé aussitôt que la route devient possible aux voitures. La nuit est tombée et, à notre grand regret, il est impossible d'admirer les gorges sauvages du Terek. A onze heures du soir, nous arrivons à *Vladi-Caucase.*

11 décembre.

A sept heures, nous quittons Vladi-Caucase, en chemin de fer. Par *Taganrog* et *Orel,* nous gagnons *Dinabourg,* où nous rejoignons la grande ligne de Saint-Pétersbourg à Paris.

Nous sommes de retour le 17 décembre.

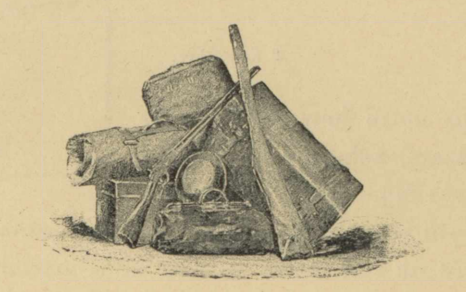


TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

I

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

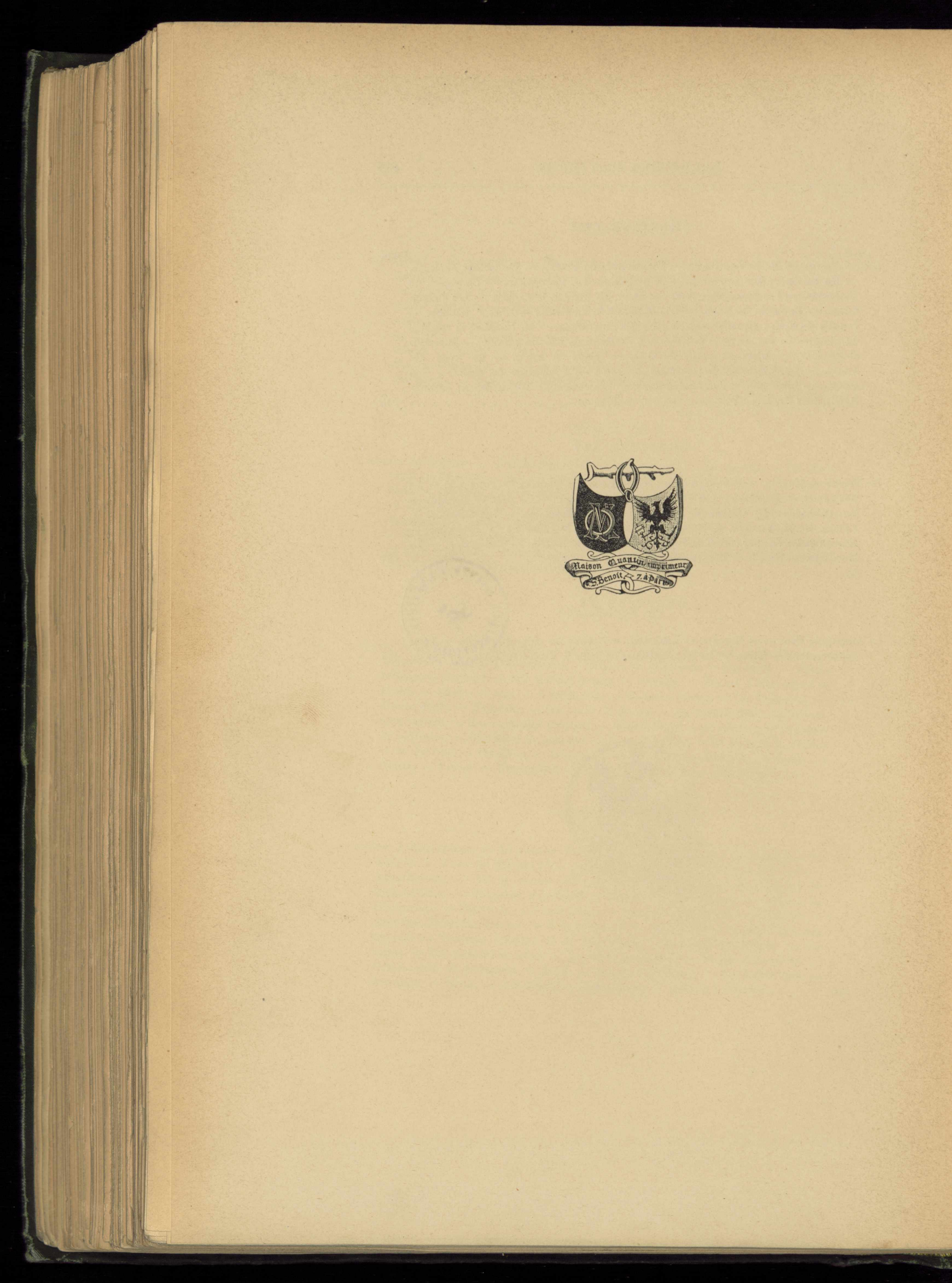
CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV




Maison Quantin, imprimeur
r. S. Benoit, 7, à Paris



P. Bineteau Del.

